SOUVENIRS

DE

LA GUERRE DE HONGRIE

SOUS LE PRINCE WINDISCHGRAETZ ET LE BAN JELLACHICH.

I.

On sait au milieu de quelles circonstances critiques pour la monarchie autrichienne commencèrent les opérations de l'armée impériale contre la Hongrie. Quelques semaines seulement s'étaient écoulées depuis la prise de Vienne en octobre 1848, quand, aux premiers jours de décembre, le prince Windischgraetz mit en mouvement les forces considérables qui devaient poursuivre à Pesth l'insurrection, déjà vaincue dans la capitale de l'empire. Cet intervalle de deux mois environ avait été strictement nécessaire pour organiser l'armée du prince à une époque où, les finances étant épuisées et la guerre d'Italie n'étant interrompue que par une trêve, le maréchal Radetzky avait encore besoin de toutes ses troupes. Ce n'était pas d'ailleurs une agitation superficielle qu'on allait rencontrer en Hongrie, et les causes bien connues du soulèvement des Magyars faisaient prévoir une résistance opiniâtre, contre laquelle il faudrait recourir à d'énergiques moyens de répression.

L'opposition contre le gouvernement impérial s'était manifestée en

Hongrie dès les premières années qui avaient suivi la réunion de ce royaume à l'Autriche. La Hongrie avait conservé beaucoup de priviléges qui remontaient à l'époque des croisades et aux temps féodaux. La majorité des seigneurs fut peu à peu amenée à abandonner ces priviléges, qui étaient en contradiction trop évidente avec la marche du temps et des esprits. Dès-lors se forma au sein de la noblesse même une minorité jalouse de ses droits, qui devint le noyau d'une opposition entretenue pendant deux siècles par les puissances qui craignaient l'agrandissement de la maison d'Autriche, et par l'argent de la France sous le règne de Louis XIV et de Louis XV. Lorsque cette opposition trouvait un chef dans quelque ambitieux, comme Tekely ou Rakoczy, les mécontens levaient des troupes, forçaient les seigneurs attachés à l'Autriche à entrer dans leur parti, et commençaient la guerre; mais, trop faibles pour résister aux forces de l'empire, ils se voyaient bientôt réduits à implorer le secours des Turcs, offraient au sultan la couronne de Hongrie, et joignaient leurs armes aux siennes. Vers la fin du siècle dernier cependant, la noblesse hongroise dut renoncer à une lutte désormais trop inégale. Après avoir versé son sang à flots dans les révoltes, elle se voyait privée de l'appui des Turcs, affaiblis par la victoire du prince Eugène : elle se rapprocha donc de la cour impériale, et, sous le règne de Marie-Thérèse, l'opposition des seigneurs hongrois ne se fit plus sentir que lors de la réunion des diètes, par quelques contestations sur les subsides et les levées de troupes, destinées seulement à préciser la position particulière de la Hongrie vis-à-vis de l'Autriche. C'est pendant ces dernières années que la lutte recommença plus vive, et qu'un petit nombre de seigneurs hongrois résolurent de tourner contre l'Autriche les armes nouvelles que leur fournissait l'esprit révolutionnaire.

Quelques années avant 1848, la minorité ardente qui travaillait à séparer la Hongrie de l'empire ne cachait plus ses projets. Tous les actes du gouvernement rencontraient dans ses rangs de violens adversaires. Les événemens de mars 1848 à Vienne vinrent lui offrir enfin l'occasion de réaliser ses rêves d'indépendance. Appuyés sur une partie de la nation, les nobles hongrois arrachèrent d'importantes concessions à l'Autriche, ébranlée par une crise récente et forcée de concentrer ses troupes dans les provinces insurgées de l'Italie. La Hongrie devait former à l'avenir un état indépendant, ayant ses ministres et son armée. A peine ces concessions étaient-elles obtenues, que l'on se mit à en tirer parti contre le faible gouvernement qui n'avait pas su les refuser. Le nouveau ministre de la guerre remit le commandement des principales forteresses de la Hongrie à des hommes dont le dévouement lui était connu. Il répandit l'argent à pleines mains, et sous sa direction une armée régulière, une puissante artillerie s'or-

ganisèrent rapidement. Pendant que la Hongrie se constituait ainsi en foyer de rébellion armée contre l'empire, la révolution continuait d'agiter l'Autriche elle-même, et l'empereur, retiré en Tyrol, restait tranquille spectateur du démembrement de ses états. C'est alors qu'obéissant à une haute inspiration et bravant les édits de proscription lancés contre lui, le ban Jellachich passa la Drave, et entra en Hongrie à la tête de son armée fidèle. Sa marche victorieuse allait peut-être écraser l'insurrection des Magyars, quand une révolution, plus terrible encore que les précédentes, fit de nouveau triompher l'anarchie à Vienne. Le ban se dirigea aussitôt à marches forcées sur la capitale, et on sait quel fut le résultat de cette énergique manœuvre; on sait comment le prince Windischgraetz, réunissant sous les murs de Vienne son corps d'armée à celui du ban, réussit à rétablir l'autorité impériale dans la cité rebelle.

Tels étaient les événemens qui rendaient la guerre contre la Hongrie inévitable, et que j'ai dû rappeler dans leur succession rapide pour mieux faire comprendre l'importance de la campagne qui allait s'ouvrir contre les Hongrois à la fin de 1848. Au moment de quitter Vienne, le prince Windischgraetz, nommé par l'empereur général en chef de l'armée de Hongrie, avait écrit au maréchal Radetzky pour le prier de lui envoyer quelques officiers d'état-major. J'étais alors en Italie (1), et je reçus l'ordre d'aller rejoindre à Vienne l'armée du prince.

A mon arrivée, j'allai me présenter au prince Windischgraetz. J'avais servi dans son régiment; c'était un titre à sa bienveillance. Il me reçut avec bonté. Tout en lui, ses manières, son langage, témoigne de cette noblesse de cœur, de cette générosité de caractère qui le porta, — lorsque la princesse sa femme eut été tuée pendant la révolte de Prague par un assassin aposté (2), — à faire cesser le bombardement de la ville pour que la destruction de la cité ne semblât point l'effet d'une vengeance particulière. Peu de jours après ma présentation au prince, j'eus le bonheur d'être attaché à l'état-major du ban Jellachich : j'allais donc servir en Hongrie sous l'un des plus chevaleresques généraux de l'armée autrichienne.

J'avais entendu en Italie tous mes compagnons d'armes parler avec enthousiasme du ban Jellachich; aussi n'est-ce pas sans quelque émotion que je me rendis près de mon nouveau chef. Le ban est de taille moyenne : il a la poitrine haute, les épaules larges, le front haut et découvert, les tempes garnies de cheveux noirs. L'expression de son

(1) Voyez *la Guerre d'Italie sous le maréchal Radetzky* dans le n° du 15 août 1850.

(2) « C'est ce crime déplorable qui a sauvé la ville, me disait, il y a quelques jours, un bourgeois de Prague en me montrant, des hauteurs de la rive gauche de la Moldau, la cité qui s'étendait à nos pieds. Vous voyez d'ici que, si le prince l'eût voulu, il eût pu réduire la ville en cendres, mais il n'a pas voulu se venger. »

visage est douce : cependant, dès qu'il s'anime, son regard devient impérieux. Il a la parole facile et éloquente. Tout en lui respire la franchise, la force et l'énergie; mais ce n'est pas dans un salon, c'est sur un champ de bataille qu'il faut le voir, quand il s'élance à la tête des bataillons, quand sa voix mâle domine le bruit du canon et entraîne les soldats. A Vienne, comme dans le reste de l'empire, le ban avait été reçu avec enthousiasme; la rue, devant le palais qu'il habitait, était continuellement pleine de personnes attendant son passage pour lui donner des marques de leur sympathie. Les hommes le saluaient de leurs vivat, les femmes agitaient leurs mouchoirs : grands et petits, tous semblaient vouloir lui témoigner leur reconnaissance, lui faire oublier qu'il fut un temps où lui, l'homme loyal et chevaleresque, avait été accusé de rébellion; mais le ban fuyait ces ovations et ces applaudissemens, noble récompense que la foule a avilie en la prodiguant.

C'est le 9 décembre 1848 que nous entrâmes en campagne. Je quittai Vienne au matin avec le général Zeisberg, chef de l'état-major du ban, pour aller à Bruck, sur la Leitha, à la frontière de Hongrie. En quelques heures, nous fûmes dans cette petite ville, et nous montâmes aussitôt sur les hauteurs au pied du Geisberg. On voyait de là le village de Pahrendorf, occupé par les Hongrois, et sur la crête des collines, à l'horizon, les vedettes des avant-postes ennemis qui tranchaient comme des points noirs sur l'azur du ciel. Le lendemain, 10 décembre, le général Zeisberg alla reconnaître tout le cours de la Leitha sur la rive gauche. Les Hongrois avaient brûlé les ponts à Packfurth et à Rohrau; le général ordonna de les rétablir, car le jour où l'on attaquerait les positions ennemies, il fallait pouvoir déboucher sur plusieurs points en même temps.

Pendant que nous étions arrêtés à Prellenkirchen chez le général Gramont, la nouvelle arriva des avant-postes qu'une troupe de cavalerie hongroise paraissait sur les hauteurs de la rive droite; au bout de dix minutes, la brigade du général Gramont fut en marche, et nous voilà chevauchant par la plaine, espérant le combat. Le général Zeisberg courait de la tête à la queue de la colonne, il donnait les ordres, préparait l'attaque et pressait la marche de l'infanterie. A cette ardeur, à cette impétueuse activité, on reconnaissait bien l'homme de guerre. Certes ce premier combat eût été glorieux; mais, lorsque nous arrivâmes sur les hauteurs, nous vîmes les Hongrois qui se retiraient, et déjà trop éloignés pour que nous pussions les atteindre avant la nuit. Ce premier mécompte était un fâcheux présage, et de pareils contretemps devaient se renouveler plus d'une fois pendant la guerre. Renonçant à poursuivre l'ennemi, le général Zeisberg partit alors pour Haimburg, sur le Danube, où nous arrivâmes à onze heures du soir.

C'est jour par jour qu'il faut noter les incidens d'une campagne. Le 10 décembre, nous poursuivions les Hongrois près de Prellenkirchen, et le 11 le général Zeisberg m'envoyait, avec le capitaine baron Freyberg, reconnaître les chemins qui débouchent dans la plaine voisine de Haimburg; le temps était superbe, un soleil radieux se levait à l'horizon. Lorsque nous fûmes arrivés à Berg, nous montâmes sur la hauteur où se trouve le cimetière, et, la carte à la main, nous cherchâmes à nous orienter. On voyait dans les prés, autour de Kitsee, des bataillons de Hongrois qui faisaient l'exercice; des pelotons de cavalerie couraient au galop sur la plaine; là comme partout, l'ennemi déployait une grande activité; mais il ne fallait que compter nos bataillons pour rester convaincu que l'armée hongroise allait être écrasée et la révolte étouffée. Le prince Windischgraetz allait entrer en Hongrie avec cinquante mille hommes et deux cents pièces de canon; le général comte Schlick avait déjà quitté Dukla sur la frontière de Pologne et s'avançait avec son corps d'armée; le général comte Nugent allait opérer au nord de la Drave avec seize mille hommes; les Serbes occupaient le banat de Temeswar; le général Puchner gardait la Transylvanie avec huit mille hommes, et nous avions huit mille hommes aussi dans les forteresses d'Arad et de Temeswar. Qu'est-ce que les Hongrois pouvaient nous opposer? Trente mille hommes réunis à la frontière sous les ordres de Georgey et douze mille hommes commandés par Perczel au sud, sur la Drave; enfin quelques faibles corps de milices et de levées faites à la hâte, disséminées au nord de la Hongrie pour arrêter le général Schlick, et au sud, sur la Maros, pour contenir les Serbes. Nos forces réunies se montaient à cent vingt mille hommes, et l'issue de la guerre ne paraissait pas douteuse.

Nous restâmes quatre jours à Haimburg; il faisait un temps superbe, et nous passions les soirées sur la terrasse du château, d'où l'on avait une vue admirable sur le cours du Danube et les plaines de la rive gauche; l'on apercevait à l'horizon les hautes tours blanches du vieux château royal de Presbourg, éclairées par les rayons de la lune. Le 15 décembre, le ban et tout son état-major quittèrent Haimburg, et nous retournâmes à Bruck, sur la Leitha, où le premier corps d'armée était réuni. Trente mille Hongrois, sous les ordres de Georgey, gardaient la frontière, et il était probable que la journée du 16 ne se passerait pas sans combat. La ligne de défense des Hongrois était beaucoup trop étendue. Au lieu de concentrer leurs forces sur un seul point pour tomber avec avantage sur nos colonnes au moment où celles-ci allaient déboucher sur la rive droite de la Leitha, ils avaient éparpillé leurs forces sur toute cette ligne. Appuyant leur droite au Danube et leur gauche au lac de Neusiedl, ils occupaient la ville de Presbourg et les villages de Kitsee, Neudorf et Pahrendorf. Il eût été facile de les cou-

per de leur ligne de retraite, et cependant les dispositions de la journée du 16 décembre semblaient calculées pour faire une simple reconnaissance. Toute notre armée devait se mettre en mouvement le 16 à huit heures du matin; le second corps, commandé par le général comte Wrbna et échelonné sur la rive droite de la March, devait passer cette rivière, s'avancer sur la rive gauche du Danube, et se porter sur Presbourg; le premier corps, sous les ordres du ban Jellachich, soutenu de tout le corps de réserve, avec le général duc Serbelloni, et de vingt-cinq escadrons commandés par le prince François Liechtenstein, devait s'avancer contre les troupes hongroises qui gardaient la frontière depuis Presbourg jusqu'au lac de Neusiedl.

Le 16 décembre, dès six heures du matin, le ban détacha le général Zeisberg, son chef d'état-major, avec deux régimens de cavalerie et six pièces de canon. Le général Zeisberg, descendant la rive gauche de la Leitha jusqu'à la hauteur du village de Packfurth, y passa la rivière à la tête de sa brigade, pour aller se placer sur la route de Raab, par laquelle les troupes hongroises que le ban allait attaquer à Pahrendorf devaient se retirer. A neuf heures, lorsque le ban jugea que le général Zeisberg devait être arrivé sur la route, il commença l'attaque de Pahrendorf. J'avais suivi le général Zeisberg : au moment où le ban engagea le combat, nous étions déjà arrivés à Neudorf, sur les derrières des Hongrois; alors le général Zeisberg s'arrêta et fit prendre position à sa brigade. Cependant les Hongrois, ayant abandonné Pahrendorf après un violent combat, apprirent par leurs éclaireurs que nous étions placés dans une position avantageuse sur la route directe qu'ils devaient suivre. Ils se jetèrent alors vers le sud, espérant nous échapper en décrivant un grand circuit pour aller regagner la route de Raab à la hauteur d'Altenbourg; mais le général Zeisberg se porta en avant pour aller les couper dans cette nouvelle direction. A cinq heures, notre avant-garde atteignait les premières maisons du village de Casimir, les Hongrois y arrivaient en même temps; le combat s'engagea aussitôt, la flamme jaillit des canons, les boulets volèrent dans l'air; le général Zeisberg déploya sa cavalerie sur une seule ligne et porta ses pièces au galop sur une hauteur d'où nos batteries enfilaient la gauche des Hongrois. Les ennemis crurent probablement avoir devant eux tout le premier corps, et ils se rejetèrent encore une fois vers le sud, comptant faire un nouveau circuit pour atteindre enfin Altenbourg. Nous ne pouvions les suivre avec la cavalerie sur ce terrain coupé de larges fossés et de grandes haies séparant les cultures; il fallut donc rester à Casimir pour attendre l'arrivée du ban avec le premier corps. Il était alors six heures du soir, le ban arriva à huit heures et laissa reposer les troupes; la nuit était belle, la lune éclairait la campagne, et à minuit nous devions nous remettre en marche,

gagner Altenbourg, puis nous ranger en bataille, avec seize mille hommes et soixante-dix pièces de canon, sur la route par laquelle tous les corps hongrois qui se retiraient sur la rive droite du Danube allaient être obligés de venir tenter le passage. En même temps, toute l'armée du prince Windischgraetz allait suivre ces corps de près pour les écraser. Le plan du ban était audacieux et parfaitement calculé, il eût certainement réussi; mais un peu avant minuit, un courrier venant du quartier-général, qui se trouvait encore à Haimburg, apporta au ban l'ordre de s'arrêter à Casimir : le second corps n'avait pu que s'avancer lentement sur la rive gauche du Danube, il n'était pas encore arrivé devant Presbourg, et notre corps, qui formait l'aile droite de l'armée, ne pouvait plus dès-lors être détaché en avant. L'obéissance quand même est le premier devoir du soldat; nous eûmes le chagrin d'apprendre au point du jour, par nos patrouilles, que les troupes hongroises, que nous avions deux fois coupées, avaient profité de notre halte pour passer pendant la nuit au sud de Casimir et gagner enfin la route de Raab.

Cette journée du 16 décembre aurait pu être décisive; les Hongrois avaient éparpillé leurs troupes, et nous avions sur la rive droite deux corps d'armée avec une puissante artillerie; nos troupes, bien disciplinées, étaient pleines de courage et d'ardeur. Par je ne sais quelle funeste circonspection, nous commençâmes dès ce jour à soumettre nos mouvemens d'opération à ceux de l'ennemi; nous manquions de nouvelles sur la marche et le plan des Hongrois, et c'étaient eux qui, malgré leur retraite, avaient l'initiative, car il sembla dès-lors que nous ne nous avancions dans le pays qu'autant qu'ils nous abandonnaient le terrain. Si le ban Jellachich eût pu avec tout son corps aller se ranger en bataille devant Altenbourg, sur la route de Raab, l'armée de Georgey, arrêtée de front par le ban, suivie de près par les deux autres divisions du prince, aurait été détruite. Cette armée était composée des troupes impériales qui avaient trahi leur serment; elle fut plus tard le noyau de toutes les forces hongroises, et les sous-officiers que nous avions formés fournirent d'excellens officiers pour organiser les bataillons de *honveds* et les levées en masse. Le destin fatal voulait que cette poignée de soldats devînt une armée de cent trente mille hommes, assez puissante pour que, quatre mois plus tard, nos belles et courageuses troupes fussent obligées de se retirer devant elle, sans avoir été vaincues, jusqu'à la frontière qu'elles venaient de passer, l'espérance et l'enthousiasme au cœur.

Lorsque nous eûmes reçu l'ordre de rester à Casimir, nous regrettâmes la prise que nous avions manquée à Neudorf; comme nous passions le matin devant ce village, nous en vîmes sortir deux bataillons de *honveds*. Sans artillerie, isolés sur cette immense plaine, quelques

décharges de mitraille les eussent rompus, notre cavalerie les eût entourés, il n'en serait pas échappé un seul homme. Cependant le général Zeisberg, sachant de quelle importance il était d'arriver à Casimir avant l'ennemi, ne voulut pas arrêter la marche de la colonne pour les attaquer, et ces *honveds* étonnés nous virent impunément passer à quelques portées de leur front; le général se contenta de m'envoyer à Neudorf pour voir si l'ennemi n'y avait pas laissé d'artillerie; j'y allai avec un peloton de dragons. Comme je courais à la sortie du village pour avoir une vue plus étendue, une centaine de balles volèrent sur nous; les chevaux des dragons se cabrèrent, se renversèrent les uns sur les autres, et je vis au milieu de la fumée une compagnie de honveds qui filait derrière les haies. Nous arrêtâmes les voitures de bagages qu'ils escortaient : ces voitures appartenaient à des officiers ennemis. Les dragons rompirent les coffres et s'emparèrent de tout ce qui était à leur convenance. Un de ces dragons me tendit des livres qui étaient au fond d'une caisse : c'était notre *règlement militaire*. Je lançai dans une mare ce malencontreux volume qui venait me rappeler les ennuis de la vie de garnison. On trouva aussi un grand portefeuille de maroquin noir, contenant un portrait de femme avec un grand nombre de lettres adressées à un officier de hussards. Je gardai ces lettres, qui me promettaient une lecture amusante.

Le 17 décembre au matin, nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Sommerein, sur la rive droite de la Leitha, pour nous rapprocher du gros de l'armée et former l'avant-garde. J'allais monter à cheval, quand un des employés de la seigneurie sur les terres de laquelle nous avions bivouaqué pendant la nuit vint me prier de l'introduire auprès du ban; il tenait à la main une poignée de plumes de paon : je me doutai aussitôt de quoi il s'agissait. La veille au soir, passant devant les bivouacs de nos chasseurs, je les avais vus retirer du feu une belle volaille rôtie; je m'étais arrêté, et ils m'en avaient offert un morceau. J'avais accepté de grand cœur. Or, cette volaille était un paon tué par nos chasseurs dans le parc qui nous servait de bivouac, et qu'ils avaient fait rôtir en compagnie de deux canards de Barbarie, dont l'employé m'énuméra complaisamment toutes les bonnes qualités. Ma conscience n'était pas très nette à l'endroit du paon; je cherchai à persuader au pauvre homme que le ban n'aimait pas qu'on vînt se plaindre de ses soldats. Comme il insistait, je me fâchai, et lui dis un peu vivement de me laisser tranquille : l'employé se retira en murmurant, et le ban Jellachich aura passé à Casimir pour un tyran, parce qu'un de ses capitaines d'état-major avait la veille mangé du paon rôti!

Nous arrivâmes à Sommerein dans l'après-midi; le lendemain, le ban alla avec quatre divisions de cavalerie et six pièces de canon faire

une reconnaissance vers Altenbourg; le temps était superbe, l'air clair et transparent; le soleil faisait briller l'acier des armes; nous marchions sur la grande route qui mène à Raab, regardant les nuages de fumée qui s'élevaient au-dessus des ponts auxquels les Hongrois, à notre approche, venaient de mettre le feu, lorsque deux pièces de canon placées au-delà du pont devant Altenbourg nous envoyèrent quelques boulets. Nous appuyâmes sur la droite en suivant hors de la portée du canon un chemin parallèle à la grand'route qui va d'Altenbourg à Wieselbourg; nous vîmes alors les Hongrois, dont nous étions séparés par un large canal, se retirer précipitamment sur cette route, et nous cherchâmes aussitôt à les gagner de vitesse pour arriver avant eux dans la plaine à la sortie de Wieselbourg et y prendre une position qui les obligeât à déployer leurs forces pour engager le combat.

Je conduisais le peloton d'avant-garde, et je le précédais en courant pour reconnaître le terrain; je passe une digue, et tout à coup j'aperçois les Hongrois qui se rangeaient en bataille; j'étais séparé d'eux par le canal : je me retourne et vois le ban qui faisait déployer les escadrons; les canons ennemis commencent à tirer, le ban fait avancer la cavalerie; ce mouvement, exécuté pendant que les boulets volent de toutes parts et déchirent les chevaux, amène quelque désordre : alors le ban s'élance vers les soldats le sabre à la main, et, d'une voix éclatante, il ordonne de reformer le front. Puis, pour encourager les troupes par son exemple, il se tint long-temps, immobile et impassible, à l'endroit où l'ennemi concentrait tout son feu. Le major comte Hompesch, son aide-de-camp, s'étant placé devant lui, il l'écarta du geste, disant « qu'il ne voulait pas de bouclier entre lui et l'ennemi. » Nous restâmes ainsi pendant plus de vingt minutes, et le général Zeisberg interrompait seul par des plaisanteries le grave silence qui régnait parmi nous, pendant que nous nous penchions involontairement tantôt à droite, tantôt à gauche, étourdis par le sifflement des boulets.

Les Hongrois avaient là cinq bataillons d'infanterie, six escadrons de hussards et dix-huit pièces de canon : bientôt leur feu redoubla, ils s'avancèrent sur notre droite et menacèrent de nous tourner; mais déjà des nuages de poussière s'élevaient derrière nous sur la plaine; le général prince François Liechtenstein, se guidant sur le feu du canon, arrivait au galop avec la cavalerie de réserve; tous les yeux se tournèrent vers lui, l'ennemi s'arrêta, et nous commençâmes à nous replier sur la cavalerie du prince; les Hongrois nous envoyèrent encore quelques volées de boulets : le terrain était plat et uni comme une glace, je vis là pour la première fois plusieurs boulets rouler tranquillement sur la plaine et venir mourir près des pieds de nos chevaux; nous regardions avec étonnement ces masses de fer, maintenant inertes et immobiles, qui, quelques secondes auparavant, portaient de tous

côtés la mort et la destruction. Nous rentrâmes à la nuit à Sommerein; les Hongrois quittèrent le soir même Altenbourg, et se retirèrent jusqu'à Raab, derrière des positions qu'ils avaient fortifiées et garnies de redoutes.

Le 19 décembre, le ban marcha avec tout son corps jusqu'à Altenbourg; nous y restâmes quatre jours entiers dans l'inaction. Le second corps, qui s'avançait sur la rive gauche du Danube, n'était entré que le 18 dans la ville de Presbourg, abandonnée par les troupes hongroises; il y séjourna jusqu'au 22 au matin, reçut l'ordre alors de passer sur la rive droite pour se réunir au gros de l'armée, et il vint occuper les villages de Baumern, Zurndorf et Gattendorf. Le prince Windischgraetz, qui était encore à Karlbourg, dans le château du comte Zichy, poussa en avant le corps du ban, et vint, dans l'après-midi du 23, occuper Altenbourg, que nous avions quitté le matin même; le ban arriva le même jour à Szent-Miklos sur la Raabnitz, et le général Zeisberg partit aussitôt pour faire rétablir le pont brûlé par les Hongrois sur le chemin qu'il fallait suivre de Leyden à Sövenyhaza.

Nous passâmes la journée du 24 à Szent-Miklos; le froid commençait à devenir intense, la Raabnitz était gelée dans plusieurs endroits, et le ban voulut faire jeter un pont en face de Szent-Miklos pour gagner Sövenyhaza sans passer par Leyden. J'allai reconnaître les lieux. Je fis visser des crampons aux fers de mon cheval, puis je cherchai un endroit où, la rivière faisant un coude, la glace dût être épaisse. Je passai ainsi sur l'autre rive, et me dirigeai vers Sövenyhaza pour voir si l'on pourrait conduire l'artillerie sur les digues au milieu des marais. La nuit arriva peu à peu, et quand je voulus revenir sur mes pas, à force de tourner dans ces marais, je perdis la direction de Szent-Miklos; cependant, en me guidant sur le feu de nos bivouacs, j'arrivai, après bien des détours, jusqu'à la Raabnitz. La nuit était alors complète. Attendre le jour dans le marais, c'était risquer de périr de froid; après avoir long-temps cherché dans l'obscurité un endroit où la glace fût adhérente au rivage, je m'aventurai en tenant mon cheval à la main; j'arrive au milieu de la rivière, j'entends un craquement et un bruit sourd; mon cheval effrayé s'arrête, mais, sentant la glace manquer sous ses pieds de derrière, il s'élance en avant, et nous atteignons heureusement l'autre bord. Je fus alors obligé de m'arrêter un instant. Disparaître sous la glace par cette nuit sombre, cela m'eût semblé une affreuse mort!

Nous reçûmes, pendant la journée du 25, communication du plan général du mouvement offensif qui devait porter toute l'armée devant les positions que les Hongrois occupaient sons les murs de Raab; le ban dressa ce plan, il arrêta les dispositions de la marche qui devait nous amener sur le flanc gauche de ces positions et forcer l'ennemi à les

abandonner. L'ordre général d'attaque était habilement conçu : pendant que le prince allait marcher sur la route directe par Hochstrass avec le corps de réserve contre le front des Hongrois, le corps du ban, les tournant par le sud dans le flanc gauche, devait les rejeter sur le second corps. S'avançant par Dunaszeg et Vamos, le second corps passerait, pendant la nuit du 27 au 28, le bras du Danube appelé le Petit-Danube, à deux lieues en arrière de Raab, pour prendre position à la hauteur de Saint-Ivany, et arrêter, jusqu'à l'arrivée des deux autres corps, les troupes de Georgey, complétement tournées sur leur gauche par la marche du ban et contraintes ainsi d'abandonner Raab. Si les détails du plan général eussent été exécutés avec autant d'habileté qu'ils avaient été conçus, Georgey, séparé du renfort que Perczel lui amenait du sud de la Hongrie, se serait trouvé pris entre trois corps d'armée; mais de fatales circonstances contrarièrent nos mouvemens. Le ban arriva le 27 dans l'après-midi, après une marche difficile et dangereuse, devant Raab; mais le second corps, qui aurait dû se porter à deux lieues en arrière de cette ville, sur la route par laquelle les Hongrois allaient être forcés de se retirer, ne put s'avancer que jusqu'à la hauteur de Raab; et, pendant qu'arrêté par les mauvais chemins, il perdait un temps considérable en alignemens, marches et contre-marches sur la rive gauche du Petit-Danube, Georgey défilait lentement par la route d'Ofen, le long de la rive droite, avec toutes ses troupes. C'est ainsi que des obstacles de toute sorte venaient souvent arrêter nos troupes pendant la première partie de cette campagne. Quelquefois aussi une funeste circonspection nous fit manquer un succès assuré et bien calculé, parce que, dans nos mouvemens combinés, les troupes isolées craignaient, en engageant le combat, de n'être pas soutenues à temps et d'attirer sur elles tout le feu de l'ennemi. Partout et toujours cependant, cette préoccupation fut étrangère aux troupes que commandaient le ban, le comte Schlick, le prince Liechtenstein, le comte Clam et quelques autres généraux; partout ces chefs, sans craindre de se voir écrasés seuls par les forces réunies des Hongrois, engagèrent le combat, comptant sur la fortune qui protége les hommes de cœur.

Nous quittâmes Szent-Miklos le 25 au soir, passâmes la Raabnitz et arrivâmes pendant la nuit à Sövenyhaza; le froid redoublait, mais nous avions du bois de chêne en abondance. Les officiers et les soldats se blottissaient les uns contre les autres autour de vastes feux protégés tant bien que mal contre le vent et allumés presque toujours dans les endroits les mieux abrités. Lorsque la nuit arrivait, les officiers d'état-major, après avoir écrit les ordres pour la journée du lendemain, s'étendaient sur la paille, roulés dans leurs manteaux; mais l'heure du repos n'était pas encore venue pour les officiers du ban : c'était, au contraire, un rude et périlleux service qui commençait pour eux!

Hompeseh, Toni Jellachich, Saint-Quentin, aides-de-camp du ban, Thurheim, Harrach, Arthur Nugent, ses officiers d'ordonnance, montaient à cheval et couraient une partie de la nuit pour porter au prince et aux autres corps d'armée les rapports sur notre marche et les nouvelles que nous nous étions procurées sur les mouvemens et les opérations de l'ennemi. Ce service était périlleux, ai-je dit : souvent, au point du jour, les officiers du ban arrivaient pâles et défaits, montés sur leurs chevaux efflanqués et couverts d'écume, après avoir, au prix de grands détours, évité les villages et les patrouilles ennemies. Le comte Thurheim nous causa même un jour de vives inquiétudes : envoyé avec un ordre important, il ne rejoignit notre corps qu'au bout de quarante-huit heures; il avait échappé aux patrouilles hongroises; le major baron Hacke fut moins heureux, et, forcé de traverser un village, il fut massacré par les paysans révoltés.

Le 26 avant le jour, nous quittâmes Sövenyhaza, nous marchâmes toute la journée, obligés de faire de longs détours au milieu de ces plaines coupées de marais glacés; nous atteignîmes enfin une digue élevée sur la rive gauche de la Raab, et, par ce chemin, nous arrivâmes à Csécseny à la nuit tombante. Presque aussitôt on ne vit plus dans le village que poules, cochons, dindons, qui couraient pêle-mêle, poursuivis par les soldats le sabre à la main. Les troupes, qui souvent n'avaient rien mangé depuis le matin, commirent quelquefois des désordres de ce genre avant qu'on eût pu obtenir des vivres par voie de réquisition; chaque fois, le ban paya de sa propre bourse et très largement le dégât fait par ses soldats.

Nous logeâmes dans le château d'un gentilhomme hongrois. Notre hôte ne nous aimait pas; mais le noble culte de l'hospitalité, qu'on retrouve chez tous ses compatriotes, dominait chez lui tout autre sentiment. Nous fûmes donc bien reçus, et on nous offrit un splendide souper; sa femme et sa fille nous servirent elles-mêmes avec une grace charmante; chaque officier qui entrait était le bienvenu; on prévenait tous nos désirs; toutes les provisions du château furent mises à notre disposition. Après le souper, nous parlâmes de la guerre. Le maître de la maison nous assura que Georgey était résolu à défendre les positions de Raab, et que nous aurions, le lendemain, une sanglante bataille. Alors la joie brilla dans tous les regards; nous nous levâmes aux cris de : *Vive l'empereur!* et, portant tous ensemble la main à nos sabres sous les yeux du ban qui souriait à notre enthousiasme, nous jurâmes de bien faire notre devoir.

La fille du maître de la maison et une jeune Italienne, son amie, étaient si aimables et si gracieuses, que quelques-uns d'entre nous, oubliant la fatigue de cette journée, restèrent à causer avec elles. L'Italienne, heureuse de pouvoir parler sa langue, regrettait, sous ce ciel

brumeux, Rome et Naples, où elle avait passé ses premières années. Lorsqu'il se fit tard, j'appuyai deux chaises contre le mur et m'assis pour y passer la nuit. La jeune fille vint à moi en rougissant : « Vous aurez demain une bataille, il faut vous reposer pour bien combattre; voici ma chambre, dit-elle en montrant une porte, disposez-en; laissez ces chaises, je passerai la nuit ici. » Je refusai d'abord, j'acceptai ensuite : ces instances hospitalières, cette générosité plus forte que la timidité même, ne laissaient place qu'à de respectueux remerciemens.

Pendant la nuit, nos pionniers rétablirent le pont sur la Raab, brûlé par les Hongrois, et le 27, à trois heures du matin, nous quittâmes Csécseny. La nuit était sombre; nous marchions sur une route étroite, tenant nos chevaux à la main pour les empêcher de glisser dans les fossés profonds qui bordent le chemin. Comme nous traversions le pont, le cheval d'un officier qui était resté en selle glissa sur les planches : l'officier se jeta à terre; mais le cheval, précipité d'une hauteur de sept ou huit mètres sur la glace, se brisa les membres. Le vent du nord soufflait par rafales, et le froid se faisait vivement sentir. Dès que la colonne s'arrêtait un moment, les soldats, malgré la défense expresse des chefs, ramassaient promptement des branchages, des feuilles sèches, et allumaient du feu sur la route pour se réchauffer quelques instans. L'artillerie, les chars de munitions étaient ensuite obligés de passer sur ces feux mal éteints.

Lorsque nous arrivâmes sur les bords de la Marczal, les poutres du pont que les Hongrois, instruits de notre marche, venaient d'incendier, brûlaient encore. Nos pionniers conduisaient avec eux des voitures pleines de planches, de paille et de fumier; la rivière était prise; on étendit la paille sur la glace, et les planches par-dessus : l'infanterie passa; mais, quand vint l'artillerie, la glace céda, et l'eau jaillit de toutes parts; il fallut aller faire un autre pont à deux cents mètres plus haut. Alors les officiers rivalisèrent d'activité avec les soldats; le ban voulait que son corps fût le premier devant Raab; il y allait de notre honneur, et, pour encourager les soldats, il se mit lui-même à porter quelques planches pendant que nous courions dans l'eau glacée pour rattraper celles que la rivière entraînait déjà. Enfin, après un travail difficile et dangereux, le pont fut rétabli, la cavalerie passa, l'artillerie vint ensuite; quelques chevaux s'abattirent et roulèrent sur la glace dans les efforts qu'ils faisaient pour remonter sur la rive opposée; mais l'amour des soldats pour leur chef, une volonté ferme, triomphent de tous les obstacles, et, lorsqu'il faut vouloir, tout devient possible; au point du jour, tout le corps avait passé la Marczal.

A deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes en vue de Raab. Le ban fit arrêter la colonne et détacha des patrouilles; elles trouvèrent les redoutes abandonnées par l'ennemi, et nous continuâmes notre

marche en nous avançant lentement et avec précaution. Georgey, se voyant tourné par la marche du ban, avait renoncé à défendre la position de Raab, et s'était retiré le matin même par la route de Pesth: nous passâmes devant les redoutes élevées au sud de la ville; ces redoutes étaient construites d'après toutes les règles de l'art; entourées de doubles fossés profonds, elles dominaient toute la campagne, et la prise de ces positions aurait coûté beaucoup de sang.

Dès que le prince Windischgraetz fut arrivé à Raab, il envoya la brigade de cavalerie du général Ottinger, qui faisait partie de notre corps, à la poursuite de l'arrière-garde de Georgey; le général Ottinger marcha toute la nuit, atteignit l'ennemi au point du jour auprès de Babolna, attaqua l'arrière-garde, et la culbuta. Le soir, après avoir été plus de trente heures en marche, le général rentra à Raab avec sept officiers, sept cents hommes et un drapeau pris aux Hongrois. Les officiers prisonniers étaient presque tous d'un régiment autrichien qui avait trahi son serment, le régiment impérial de Prusse-infanterie. L'un de ces officiers, nommé Daiewski, fut reconnu, malgré ses blessures qui le défiguraient, par plusieurs des nôtres qui avaient été avec lui à l'école militaire de Neustadt; les uns s'apitoyèrent sur le prisonnier et lui donnèrent quelque argent, les autres l'insultèrent en lui reprochant sa félonie; aussitôt deux partis se formèrent. — Pas de pitié pour les traîtres! criaient les uns. — Respectez les blessés! disaient les autres. La querelle s'échauffait : à la guerre, on a les passions vives; les sabres étaient tirés, et le sang allait couler, lorsque le colonel Schobeln vint calmer les partis.

Le général Ottinger fonda, dès ce jour, cette brillante réputation qui attira bientôt sur lui les regards de toute l'armée; sa brigade, formée des deux régimens de Hardegg et de Wallmoden, ne fut pendant toute la campagne jamais rompue par l'ennemi; là où passaient ses cuirassiers pendant la bataille, la terre se couvrait de cadavres, et les Hongrois ne les appelèrent bientôt plus que les *bouchers d'Ottinger*.

Le ban quitta Raab, le 29 au matin, avec son corps d'armée; les officiers et les soldats, qui avaient espéré une bataille, commençaient à murmurer hautement. Si toute la guerre consiste à se promener dans les plaines de la Hongrie sans jamais chercher à atteindre l'ennemi, on aurait aussi bien fait, disaient-ils, de choisir une autre saison. L'on s'était d'abord bercé de l'espérance que les Hongrois, reconnaissant notre supériorité, allaient à notre vue déposer les armes; maintenant chacun sentait qu'il fallait anéantir cette armée ennemie qui portait dans son sein le foyer et la force de la révolte. Nous arrivâmes à Kis-Ber dans l'après-midi du 29, et nous logeâmes dans un beau château appartenant au comte Casimir Batthyanyi; les salons étaient ornés de plusieurs portraits de femmes d'une beauté remarquable; c'étaient les

portraits des plus belles femmes de la Hongrie, peints dans le goût de Raphaël Mengs, vers le milieu du siècle dernier. Je connaissais assez la Hongrie pour ne pas m'étonner qu'on eût pu y trouver tous ces types de beauté; la race hongroise est une des plus belles qu'il y ait en Europe; le sang oriental s'est conservé très pur non-seulement dans les familles nobles, mais même dans des comitats tout entiers et dans toutes les classes. Les femmes hongroises sont belles, et, lors même que l'ensemble n'est pas parfait, de grands yeux noirs et veloutés taillés en amande, un regard plein d'ame, un profil élégant, des cheveux traînant jusqu'à terre témoignent de la beauté de la race première.

Vers le soir, une de nos patrouilles ramena quelques soldats ennemis qu'elle venait d'enlever sur la route de Moor. Ces prisonniers étaient du corps de Perczel, et nous apprîmes par eux que ce général, après avoir été empêché par la marche de notre corps de se réunir à Georgey devant Raab, était redescendu au sud jusque vers Papa, et qu'il était maintenant à Moor avec dix mille hommes et vingt-quatre pièces de canon, d'où il allait marcher vers Ofen pour se réunir à l'armée de Georgey. Le ban résolut aussitôt d'aller l'attaquer, il voulait partir avec tout son corps à l'entrée de la nuit; mais Moor est situé au milieu de la vaste forêt de Bakony, et l'ennemi, profitant de l'obscurité de la nuit, aurait pu nous échapper sur ce terrain qui nous était inconnu. Le ban, ayant tenu conseil avec le général Zeisberg, ordonna que les troupes se mettraient en marche le lendemain à quatre heures du matin. Nous restâmes à table une partie de la nuit, caressant déjà l'espérance du succès. Enfin nous allions atteindre l'ennemi! mais nous avions été si souvent trompés dans cette attente, que les officiers croyaient ou faisaient semblant de croire que cette fois encore quelque contre-ordre allait nous arrêter, nous arracher la victoire. Quelques-uns d'entre nous, s'approchant du ban, le prièrent de nous promettre qu'il nous mènerait à l'ennemi : le ban jura qu'il atteindrait Perczel, « quand même, ajouta-t-il en riant, il devrait le poursuivre jusqu'en Asie; » puis, élevant son verre : « A notre victoire! dit-il; à ceux qui se distingueront demain dans le combat! » Un *zivio* (1) retentissant, trois fois répété selon l'usage croate, fit résonner la salle.

Nous quittâmes Kis-Ber à quatre heures du matin (30 décembre). Le froid se faisait vivement sentir; nous marchions au milieu de la forêt sur la grande route qui va de Raab à Sthuhlweissenbourg (2). Vers huit heures, le soleil dissipa la brume qui nous entourait et se montra sur un ciel pur et sans nuages. A neuf heures, nous allions

(1) Le *vivat* des Croates.

(2) Et non pas sur un sentier étroit serpentant à travers des marais glacés, comme l'écrit l'auteur d'un roman intitulé : *Souvenirs des bivouacs et des champs de bataille pendant la guerre de Hongrie*.

déboucher hors de la forêt sur le terrain découvert qui entoure Moor, lorsque quelques coups de canon retentirent à l'avant-garde; le ban courut à la tête de la colonne et arrêta la marche. Devant nous, sur les hauteurs qui nous cachaient Moor, quatre bataillons de honveds formaient leurs rangs en poussant de grands cris, et une batterie de canons tirait à toute volée, enfilant la route sous son feu. A droite et à gauche de la route, une lisière de champs labourés nous séparait des dernières pentes de la forêt, couvertes d'arbres clair-semés. Le ban n'avait avec lui que la brigade Gramont : il envoya aussitôt à la brigade de cavalerie du général Ottinger, qui marchait à une demi-heure de distance derrière nous, l'ordre de s'avancer; il fit en même temps déployer dans les champs la brigade Gramont, et fit occuper par un bataillon de chasseurs la lisière de la forêt. Six pièces de canon, dirigées à la fois de ce côté, commencèrent à répondre au feu de l'ennemi. Le général Ottinger arriva bientôt à la tête de sa brigade; il se fit suivre d'une division de Wallmoden-cuirassiers et courut en avant, malgré le feu de l'ennemi, jusqu'à une hauteur d'où l'on découvrait au loin les pentes qui s'étendaient à droite de la route. Plusieurs bataillons de honveds se retiraient en désordre. « Ils sont à nous! ils sont à nous! crie Ottinger, mais il faut d'abord enlever cette batterie. — Comment faut-il attaquer? lui demandai-je. — En débandade, » répondit-il. Je cours alors à la division de cuirassiers laissée en arrière, et, ne trouvant pas le lieutenant-colonel au milieu de la confusion inévitable dans une troupe qui marche à travers bois et franchit des ravins glacés sous le feu de l'ennemi, je crie aux soldats de me suivre. puis je pars à leur tête. Mon cheval volait comme l'éclair, les boulets sifflaient; à cent pas des pièces, deux dernières décharges de mitraille passèrent au-dessus de nous; j'arrivai sur les canons et je sabrai les artilleurs. Une des pièces, déjà remise sur ses roues, allait nous échapper; je cours aux soldats du train, je frappe l'un d'eux pour le forcer à arrêter ses chevaux; tout à coup je vois devant moi un demi-escadron de hussards hongrois; l'officier, suivi de son trompette, s'élance sur moi le sabre haut. Je le perce d'un coup de pointe et retire la lame tordue et mouillée de sang. Les hussards m'entourent, me pressent, me prennent les bras, me serrent le cou; je les frappe encore au visage avec le pommeau de mon sabre. Les coups tombent sur ma tête et mes épaules. Par un effort désespéré, je pousse mon vigoureux cheval; il s'élance en avant et m'arrache des mains des hussards. Je portai alors les deux mains à ma tête; les os du crâne étaient entaillés. J'essuyai le sang qui me coulait dans les yeux et regardai le combat : les cuirassiers qui m'avaient suivi emmenaient les pièces que nous venions de prendre; trois canons étaient parvenus à s'échapper; le reste de la division, arrivant en ce moment, se lança à leur poursuite. Sept ou huit

escadrons de hussards hongrois coururent dans la plaine; les cuirassiers de Hardegg et de Wallmoden, conduits par le ban, fondirent au galop sur eux. Les hussards se défendirent vaillamment; mais, ébranlés par le choc, abandonnés par l'infanterie, ils se sauvèrent. Les bataillons de honveds qui tenaient encore furent enfoncés par la cavalerie; plus de deux mille hommes furent coupés, entourés et faits prisonniers. Le ban était heureux et remerciait les troupes : la fortune avait secondé son audace; c'était avec les deux seules brigades Ottinger et Gramont (cinq mille hommes) qu'il venait de mettre en déroute tout le corps de Perczel. Le général Hartlieb n'arriva qu'après le combat, vers les trois heures, avec les trois autres brigades de notre corps. Les débris du corps de Perczel se retirèrent jusqu'à Sthuhlweissenbourg, et Georgey, apprenant sa défaite, renonça aussitôt à livrer bataille sous les murs d'Ofen. L'effroi se répandit dans Pesth; les membres du gouvernement révolutionnaire et la diète abandonnèrent précipitamment la ville et se retirèrent à Debreczin, au-delà de la Theiss.

Lorsque j'eus vu les cuirassiers emmener les canons que nous avions pris et la cavalerie ennemie se sauver à travers la plaine, j'allai rejoindre le ban; il me fit conduire en arrière, un chirurgien sonda mes blessures; je lui ordonnai de me dire sans crainte la vérité; il me jura que dans un mois je serais sur pied. Je lui serrai la main avec reconnaissance. Je savais que le ban allait demander pour moi à l'empereur quelque distinction, j'étais heureux. Les blessés arrivaient peu à peu; presque tous avaient de larges entailles à la tête; quelques-uns avaient les artères du cou ou des tempes coupées, et leur sang jaillissait; d'autres avaient le nez, les lèvres ou le menton lacérés : les chirurgiens, avec de grandes aiguilles, recousaient toutes ces chairs en lambeaux. Les officiers et les soldats hongrois blessés arrivaient aussi par petites bandes; les uns restaient debout, et, les bras croisés, nous regardaient d'un air farouche; d'autres, couchés à terre, gémissaient et disaient qu'ils allaient mourir. — L'un d'eux surtout, le premier lieutenant Tissa, que j'ai revu depuis à Pesth, faisait peine à voir : il était étendu sur le dos; ses mains, crispées par la douleur, arrachaient autour de lui l'herbe mouillée de sang; il enfonçait ses ongles dans la terre, puis il restait immobile; on l'eût cru mort, s'il ne se fût soulevé sur le coude pour rejeter le sang qui lui coulait dans la poitrine.

Le général Hartlieb, qui n'était arrivé, comme je l'ai dit, avec les trois autres brigades et le reste de l'artillerie que vers trois heures, fit mettre les blessés sur les chariots, et nous prîmes le chemin de Moor. La route et les champs étaient, dans plusieurs endroits, couverts de soldats morts. Une femme, qui avait été sans doute dans les rangs ennemis, était étendue sans vie dans un fossé. Comme nous entrions à Moor, une jeune fille qui se trouvait sur notre passage, accompagnée

d'un domestique, nous fit offrir du vin. Voyant que j'étais officier, elle m'engagea à entrer dans la maison de ses parens. Je refusai, pensant que c'étaient des Hongrois qui me recevraient à contre-cœur, et je ne voulais pas m'installer dans cette élégante maison pendant que les soldats blessés n'allaient trouver dans le village qu'un peu de paille pour se coucher. J'allai avec eux dans un grand bâtiment qui devait servir d'hôpital; mais il n'y avait ni paille sur le plancher, ni même un banc pour s'asseoir, et pas de vitres aux fenêtres. Alors, soutenu par un de mes camarades, je retournai sur mes pas et j'entrai dans la maison où l'on m'avait d'abord offert de me recevoir. Je demandai au bout d'un moment chez qui j'étais. « Chez le comte Schönborn, » me dit la jeune personne un peu étonnée de la singulière figure que j'avais. Le nom de Schönborn, l'un des plus illustres de l'Allemagne, me promettait un bon accueil. Le comte Schönborn vint au bout d'un moment et me dit qu'il avait connu mon père. Je fus soigné comme si j'eusse été le fils de la maison. Mon fidèle domestique arriva peu après : lorsqu'il m'avait vu revenir, après le combat, couvert de sang, il s'était mis à pleurer; mais, s'étant assuré que notre cheval, comme il disait, n'était pas blessé, il s'était vite consolé, et, voyant son maître si bien traité, il s'établit aussi dans la maison du comte, comme si nous l'eussions prise d'assaut.

II.

Le combat de Moor avait fait naître de brillantes espérances; on pouvait croire qu'il serait le point de départ d'une série d'opérations destinées à compléter rapidement la soumission du pays. Cependant, après ce combat, de nouveaux mécomptes vinrent éprouver notre patience, et la guerre de Hongrie entra dans une nouvelle période qui devait se prolonger bien au-delà de nos prévisions.

Le lendemain du combat de Moor (31 décembre), le ban voulait, dès le matin, marcher en avant sur Lovas-Bereny pour couper de la route d'Ofen Perczel, qui avait pris la fuite vers Sthuhlweissenbourg; mais, ayant appris que notre second corps d'armée ne s'était avancé, le 30 au soir, que jusqu'à Acs, près de Komorn, il crut devoir lui laisser le temps de le rejoindre. A Moor déjà, on n'était que trop exposé, et Georgey, qui était avec toutes ses forces aux environs de Banhida, pouvait, en quelques heures, venir nous couper du gros de l'armée. Le ban fut donc obligé de rester à Moor pendant la journée du 31, en attendant que le second corps se fût avancé sur la route d'Ofen à la même hauteur que lui sur celle de Sthuhlweissenbourg. Vers le soir, il vint me voir, eut la bonté de m'embrasser et me dit qu'il allait me pro-

poser à l'empereur pour la croix de Léopold. Il ajouta que plus tard je pourrais demander la croix de Marie-Thérèse.

Le lendemain, 1er janvier, le corps du ban quitta Moor et prit la route d'Ofen. On marcha jusqu'à Lovas-Bereny sous la neige qui tombait à gros flocons. Le second corps ne s'avança que jusqu'à Felsö-Galla. Le lendemain, le ban poussa jusqu'à Martonvasar et le second corps jusqu'à Bicske. Le 3 janvier, le ban atteignit Tétény, où il rencontra l'ennemi posté sur des hauteurs dans une position avantageuse. C'était le reste des troupes de Perczel qui, après la bataille de Moor, s'étaient retirées d'abord jusqu'à Sthuhlweissenbourg, et qui, profitant ensuite de l'inaction à laquelle nous avions été condamnés le 31 décembre, se dirigeaient vers Ofen à marches forcées pour se réunir à Georgey. Celui-ci, mollement poussé par le second corps, se trouvait à la même hauteur que nous, sur notre gauche, et pouvait, en trois heures, venir nous écraser entre deux feux; mais le ban, se fiant à son bonheur et au courage de ses troupes, engagea le combat. L'ennemi se retira après une violente canonnade, et le ban entra à Tétény à la tête de ses soldats. Le second corps était arrivé à Bia pendant le combat; il aurait pu marcher avec sa cavalerie en se guidant sur le bruit du canon pour venir couper Perczel de la route d'Ofen, pendant que celui-ci soutenait notre attaque; mais il se contenta d'envoyer un escadron de cavalerie faire une reconnaissance de notre côté. Cet escadron, ayant trouvé le chemin coupé de fossés et intercepté par des abattis d'arbres, revint bientôt sur ses pas, et Georgey put réunir à ses troupes les restes du corps de Perczel. Dès-lors, adoptant, d'accord avec les autres généraux hongrois, un nouveau système de défense, il renonça à livrer bataille sous les murs d'Ofen et se disposa à se porter sur l'autre bord du Danube.

Les quelques jours que notre armée venait de passer en opérations sans résultat décisif n'avaient pas malheureusement été perdus pour l'ennemi; un nouveau plan de campagne avait été adopté par les généraux hongrois réunis en conseil de guerre dès le 1er janvier. Avertis par le combat de Babolna et la défaite de Moor que l'organisation et la discipline de leurs troupes laissaient encore trop à désirer, les chefs de l'armée rebelle avaient compris qu'il fallait gagner du temps. Ils avaient donc résolu d'évacuer Ofen et Pesth, d'abandonner le Banat et la Bacs (1) jusqu'à la Maros et à Theresiopol, de concentrer toutes les forces de la nation sur la Theiss, et de défendre cette ligne à tout prix. Georgey devait, avec dix-huit mille hommes, se diriger vers la Haute-Hongrie, pour nous induire en erreur sur le véritable dessein des Hongrois et détourner notre attention de la Theiss.

(1) On appelle ainsi la partie de la Hongrie comprise entre la rive droite du Danube et la rive gauche de la Theiss, au-dessous de Theresiopol.

Le soir du 1er janvier 1849, les députés de la diète et les membres du gouvernement révolutionnaire quittèrent Pesth, laissant dans cette ville le comte Louis Batthyanyi, le comte George Maïlath, l'archevêque Sonovics et M. Deak, chargés d'entrer en pourparlers avec le prince Windischgraetz et de lui porter des propositions de paix. Le 3 janvier, les députés hongrois se rendirent au camp du prince à Bicske. Le prince refusa de recevoir le comte Batthyanyi, et lorsque les trois autres envoyés furent introduits devant lui, il leur dit fièrement : « Je ne traite pas avec des rebelles! » nobles paroles que répéta avec enthousiasme l'armée tout entière. Puisqu'on refusait de traiter, on était donc résolu à marcher à l'ennemi, à commencer enfin la guerre, à chercher des batailles décisives. Le même jour cependant où les envoyés hongrois recevaient cette réponse, Georgey et Perczel quittaient Ofen dans la soirée et passaient le Danube. Le premier tourna au nord et prit avec dix-huit mille hommes la route de Waitzen pour se rendre en Haute-Hongrie; le second se dirigea vers l'est, sur Szolnok, avec dix mille hommes, et y passa la Theiss.

Le 5 janvier, notre armée, de son côté, entrait à Pesth, où les trois corps réunis allaient rester dans l'inaction, jouissant largement des délices de cette nouvelle Capoue. Le pays que nous venions de traverser fut organisé militairement. On sembla espérer qu'il suffirait de quelques décrets pour pacifier le reste de la Hongrie, et que les Hongrois allaient déposer les armes sans combat. Pendant qu'on perdait ainsi du temps, les chefs de la révolte rassemblaient leurs forces derrière la Theiss. On fabriquait des armes, on réunissait d'immenses magasins à Grosswardein et à Debreczin. Quant à Kossuth, il créait des millions. Dès le commencement de la guerre, le gouvernement révolutionnaire avait, sur la proposition de Kossuth, alors ministre des finances, décrété l'émission de billets de banque hongrois. Lors de l'entrée de l'armée autrichienne à Pesth, il y en avait déjà en circulation pour des sommes considérables, et ces billets conservaient toute leur valeur nominale. Pour ne pas mécontenter les Hongrois et tous ceux dans les mains desquels ces billets étaient passés, une commission impériale, réunie à Ofen, donna à leur cours une sanction légale, et ordonna qu'ils seraient acceptés par les receveurs impériaux. Nos officiers, qui recevaient partout ces billets, devinrent ainsi, par une singulière contradiction, les émetteurs du papier-Kossuth, et intéressés, pour ainsi dire, à maintenir en valeur ces billets qui payaient les coups qu'on leur portait. Kossuth ne tomba pas dans la même erreur; il décréta pour toute la Hongrie la non-valeur des billets de banque autrichiens, défendit de les accepter, et ordonna de venir les échanger aux caisses du gouvernement révolutionnaire contre des billets qui portaient sa signature. Toute la nation enthousiaste et crédule s'empressant de lui

obéir, il fit ainsi entrer dans ses caisses des quantités immenses de billets de banque impériaux : ces billets, qui avaient naturellement cours dans toute l'Autriche, et étaient acceptés par les banquiers dans tout le reste de l'Europe, servirent à acheter des armes, à payer des émissaires, à fomenter la révolution en Italie, à payer des trahisons de toute sorte et à créer pour l'avenir aux chefs de la rébellion des ressources en pays étranger.

Notre inaction à Pesth n'avait pas seulement pour funeste résultat de laisser à l'ennemi le temps de s'organiser et de se fortifier sur la Theiss : dans une autre partie de la Hongrie, Georgey en profitait pour se porter contre le corps du général comte Schlick, déjà menacé par Klapka (1), et exécutait librement une série d'opérations qui devait se terminer par sa jonction avec l'armée de la Theiss. Désormais l'audacieux général voyait ses communications rétablies avec les corps d'armée qui s'organisaient derrière la Theiss et avec le gouvernement révolutionnaire de Debreczin. Dès ce moment aussi, la fortune commença à sourire aux Hongrois. Dembinski, général polonais expérimenté, vint prendre le commandement des corps réunis sur la Theiss, et toutes les troupes hongroises organisées pendant ces six semaines furent alors partagées en sept corps : — le premier corps, ayant pour chef Klapka; — le second, Repassy; — le troisième, Damjanich; — le septième, Georgey; — les troupes qui soutenaient la guerre au sud de la Hongrie contre les Serbes et en Transylvanie à l'est contre le général Puchner prirent le nom de quatrième, cinquième et sixième corps.

J'avais passé à Moor, chez le comte Schönborn, ces quelques semaines pendant lesquelles notre armée ne s'était pas éloignée de Pesth. Enfin, le 12 février, je pus me mettre en route pour Pesth, et je quittai, pénétré d'un profond sentiment de reconnaissance, la maison du comte (2). J'arrivai à Ofen quelques heures après avoir quitté Moor. Bâtie sur une hauteur, avec ses maisons de toutes les couleurs serrées les unes contre les autres et toutes plus hautes que larges, Ofen a l'air d'une de ces villes que les enfans construisent avec des blocs de bois peint; mais quand, après avoir dépassé la hauteur sur laquelle s'élèvent les maisons d'Ofen, on débouche sur le quai, l'horizon s'élargit tout à coup : la vue s'étend sur le Danube et sur la ville de Pesth, reliée à Ofen par un superbe pont de fer. Pesth est une ville de luxe et d'élé-

(1) Le corps du général comte Schlick, entré en Hongrie par la frontière septentrionale dès le 2 décembre, avait depuis ce jour battu l'ennemi dans plusieurs rencontres; mais, séparé du reste de l'armée, il dut à regret se replier vers Pesth, après avoir donné aux autres corps un noble exemple d'énergie et de persévérance.

(2) A cette époque, il était dangereux en Hongrie de recevoir un officier impérial, et, peu avant la bataille de Moor, le comte avait été obligé de se sauver dans la forêt pour échapper aux paysans révoltés qui venaient l'arrêter.

gance. J'y trouvai, vivant dans l'abondance et la joie, cette armée que j'avais laissée au milieu des fatigues et des privations. Le matin une promenade au bois, le soir l'opéra ou le spectacle national remplissaient nos journées. La langue hongroise est belle, mâle et sonore. Les femmes surtout jouaient avec beaucoup d'ame et de passion; dans les scènes d'amour, elles savaient trouver des accens d'une tendresse, d'une douceur infinies; mais c'est comme langue militaire, c'est dans la bouche d'un chef haranguant ses soldats, que le hongrois est surtout admirable. Les métaphores brillantes, les mots empruntés aux temps de la chevalerie se pressent alors dans les discours du chef magyar. L'orateur n'oublie jamais de parler aux soldats qui l'écoutent de leurs ancêtres, de la gloire d'Arpâd, des batailles où le sang de la noblesse hongroise a coulé. Alors le dernier paysan se redresse avec fierté, et ses yeux lancent des éclairs. Les gens du peuple même se plaisent à employer des expressions sonores et pompeuses : ils cherchent souvent, dans la nature des images, des termes de comparaison qui ne manquent pas de poésie. « Mon cheval, me disait un jour un Hongrois, court sur la plaine comme une étoile filante sur un ciel sans nuages. »

Nos loisirs touchaient cependant à leur terme. Vers le milieu de février, Dembinski, chargé du commandement des quatre corps d'armée réunis sur la Theiss, résolut de prendre l'offensive, et dressa le plan suivant. Le corps de Klapka et celui de Georgey, qui, après leur réunion, avaient pris position sur la rive droite de la Theiss, appuyant leur droite à Kashau et leur gauche à Miskolcz, devaient s'avancer vers Pesth par la grand'route de Mezö-Kövesd, et, lorsqu'ils seraient arrivés à la hauteur de Poroslö, le corps de Repassy, concentré à Tissa-Fured, devait passer la Theiss pour se joindre à eux. Ces trois corps réunis étant arrivés à la hauteur de Gyongyös, les troupes de Damianich, concentrées à Czybakhaza, devaient également passer la Theiss, emporter Szolnok, se mettre en communication avec Klapka, Georgey et Repassy, puis s'avancer sur la ligne du chemin de fer de Pesth, et seconder leur mouvement contre nous ou leur attaque contre Pesth.

Le prince Windischgraetz n'attendit pas que ce plan eût pu être mis à exécution; il croyait que Schlick était encore à Rima-Szombath, où ce général s'était retiré après une brillante et inutile résistance contre les corps réunis de Perczel, de Klapka et de Georgey. Il lui envoya donc l'ordre de descendre par la vallée de la Sajo jusqu'à Miskolcz pour prendre par derrière l'armée hongroise, que lui-même attaquerait de front; mais Schlick se rapprochait de Pesth pour ne pas être coupé de l'armée du prince, et était déjà près de Petervasar, lorsqu'il reçut cet ordre. S'il fût retourné en arrière pour l'exécuter, il serait arrivé trop tard. En conséquence, il continua sa marche pour venir se réunir à l'armée du feld-maréchal à la hauteur de Kapolna. Le prince quitta

Pesth le 23 février et marcha à la rencontre des trois corps hongrois qui s'avançaient vers cette ville. Les deux armées se rencontrèrent le 26, entre deux et trois heures de l'après-midi, devant Kapolna, et se canonnèrent jusqu'au soir sans résultat apparent; mais, le 27 au matin, Schlick, ayant, après un violent combat, emporté le village de Verpeleth, sur lequel s'appuyait la droite de l'armée hongroise, commença à la refouler sur son centre. Le prince fit alors avancer ses troupes contre le front des positions occupées par l'armée ennemie, et Dembinski, attaqué de front par le prince et de flanc par Schlick, fut forcé de retirer son armée jusqu'à Kerecsend, à trois mille pas en arrière de Kapolna. Le feu cessa sur les quatre heures. Nous n'eûmes que quatre cents hommes tués et blessés; la moitié appartenait au corps de Schlick. Pendant la nuit qui suivit le combat, Dembinski se retira jusqu'à Mezö-Kövesd, à trois lieues en arrière de Kerecsend, et, le 28 au matin, il y rangea son armée dans une très forte position.

La bataille de Kapolna détermina l'ennemi à repasser la Theiss, et cependant, à partir de ce combat (27 février) jusqu'au 7 avril, les positions que nous prîmes dépendirent des mouvemens des Hongrois. Toutes nos opérations n'eurent qu'un seul but, leur fermer la route de Pesth, sur laquelle ils pouvaient déborder par deux points, Hatvan ou Czegled; elles n'aboutirent pourtant, après quelques semaines, qu'à un mouvement rétrograde sur Pesth. Au début de ces opérations, le corps du ban fut chargé de garder la position de Czegled, puis il dut, avec le reste de l'armée, se retirer vers Pesth : c'est l'histoire de ce corps pendant cette époque critique de la campagne que je me bornerai à retracer ici.

Au commencement de mars 1849, le ban Jellachich fut envoyé à Kecskemét pour occuper la droite de la position de notre armée et empêcher le général Vetter, qui avait succédé à Dembinski dans le commandement des Hongrois, de se porter sur Pesth par Czegled. Nous arrivâmes à Kecskemét le 13 mars. Kecskemét est un grand village de plus de quarante mille ames. Le soir, après la marche, je montai sur la tour de l'église : le soleil couchant éclairait de ses derniers rayons cet immense amas de maisons plates et basses jetées au milieu d'une plaine sans bornes; çà et là, à de grandes distances, on apercevait à l'horizon quelques points blancs perdus dans l'espace comme des voiles sur l'océan; aucun bruit de la terre ne montait jusqu'à moi. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle grandiose. Au-dessous de moi, je distinguais à peine nos bataillons bivouaquant dans la campagne : cette armée, qui me semblait un monde, n'était qu'un point sur ces plaines infinies.

Pendant que nous occupions ces positions, Vetter, étant revenu occuper la rive gauche de la Theiss le 17 mars, menaçait de passer de

nouveau cette rivière à Tissa-Fured et à Czibakhaza, pour marcher sur Pesth par la route de Hatvan ou par celle de Czegled. Le prince résolut alors de faire prendre à son armée de nouvelles positions, et notre corps vint occuper Czegled le 22 mars. Je fus logé chez une riche veuve; sa maison était fort bien meublée; elle avait une peur extrême de nos soldats, et pensait que ma présence pouvait seule les empêcher de tout piller. Elle envoya chercher sa nièce, espérant ainsi me retenir au logis; la nièce entra dans le salon : c'était une belle Hongroise. « Vous voulez aller à Debreczin, me dit-elle au bout d'un moment, en me regardant d'un air de défi; vous n'y arriverez pas. — Certes, répondis-je, nous y serons avant trois semaines. — Hélas! je n'y veux pas penser, reprit-elle. Mon frère est à l'armée de Kossuth, capitaine dans Caroly-hussards; vous n'y arriverez qu'en passant sur son cadavre; c'est un Hongrois, il mourra pour sa patrie : les Hongrois sont des héros... » Et en parlant ainsi, avec une exaltation extrême, la belle Hongroise avait les larmes aux yeux. Nous n'avons pas été à Debreczin; souvent je me suis rappelé les paroles de cette jeune femme, alors surtout que nous fûmes forcés de repasser le Danube.

Déjà cependant on aurait pu prévoir que nos opérations ne nous conduiraient pas de si tôt dans la capitale de l'insurrection; rien n'annonçait que nous dussions quitter la défensive, malgré les circonstances mêmes qui semblaient nous dicter un autre plan. C'est en vain qu'un corps de quinze mille hommes, commandé par le général Thodorovich et composé des troupes impériales des districts militaires de la Slavonie et du banat de Temeswar, et de levées faites en masse dans la Bacs et dans les comitats du sud de la Hongrie habités par les Serbes, venait de s'avancer jusque sur la rive gauche de la Maros, et avait reconquis ce grand parallélogramme compris entre la Maros, la Theiss, le Danube et la ligne (1) tracée anciennement par les Romains pour arrêter les invasions des barbares. Le ban avait compris alors que, toutes les forces des Hongrois s'étant concentrées sur la Theiss,

(1) Cette ligne, qui part de la rive gauche de la Maros, près d'Arad, s'arrête à Weisskirchen sur la rive gauche du Danube. Une autre ligne romaine, dont il a été fort question pendant cette guerre, s'étend sans interruption de la rive gauche du Danube au-dessous de Zombor jusqu'à la rive droite de la Theiss au-dessus de Peterwardein. Ces lignes ne peuvent plus être considérées maintenant que comme des moyens de défense imaginaires; elles consistent en un large fossé devant lequel la terre, relevée en talus, forme une sorte de rempart, et le temps a fait tellement ébouler les terres, que l'on peut, dans beaucoup d'endroits, les franchir à cheval. Deux autres lignes fermaient autrefois la base du triangle formé par le Danube et la Theiss; ce delta est ce que l'on appelle le district des *Csajkistes*. Le nom de ces lignes, qui s'appellent en allemand *Römer-Schanzen* (remparts des Romains), a quelque chose qui frappe l'imagination, et, lorsque les Hongrois se furent avancés sur le Danube, ils parlèrent dans leurs bulletins du passage de ces fossés comme d'un fait d'armes digne d'être transmis à la postérité.

leurs armemens considérables allaient nous forcer d'abandonner cette ligne; il s'était rendu à Pesth (15 mars) avec le général Schlick, et avait proposé dans le conseil de porter une partie de l'armée au sud de la Hongrie pour recommencer la guerre sur une autre base d'opérations. Il avait prié le prince de le laisser marcher avec son corps et celui du général Schlick vers Szegedin, dont nous n'étions éloignés que de quatre marches, pour y passer la Theiss et se réunir aux troupes du général Thodorovich : le prince avait été d'abord près d'y consentir, mais bientôt la marche offensive des Hongrois l'avait obligé à retenir auprès de lui notre corps et celui du général Schlick. Six semaines plus tard, nous étions forcés d'abandonner la ligne du Danube, et le ban recevait l'ordre de se porter avec son corps au sud de la Hongrie; mais alors les Hongrois avaient presque détruit le corps de Thodorovich et reconquis tout le pays jusque sur la rive gauche du Danube : notre marche vers le sud de la Hongrie ne servit qu'à prouver tardivement la justesse du plan proposé par notre chef de corps.

Nous étions toujours à Czegled, observant les passages de Szolnok et de Czibakhaza, pendant que Georgey s'avançait vers Pesth par la route d'Hatvan à la tête d'une puissante armée; le prince résolut alors de rappeler sa droite et sa gauche sur son centre à Gödöllö. Le 3 avril, au matin, nous quittâmes Czegled, et marchâmes jusqu'à Alberti; mais à peine étions-nous arrivés dans ce village, qu'un courrier du prince vint nous apporter l'ordre de remonter au nord et de nous réunir au corps du général Schlick, qui s'avançait vers Hatvan pour reconnaître l'ennemi. Le ban laissa reposer les troupes, et, sur les sept heures du soir, il se remit en marche; il commençait à faire nuit; nous apercevions sur notre droite, à l'horizon, dans la direction de Jasz-Berény, les feux des bivouacs des avant-postes de l'armée ennemie; le chemin était défoncé par le dégel, et la brigade d'avant-garde n'arriva à Tapio-Bicske qu'à deux heures dans la nuit.

Vers huit heures du matin, nous partîmes de Tapio-Bicske; la route suivait la rive gauche du ruisseau marécageux de Tapio; sur la droite, le terrain s'élevait en formant de légères ondulations plantées de vignes et de bouquets de saules : le ban marchait à la tête de la colonne; il venait de s'arrêter au village de Setzö, sur la Tapio, pour voir et presser la marche des troupes, lorsque sur les deux heures le canon retentit derrière nous; notre brigade d'arrière-garde, qui était encore à Tapio-Bicske, à cinq quarts de lieue en arrière de Setzö, était attaquée par les Hongrois. Le ban avait reçu du prince l'ordre de se réunir au corps de Schlick et de ne point laisser le combat s'engager au cas où il serait attaqué pendant les marches forcées que cette jonction nécessitait; il avait donné des ordres en conséquence à la brigade Rastich, qui formait notre arrière-garde; il se contenta donc de placer six pièces de

douze sur une élévation de terrain pour arrêter l'ennemi, s'il poussait trop vivement notre arrière-garde, et il ne suspendit point la marche de la colonne. Un officier arriva bientôt apportant la nouvelle que la brigade Rastich était attaquée. Le ban réitéra l'ordre de ne point laisser le combat s'engager et de presser la marche; une demi-heure s'était écoulée; la fumée, le bruit du canon redoublaient, mais sans se rapprocher. De la hauteur où étaient rangées nos pièces de douze, nous regardions la flamme des canons pour juger du combat; le feu augmentait, diminuait, semblait reculer et avancer; bientôt les coups de canon se suivirent comme le roulement du tonnerre. Le ban ordonna alors à tout son corps de s'arrêter et de prendre position; il fit revenir la cavalerie du général Ottinger, et la rangea sur plusieurs lignes devant Setzö. Le général Rastich n'envoyait aucunes nouvelles du combat. Le ban marchait à grands pas impatient et agité; il m'appela : « Allez à fond de train, me dit-il, trouver le général Rastich : qu'il cesse le combat et me rejoigne; guidez-vous d'après le feu du canon, et restez près de lui. »

Pendant que notre colonne s'était avancée vers Setzö, les corps réunis de Klapka et de Damjanich, forts de dix-huit mille hommes, avaient marché parallèlement à nous à une distance d'une lieue et demie sur notre droite. Klapka, ayant appris par ses éclaireurs que notre arrière-garde avait fait halte à Tapio-Bicske, avait résolu d'aller nous attaquer; il avait poussé en avant la tête et la queue de sa colonne, forte de huit mille hommes, et formé ainsi un grand croissant qui devait enfermer entre ses pointes et le ruisseau de Tapio la brigade Rastich; puis, croyant que deux faibles bataillons seulement se trouvaient dans le village et pensant qu'il leur ferait mettre bas les armes sans engager un combat sérieux, il avait fait avancer son artillerie, rangé ses pièces à une demi-portée de boulet du village, et lancé sur les hommes de Rastich quelques volées d'obus. Nos gens, surpris au repos, avaient saisi leurs fusils; les braves *Ottochaner* (régiment-frontière d'Ottochatz) avaient couru sur les canons, tué les artilleurs à coups de baïonnette, et retourné les pièces contre l'ennemi; les Hongrois s'étaient retirés en désordre. Le général Rastich aurait alors dû cesser le combat et rejoindre le ban; mais les soldats, entraînés par leur ardeur, n'écoutèrent pas la voix de leurs chefs, et poursuivirent l'ennemi dans la direction de Farmos. Damjanich accourut aussitôt avec dix mille hommes au secours de Klapka, et j'arrivai sur la place du combat au moment où la brigade Rastich, écrasée par son feu, allait être poussée tout entière dans les marécages de Tapio. Les balles et la mitraille volaient de toutes parts; deux bataillons soutenaient seuls tout l'effort des Hongrois. La terre autour d'eux était couverte de lignes de morts et de blessés. Mon ami le major baron Riedesel, de Bandérial-Hussards, était étendu

sur l'herbe; le capitaine Gjurkovich et plusieurs de nos hussards, défigurés par leurs blessures et couchés sans vie autour de lui, témoignaient d'une vaillante lutte. Riedesel avait la tête fendue d'un coup de sabre; une baïonnette tordue était enfoncée dans sa large poitrine. Je sautai à terre pour le secourir, mais il était déjà raidi par la mort; je ramassai son schako couvert de sang et un de ses gants pour garder ce souvenir à sa mère. Je m'avançai au milieu des *Ottochaner*, qui faisaient une résistance désespérée. Les soldats hongrois se précipitaient sur eux et les entouraient en poussant de grands cris; les *Ottochaner* les frappaient à coups de baïonnette et cherchaient à gagner le pont du village. Le sifflement des balles, le tonnerre des boulets, coupaient l'air dans tous les sens : « Est-ce là tout ce qui reste de la brigade? » criai-je aux officiers; le feu, la fumée, les empêchaient de m'entendre. Je voulus les arrêter pour recueillir les débris de la brigade; mais c'était faire inutilement massacrer ces braves. Alors je courus au pont, et, arrêtant quelques soldats, je leur ordonnai, dès que le reste du bataillon serait passé, d'enlever les planches et de les lancer à l'eau, afin d'empêcher l'artillerie et la cavalerie des Hongrois de nous poursuivre. Les *Ottochaner* arrivèrent au pont; les premiers passés avaient tiré des coups de fusil dans les toits de chaume; le village était déjà tout en feu : l'ennemi ne pouvait nous suivre au travers de cette fournaise; je courus au galop à la tête du bataillon, qui marchait dans un chemin creux. Quel fut alors mon étonnement! quelle fut ma joie! la brigade presque entière était là devant moi, rangée sur les hauteurs, rejetée de sa ligne de retraite, il est vrai, mais alignée et prête encore à attaquer l'ennemi. Pendant que les braves *Ottochaner* soutenaient ce combat inégal, le reste de la brigade, emmenant six des canons pris à l'ennemi, avait traversé la Tapio sur le pont du village, et était allée prendre position sur les hauteurs qui bordent la rive droite.

Des cris de triomphe et de joie accueillirent les *Ottochaner*, qui s'avançaient, décimés par les balles, traînant après eux leurs nombreux blessés, et portant sur leurs épaules plusieurs officiers couverts de sang. L'ennemi ne pouvait passer un pont détruit à travers un village tout en feu; le général Rastich reforma la colonne, et, remontant sur la rive droite de la Tapio, il prit la direction de Setzö. Lorsque les Hongrois, après avoir passé la Tapio sur un autre pont au-dessous de Bicske, reparurent derrière nous sur les hauteurs, nous avions déjà gagné une avance considérable; ils nous envoyèrent cependant quelques volées de boulets et d'obus qui, en éclatant, lançaient la terre à trente et quarante pieds de hauteur et nous couvraient de boue. Les hussards voulurent nous attaquer; mais quelques décharges de mitraille de nos pièces placées à l'arrière-garde de notre faible colonne les maintinrent à distance.

Quittant alors le général Rastich, j'allai passer la Tapio et le marais au-dessous de Schak, petit village entre Setzö et Bicske. Plusieurs chevaux, auxquels les boulets avaient arraché une partie de la croupe ou emporté une jambe, suivaient le chemin de la rive droite, en sautant péniblement, pour aller rejoindre leurs escadrons; ces chevaux tout sanglans, qui veulent prendre leur place dans les rangs, qu'on ne peut parvenir à chasser et qu'il faut achever misérablement à coups de pistolet, sont un des spectacles les plus émouvans de la guerre.

Le ban avait fait avancer jusqu'à Schak plusieurs escadrons de cavalerie; les officiers me dirent qu'on croyait la brigade Rastich perdue. Je lance alors mon cheval au galop; j'arrive à Setzö; sur tous les visages régnait la tristesse; le ban lui-même paraissait agité; je cours à lui : « Excellence, lui dis-je, la brigade Rastich sera ici dans une heure avec neuf canons pris à l'ennemi par les *Ottochaner*. — Ah! mes braves Ottochaner, mes braves soldats! Et vive Rastich! s'écria Jellachich. Merci! merci! » Et le ban, ému, me serrait la main fortement. Les officiers m'apprirent alors que le général Zeisberg, chef de notre état-major, ne me voyant pas revenir, avait envoyé un officier pour avoir des nouvelles du combat; cet officier n'avait vu de loin que le feu des derniers pelotons qui achevaient de se retirer, et, trompé ainsi que je l'avais été d'abord, il était revenu annoncer au ban que le feu avait cessé et que la brigade était probablement détruite ou prisonnière. Comme je sortais de la cour, je vis un homme qui pleurait en s'appuyant à la muraille; j'allai à lui; il se retourna; ses yeux étaient pleins de larmes. « Ah! mon pauvre maître, me dit-il d'une voix rauque entrecoupée de sanglots, mon pauvre maître est mort, les Hongrois l'ont tué : » c'était le domestique du major Riedesel. Le soir, il voulut aller chercher le corps de son maître, mais les avant-postes de l'ennemi ne le laissèrent pas passer. Le ban, qui avait fort aimé Riedesel, remit au curé de Setzö une somme d'argent, et lui recommanda de faire enterrer le major dès que les Hongrois auraient évacué Tapio.

Le lendemain matin, 5 avril, nous quittâmes Setzö et nous nous dirigeâmes vers Hatvan, afin de nous réunir au corps du général Schlick. Notre marche était calculée et combinée de manière à correspondre à celle que ce corps fit pendant la journée du 5, d'Aszod à Hatvan, pour reconnaître les forces de l'ennemi. Vers les quatre heures, comme nous arrivions en vue du village de Fenzaru, au sud de Hatvan, nous vîmes de loin quelques pelotons de honveds enlever les planches du pont sur la Zagyva. Le ban fit alors arrêter la colonne et envoya des patrouilles dans plusieurs directions pour se mettre en communication avec le corps de Schlick, qu'il supposait être encore devant Hatvan; mais, à cinq heures, un officier d'ordonnance du prince vint annoncer au ban que la réserve et le corps de Schlick s'étaient retirés pendant la journée jusqu'à Isaszeg, village au sud de Gödöllö; le ban renversa

aussitôt l'ordre de marche de la colonne; nous retournâmes sur nos pas; puis, laissant à gauche la route que nous avions suivie le matin, nous prîmes le chemin d'Isaszeg et arrivâmes à onze heures du soir au village de Dany. Le ban fut obligé de s'y arrêter avec son corps; les hommes et les chevaux n'avaient rien mangé depuis le matin; nous venions de marcher ainsi pendant trois jours, depuis le lever du soleil jusqu'à une heure avancée de la nuit, sans qu'on pût faire halte pour laisser aux troupes le temps de prendre leurs repas. Nous traînions après nous des bestiaux; mais les soldats, à peine arrivés, épuisés de fatigue, s'étendaient sur la terre pour dormir. Il fallait les forcer à tuer les bœufs et à les dépecer pour cuire la soupe. Les soldats de cavalerie cependant, poussés par leur amour pour leurs chevaux, couraient une partie de la nuit pour chercher du fourrage; ils enlevaient au besoin le chaume des maisons. Dany était un gros village. Le blé, le foin, le lard, tout ce qui pouvait servir de nourriture aux hommes ou aux chevaux fut bientôt pillé. Le lard cru a été d'une grande ressource pour notre armée pendant cette campagne : le morceau de lard qui se trouvait alors dans la poche de chaque soldat le nourrissait tout un jour; sans lui, nos troupes n'auraient jamais pu faire tant de marches forcées, et le manque de vivres aurait, dans plusieurs occasions, retardé l'exécution de mouvemens habilement combinés. Pendant ces marches rapides, officiers et soldats, le ban lui-même, n'eurent souvent pas d'autre nourriture.

Le lendemain matin, 6 avril, nous nous remîmes en marche. Le chemin traversait une grande forêt; au bout de quelques heures, le ban fit arrêter la colonne pour laisser reposer les troupes. Pendant cette halte, un écureuil vint à passer; voilà les soldats qui se débandent et se mettent à courir après lui en poussant de grands cris et en frappant les arbres pour l'étourdir. Dès qu'il tombait, tous se jetaient sur lui; mais l'écureuil se sauvait et courait de plus belle. Les officiers poursuivaient les soldats, les bataillons voisins venaient prendre part à la chasse; enfin il fallut que les officiers du ban s'élançassent à cheval pour ramener les gens : notre corps allait avoir à soutenir l'effort de toute l'armée hongroise.

Pour nous confirmer dans la pensée qu'il voulait marcher sur Pesth, Georgey avait résolu de porter toutes ses forces sur notre droite, au sud de notre position; il voulait, par cette manœuvre, nous obliger à rappeler à Gödöllö notre second corps, qui était à Waitzen, gardant notre gauche, et à lui laisser ainsi libre le chemin de Komorn par Waitzen. Cette manœuvre lui réussit, car le 6 le prince, voyant toutes les forces des Hongrois se porter contre sa droite, craignit d'être tourné de ce côté et de voir l'armée ennemie lui couper la retraite sur Pesth; il envoya au second corps l'ordre de quitter Waitzen et de descendre à Gödöllö pour se réunir à lui.

Vers midi, nous débouchâmes hors des bois, en vue d'Isaszeg; à nos pieds, le terrain découvert descendait en pente douce jusqu'au ruisseau qui vient de Gödöllö et traverse le village d'Isaszeg; sur la droite, la vallée s'ouvrait jusqu'à Gödöllö, dont on apercevait à une distance d'une lieue et demie les maisons blanches; sur la gauche, des hauteurs couvertes de bois formaient un vaste amphithéâtre; au-delà du ruisseau, devant nous, s'élevaient de hautes collines. Le ban laissa deux brigades sur la rive gauche du rivage et conduisit les trois autres sur les collines de la rive droite. Nous allions avoir enfin quelques heures de repos. On alluma les feux pour cuire la soupe; mais bientôt le bruit du canon retentit sur la lisière de la forêt : les soldats, renversant alors les marmites, piquèrent sur leurs baïonnettes la viande à moitié cuite et allèrent prendre leurs rangs. Les boulets volaient déjà dans le village; la cavalerie du général Ottinger sabra courageusement les premières compagnies qui débouchaient de toutes parts à travers les arbres clair-semés de la forêt; mais, en moins de dix minutes, des masses de troupes ennemies se déployèrent sur le terrain découvert qui s'étendait depuis la lisière des bois jusqu'à la rive gauche du ruisseau. Le ban ordonna alors à nos deux brigades de se retirer et d'aller prendre position sur les collines où les trois autres étaient déjà. Il fallait, pour y arriver, passer d'abord le ruisseau sur un mauvais pont de bois. Douze pièces de canon de l'ennemi, descendant au galop sur cette pente rapide, vinrent lancer sur le pont des volées de boulets; le désordre se mit parmi nos soldats. Cependant le lieutenant Klee, ayant passé le pont, rangea ses pièces sur la rive droite, et, ripostant au feu des canons, les tint à distance. Les deux brigades qui passaient le pont purent alors gravir les collines, et elles y prirent position. Le ban rangea notre artillerie sur la crête des hauteurs et fit occuper les bois sur notre droite par la brigade Rastich. Il fallait à tout prix arrêter les Hongrois, qui venaient de placer sur les pentes des hauteurs en amphithéâtre une batterie dont les boulets, si elle se fût encore avancée de deux cents mètres, auraient enfilé toute notre position. Le combat présentait un beau spectacle. Du haut des collines où nous étions, nous voyions à nos pieds le village d'Isaszeg tout en feu et les bataillons hongrois rangés devant la forêt; leurs nombreuses batteries paraissaient voler sur la plaine, puis elles se concentraient par masses pour écraser nos bataillons et démonter nos pièces. Il semblait alors, tant on tirait avec rapidité, que la terre fût entr'ouverte et laissât jaillir la flamme d'un volcan. Il était environ trois heures, le combat était dans toute sa violence; l'air, plein d'étincelles et de fumée, coupé par les boulets, sifflait par instans comme traversé par un vent d'orage; le ban se tenait près de nos canons, encourageant nos artilleurs de la voix et du geste; notre corps tenait seul depuis deux heures contre toute l'armée hongroise; tout à coup la flamme des canons jaillit sur les hauteurs

au-delà du ruisseau, tous les regards se tournent de ce côté; Schlick, attiré par le bruit du canon, arrivait de Gödöllö à la tête de son avant-garde et s'avançait contre la tête des Hongrois sur la lisière de la forêt. Des cris de joie retentirent dans nos rangs; nos soldats, qui s'étaient crus abandonnés, reprirent courage; le ban envoya le général Ottinger avec les cuirassiers de Hardegg passer le ruisseau sur le pont d'un moulin à un quart de lieue au-dessus d'Isaszeg, pour se réunir à la cavalerie que le prince François Liechtenstein amenait de Gödöllö en suivant la rive gauche du ruisseau. Les Hongrois maintenaient leur ligne de bataille et portaient à chaque instant de nouvelles batteries sur leur droite contre le corps de Schlick. Le ban voulut marcher à l'ennemi; mais il reconnut bientôt l'impossibilité de faire passer ses troupes sur un pont de bois couvert de rondins qui tremblaient et se disjoignaient sous les pieds des chevaux. Nos deux corps réunis ne comptaient pas trente mille hommes, Georgey en avait cinquante-deux mille; le combat fut continué à coups de canon. Cependant le ban consentit à laisser le général Ottinger, qui était revenu près de lui, conduire au-delà du ruisseau les cuirassiers de Hardegg et les dragons de l'empereur, pour tenter une attaque contre une batterie ennemie qui s'était avancée sur notre droite. Ottinger traversa le village tout en feu. Les Hongrois avaient vu notre cavalerie descendre des hauteurs, ils la savaient arrêtée dans le village, et lançaient à toute volée des boulets et des obus qui perçaient les maisons (1). Bientôt ils amenèrent au galop plusieurs batteries et ouvrirent un feu violent sur les cuirassiers, à la tête desquels Ottinger s'avançait pour déboucher hors du village. Les Hongrois étaient à peine à trois cents mètres de nous, je crois même qu'ils reconnurent le général Ottinger à son uniforme, car, comme il s'était éloigné de la troupe pour regarder le terrain, quelques volées de boulets et de mitraille fendirent l'air et renversèrent en un instant un mur de terre devant lequel il se tenait. Comme le ban l'avait prévu, les Hongrois concentraient déjà tout leur feu sur le village et sur le pont. Ottinger ramena alors ses cuirassiers en arrière et repassa le ruisseau. Le feu cessa peu à peu, et, la nuit étant arrivée, notre corps se mit en marche dans la direction de Gödöllö. La tête de la colonne s'arrêta; je me retournai : le village de Gödöllö n'était plus qu'un vaste brasier, les flammes s'élevaient vers le ciel, les casques des cuirassiers et l'acier des armes réfléchissaient les lueurs rouges de l'incendie; les coups de feu des tirailleurs de la brigade Rastich, qui entretenaient encore le combat dans la forêt, éclairaient par instans l'obscurité des bois; la

(1) Le même boulet traversait plusieurs de ces maisons construites de mauvaises briques séchées au soleil. Je vis alors les paysans creuser en hâte des fossés devant leurs maisons et s'y coucher.

nuit était sombre, mais autour du village la clarté était si grande, que l'on distinguait le clocher de l'église, qui, percé par de nombreux boulets, penchait et semblait près de s'écrouler.

Plusieurs des nôtres avaient péri; le major Pessics des *Ottochaner*, deux fois blessé au combat de Tapio-Bicske, n'avait pas voulu se séparer de sa troupe, le ban l'avait félicité de sa bravoure, et maintenant Pessics était étendu sans vie sur le champ de bataille. Ces félicitations, qui font les héros, donnent souvent la mort. Qui peut dire combien de braves s'exposent sous les yeux d'un chef aimé pour mériter quelque flatteuse parole! Souvent, en Italie, lorsque le jeune archiduc devenu l'empereur François-Joseph arrivait au moment d'une attaque, j'ai vu des officiers s'élancer en avant et braver la mort pour fixer son attention; le péril n'était rien devant l'honneur de mériter un de ses regards: s'ils mouraient sous ses yeux, la mort leur semblait douce!

Le lendemain, 7 avril, au matin, notre corps et celui du général Schlick se mirent en marche sur deux colonnes pour se retirer sur Pesth, et le second corps, qui, pendant la journée du 6, avait été rappelé de Waitzen à Gödöllö, reçut l'ordre de retourner à Waitzen. La série d'opérations qui avait succédé à la bataille de Kapolna venait de se terminer. Nous allions rentrer à Pesth.

III.

Sur les deux heures, au moment où déjà nous apercevions les églises de Pesth, le prince Windischgraetz fit arrêter les colonnes et les déploya sur les hauteurs de Mogyoröd dans une position avantageuse où elles pouvaient accepter la bataille, si l'armée hongroise, qui, comme nous le croyions, nous suivait tout entière dans notre retraite sur Pesth, venait nous attaquer; les généraux allèrent saluer le prince et prendre ses ordres. Lorsque le ban passa devant le corps du général Schlick, des cris de joie et de nombreuses acclamations témoignèrent de l'amour que les soldats lui portaient, et lorsque le général Schlick, l'accompagnant, arriva au galop devant nos troupes, les soldats de notre corps, se piquant de courtoisie militaire, firent à leur tour retentir l'air de nombreux vivats. Notre armée s'était déployée sur une ligne imposante, tous les regards se tournaient vers l'horizon, attendant l'ennemi, espérant le combat; mais les heures s'écoulèrent sans que l'armée hongroise parût. Le prince réunit alors dans une auberge au bord de la route les chefs de corps, leurs chefs d'état-major, et tint un conseil de guerre. Cette heure était solennelle; le sort de la campagne dépendait de la décision qui allait être prise. Deux partis se formèrent dans le conseil : quelques généraux, jugeant habilement notre situation, proposèrent de marcher sur Waitzen, d'y concentrer toutes nos

forces, d'y attendre Georgey, et, si nous n'étions pas assez forts pour accepter la bataille, de nous retirer derrière la Gran dans une bonne position où nous pourrions attendre des renforts; quelques autres généraux conseillèrent de se replier sur Pesth : l'opinion de ceux-ci l'emporta, et l'on envoya au second corps, qui venait de partir pour Waitzen, l'ordre de revenir sur ses pas et de se réunir au gros de l'armée. L'armée se remit en marche, arriva à une heure avancée de la nuit devant les faubourgs de la ville et bivouaqua dans la plaine de Rakos. Georgey nous fit suivre par son corps de réserve, composé de trois brigades (dix mille hommes) commandées par le général Aulich. Les brigades ennemies occupèrent les villages de Palota, Csinkota et Keresztur.

Le 8 et le 9 avril, nos troupes se reposèrent; le 10, le prince ordonna une grande reconnaissance, l'armée s'avança jusqu'au ruisseau de Rakos. Des hauteurs de la rive droite, on distinguait avec des lunettes d'approche les troupes hongroises, qui occupaient les villages de Palota, de Csinkota et de Keresztur. On pouvait juger que les Hongrois avaient à peu près une brigade dans chacun de ces villages; mais le prince voulait savoir si toute l'armée hongroise était derrière ces positions, car il commençait à craindre que Georgey n'eût poussé en avant ces trois brigades pour nous tromper sur son plan, et ne se fût porté avec toute son armée sur Waitzen; notre corps ayant pris position sur la rive gauche du ruisseau de Rakos, le ban envoya le général Ottinger avec trois régimens de cavalerie et douze canons sur la route de Csinkota pour reconnaître ce village; il m'ordonna d'accompagner le général.

Nous nous avançâmes lentement, couvrant notre front et notre droite de nombreux éclaireurs. Il pleuvait, l'air était plein de brouillard. La cavalerie du général Schlick, qui s'avançait sur notre gauche vers Kerepes, paraissait courir sur les nuages, et les soldats enveloppés dans leurs grands manteaux blancs ressemblaient à des fantômes. Le commandant de la brigade hongroise qui occupait Csinkota, nous voyant venir, commença à ranger sa troupe devant le village; Ottinger laissa les cuirassiers en arrière, s'avança avec quelques escadrons des dragons de l'empereur, et, les ayant fait déployer, il les rangea à droite et à gauche de la route; les Hongrois nous envoyèrent aussitôt quelques volées de boulets. Ottinger plaça ses deux batteries sur la gauche de la route. Nos boulets allèrent frapper au milieu d'une division de hussards; plusieurs hommes tombèrent, les autres se retirèrent en désordre; nos pièces redoublèrent leur feu. Ottinger conduisait tout avec une tranquillité parfaite : calme et impassible pendant que les boulets volaient autour de lui, il donnait des ordres brefs et précis comme sur un champ de manœuvre. Son énergie semblait magnétiser les dragons, qui se tenaient immobiles sous le feu de l'ennemi.

Cependant, un boulet ayant arraché l'épaule au lieutenant Micewski

et tué un de ses hommes, quelques chevaux, en se cabrant, amenerent dans un des escadrons un moment de désordre. Ottinger y courut, et, dominant de sa forte voix le bruit du canon, il ordonna aux dragons de se tenir immobiles, jurant qu'il casserait la tête au premier qui bougerait; puis il fit ramasser le corps de Micewski, et le fit charger sur un caisson. L'ennemi n'avait déployé qu'une brigade, le général Ottinger s'avança avec sa cavalerie pour contraindre le général hongrois à montrer les troupes qu'il tenait peut-être en réserve derrière le village; mais les Hongrois, à la vue de ce mouvement, s'étant retirés précipitamment, il jugea qu'ils n'étaient pas nombreux, et me chargea d'apprendre au prince que l'armée ennemie n'appuyait pas les brigades postées aux environs de Pesth. Le général demandait en même temps la permission de s'avancer au-delà du village en refoulant la brigade déjà repoussée, afin d'aller reconnaître si le gros de l'armée de Georgey se trouvait derrière ces positions. Lorsque j'eus transmis au prince les paroles du général Ottinger, il se rendit au galop avec toute sa suite devant le front du troisième corps pour y attendre le rapport de la brigade que le général Schlick avait envoyée en reconnaissance vers Kerepes; il était à craindre que Georgey ne se portât sur notre gauche, et la nuit arrivant peu à peu, la pluie commençant à tomber par torrens, le prince donna l'ordre de la retraite. Les troupes rentrèrent alors dans les bivouacs qu'elles occupaient sous les faubourgs de la ville.

Déjà pourtant Georgey n'était plus devant Pesth; le 7 avril au soir, après s'être assuré que toute notre armée s'était retirée au-delà de Rakos, il avait tenu à Gödöllö un conseil de guerre auquel assista Kossuth, et il s'était mis en marche vers Waitzen. Pendant que notre armée s'avançait dans la plaine de Rakos pour reconnaître les villages où il avait laissé le corps d'Aulich, il refoulait, après un sanglant combat, malgré leur héroïque résistance, les deux brigades Götz et Jablonowski, et, remontant la Gran, il marchait vers Komorn.

Le 14 avril, vers midi, le canon retentit aux avant-postes; le ban était à Pesth, il monta à cheval, se rendit au camp et fit déployer les bataillons; j'étais resté en arrière. Comme je sortais des faubourgs, j'aperçus de loin une femme en deuil suivie d'un domestique; elle s'avançait dans la campagne; je passai près d'elle: c'était la comtesse C..., une des femmes de Pesth qui témoignaient le plus d'enthousiasme pour la cause des insurgés; elle espérait sans doute que nous allions être repoussés et voulait être la première à saluer le vainqueur. Je rejoignis le ban; le général Ottinger se portait avec la cavalerie de notre corps à la rencontre de l'ennemi, les hussards hongrois étaient déjà sur nos pièces et sabraient les artilleurs. Le capitaine Edelsheim, qui marchait à la tête de la colonne, se jeta en avant avec son escadron; Ottinger lança les cuirassiers, et la mêlée devint générale. Un jeune officier

hongrois reconnut sans doute le général Ottinger à son uniforme et se précipita sur lui le sabre haut; mais l'ordonnance du général fendit la tête au Hongrois; le sang jaillit jusque sur Ottinger. Après quelques minutes, les hussards hongrois, culbutés par les cuirassiers, se sauvèrent au galop sur la plaine dans la direction de Csinkota. Ottinger leur envoya quelques volées de boulets et les fit poursuivre; mais, le ban lui ayant donné l'ordre de s'arrêter, il fit sonner le rappel et reformer les escadrons.

Je m'arrêtai pour regarder les morts et juger combien d'hommes l'ennemi avait laissés sur la place; je vis à quelques pas de moi le corps de cet officier qui s'était élancé sur le général Ottinger : c'était un beau jeune homme; ses cheveux blonds étaient souillés de sang et collés à son visage; il tenait encore son sabre dans sa main. Un de nos cuirassiers mit pied à terre; je crus qu'il voulait voir s'il vivait encore : « Il est bien mort, lui dis-je, c'était un brave soldat! c'est dommage. — Ma foi oui, me répondit le cuirassier en le retournant pour tâter les poches du mort; c'est ma foi dommage! il n'a pas seulement de montre! »

Le 16, les Hongrois attaquèrent avec une grande impétuosité les avant-postes du général Schlick; mais, le ban s'étant porté rapidement avec quelques troupes sur les hauteurs du Steinbruch, ils commencèrent à se retirer; ils venaient ainsi chaque jour s'assurer si nous étions encore devant Pesth, car ils craignaient que le prince, laissant quelques brigades devant cette ville, ne marchât vers Gran avec le gros de l'armée, n'y passât le Danube et n'allât se réunir au corps du général Wohlgemuth, sur la rive droite de la Gran, pour arrêter Georgey dans sa marche sur Komorn. Nous avions à Pesth seize brigades et deux cent dix pièces de canon; le corps hongrois d'Aulich n'avait pas plus de dix mille hommes; si, laissant devant Pesth quatre brigades et quarante-huit canons, nous nous fussions portés, avec les douze autres brigades et cent soixante-deux canons, sur la rive droite de la Gran par la route directe d'Ofen à Gran, réunis ainsi aux quatre brigades que commandait le général Wohlgemuth, nous aurions pu tenir cette ligne avec des forces supérieures à celles de Georgey, et il n'aurait pu marcher sur Komorn sans nous livrer bataille : peut-être aurait-on remis ainsi en question l'issue de la campagne, qui semblait perdue pour nous; mais les heures précieuses s'écoulèrent, entraînant peu à peu cette dernière espérance, et ce plan dont il avait été question un moment fut bientôt abandonné.

On était arrivé à ce moment critique de la campagne, quand le prince remit au général Welden le commandement des troupes. Le feld-maréchal Windischgraetz emporta les regrets de toute l'armée; le sort des armes lui était contraire, mais on l'avait vu prodiguer sa vie sur

les champs de bataille; à Prague, à Vienne, il avait dompté la révolte, rendu le courage aux sujets fidèles de l'empereur et rétabli partout l'autorité impériale; il quitta l'armée en lui souhaitant cette gloire et ces succès que de fatales circonstances l'avaient empêchée d'acquérir sous son commandement.

Le 18 avril, le second corps reçut l'ordre de se rendre à Gran; il y arriva après treize heures de marche forcée, mais il était trop tard, et cette marche ne servit qu'à prouver ce que les troupes étaient capables de faire; il ne resta plus alors devant Pesth que le corps du ban et celui du général Schlick. L'insurrection hongroise l'emportait : Georgey s'avançait vers Komorn, Bem repoussait nos troupes au-delà des frontières de la Transylvanie, Perczel avait rejeté les débris du corps du général Thodorowich sur la rive droite du Danube, incendié les villages des Serbes, et massacré les habitans; cette faible troupe, qui fuyait partout devant nous au commencement de la campagne, était devenue une puissante armée de cent quatre-vingt mille hommes; nous avions pendant quatre mois prodigué inutilement nos forces. L'honneur seul nous restait : nous n'étions pas vaincus, partout nous avions combattu comme de braves soldats; les opérations de l'ennemi et des difficultés impossibles à prévoir avaient seules amené notre ruine. L'aspect de l'armée était triste et morne; lorsque le canon grondait, les troupes marchaient à l'ennemi sans élan, sans ardeur; les bataillons se formaient, se déployaient en silence; comme au temps de nos succès, ils restaient impassibles sous le feu des Hongrois, les officiers et les soldats atteints par les balles tombaient sans proférer une plainte, mais je ne sais quel triste sourire venait animer leurs traits; ils savaient que leur sang coulait inutilement sur ces champs de bataille que nous allions abandonner. Pendant la campagne d'Italie, lorsque le bruit du canon retentissait, un éclair de joie semblait illuminer l'armée, les troupes électrisées s'élançaient en avant aux cris de *vive l'empereur!* Chaque bataillon voulait être le premier. Les officiers mortellement blessés excitaient encore leurs soldats; luttant avec la mort, ils encourageaient leurs compagnons, qui s'arrêtaient pour leur serrer la main une dernière fois, ils mouraient, mais les cris de *victoire!* venaient charmer leurs oreilles, et les endormaient dans la joie du triomphe (1).

Le général Welden avait pris le commandement des forces impériales; il comprit qu'il fallait pour le moment abandonner la Hongrie; il n'hésita point, et, son énergie l'empêchant de se rattacher à quelque trompeuse espérance, il prit la résolution de se retirer avec l'armée

(1) Pendant la campagne d'Italie, le capitaine Vogl, de mon régiment, ayant eu la poitrine traversée par une balle au moment où son bataillon emportait le village de Somma-Campagna, se fit porter en arrière par ses soldats pour annoncer au maréchal Radetzky le succès de l'attaque et le voir une dernière fois avant de mourir.

jusqu'à la frontière de la Hongrie, pour la reporter ainsi sur sa base d'opérations; c'était là seulement qu'il pouvait rassembler des renforts, réunir toutes les ressources de l'empire et attendre le moment de reprendre l'offensive. Voici le plan qu'il adopta pour la retraite de l'armée : « Le second corps et le troisième corps se retireront jusqu'à la hauteur de Presbourg, et y prendront position; la gauche s'étendra sur la rive droite de la March, le centre sera à Presbourg, la droite ira s'appuyer au lac de Neusiedl; le premier corps descendra sur la rive droite du Danube jusqu'à Eszek, prendra position sur le Bas-Danube, couvrira la Slavonie et la Croatie d'Eszek à Peterwardein, en appuyant sa droite sur les troupes impériales qui cernent cette dernière forteresse. » Le général Welden résolut aussi de laisser une garnison pour garder la forteresse d'Ofen; il indiquait par là que nous n'allions nous retirer que pour reprendre bientôt l'offensive, et ménageait l'opinion publique étonnée de notre retraite. La nuit du 23 au 24 avril fut fixée pour l'évacuation de Pesth.

Le 19 avril, le plan de retraite étant déjà arrêté, notre corps et celui du général Schlick s'avancèrent jusque sur le front des positions occupées par l'ennemi, afin de l'inquiéter et de le tromper sur nos projets. Les Hongrois s'étant retirés à notre approche, nous revînmes à l'entrée de la nuit occuper nos bivouacs; on avait tiré depuis douze jours une telle quantité de coups de canon sur le chemin qui mène à Csinkota, que l'on voyait çà et là sur l'herbe fine des boulets et des éclats d'obus, et, aux places où avaient éclaté des *shrapnels* (1), la terre était couverte de balles comme si on les eût lancées à poignées.

Chaque soir, les officiers qui n'étaient pas de service au camp venaient, comme si nous eussions été en pleine paix, s'asseoir dans les loges de l'opéra; quelques femmes élégantes de la noblesse de Pesth attachée à l'empereur recevaient dans leurs salons, et, le spectacle fini, nous allions chez elles achever la soirée, pendant que nos chevaux sellés attendaient dans la cour de leurs hôtels, prêts à nous porter aux avant-postes en cas d'alarme. Ces heures ainsi passées avaient un grand charme, et souvent elles me sont revenues à la mémoire; le matin, nous étions encore en présence de l'ennemi, les boulets volaient, portant la mort dans nos rangs, et maintenant une causerie de salon venait remplacer les cris furieux des soldats dans la mêlée. Pendant que dans d'autres familles on préparait des bouquets pour Kossuth et ses compagnons, ici l'on faisait des vœux pour le succès de la cause impériale, et, quand l'heure avancée de la nuit nous rappelait au camp, quelques mots d'adieu nous encourageaient encore à combattre vaillamment pour le salut de la Hongrie, pour la cause que nous défendions. Cet

(1) Obus à mitraille.

adieu, pour plusieurs, était le dernier; peu d'heures après, ils tombaient sanglans sur le champ de bataille. Je me rappelle encore la naïve réponse que fit l'un de nous à la comtesse N... demandant des nouvelles du lieutenanl Mayer des cuirassiers de Saxe, qui avait logé dans sa maison, et qu'elle voyait chaque jour. Mayer, lui dit-on, n'aurait plus l'*honneur de venir chez elle*, parce qu'il *était tué!* Ce pauvre Mayer, frappé d'une balle dans la poitrine, se faisait soutenir par deux cuirassiers pour se retirer du combat, lorsqu'une autre balle l'atteignit dans les reins et le tua entre leurs bras.

Le 21, dans l'après-midi, Aulich vint encore nous attaquer. Le canon tonnait de tous les côtés à la fois; mais, dès que les Hongrois virent notre corps se mettre en mouvement, ils se retirèrent précipitamment; nous n'eûmes que quelques blessés. Un boulet de canon avait passé sous le bras d'un artilleur au moment où il chargeait sa pièce et ne lui avait fait qu'une légère contusion. Quelques jours auparavant, le capitaine Zastavnikovich, aide-de-camp du général Ottinger, avait eu de même un singulier bonheur : il s'était tourné sur sa selle pour parler au général, et regardait le combat en appuyant la main droite sur les crins de son cheval; un boulet vint passer entre son bras et le cou du cheval, et ne lui arracha que les boutons de son uniforme sans le blesser. Le soir même, je le vis au spectacle.

Pendant la journée du 23, les troupes reçurent l'ordre de se tenir prêtes à quitter pendant la nuit les bivouacs qu'elles occupaient depuis le 7 avril. Vers le soir, j'ordonnai à mes gens de seller mes chevaux et de les conduire à l'entrée du pont, puis j'allai à l'opéra; le général Schlick y vint avec quelques-uns de ses officiers; lorsqu'il entra dans sa loge, tous les regards se tournèrent vers lui : notre retraite n'était plus un secret. Les uns cherchaient à lire dans ses traits la consternation, les autres l'espoir que notre cause n'était pas perdue. Schlick, le sourire sur les lèvres, semblait narguer ses ennemis et dire à nos amis que bientôt notre armée rentrerait triomphante dans Pesth.

A minuit, le général Ottinger déploya sa cavalerie devant le front de nos positions pour couvrir la retraite et repousser les Hongrois, s'ils venaient nous attaquer. L'infanterie se mit en marche pour traverser le Danube. Le ban, le général Schlick, les officiers d'état-major se tenaient près du pont, regardant défiler les troupes. L'obscurité de la nuit, le silence, donnaient à cette marche un lugubre aspect; les chefs cherchaient à soutenir le moral des soldats en montrant une ardeur, une gaieté qu'ils ne sentaient point. Il y avait du découragement au fond des cœurs. Tout ce talent, tout cet héroïsme déployé par nos chefs, tout avait été inutile; le destin fatal l'emportait; il fallait abandonner la Hongrie. Soldats de l'empereur, nous étions forcés de reculer devant une armée de traîtres ou de paysans révoltés. Ces batailles

décisives que nous avions appelées de tous nos vœux, l'ennemi avait su les éviter; il nous forçait à quitter la lice sans avoir combattu.

Vers trois heures du matin, l'infanterie ayant fini de passer, le ban m'envoya porter au général Ottinger l'ordre de laisser quelques hommes pour entretenir les feux des bivouacs afin de tromper l'ennemi, puis de se retirer avec la cavalerie. Les rues étaient désertes, le bruit des fers de mon cheval sur le pavé troublait seul le silence. Cette armée qui se retirait sans bruit, couvrant sa marche des ombres de la nuit, quatre mois auparavant elle était entrée triomphante dans cette ville; elle avait défilé sur ces places au son bruyant des trompettes, aux cris enthousiastes de *vive l'empereur!*

Au point du jour, le ban et le général Schlick montèrent à cheval; ils se dirent adieu, « au revoir sur d'autres champs de bataille, » et se souhaitèrent bonne chance. Les officiers s'embrassèrent comme des frères d'une même famille. Nos chefs crièrent encore une fois « vive l'empereur! » pour protester contre notre retraite, ramener l'espérance et la fortune dans nos rangs; puis, lançant leurs chevaux au galop, ils rejoignirent leurs corps : celui du général Schlick marchait vers l'ouest, dans la direction de Raab; celui du ban, au sud, vers Eszek, en suivant la rive droite du Danube. En arrivant à Tétény, nous vîmes flotter sur le fleuve les débris fumans des bateaux du pont sur lequel l'armée avait passé pendant la nuit; à huit heures, lorsque les hommes laissés devant les bivouacs pour entretenir les feux jusqu'au point du jour eurent traversé le Danube, le général Hentzi, qui gardait avec quatre mille hommes la forteresse d'Ofen, avait fait mettre le feu aux bateaux.

Quelques gentilshommes de Pesth, compromis par leur dévouement à la cause impériale et craignant les vengeances de Kossuth, nous accompagnaient dans notre marche; nous avions aussi avec nous plusieurs officiers de hussards dont les régimens avaient passé à l'ennemi; ils étaient venus se joindre à nous dès le commencement de la guerre pour ne pas violer leur serment. L'honneur les retenait parmi nous; mais leurs frères d'armes, leur famille, pour ainsi dire, était dans l'armée des insurgés; ils étaient dans nos rangs comme à la cour de Béarn Marguerite de Valois, qui pleurait quand les catholiques étaient battus, parce que c'étaient les gens de sa religion, et pleurait encore quand les huguenots étaient battus, parce que c'étaient les gens de son mari. Ces officiers avaient sur nous l'avantage de ne pas s'étonner de nos revers; quelques-uns surtout personnifiaient bien l'orgueil des régimens de hussards hongrois. « Comment veut-on, me disait un jour l'un d'eux, comment veut-on que notre armée puisse tenir devant l'armée hongroise? Nous n'avons plus de hussards, ils sont tous dans les rangs de l'ennemi. »

Le 25 avril, nous allâmes jusqu'à Erczen, et le lendemain nous arrivâmes à Adony. Chaque jour, nous nous avancions ainsi lentement vers Eszek; la route suivait le bord du Danube, passant tantôt sur une digue large de quelques toises, tantôt sur la pente des collines qui, depuis Pesth jusqu'à Mohacs, s'élèvent sur la rive droite. De ces collines plantées de vignes, la vue s'étend sur les plaines sans fin de la rive gauche; la terre, à l'horizon, va se confondre avec le ciel, et de rares habitations apparaissent comme des points blancs perdus à d'immenses distances. Entre tous les pays de l'Europe, la Hongrie a une physionomie profondément originale. Dans ses grandes plaines désertes, rien n'arrête la vue : le pâtre, errant toute l'année avec ses troupeaux, y voit le soleil se lever et se coucher comme sur l'Océan. Souvent j'ai couru tout un jour à cheval dans ces vastes *pusztas* (1) sans voir d'autre être vivant que quelque vautour qui traversait les airs ou une cigogne qui se tenait près d'un puits. Ces puits, creusés par les pâtres pour abreuver leurs bestiaux, sont le seul indice qui rappelle dans ces plaines l'existence de l'homme. Souvent, quand le soleil, s'abaissant vers l'horizon, dorait la plaine de ses derniers rayons, je me suis arrêté, saisi de je ne sais quelle émotion mélancolique devant ce spectacle grandiose qui donne l'idée de l'infini. Nul ne peut se défendre de cette mélancolie, qui semble être le caractère du pays; les soldats eux-mêmes, lorsque nous traversions ces plaines, marchaient silencieux et graves. La route que nous suivions était une belle chaussée, chose rare en Hongrie, où il existe à peine quelques routes tracées et entretenues. Dans les autres parties du pays, là où le terrain offre une pente à l'écoulement des eaux, la pluie et l'eau provenant de la fonte des neiges entraînent les premières couches de terre et se creusent un lit qui devient une route pendant l'été, et, lorsqu'après quelque orage l'eau a fait effondrer les berges, les voyageurs vont creuser ailleurs un nouveau sentier.

Nous passâmes par Földvar, Tolna, et arrivâmes le 6 mai, vers midi, en vue de Mohacs. Les collines, dont les pentes rapides venaient se perdre dans le fleuve, ne laissant parfois que peu de place pour la route, tournent subitement vers l'ouest, et, lorsqu'on a passé sur un pont de pierre un petit ruisseau dans lequel périt le roi Louis II de Hongrie, on a devant les yeux une vaste plaine : c'est là qu'au mois d'août 1526 vingt-cinq mille Hongrois livrèrent bataille à cent quarante mille Turcs, commandés par le sultan Soliman. Presque toute l'armée hongroise périt dans cette lutte héroïque; le roi, sept évêques,

(1) *Puszta* signifie littéralement espace vide. On appelle *pusztas*, en Hongrie, de grandes étendues de plaines, et quelquefois aussi, par corruption, lorsque ces plaines sont cultivées, les bâtimens voisins destinés à l'exploitation.

vingt-huit magnats, cinq cents seigneurs, George Schlick avec ses Bohêmes, restèrent sur le champ de bataille.

Le 9 mai, dans l'après-midi, nous atteignîmes enfin Eszek; l'aspect de la ville me rappela celui de Mantoue : l'on n'aperçoit d'abord que quelques clochers au milieu d'un vaste marais planté de saules rabougris noyés dans l'eau; ce n'est que lorsqu'on a traversé ce marais sur une digue d'une grande longueur, que l'on voit enfin la ville, qui semble sortir des eaux.

Le ban arriva à Eszek avec douze mille hommes : il trouva les petits corps de troupes impériales qui gardaient au sud la frontière de la Slavonie et le district des Csajkistes dans une situation presque désespérée. Le colonel Puffer, après avoir lutté contre tout le corps de Perczel, n'avait plus que trois mille hommes réunis autour de Karlowitz; le général Mayerhoffer, douze cents hommes à Semlin, devant Belgrade. C'était tout ce qui restait du corps de quinze mille hommes que le général Thodorovich avait conduit au mois de mars jusqu'aux environs de Szegedin, lorsque le ban avait proposé au prince de le laisser marcher vers le sud de la Hongrie, pour recommencer la guerre sur une nouvelle base d'opérations; mais, le prince Windischgraetz ayant alors retenu le ban auprès de lui, et l'armée impériale ayant repassé bientôt après le Danube, puis s'étant retirée jusqu'à la frontière, le général Thodorovich, après de sanglans combats, avait été obligé de reculer jusqu'à Pancsova, sur la rive gauche du Danube, devant les Hongrois, qui s'avançaient à l'ouest et au sud comme la lave envahissante d'un volcan. Le seul colonel Mamula était parvenu à se maintenir dans les positions qu'il occupait depuis le commencement de la guerre : il avait tracé autour de la forteresse de Peterwardein d'immenses travaux de circonvallation, dont la force devait suppléer au petit nombre de ses soldats. Il n'avait que deux mille hommes pour cerner cette forteresse, et toute son énergie, tout son talent était employé à empêcher les Hongrois de forcer ses lignes pour aller ravager la Slavonie et la Croatie.

Les districts militaires étaient épuisés d'hommes; les maladies, la guerre, les avaient dépeuplés; les Serbes des comitats du sud, effrayés des massacres des Hongrois, avaient abandonné leurs villages incendiés, et s'étaient réfugiés au-delà du Danube, dans les forêts de la Slavonie. Pendant que, sur le Haut-Danube et au nord de la Hongrie, la guerre se faisait comme entre peuples civilisés, elle n'était ici qu'une guerre d'extermination enflammée par les haines de religion (1) et de nationalité. Les récits de la retraite de Russie peuvent seuls donner une idée de ce que l'armée du ban a souffert pendant ces longs

(1) Les Serbes sont de la religion grecque.

jours passés à attendre une nouvelle campagne. Les troupes, manquant souvent de vivres, restèrent pendant plusieurs semaines sans abri, sur un sol calciné par la chaleur, n'ayant à boire que l'eau bourbeuse des bords de la Theiss, ou celle des puits dans lesquels pourrissaient des piles de cadavres que les Hongrois y avaient jetés après chaque combat. Le choléra et le typhus (1) emportaient ceux que les balles de l'ennemi n'avaient pas atteints. C'est alors surtout que le ban, entouré de soldats mourans et sans communications avec le reste de l'armée impériale, montra tout ce que peut un grand cœur. Chaque jour assailli, souvent victorieux, il attendit ainsi pendant de longues semaines la nouvelle de la reprise des hostilités et de la marche offensive du général Haynau (2). C'est alors, c'est avec une armée réduite à sept mille hommes, qu'il alla attaquer quinze mille Hongrois dans les plaines d'Hagyes; mais je n'ai pas assisté à ces combats, et, pendant que l'armée du ban donnait cet exemple d'héroïque persévérance, je n'étais plus dans ses rangs.

IV.

Dix jours après notre arrivée à Eszek, le ban voulut faire descendre aux troupes de son corps le Danube en bateau à vapeur pour les porter rapidement sur Illok, à quinze lieues au-dessous d'Eszek; mais, ayant appris que les Hongrois avaient élevé des ouvrages en terre à Palanka, sur la rive gauche, et les avaient garnis de canons, il résolut de les faire enlever en débarquant une brigade à Bukin, village sur la rive gauche au-dessus de Palanka, et m'envoya reconnaître les bords du fleuve entre ces deux villages.

(1) Le typhus devint si violent, surtout vers la fin de la campagne, que les infirmiers se refusaient à soigner les malades. C'est alors que le beau-frère du comte de Chambord, l'archiduc Ferdinand d'Este, visitant les hôpitaux la nuit pour s'assurer si les soldats ne manquaient pas des soins nécessaires, fut atteint par la contagion, et périt ainsi que son aide-de-camp et deux officiers qui l'avaient accompagné. Le comte de Chambord, sur la nouvelle du danger que courait l'archiduc, se rendit près de lui et le soigna avec une sollicitude, un empressement qui firent même craindre pour ses jours.

(2) Le général Haynau, nommé par l'empereur général en chef de l'armée lorsque la maladie contraignit le général Welden à déposer le commandement, reprit, comme on sait, l'offensive au commencement de juin 1849. Après de glorieux combats, il refoula tous les corps d'armée hongrois jusqu'auprès de Temeswar, et les força à déposer les armes. C'est alors que ceux des chefs de l'armée insurgée qui avaient été officiers de l'empereur, et qui, désertant nos rangs, avaient trahi leur serment et combattu contre nous, furent mis en jugement. Pendant que beaucoup de journaux étrangers donnaient à ces jugemens l'apparence de vengeances haineuses, les amis, les parens des condamnés reconnaissaient qu'ils avaient mérité la mort; ils ont été jugés d'après les lois militaires, ils les connaissaient, ils savaient que l'heure de la défaite serait pour eux l'heure du supplice; ils sont morts courageusement, et la voix d'aucun homme d'honneur ne peut s'élever pour attaquer ces jugemens.

Je partis d'Eszek, le 19 mai, à l'entrée de la nuit, et arrivai le lendemain, vers dix heures du matin, au village d'Opatovacz. Je devais y trouver des pionniers chargés de me conduire en bateau sur l'autre bord; mais ces hommes n'étaient pas encore arrivés. Après les avoir attendus quelque temps inutilement, je me fis donner un bateau par le chef du village, et, prenant trois paysans pour ramer, je gagnai le milieu du fleuve. Il faisait un temps affreux; la barque, penchée par le vent, se remplissait d'eau à chaque moment, et menaçait de chavirer. J'arrivai enfin devant Bukin, et, ayant trouvé un endroit où la profondeur du Danube permettait à un bateau à vapeur d'approcher assez près de la rive pour y débarquer des troupes, je sautai à terre, et allai à un petit moulin établi sur un bateau près du bord du fleuve. Je tenais un fusil à la main. De peur de surprise, je criai de loin au meunier de venir à moi : c'était un Allemand; il paraissait bien intentionné, et me donna tous les renseignemens qui m'étaient nécessaires sur l'état et la direction du chemin par lequel la brigade devait s'avancer au milieu des bois pour surprendre Palanka. Je remontai en bateau, ordonnai aux rameurs de serrer la rive, et descendis ainsi le Danube jusqu'en vue de Palanka. Mes trois bateliers, n'osant s'approcher du rivage, voulurent s'arrêter; la distance était trop grande pour que je pusse reconnaître s'il y avait des canons rangés sur le bord du fleuve ou sur une place que quelques maisons bâties sur la rive me cachaient encore. Je les forçai à ramer jusqu'à ce que le bateau ne fût plus qu'à quelques mètres du rivage; alors je me dressai debout, les regards fixés sur la place du village. A ce moment, un officier hongrois et une quinzaine d'hommes armés de fusils s'élancèrent de derrière une maison; je saisis mon fusil, couche en joue l'officier, et lui crie : « Halte ! Je tire sur le premier qui s'avance. » Il s'arrêta et cria à mes bateliers d'aborder. « Ramez, ramez au large, leur dis-je d'une voix que le danger rendait menaçante. » Ces lâches, craignant une décharge, sautent hors du bateau, et marchent au rivage; le dernier cependant, pour m'aider à me sauver, pousse le bateau au large. Je jette alors mon fusil, saisis la rame, et vogue vers le milieu du fleuve; mais les soldats hongrois courent dans l'eau jusqu'à mi-corps, m'entourent avec leurs fusils, saisissent une corde qui pendait derrière le bateau, et m'amènent au rivage; je tremblais de colère. « On ne vous fusillera pas, n'ayez pas peur, me dit l'officier. » Il fit atteler trois voitures de paysan, et me pria poliment de monter avec lui dans la première; il s'assit à côté de moi, et mit son fusil entre ses genoux; deux pandours, auxquels il venait de faire charger leurs fusils, s'assirent derrière nous; on fit monter mes bateliers dans les deux autres voitures, et nous partîmes au galop.

Le chemin suivait la rive gauche du Danube. J'observais le terrain,

prêt à sauter dans le fleuve pour me sauver à la nage lorsque le chemin se rapprocherait de la rive, mais partout sur la droite de la route s'étendaient des prairies et de grands marécages; les Hongrois auraient pu me rattraper et m'atteindre avec leurs balles avant que je fusse arrivé au bord du Danube. Lorsque nous traversâmes le village incendié de Futtak, je descendis un instant de voiture, affectant l'insouciance; mais un des pandours fut à terre aussitôt que moi, je vis qu'il fallait renoncer à m'échapper, et mâchai alors tous les papiers qui auraient pu fournir aux Hongrois quelques renseignemens sur nos opérations. A minuit, nous arrivâmes à Neusatz; l'officier qui me conduisait me remit aux mains du capitaine d'un bataillon du régiment de Ferdinand d'Este (un de ceux qui avaient trahi leur serment), et me laissa au corps-de-garde. Les soldats, qui portaient encore les couleurs impériales, avaient conservé ce profond respect, cet amour des chefs, vertus inhérentes au soldat autrichien; ils m'apportèrent du pain, de l'eau fraîche, et étendirent, avec un empressement affectueux, une couverture sur un banc pour que je fusse mieux couché. L'un d'eux ayant commencé à parler de l'empereur d'une manière insultante, les autres lui imposèrent silence : l'éducation militaire avait développé dans leurs cœurs des sentimens de délicatesse dont je fus touché.

Au point du jour, lorsqu'on eut rétabli le passage en fermant le pont de bateaux, que les Hongrois ouvraient pendant la nuit de peur qu'il ne fût détruit par des brûlots, l'officier me conduisit dans la forteresse de Peterwardein au général Perczel, qui y commandait. J'entrai, le saluai fièrement et lui dis mon nom; Perczel voulut se donner l'air d'un homme du monde, et me dit avec une politesse affectée : « Je ne vous ferai pas de questions sur les opérations de votre armée, je sais d'avance que vous n'y répondrez pas; nous savons au reste fort bien où est le ban, et nous l'attendons avec impatience. J'aurais le droit de vous faire fusiller; mais nous ne sommes pas des sauvages mal appris, comme on se plaît à le croire dans votre armée. Vous resterez prisonnier ici, » continua-t-il au bout d'un moment. Il appela un officier, et l'on me conduisit dans une casemate : c'était une longue pièce voûtée, large de huit pas, longue de vingt; on y descendait par trois marches; elle était éclairée par une fenêtre au ras du sol, large de quatre pieds, haute de trois, destinée à servir d'embrasure à un canon, et fermée par une forte grille. La vue donnait sur le fossé et sur la contrescarpe. A midi, le prévôt chargé de la garde des prisonniers entra suivi d'un soldat qui m'apportait à manger; le prévôt, qui portait encore l'uniforme impérial, paraissait avoir cinquante ans; déjà ses cheveux étaient blancs, mais un regard plein de feu s'échappait de ses yeux gris. Il paraissait grave et triste. Quand le soldat fut

sorti, il s'assit sur mon lit et causa avec moi : il me raconta qu'il avait servi pendant trente ans dans un bataillon de grenadiers, il parla de l'empereur avec respect, et il me sembla qu'il cherchait à gagner ma confiance; mais je l'observais et me défiais de lui. Il me souhaita une bonne nuit et sortit.

Je passai toute l'après-midi à combiner un plan d'évasion; je visitai les barreaux de la fenêtre, et ayant trouvé au milieu d'un amas de vieux meubles cassés et jetés dans un coin un long crampon de fer, je le cachai : ce crampon était assez fort pour faire sauter une serrure, mais je vis tout de suite qu'il fallait renoncer à sortir par la porte, qui ouvrait sur l'intérieur de la forteresse. Il m'aurait fallu, en supposant cet obstacle franchi, traverser deux lignes de fortifications et les avant-postes hongrois : c'était impossible. J'essayai de faire plier les barreaux de la fenêtre, ils étaient trop forts; cependant je parvins plus tard à en écarter deux de manière à pouvoir passer la tête. Ce n'était pas de l'intérieur de la casemate que je pouvais m'échapper : par la porte, par la fenêtre, la fuite était impossible, et les murs avaient six pieds d'épaisseur.

Le lendemain 22 mai, le prévôt entra comme la veille à midi dans la casemate, il me dit qu'il avait l'ordre de me laisser prendre l'air pendant une heure : je m'efforçai de paraître indifférent, mais j'avais peine à cacher ma joie; j'allais donc pouvoir songer à de nouveaux moyens d'évasion. Le prévôt me mena sur une place plantée d'arbres, entourée de rapides talus gazonnés qui menaient sur les remparts; au pied des remparts coulait le Danube : je vis la possibilité de m'échapper, de m'élancer dans l'eau et de me sauver à la nage; je résolus d'attendre pendant quelques jours pour bien réfléchir sur mon plan avant de l'exécuter. Le prévôt recommença à parler de l'empereur, de son dévouement à la cause impériale (il était Slavon d'Eszek), mais j'étais sur mes gardes, persuadé qu'il avait ordre de jouer ce rôle pour gagner ma confiance et apprendre de moi nos plans et notre force; je n'en doutai plus lorsque, le lendemain, il me dit avec une extrême exaltation qui lui fit venir les larmes aux yeux : « Capitaine, j'ai un poids énorme sur l'ame; je ne puis supporter cette tyrannie hongroise; l'empereur est-il donc sans pouvoir? comment serons-nous délivrés de cette tyrannie? Ah! capitaine, si ce pouvait être bientôt! — Doucement, patience, Kussmaneck (c'était le nom du prévôt), patience, ça viendra, lui dis-je en riant et en le regardant d'un air moqueur pour lui faire voir que je n'étais pas dupe de ses paroles et de ses beaux sentimens de fidélité. — Comment serons-nous délivrés? continua-t-il sans se déconcerter; le ban a-t-il donc une puissante armée? » Cette dernière question me confirma encore davantage dans mes idées.

Cependant le 24, après avoir marché long-temps en silence près de

moi, Kussmaneck me dit : « Nous sommes ici plusieurs attachés de cœur et par notre serment, que nous n'avons pas violé, à l'empereur; nous sommes ici malgré nous. » Puis il s'arrêta et me regarda en face en hésitant à parler, comme s'il eût voulu me confier quelque chose et se fût défié de moi. L'expression de son regard était si vraie qu'elle me donna confiance en lui, et je cessai de répondre par un sourire de doute à ses paroles. « Deux sous-officiers du génie, continua-t-il, un jeune Croate nommé Gerberich, le propriétaire du pont de bateaux et moi, nous sommes prêts à tout entreprendre pour rétablir dans la forteresse l'autorité de l'empereur. » Le prévôt hésita encore un moment. « Et pour tout vous dire, reprit-il, nous avons, capitaine, les moyens d'écrire au colonel Mamula; nous pouvons même aller jusqu'à lui en nous glissant la nuit en bateau le long de la rive du Danube; c'est ainsi que le sous-officier du génie Braunstein a pu convenir avec le colonel de signaux pour l'avertir quand les Hongrois se préparent à l'attaquer. D'une des redoutes de la ligne de circonvallation, on aperçoit la maison de Braunstein. Lorsque les Hongrois se préparent à attaquer le colonel, le sous-officier l'en avertit en mettant la nuit une lumière sur sa fenêtre, et, si c'est de jour, il suspend en dehors de la fenêtre un manteau noir sur le mur blanc. Capitaine, continua Kussmaneck, vous êtes notre supérieur, vous allez être notre chef; il faut tout tenter, le moment est propice. La nuit, il n'y a que quinze cents hommes dans la forteresse, le reste de la garnison campe dans la tête de pont à Neusatz, et il faut plus de deux heures pour fermer le pont de bateaux et rétablir le passage. » Je lui recommandai de savoir exactement le nombre des soldats qui étaient dans la forteresse, de s'assurer de la force des postes chargés de garder les portes, de savoir les jours où les honveds étaient de garde, et je convins avec lui qu'il me ferait parler le lendemain à l'heure de la promenade avec les deux sous-officiers du génie.

J'employai une partie de la nuit à chercher par quels moyens nous pourrions seconder une attaque de nuit du colonel Mamula et faire entrer ses troupes dans la forteresse en nous emparant d'une des portes. Une idée me vint à l'esprit : Kussmaneck m'avait dit qu'il tenait enfermés dans les autres casemates voisines de la mienne quatre-vingt-dix-huit soldats des régimens croates et slavons condamnés aux travaux forcés, les uns pour dix, les autres pour quinze ou vingt ans, par les conseils de guerre impériaux pendant les années qui précédèrent la révolte. Ces condamnés étaient tous Croates ou Slavons, car les Hongrois avaient donné la liberté à ceux de leur nation qui se trouvaient parmi eux et les avaient incorporés dans leurs bataillons de honveds. Ces soldats étaient tous condamnés pour vol à main armée, assassinat ou meurtre commis sans préméditation. Kussmaneck pouvait briser leurs fers, ils pouvaient nous aider. L'espérance de la liberté, le besoin de

vengeance et la haine nationale allaient faire de ces hommes sans frein, habitués à voir couler le sang, une troupe prête à tout entreprendre, forcée de périr plutôt que de s'arrêter une fois le signal donné.

Le lendemain, à une heure de l'après-midi, Kussmaneck me fit sortir et me mena près des remparts; Braunstein et Kraue (ainsi s'appelaient les deux sous-officiers du génie) se promenaient d'un air indifférent; il leur fit signe, et ils nous suivirent dans un étroit chemin formé par des piles de bois rangées comme dans un chantier. Braunstein était blond, pâle et paraissait délicat; Kraue, large d'épaules, avait la tête forte, de gros sourcils, le regard dur et ferme. Nous convînmes de la manière dont tout serait conduit : Kussmaneck devait mettre en liberté, pendant la nuit, tous les condamnés, qui seraient partagés d'avance en quatre bandes de vingt-quatre hommes chacune. Les fusils du poste qui gardait la porte de la forteresse du côté de Belgrade étaient rangés la nuit devant le corps-de-garde pendant que les soldats dormaient, une seule sentinelle les gardait : s'élancer sur cette sentinelle, s'emparer des trente fusils, massacrer les soldats endormis et se rendre maître de la porte, c'était par là qu'il fallait commencer; j'étais capitaine, et je devais conduire cette bande. Kussmaneck, avec vingt-quatre autres condamnés, devait s'emparer de trois pièces de canon qui restaient, pendant la nuit, chargées et la mèche allumée sur la place d'armes pour être prêtes en cas d'attaque; une fois maître de ces pièces, il devait acculer sa troupe contre le rempart, retourner les canons et se tenir prêt à tirer sur les Hongrois. Braunstein et Kraue se chargèrent de conduire les deux autres troupes : ils devaient entrer avec elles dans la caserne et s'emparer des fusils des soldats endormis. Pendant ce temps, le colonel Mamula, averti par une salve de coups de fusil, devait lancer quelques pelotons de cavalerie au galop par la porte que je tenais avec mes gens et se jeter ensuite lui-même dans la forteresse à la tête de l'infanterie. Sans nous exagérer nos forces et nos moyens, et quand même une partie du plan aurait échoué, nous étions en état de soutenir le combat et de tenir ouverte, pendant une demi-heure, la porte de Belgrade; nos hommes étaient forcés de se battre jusqu'à la mort plutôt que de se rendre pour être ensuite massacrés ou fusillés. Il fallait écrire au colonel Mamula pour convenir avec lui de son plan d'attaque et lui donner tous les détails nécessaires; Gerberich avait proposé lui-même à Kraue de porter au colonel les papiers que nous aurions à lui faire passer : il était le seul qui pût maintenant accepter cette dangereuse mission. A une époque où les Hongrois n'avaient pas encore doublé leurs avant-postes, Braunstein et Kraue étaient parvenus à se glisser hors des lignes et à tromper leur vigilance; cette fois, cela paraissait impossible. Quant à Gerberich, en prétextant qu'il avait affaire entre la forteresse et la

ligne intérieure des avant-postes, il pouvait obtenir un permis pour sortir, et se glisser ensuite à travers les avant-postes pour gagner la campagne : c'était risquer sa vie, mais il était prêt.

Enfin, lorsque tout fut convenu, pour n'avoir pas à me reprocher d'avoir laissé ces hommes courir à la mort, je leur dis que si notre entreprise ne réussissait pas, ou si elle était découverte, rien ne pourrait nous sauver, et que nous serions certainement fusillés; je les regardai en observant leur contenance. Braunstein me dit d'une voix calme : « Capitaine, nous ne craignons pas la mort; fusillé ici ou tué par la mitraille sur le champ de bataille comme nos camarades de l'armée, peu importe, c'est la mort d'un soldat: je veux servir l'empereur comme je l'ai juré, *und als braver Kriegsmann, wenn es seyn muss, für den Kaiser sterben, so wahr mir Gott helfe* (1)! » dit-il avec une énergie extrême et en levant la main. Ces hommes courageux étaient mariés tous les trois; ils avaient chacun plusieurs enfans. « Eh bien! leur dis-je pour m'assurer une dernière fois de leur énergie, si tout réussit, moi j'ai tout à gagner, l'empereur me donnera la croix de Marie-Thérèse, et je suis décidé à tout risquer plutôt que de finir lentement dans cette casemate; mais vous, vous n'aurez pour récompense qu'une médaille de bravoure ou un grade d'officier. Si nous sommes fusillés, que deviendront vos femmes et vos enfans? » — « L'empereur en aura soin, » répondit Kussmaneck. Alors je leur serrai fortement les mains, leur dis adieu, et Kussmaneck me reconduisit dans ma casemate.

Je passai tout le reste du jour à écrire au colonel Mamula sur une bande de papier fin; ce papier roulé n'était pas plus gros que le petit doigt de la main et n'avait que trois pouces de long. Je le donnai à Kussmaneck pour le remettre à Gerberich et lui dis de lui recommander expressément de ne pas cacher ce papier dans ses bottes ou dans ses habits, et de le tenir serré dans sa main, afin de pouvoir l'avaler s'il était arrêté; mais Braunstein, ayant appris pendant la soirée que quelque changement allait avoir lieu dans les troupes qui occupaient les postes, poussé aussi, comme je le crois, par le noble désir de partager tout le danger, voulut transmettre ces derniers détails au colonel Mamula. Son écriture était grosse, il négligea de prendre du papier fin, et, malgré mes recommandations, il laissa Gerberich coudre ces deux lettres entre le drap et la doublure de son habit sous l'aisselle.

Gerberich s'était procuré un permis signé du commandant de la forteresse pour aller dans une de ses vignes, située sur le rayon des avant-postes hongrois. Le 27, à midi, il sortit de la forteresse; il devait revenir le soir même, avec une réponse du colonel Mamula. Je

(1) « Et, s'il le faut, mourir pour l'empereur comme un brave soldat, et que Dieu me soit en aide!... »

m'accroupis dans l'embrasure de la fenêtre, d'où je pouvais voir, en appuyant le visage contre la grille, le pont qui est devant la porte de Belgrade sur le fossé : c'était par cette porte que Gerberich devait rentrer le soir. Je n'étais pas sans inquiétude, mais cependant prêt à tout. Trois heures venaient de sonner, j'entends des pas dans le corridor devant la casemate; des crosses de fusil résonnent; la porte s'ouvre, Kussmaneck paraît sur le seuil, un officier et quatre soldats le poussent par les épaules jusqu'au milieu de la casemate; l'officier s'arrête, me regarde long-temps avec une expression de colère mal contenue, puis il sort et me laisse seul avec Kussmaneck.

L'émotion nous oppressait tous deux, et nous ne pouvions nous parler. Exprimer des regrets n'était pas digne d'un homme; Kussmaneck marchait dans la casemate, les mains croisées derrière le dos; j'étais assis sur mon lit, et, comme ébloui par toutes les idées qui se pressaient dans ma tête, je sentais une émotion extrême; pour la surmonter, je dis enfin à Kussmaneck en m'efforçant de paraître calme : Eh bien! que va-t-on faire de nous? — Vous le savez bien, capitaine, me dit-il d'un ton tranquille; nous serons fusillés avant que les vingt-quatre heures soient écoulées.

Quelques instans après, on vint le chercher pour l'enfermer ailleurs. Je passai toute la soirée à marcher dans la casemate, comprimant les battemens de mon cœur et cherchant à me calmer par la pensée que j'étais dans la même situation qu'un officier qui, blessé mortellement dans un combat, sait qu'il n'a plus que quelques heures à vivre; pendant ces heures, me dis-je, il lutte avec la souffrance, et moi je suis encore en ce moment plein de force et de vie. Vers minuit, brisé par l'émotion, je m'étendis sur mon lit et m'endormis profondément.

Le lendemain, 28 mai, je me réveillai vers sept heures du matin. Je me sentis plein de force, j'allai à la fenêtre : le temps était superbe; je pensai que toute la population de la ville viendrait assister à l'exécution, et je résolus de montrer à ces Hongrois avec quelle intrépidité les soldats de l'empereur marchaient à la mort, me répétant sans cesse avec orgueil : Je suis gentilhomme et officier de l'empereur!

A neuf heures, un prévôt hongrois vint me chercher; deux soldats marchèrent derrière moi. La rue était pleine de monde; je passai devant ces groupes la tête haute. On me conduisit dans la salle où se tenait le conseil; sept officiers et un *auditeur* (1) étaient assis autour d'une table; mes yeux cherchèrent à lire sur leur visage les sentimens qui les animaient. Un des jeunes officiers détourna la tête, comme si son cœur eût d'avance protesté contre le jugement; les autres étaient sérieux et impassibles ou avaient sur les lèvres un sourire ironique.

(1) Juge militaire.

Le chef du conseil me demanda en me tendant le papier roulé pris sur Gerberich : « Avez-vous écrit ceci? — Oui, » lui dis-je. Il me fit pour la forme les questions d'usage que prescrit la règle du code militaire, puis le prévôt me conduisit dans une autre salle; mes quatre compagnons étaient là. J'allai à eux et leur serrai fortement les mains, en cherchant à comprimer mon émotion. Kussmaneck était calme; ses traits, fatigués par l'âge, ne témoignaient qu'indifférence et résignation; Kraue était tranquille, son regard n'avait rien perdu de son audace, ses lèvres souriaient avec dédain; Braunstein seul paraissait fortement ému; il était jeune et beau, quelques grosses larmes roulaient sur ses joues. Il leva sur moi ses grands yeux bleus et me dit : « Je pleure sur ma femme et mes pauvres petits enfans. — Courage! courage! Braunstein, l'empereur en aura soin, » lui répondis-je d'une voix que je m'efforçais encore de maintenir ferme, sentant son émotion me gagner. Gerberich me causa une profonde pitié; il était le plus jeune. Poussé par son attachement pour la cause impériale, il était venu partager nos dangers, et maintenant il allait mourir. Il était là, appuyé à la muraille; la fièvre de la mort faisait claquer ses dents et frissonner tout son corps.

Cependant les officiers hongrois délibéraient; un d'entre eux traversa la salle en tenant un papier à la main. J'avais assisté plusieurs fois à des conseils de guerre, je savais que ce papier était la sentence qu'il portait à signer au commandant de la forteresse. Au bout de quelques minutes, le prévôt me plaça, ainsi que mes compagnons, entre une douzaine de soldats pour nous reconduire dans nos prisons en attendant l'exécution. Je marchais le premier; j'entendais répéter autour de moi le mot *erschossen* (fusillé); je vis sur un balcon deux hommes et une jeune femme; quand je passai, les hommes soulevèrent un peu leurs chapeaux, et la jeune femme avança la main dans laquelle elle tenait un mouchoir comme pour me faire un signe d'encouragement; c'était sans doute une famille attachée à la cause impériale. Je levai la tête et les regardai en souriant pour leur dire que je ne faiblirais pas et ferais honneur à notre cause. J'entrai dans ma casemate; la porte, gardée par deux soldats, restait ouverte, et je voyais de loin, dans la chambre où avait logé Kussmaneck, sa femme et sa fille qui pleuraient et criaient en poussant de douloureux gémissemens; il me semble encore les entendre : « Mon père! mon père! » criait cette pauvre fille d'une voix forte comme pour l'appeler; elle se tordait les bras au-dessus de la tête; puis, épuisée et tremblante, elle allait s'appuyer le front contre la muraille. Je la plaignis; puis ces cris et ces plaintes m'irritèrent : ils me forçaient à penser à ma mère et à son chagrin, et je me sentais faiblir. J'avais conservé une bague sur laquelle était monté un petit diamant; je la tirai de mon doigt et j'é-

crivis sur un des carreaux : « Adieu ! chers parens, je vais être fusillé; je suis tranquille et résigné; je meurs plein de foi et d'espérance. Chère mère, mon seul chagrin est le vôtre. » Puis je détachai le ruban de ma croix afin de le tenir sur mon cœur quand je serais fusillé, et, m'asseyant sur mon lit, je repassai dans mon esprit les anciens souvenirs de ma famille; je me rappelai tous les détails de la mort héroïque de lord Strafford, que je n'avais jamais lus sans me sentir saisi d'admiration; je me jurai de montrer autant de fermeté d'ame que lui. Les espérances que j'avais souvent caressées dans mon cœur, il fallait les abandonner, mais je pouvais en ce moment suprême gagner encore de l'honneur.

L'horloge sonnait les heures : deux heures, trois heures étaient écoulées; l'exécution aurait dû avoir lieu dans les vingt-quatre heures; une lueur d'espérance se glissa dans mon cœur, mais elle me fit perdre tout mon calme; j'étais maintenant fortement agité. Je me promenai tout le reste du jour à grands pas dans ma casemate, cherchant à étouffer dans la fatigue la douleur du corps et de l'ame. Épuisé, je me jetai sur mon lit. Le lendemain à neuf heures, le prévôt hongrois, suivi de quatre soldats, vint me chercher; j'étais calme et tranquille et ne ressentis presque aucune émotion quand il me dit qu'il allait me conduire encore une fois dans la salle du conseil; les officiers hongrois y étaient réunis. Sur l'ordre du chef, deux vieillards entrèrent; le prévôt me demanda quel était celui des deux qui m'avait offert de l'argent. Voici pourquoi il me faisait cette question : le propriétaire du pont de bateaux, Bobek, bourgeois de Peterwardein, riche et dévoué à l'empereur, informé en secret, quelques jours auparavant, par Braunstein qu'une entreprise se préparait pour remettre la forteresse aux mains de l'empereur, s'était approché de moi pendant que je me promenais sous la surveillance de Kussmaneck; il m'avait dit que, si j'avais besoin d'argent, sa fortune amassée par le péage et la construction du pont de bateaux sur le Danube était aux ordres de l'empereur, et qu'il me donnerait tout l'argent qui me serait nécessaire. J'avais en conséquence écrit dans les papiers pris sur Gerberich que je n'avais pas besoin d'argent, et qu'un bourgeois de la ville m'avait offert de m'en fournir. Les Hongrois irrités ne savaient sur qui devaient se porter leurs soupçons. Quand j'eus dis que je n'avais jamais vu ces vieillards, le chef du conseil ordonna d'aller chercher un autre bourgeois de la ville; mais alors je m'écriai d'une voix ferme et avec intention : « C'est inutile, je ne saurais reconnaître celui qui m'a offert de l'argent. » J'ai su depuis que Bobek, apprenant qu'on cherchait dans la ville le bourgeois qui avait offert de l'argent à l'officier autrichien pour faire réussir le complot, avait cru qu'il allait être découvert. Sachant qu'il serait fusillé, il avait été pris de crampes violentes, et était mort le lendemain.

Bobek, ignorant comment l'offre qu'il m'avait faite avait été connue des Hongrois, a pu croire que la crainte de la mort m'avait arraché cet aveu, et que je l'avais vendu; cette idée m'a long-temps tourmenté.

On me reconduisit dans ma casemate. Deux longues journées s'écoulèrent: par instans, je retrouvais l'espérance; mais je repoussai de mon cœur les combats que cette espérance, qui pouvait être trompeuse, venait livrer à la sombre résignation qui me soutenait. L'espérance semblait vouloir par instans me redonner la vie, et puis, un moment après, elle me livrait à la mort; je la rejetai avec colère.

Le jeudi 31 mai, le prévôt me dit que la sentence du conseil de guerre avait été envoyée à Debreczin au ministère hongrois par le général Paul Kiss (1), qui avait remplacé Perczel dans le commandement de la forteresse. Je comptai le nombre de jours qu'il fallait au courrier pour revenir de Debreczin. Sachant que l'armée du ban devait être en marche, je l'appelais de tous mes vœux, espérant que son approche m'apporterait peut-être quelque chance favorable, et que, quand même la réponse de Debreczin parviendrait dans la ville, on n'oserait peut-être pas exécuter la sentence pendant que le ban serait devant la forteresse; le temps s'écoulait dans ces douloureuses alternatives. Enfin, le 12 juin au matin, le canon commença à tonner au-dessus de ma tête et sur les remparts (2). Les Hongrois ne cessèrent de tirer pendant toute la journée; le soir, une lueur rouge éclaira toute la contrescarpe; je pensai que les faubourgs brûlaient. Le lendemain, dans l'après-midi, le canon recommença à tonner; mais le feu cessa au bout d'une demi-heure. Chaque jour, j'entendais quelques coups de canon; je savais ainsi que l'armée du ban était devant Neusatz, et cernait la forteresse sur la rive gauche. Le courrier envoyé à Debreczin ne pouvait rentrer : je recouvrai quelque espérance; mais, vers la fin de juin, le canon cessa de gronder pendant plusieurs jours; le ban devait être parti (3).

Le 2 juillet, comme je marchais lentement dans ma casemate, je vis venir sur le seuil de la porte un officier hongrois, capitaine d'artillerie; il s'arrêta un moment pour me regarder en face; je continuai de marcher; il saisit par l'épaule la sentinelle qui gardait la porte et lui dit : «Prends garde que ce chien ne s'échappe, tu m'en réponds.»

(1) Le général craignit sans doute, sachant la marche du ban, de prendre sur lui de faire exécuter la sentence, ou peut-être fut-il poussé à quelque sentiment de pitié par le major Bozo, ancien officier impérial, homme d'honneur, quoique servant dans l'armée des révoltés, qui, espérant pour moi quelque chance favorable, le conjura, comme je l'ai entendu dire depuis, d'envoyer la sentence à Debreczin avant de la faire exécuter.

(2) Le ban attaquait la tête du pont de bateaux qui réunit la ville de Neusatz à la forteresse de Peterwardein; les Hongrois ouvrirent sur Neusatz le feu de cent vingt pièces de canon, forcèrent l'armée du ban à abandonner la ville et la réduisirent en cendres.

(3) Il était allé prendre position sur le Franzens-Canal.

Puis, comme je passais devant lui, il me montra le poing avec un visage enflammé de colère et me dit : « Oui, oui, mauvais chien *noir et jaune* (1), il faut que je te voie fusiller. » Je pensai que la sentence était arrivée de Debreczin; la force m'abandonnait, une forte crampe me serra la poitrine, et j'allai m'asseoir sur mon lit. Un des soldats, touché des cris de douleur que m'arrachait par instans la souffrance, dit à un de ses camarades du poste d'aller chercher un médecin; le médecin arriva bientôt, mais comme il s'approchait de moi et que, tout haletant de douleur, je l'appelais pour lui demander du secours, le prévôt le fit sortir : la colère me rendit toute ma force; je m'élançai sur le prévôt pour le saisir à la gorge et me venger. Le prévôt sauta hors de la casemate, et le soldat m'arrêta avec son fusil. Au bout d'une demi-heure, le médecin militaire en chef entra dans ma casemate; il me tâta la poitrine, et vers le soir un soldat m'apporta une bouteille. Je la bus; je sentis aussitôt une grande chaleur dans tout le corps, je me crus empoisonné. Le commandant de la forteresse, pensais-je, n'ose pas me faire fusiller, de peur d'avoir à répondre de ma mort, si quelque jour les chances de la guerre le forcent à capituler; mais maintenant on croira que le choléra m'a emporté. La nuit me parut bien longue; le médecin revint vers huit heures. J'avais résolu de lui arracher l'aveu de mon état : « Docteur, docteur, lui dis-je, je suis empoisonné; dites-moi la vérité. — Non, non, me dit-il d'une voix émue, jamais je n'aurais consenti à pareille chose. » Il me prit la main; quelques larmes coulèrent sur ses joues. « Non, jamais, continua-t-il; j'ai une femme et des enfans, je crains les jugemens de Dieu. »

J'étais faible, mais tranquille; je priai Dieu de me laisser mon énergie; je sentais la jeunesse combattre en moi la maladie, et bientôt je retrouvai toute ma force; j'allai m'asseoir dans l'embrasure, d'où je pouvais voir le pont en passant la tête à travers les barreaux. Le matin, les premiers rayons du soleil pénétraient obliquement dans la casemate; c'était pour moi un grand bonheur de me réchauffer à leur bienfaisante chaleur, et de les suivre jusqu'au moment où le jour, en s'avançant, ramenait l'obscurité dans ma cellule. Devant ma fenêtre, sur la contrescarpe et dans la partie du fossé qui était à sec, campaient de pauvres familles dont les maisons dans les faubourgs avaient été incendiées; ces malheureux étaient sans abris et presque sans vivres, le choléra les décimait, et presque chaque jour j'en voyais emporter quelqu'un dans une couverture; je me souviens d'un enfant d'une douzaine d'années que, pendant plusieurs jours, j'entendis crier; ses cris de douleur semblaient ceux d'une bête sauvage; la maladie contractait tous ses membres, je le voyais s'accroupir et cacher sa tête

(1) Ce sont les couleurs impériales.

entre ses genoux, puis il s'allongeait tout à coup en raidissant les bras; une femme, sa mère sans doute, était près de lui et soutenait sa tête; un soir, je vis qu'il ne remuait plus, je pensai qu'il était mort.

Le 12 juillet, pendant la nuit, je fus réveillé par le bruit des crosses de fusil sur les dalles du corridor; un officier suivi de quatre soldats entra dans la casemate, il tenait une lanterne à la main; je sautai à bas de mon lit et me dressai devant lui, pour qu'il vît que j'étais prêt; il leva sa lanterne à la hauteur de mon visage, puis il marcha autour de la casemate en regardant les murs, et sortit. J'entendis le bruit des crosses de fusil retentir dans la casemate voisine, et je pensai que c'était l'officier d'inspection qui était venu faire une ronde.

Le temps s'écoulait lentement; chaque matin, j'écrivais le jour et la date du mois sur le carreau de la fenêtre avec le petit diamant de ma bague, je m'efforçais d'oublier ma situation, et mon esprit courait en liberté dans les vertes plaines de la Styrie ou sur les montagnes de la Suisse; quelques vers d'une élégie de Tite Strozzi me revenaient souvent à la mémoire, je les écrivis sur le carreau :

Sed jam summa venit fatis urgentibus hora,
Ah nec amica mihi, nec mihi mater adest;
Altera ut ore legat properæ suspiria vitæ,
Altera uti condat lumina et ossa tegat.

Le souvenir de ces vers venait me charmer : c'était pour moi une consolation de les relire. Bientôt pourtant je retrouvai toute ma force, je voulais vivre; l'espérance de pouvoir me venger un jour vint m'exalter et me soutenir. Je passais presque toute la journée assis dans l'embrasure de la fenêtre : souvent quelques personnes s'arrêtaient pour me regarder; alors je me retirais précipitamment, de peur d'attirer sur moi l'attention de la sentinelle. Un jour, à l'heure où le soleil se couchait, une jeune femme passa sur le pont : elle tenait des fleurs à la main; elle s'arrêta, et, sachant probablement que j'étais un officier de l'empereur, elle effeuilla ces fleurs dans sa main et les lança vers la grille de ma fenêtre. Je voudrais pouvoir la remercier de cette marque de sympathie qui me fit un bien extrême. Plusieurs fois aussi je vis passer sur le pont un jeune prêtre; quand il était seul, il s'arrêtait et me saluait.

Le 21 juillet, le prévôt me dit que Kraue était mort dans la casemate où il était enfermé, et qu'il me faisait dire adieu. Le 27 au matin, il entra de nouveau dans mon cachot. Son visage était mouillé de sueur, ses yeux cherchaient la terre; il essuyait avec son mouchoir quelques gouttes de sang qui tachaient sa manche. « Capitaine, me dit-il, Kussmaneck, Braunstein et Gerberich viennent d'être fusillés; vous, vous resterez ici prisonnier. » Je ne voulus pas me rattacher à cette espérance : je craignais qu'on ne me gardât pour quelque exécu-

tion dans l'après-midi ou pour le jour suivant; ce ne fut que le lendemain, 28 juillet au soir, lorsque le prévôt m'eut dit que l'exécution avait eu lieu par suite de l'ordre venu de Debreczin, que je compris que j'étais hors de danger. La présence du ban devant Neusatz avait retardé l'arrivée du courrier à Debreczin, et, lorsque la sentence fut remise à Georgey pour qu'il la sanctionnât, l'armée impériale s'avançait partout triomphante au cœur de la Hongrie, sous la conduite du général Haynau. Soit que Georgey ait été poussé par la pitié, soit qu'il eût craint pour l'avenir dans ce moment où la cause hongroise paraissait perdue, il ne voulut pas signer la sentence qui condamnait un officier.

Mes trois compagnons sont morts courageusement; ils étaient soldats de l'empereur. Les années qu'ils avaient passées dans l'armée leur avaient donné ce fier orgueil de caste qui jamais ne se dément : leur mort héroïque a témoigné de leur foi.

Enfin, le 23 août, le prévôt vint me dire qu'il avait ordre de me conduire au commandant de la forteresse. Nous traversâmes la place. Je ne pouvais assez admirer le ciel bleu et les arbres de l'esplanade. Le commandant marchait d'un air pensif dans sa chambre; son visage était pâle et maigre, et son regard sombre. Je le saluai. « Les chances de la guerre ont tourné contre nous, me dit-il; la cause de la Hongrie est une cause perdue, l'armée de Georgey n'existe plus. Il a été forcé de déposer les armes; voici une lettre de lui que vient de m'apporter un parlementaire; il m'engage à rendre la forteresse et m'ordonne, sur la demande du général Haynau, de vous mettre en liberté. Vous êtes libre, mais restez dans votre casemate; mes soldats sont exaspérés, je ne réponds de rien. » Je lui demandai s'il n'était rien arrivé au ban et si son armée avait livré quelque bataille depuis la fin de mai; il loua la bravoure de nos chefs et de nos troupes et parla du combat d'Hagyes, où les Hongrois avaient été vainqueurs, avec une modestie qui m'étonna; puis, avec une affectation de politesse, il me rendit ma montre, une bague à cachet et 600 florins qui m'avaient été enlevés lorsque je fus fait prisonnier. « Vous aviez un fort beau sabre, continua-t-il, je regrette de ne pouvoir vous le rendre; le major Bozo, auquel je l'avais confié, est en ce moment à Komorn (1); acceptez celui-ci à la place. » Et il me tendit un de ses sabres. Au bout d'un moment, il dit en soupirant : « Les Français nous ont abandonnés, nous avions compté sur eux ! — Aviez-vous quelque promesse secrète? lui demandais-je. — Non, répondit-il, mais l'attitude révolutionnaire (*revolutionnaire Stellung*) que la France a prise en Europe n'était-elle pas un gage pour nous, une promesse qu'elle nous soutiendrait ? » Il me parla ensuite long-temps d'Isaszeg et de Tapio-Bicske; il ne voulait pas croire

(1) Après la capitulation de Komorn, le major Bozo m'a renvoyé ce sabre.

qu'à Tapio-Bicske la seule brigade Rastich eût soutenu tout le combat; il loua la bravoure des *Ottochaner*, qui, à la bataille d'Isaszeg, avaient défendu la forêt; puis, après un moment de silence : « Je m'attends à être fusillé, dit-il, » et il s'arrêta devant moi comme pour chercher une réponse. J'aurais pu me venger et jouer une fausse pitié pour l'affermir dans l'idée qu'il n'avait pas de grace à espérer; mais j'étais trop heureux pour songer à la vengeance, et je lui dis que j'étais sûr que l'empereur userait de clémence (1). « Tout est perdu pour nous! reprit-il, il y aurait folie à vouloir défendre cette forteresse, à continuer seul la guerre; mais je ne suis plus maître de mes troupes, vous allez voir où nous en sommes. » Il me fit asseoir; quelques minutes après, son aide-de-camp vint lui dire que dix officiers et sous-officiers, convoqués par ses ordres et choisis dans les bataillons par leurs camarades, étaient réunis; il ordonna de les faire entrer, il leur lut la lettre de Georgey et leur proposa de remettre la forteresse aux troupes impériales. Jusqu'au dernier moment, il avait entretenu la garnison, privée de tout rapport avec le reste de la Hongrie, dans les plus trompeuses espérances : chaque jour il faisait proclamer de nouvelles victoires; — maintenant, ces hommes se crurent trahis; ils commencèrent à parler d'une voix menaçante en frappant la terre avec leurs sabres; l'un d'eux surtout criait comme un forcené : « Je suis Hongrois et gentilhomme, je ferai sauter la forteresse plutôt que de me rendre. » Le général Paul Kiss resta calme et impassible; j'admirai sa fermeté; il menaça cet officier de le faire fusiller, et, étant parvenu à contenir les autres, il fit faire silence. Il leur répéta que tout était perdu; mais ces officiers soutenaient que cela ne pouvait pas être vrai; enfin ils consentirent à choisir parmi eux un officier, un sous-officier et un soldat, et à les envoyer avec un sauf-conduit jusqu'auprès de Georgey pour savoir et entendre de sa bouche si tout était perdu pour la cause hongroise. « Si cela est, dit l'un d'eux d'une voix forte, nous verrons alors ce que nous avons à faire. » Le général les congédia. « Vous voyez, me dit-il : massacré ici ou fusillé par les vôtres! j'ai gagné tous mes grades l'épée à la main; je suis prêt à tout; les Hongrois ne craignent pas la mort, » continua-t-il en souriant.

Le jour suivant, je devais, à midi, sortir de la forteresse avec l'officier envoyé à Georgey; mais le général Kiss, craignant pour moi la vengeance de ses soldats exaspérés de la défaite de leur armée, me fit sortir à quatre heures du matin. L'aube du jour blanchissait le ciel à l'horizon. Enfin j'étais en liberté; je me retournai pour jeter un dernier regard sur la forteresse en pensant combien ces murs avaient con-

(1) Je ne me suis point trompé; l'empereur lui a accordé sa grace, et l'a fait mettre en liberté quelques jours après la reddition de la forteresse.

tenu de vivantes souffrances. Je suivis la route de Temeswar pour aller rejoindre le ban; j'espérais prendre encore part à quelque combat; mais bientôt je sentis que je ne pouvais supporter les secousses de la voiture, les émotions et la mauvaise nourriture m'avaient affaibli. Je me fis alors passer en bateau sur la rive droite du Danube, et allai chez le colonel Mamula. Lui et tous ses officiers m'embrassèrent avec affection; long-temps on avait cru que j'étais fusillé. Pendant tout le jour, je me fis raconter nos glorieux combats et les souffrances de notre armée. Ces victoires avaient été chèrement achetées. Beaucoup de mes camarades étaient morts, beaucoup de nos soldats avaient été tués dans ces combats de chaque jour. Le brave capitaine Freiberg, qui pendant toute la campagne avait été mon compagnon, avait eu la tête emportée par un boulet de canon. Taxis avait eu le visage traversé par un éclat d'obus; je ne demandai plus qu'en hésitant des nouvelles de ceux qui m'étaient chers.

Nos officiers me dirent comment Gerberich avait été pris : il était parvenu à se glisser à travers les avant-postes, il se mit alors à courir pour arriver à la ligne de circonvallation; mais, poursuivi par les Hongrois et voyant les nôtres tirer sur ceux qui le poursuivaient, il s'arrêta un instant, effrayé peut-être par le sifflement des balles; les Hongrois, l'ayant saisi, le ramenèrent dans la forteresse, comme je l'ai su depuis, et trouvèrent dans ses habits les papiers qu'il y avait cousus (1).

J'étais trop faible pour voyager dans les petites charrettes de paysans, seul moyen de transport qu'eût laissé la guerre : je partis pour Semlin, afin de remonter la Save en bateau à vapeur, pour me rendre à Graetz; je rencontrai sur la route des bandes de femmes et de jeunes filles en haillons : c'étaient des familles serbes du Banat et de la Bâcs, dont les hommes avaient été massacrés ou avaient péri dans les combats. Ces femmes s'étaient sauvées dans les bois, et elles y avaient vécu pendant plusieurs mois de glands doux et d'un peu de farine; maintenant, épuisées de misère et de faim, elles descendaient des montagnes, traînant après elles leurs enfans nus et presque mourans; elles n'allaient trouver que des cadavres et des villages réduits en cendres. Cette misère ne doit pas étonner : la guerre de Hongrie a détruit les populations au sud de l'empire; d'après des relevés exacts faits par ordre du gouvernement au printemps de l'année 1850, le nombre des veuves des districts militaires de Croatie, de Slavonie, du Banat et de la Transylvanie, dont les maris ont péri pendant la guerre, surpasse vingt-cinq mille.

A Semlin, on m'amena trois paysans arrêtés à Palanka deux mois

(1) Les quatre-vingt-dix-huit condamnés qui devaient nous aider à attaquer les postes ont été graciés par l'empereur; les veuves de Kussmaneck, Braunstein et Kraue reçoivent de fortes pensions, et leurs enfans sont élevés aux frais de l'empereur; trois fils de Kussmaneck sont déjà officiers dans l'armée impériale. Gerberich n'était pas marié.

auparavant et accusés d'avoir été de cette bande qui me fit prisonnier. Mes camarades, me croyant mort, avaient d'abord voulu les faire fusiller; mais, espérant ensuite que je vivais peut-être encore, et craignant pour moi les représailles des Hongrois, ils les avaient fait garder dans un cachot. Ces pauvres diables étaient pâles et décharnés: je reconnus l'un d'entre eux, mais j'étais trop heureux pour vouloir me venger; ils ne méritaient pas la mort, l'officier seul était coupable; j'ordonnai de les mettre en liberté. Alors ces pauvres gens se jetèrent à genoux et m'embrassèrent les pieds; puis, levant vers moi leurs yeux pleins de larmes: « Seigneur, seigneur, si vous saviez tout ce que nous avons souffert, dirent-ils d'une voix déchirante! — Mes amis, leur répondis-je, j'en sais quelque chose. » Je leur donnai de l'argent, et ordonnai qu'on les menât manger dans une auberge.

Le 15 septembre, je partis de Semlin en bateau à vapeur, et remontai la Save; j'arrivai à Graetz: long-temps on m'y avait cru mort; cependant l'on s'était efforcé d'entretenir ma mère dans l'espérance qu'elle me reverrait. D'abord, lorsque j'avais disparu, on m'avait cru noyé dans le Danube, ou tué à Palanka; l'on avait ensuite su que j'étais à Peterwardein, puis peu après que j'avais été condamné, avec mes quatre compagnons, et des gens de Neusatz, échappés à l'incendie, ayant assuré que j'étais fusillé, ma famille et mes camarades de l'armée perdirent l'espérance de me revoir. Quelques jours après mon arrivée à Graetz, je trouvai sur ma table les carreaux de la fenêtre de ma casemate: un ami, qui, après la reddition de Peterwardein, s'était fait montrer le cachot où j'avais été enfermé, les avait fait enlever, et m'envoyait ce souvenir de mes mauvais jours.

L'empereur m'ayant nommé major, j'allai à Vienne pour le remercier. Je ne l'avais pas vu depuis le temps où nos acclamations le saluaient sur les champs de bataille de l'Italie. L'empereur daigna me serrer la main avec bonté et m'adressa des paroles qui me remplirent d'enthousiasme; je fus heureux de ce que j'avais souffert, et je pensai avec orgueil à nos combats, à cette campagne de Hongrie, qui avait abouti, à travers tant de luttes pénibles, à un si glorieux dénouement.

GEORGE DE PIMODAN.

LA CLÉ D'OR.

LETTRES DE RAOUL A GEORGE.

La première partie de cette étude (1) se terminait, si le lecteur veut bien se le rappeler, par une scène qui avait pour titre *la Chambre nuptiale*. M. d'Athol, comme il venait de quitter l'appartement de Suzanne, raconta brièvement cette scène à son ami dans une première lettre que nous supprimons.

LETTRE II.

Du Chesny, 15 juin.

Me voilà à la campagne, George. Je viens, comme autrefois Jacob, garder pendant quatorze ans les troupeaux de mon beau-père, afin de conquérir Rachel.

Tu me remercies de ma confiance; elle est grande en effet. Si un autre homme que toi possédait le secret de ma nuit de noce, il faudrait qu'il l'oubliât, ou qu'il m'en fît perdre à jamais la mémoire. Avec toi-même, George, ma confiance eût peut-être hésité, si aux nobles qualités qui te sont naturelles tu ne joignais un titre spécial de foi et d'honneur, celui de la profession que tu exerces. Vous autres, militaires, je vous ai jugés autrefois avec légèreté : je m'imaginais que le cercle borné de la discipline devait peu à peu faire subir à votre front même et à votre pensée une sorte de rétrécissement. Je me trompais. Il ne fait qu'empêcher votre vie de s'égarer dans cette *flânerie* sans direction et sans but qui est le caractère commun des existences de ce temps-ci. Autant qu'il se peut, au milieu de la confusion d'idées où nous vivons, vous gardez dans leur sincérité les instincts éternels, les sentimens primitifs et vrais de notre nature. Vous restez jeunes plus long-temps, vous conservez toujours au fond de l'ame quelque chose

(1) Voyez la livraison du 1er janvier.

de l'enfantillage admirable des héros; vous êtes ce qui nous reste de meilleur, soit que l'honneur, la seule religion qui survive, obtienne parmi vous un culte plus austère, soit qu'il y ait dans le seul fait de braver librement la mort une sorte de sainteté préservatrice, soit enfin que la vieille image de la patrie, empreinte encore aux plis du drapeau, vous maintienne dans le cœur, comme sous les yeux, un des symboles les plus sacrés du devoir.

Mais surtout, mais avant tout, ce qui vous protége, ce qui vous abrite, ce qui vous sauve, c'est ce que je te disais l'autre jour, c'est la règle, c'est le joug. Tout humaine qu'est la source de cette autorité qui vous domine, il suffit que vous la reconnaissiez pour qu'elle vous soit salutaire; il suffit que votre ame et votre intelligence rendent cet hommage au principe supérieur qui a fait, jusqu'à un certain degré, de leur assujettissement une condition de leur force.

Oui, par le ciel! je t'ai tout dit; il y a un homme que j'ai laissé écouter à la porte de ma chambre nuptiale, et entendre des choses qui feraient rire les morts à mes dépens! — Hum! George!... Mais ne va pas t'y tromper : je suis aimé. On ne donne pas facilement le change à un mécréant endurci comme moi. Elle m'aime, te dis-je. En conséquence de cette petite vérité, notre aventure, si surprenante au début, est menacée d'un dénoûment prochain et trivial. J'ose te le prédire.

Il était convenu à l'avance que nous viendrions nous installer au Chesny dès le lendemain du mariage. Vers neuf heures, Mme d'Athol m'envoya en députation sa vieille fée, que je qualifierais plus volontiers de sorcière, pour me prier de passer chez elle. Je trouvai Suzanne un peu pâle, un peu incertaine, mais souriante : elle a de la vaillance, cette petite femme. Je fus courtois jusqu'à la mignardise; j'avais à réparer ma sortie brutale de la nuit. Voyant cela, on devint radieuse, et on accepta mon bras avec une gaieté d'enfant. Nous voilà descendant l'escalier comme deux tourtereaux. Notre grand-père, homme d'étiquette, nous guettait sur le palier d'honneur. Nous tombâmes dans ses bras avec effusion. Il fallut ensuite pénétrer dans le salon, où nous attendaient les débris de la noce, oncles, tantes et cousins : sottes cérémonies que les Anglais épargnent avec raison à leurs jeunes femmes. Nous fûmes accueillis par des mines mystérieuses qui se croyaient profondes. La contenance de Suzanne fut ce qu'elle devait être, tout-à-fait naturelle et sereine. On admira secrètement cette grace d'état, qui, dans les conjonctures délicates, met au front des femmes la fermeté de l'airain.

Après déjeuner, nous montâmes tous deux dans une charmante américaine, char de triomphe que j'avais glissé dans la corbeille, et où je ne m'asseyais pas toutefois en victorieux. Suzanne emmenait sa duègne, mon ennemie intime, si mon flair ne me trompe pas : moi, je remorquais Lhermite, un drôle que j'ai, et qui se pique d'être poli comme M. de Talleyrand.

Nous partîmes. Notre postillon, dans l'ardeur d'un zèle qu'il croyait admirable, s'était chamarré de rubans printaniers qui flottaient ridiculement sur toute sa personne. L'attention publique, surexcitée par ces emblèmes, nous prodigua, tout le long de la route, les témoignages d'une niaise bienveillance. Villageois et villageoises, accourant sur leurs portes, ou se montrant par-dessus les haies, échangeaient avec notre animal de postillon des regards d'intelligence, et nous régalaient ensuite d'aimables sourires. Je leur faisais de mon coin une figure terrible et imperturbable. Suzanne rendait sourires pour sourires, et jetait des sous à tous les vagabonds. L'air du temps et l'aspect de la campagne firent les frais de notre insignifiant dialogue. Une ou deux fois elle me demanda le nom des différentes espèces de cultures qui passaient sous nos yeux, et comme je répondais par un humble aveu de mon ignorance, elle s'écriait : — Comment, vrai? vous ne savez pas ce que c'est que ça? Mais c'est du froment, et ceci est de l'avoine, et ceci du colza, et ceci du lin! Après quoi elle se mettait à rire comme une pensionnaire. — Singulière femme que j'ai là!

Quand nous entrâmes dans l'avenue du Chesny, je m'avisai de lui demander, pour dire quelque chose, si le bailli n'allait point nous complimenter à notre arrivée. — Quel bailli? dit-elle, M. Jean Bailly? — Je tins bon. — A propos, repris-je en riant, je vous le ferai connaître, si vous le permettez? — Comment donc! dit-elle plus vivement... mais j'ai fort à le remercier! — Mon ami, l'esprit des femmes a naturellement une agilité, une souplesse d'évolutions, qui déconcerte notre tactique plus savante, mais moins légère. Il n'y a pas un homme qui ne leur fût inférieur dans la lutte, s'il n'était appuyé de son nom d'homme et de sa prérogative antique : *Mole suâ stat!*

Je n'avais jamais vu le Chesny que de loin. Imagine-toi une avenue comme toutes les avenues, un château comme tous les châteaux, et un parc tout autour, voilà le Chesny. — N'as-tu pas entrevu souvent du fond d'un coupé, à travers les grilles qui bordaient un des côtés de la route, quelque blanche villa perdue dans le feuillage? une pelouse devant un perron, — et sur la pelouse, dans les rayons du soleil couchant, un groupe de jolis enfans et d'élégantes jeunes femmes? — Cette vision fugitive ne te laissait-elle pas dans l'esprit une vague impression de paix et de bonheur? Ne te semblait-il pas que tu avais vu passer, comme en songe, un avenir idéal où les pures joies de la famille et le calme domestique s'encadraient à souhait dans une harmonieuse auréole? — J'ai fait ce rêve. J'en tiens maintenant tous les élémens, toute la mise en scène. Ce lieu-ci est un charmant théâtre. — Mais j'ai oublié mon rôle. — D'autres, passant devant notre avenue, rêveront de même et aussi juste.

Une foule rustique nous attendait dans la cour. Dès que nous eûmes mis pied à terre, Suzanne s'éclipsa, me laissant au milieu de mes vas-

saux, assez embarrassé de mon personnage, mais poussant hardiment à droite et à gauche de ces questions populaires à l'usage des monarques en tournée. — Elle revint presque aussitôt, coiffée d'un petit bonnet de grand'mère, qu'elle regarde sans doute comme un porte-respect de nature à m'imposer : — je ne dis pas non; mais il lui va bien. — Dans cet équipage, elle me prit le bras, et nous voilà parcourant le château de la cave au grenier, moi m'ingéniant à faire des remarques obligeantes, elle jasant sur toutes choses, ouvrant les armoires, faisant jouer les vasistas, expliquant les escaliers, démontrant les cheminées : elle avait laissé ceci, elle avait changé cela, — et le pourquoi. — Toutefois il y eut un instant de démonstration muette; ce fut quand nous en vînmes à notre aménagement personnel. Elle s'est réservé une des ailes, — l'aile gauche, — du côté du cœur. Quant à moi, je m'épanouis dans le corps de logis principal. Nous sommes voisins. — Cela est plausible.

Elle me mena ensuite aux écuries, et me planta là tout à coup pour courir à la cuisine, d'où elle revint avec un gros morceau de pain qu'elle fit manger gravement à son cheval. Elle l'appelle Soulouque : c'est un demi-sang, bon sauteur à ce qu'elle dit, mais très méchant, en ce qu'il fait le diable quand il ne la voit pas tous les jours à son heure. Soulouque fut sommé de dire si cela n'était pas vrai. Il en convint, moyennant une petite tape sur la joue.

En somme, qu'est-ce que c'est donc que cette femme-là, George? — Ah! mon ami, j'ai trop dédaigné ce secret avertissement qui, vis-à-vis de toute jeune fille, me pénétrait jadis d'une terreur prophétique! — Jamais visage de femme ne m'a troublé; mais jamais, dans un salon, je n'ai pu contempler sans une sorte de vertige cet abîme couvert de fleurs, — qu'on nomme une demoiselle. Une demoiselle! L'as-tu remarqué, et n'en as-tu pas frémi?... Elles se ressemblent toutes! — Celles qui ont de l'esprit et celles qui n'en ont pas, celles qui pensent et celles qui végètent, celles qui ont du cœur et celles qui ne valent rien... elles se ressemblent toutes! Les diversités infinies d'humeur, d'intelligence, de sentimens que la nature a répandues entre elles, se fondent et disparaissent dans une teinte uniforme de béate innocence et de pudeur officielle. — Ce qu'elles savent et ce qu'elles ignorent, ce qu'elles se disent dans leurs impénétrables chuchotemens, ce qu'elles s'avouent et ce qu'elles se cachent, aucun homme ne le sait! — Si un instinct fatal ne nous poussait, George, qui de nous oserait jamais sonder ce mystère formidable et livrer aussi aveuglément sa vie à l'inconnu? Songe donc! cette effigie monotone, à peine installée sous ton toit, la voilà qui prend soudain, à tes yeux effarés, une existence individuelle, un caractère, une volonté : cette plante, si long-temps comprimée, se déploie tout à coup avec une effrayante énergie dans mille directions imprévues. Cette urne scellée que tu as introduite dans ta

maison, — elle s'ouvre, elle éclate, et il en sort, — quoi? La paix ou la guerre, — peut-être le bonheur, peut-être la misère et la honte. Si tu as épousé un ange ou un monstre, tu le sais enfin, mais un peu tard.

Je n'irai pas jusqu'à dire que Suzanne figurât dans la banalité la plus effacée de cette discrète catégorie; mais les nuances légères, qui la pouvaient faire distinguer parmi ses jeunes complices, donnaient-elles la moindre idée de ce caractère à faces multiples, qui, sous l'ombre du voile virginal, s'était armé de toutes pièces, comme un guerrier sous sa tente? — Ai-je pour femme, à l'heure qu'il est, une lionne irritée ou une colombe plaintive, une créature d'une corruption précoce ou d'une exquise vertu, une grande coquette ou une petite fille, une propriétaire ou un bas-bleu? — Je me le demande.

Roulant silencieusement dans ma tête ce torrent d'énigmes funestes, je dînai de grand appétit, car, — écoute-moi ici, George, comme si tu écoutais Salomon, — il n'y a point de crise dans la vie qui doive faire négliger à l'homme son premier devoir envers lui-même, qui est de se nourrir. Loin de là. Plus les circonstances sont graves, plus, à mon avis, il est obligatoire pour le sage de se sustenter essentiellement. Outre qu'on réfléchit en mangeant, on réfléchit mieux quand on a mangé. On peut commettre des crimes après dîner : on ne commet de fautes qu'à jeun.

Ces principes ne semblèrent pas étrangers à Mme d'Athol. Je lui reprocherai cependant de confondre les filets de sole avec le blanc de volaille. Il y a là-dedans un peu de myopie sans doute; mais il y a aussi de l'indélicatesse.

— Fumez-vous à cheval, Raoul? — Ceci fut dit comme nous sortions de table.

— A cheval comme à pied, madame, et en bateau également, mais jamais devant les femmes.

— Je vous prie de faire exception en ma faveur et de dire qu'on m'amène Soulouque.

Elle revint au bout de dix minutes avec une amazone d'une certaine couleur sombre et fauve à la fois, un petit col bleu, un chapeau de collégien et des gants de mousquetaire. — Hop! partons! et là-dessus un galop désordonné à travers les vieux bois qui prolongent le parc. J'avais conçu une opinion médiocre de ses talens équestres, attendu qu'elle avait toujours refusé de m'en offrir le spécimen; mais c'était encore de la coquetterie, ou je ne sais quoi, car elle monte bien, et, pour être juste, elle a généralement à tout ce qu'elle fait une sorte de grace enfantine.

Je ne fus pas aussi content de Soulouque. Il faut te dire que le bois a l'avantage d'être coupé en deux par une rivière peu large, mais profondément encaissée. Dans l'intérêt du pittoresque, on a choisi le point le plus escarpé de ses bords pour y jeter un pont peint en blanc et garni de hauts parapets à claire voie. Je pense même qu'on aura creusé

de main d'homme au-dessous du pont, afin de précipiter le cours du torrent et d'en accroître la sauvagerie. La vérité est que l'œil plonge de là dans un véritable gouffre en cascade qui fait un vacarme de l'autre monde. — Nous allions le pas, et j'étais demeuré un peu en arrière; mais, voyant Soulouque qui minaudait et dressait les oreilles aux abords du pont, je me rapprochai au petit galop. Soulouque s'était décidé et s'engageait, la tête basse, sur le plancher du pont : tout à coup le démon fait une demi-volte rapide et se cabre violemment de sa hauteur en lançant ses deux pieds de devant par-dessus la rampe du parapet, puis il reste en équilibre dans cette attitude héroïque, comme prêt à se poser dans l'abîme. — J'arrivais alors dans un état d'esprit fort misérable. — N'approchez pas! n'approchez pas! me cria Suzanne, vous voyez bien qu'il a peur! — et la voilà qui prêche à demi-voix cette infâme bête en la caressant comme un mouton. — Cela dura une demi-minute, après quoi l'intéressant Soulouque compléta sa volte et vint retomber sur ses pattes en face de moi. — J'espère que vous vendrez cette brute! dis-je avec une certaine vivacité. — Oh! non, je vous en prie... Il a eu peur, ce pauvre Soulouque... il n'a pas été en Afrique, lui!... mais je vous assure qu'il suffit de lui faire sentir l'obstacle... tenez, vous allez voir maintenant... — et elle tournait bride. — Suzanne! m'écriai-je en faisant sonner les cordes les plus impérieuses de ma voix. Mais déjà Suzanne avait franchi le pont au galop. — Il ne me restait qu'à la suivre, cher ami. Je la suivis.

La nuit tombait quand nous rentrâmes. Le petit bonnet de grand'mère reparut à l'horizon. Je le priai de me jouer une valse. Il en joua deux avec assez de verve. — Adossé contre l'appui d'une des fenêtres qu'on avait ouvertes toutes grandes à cause de la chaleur de la soirée, je marquais la mesure d'un air entendu et satisfait. — Comme il est reconnu que le soir amollit les ames, et comme il est tout aussi bien reconnu que je suis un fat, j'avais fixé à l'heure où nous étions le moment d'une faiblesse, d'un attendrissement inévitable, qui devait délivrer deux personnes du poids d'une situation fausse. J'eus tout lieu de me croire bon prophète, car, pendant qu'on semblait chercher d'une main nonchalante les notes à demi oubliées d'une troisième valse, je vis le petit bonnet s'incliner légèrement, puis la main demeurer immobile sur le clavier. Le bruit d'une respiration oppressée, d'un soupir ou d'un sanglot caressa mon oreille. Je m'approchai doucement, et, modulant ma voix sur un ton délicat et protecteur à la fois : — Suzanne, dis-je, vous pleurez! — Point de réponse. Je m'approche encore... Tu as compris surabondamment, George, qu'elle dormait.

Je ne me pardonnerai jamais le mouvement d'humeur qui me fit alors repousser bruyamment un des bougeoirs du piano. Elle fut aussitôt sur pied, me regardant d'un air à désarmer un tigre; mais les tigres n'ont point d'amour-propre. — Vous alliez vous incendier, ma

chère! lui dis-je très sèchement. — Mon Dieu ! que je suis honteuse ! — murmura-t-elle. Y a-t-il long-temps ?... je vous avoue que je tombe de sommeil. — Je vous avoue que je vous crois. — Je vis à sa mine qu'elle était incertaine si elle devait rire ou pleurer, et, ne me souciant point qu'elle se décidât, je me hâtai d'ajouter quelques mots sur les fatigues de la journée; puis, allumant une bougie avec indifférence, je lui offris mon bras (à ma femme). Elle le prit sans difficulté; mais au bout de douze ou quinze marches, elle le quitta de même, me fit une belle révérence, et disparut dans son aile (gauche). Quant à moi, je pris à loisir possession de mon superbe appartement, où je trouvai Lhermite, que je mis à la porte.

Écoute : elle aura beau faire; il y a une chose qu'elle ne m'ôtera pas de l'esprit : — elle m'aime.

P. S. Trouveras-tu singulier ou offensant que je te prie de ne pas venir au Chesny avant que cette histoire ait pris une tournure déterminée? — Tu es le plus honnête homme que je connaisse; tu es le seul à qui je puisse aujourd'hui donner sans sourire le nom d'ami; mais toi-même, George, penses-tu être d'une solidité à toute épreuve? Ne conçois-tu aucune combinaison de circonstances qui puisse réduire la plus ferme loyauté à se souvenir qu'elle est humaine et qu'elle est mortelle? Si tu ne crains pas de répondre à cette question, jamais je n'aurai mieux jugé de l'étendue de ta bonne foi ou de tes illusions.

III.

Du Chesny, 25 juin.

Tout bonnement! — c'est ce que j'ai voulu dire. — Si, dans cet âge vertueux où nous vivons, on ne peut plus faire allusion à la fragilité de l'amour et à celle de l'amitié sans passer pour un novateur audacieux et pour un pandour, à la bonne heure; mais je dis, moi, et je crois n'outrager personne, que mon arme la plus fidèle peut me traverser la poitrine, si j'ai l'enfantillage d'en attiser la flamme de mon âtre. Je dis qu'il ne faut jamais laisser l'ombre d'une femme se glisser entre un ami et soi. Sans doute je suis un vilain, une ame sans candeur, un cœur momifié; mais quoi? cela empêche-t-il la vérité sainte de trôner dans son auguste splendeur? Cela empêche-t-il que ta maîtresse ne te trompe, et que si tu en veux la preuve, tu ne la doives chercher généralement dans la poche de ton meilleur ami? — Plus un ami est chose rare et précieuse, plus il y a de folie à le commettre dans une de ces luttes redoutables où l'on voit ployer les ames les plus fières comme l'acier au feu. J'ai vu succomber au vertige fatal de cette combinaison si commune des hommes inaccessibles à toute autre tentation mortelle.

Voilà la règle. Je ne la sais que parce qu'on me l'a apprise. Maintenant ai-je dit que ton amitié, mise à cette épreuve, dût être vaincue? Point. Je t'ai demandé si tu le pensais. Tu me dis non. C'est bien. Je te crois.

Sais-tu la singularité qui m'arrive? — Je m'ennuie. Le piquant de ma situation s'émousse; ma couronne d'épines tourne au bonnet de nuit. Pour qu'une plaisanterie conservât son sel pendant dix jours pleins, il la faudrait excellente, et celle-ci ne l'est pas. Je m'étais attendu fort naturellement que Suzanne s'appliquerait sans délai à me donner de la jalousie : c'est une manœuvre de l'âge d'or que le simple bon sens indiquait; mais rien de semblable. On dirait que Mme d'Athol a trouvé dans le mariage, tel qu'elle l'entend, le dernier terme de la félicité humaine et le but final de son existence. Soit.

Toutefois je ne puis voir sans impatience qu'on ait fait si grand bruit et poussé de si fortes clameurs pour en demeurer là. J'avais apprécié ce qu'il y avait de légitime au fond de sa colère, d'imposant même dans ses reproches. Si l'action eût répondu à la parole, si cette jeune femme eût hardiment, — à ma barbe, — entamé la pratique de ses imaginations, je n'aurais pas été du moins sans rendre justice à la logique et à la vigueur de ce caractère; mais une scène, des pleurs, des phrases, et au bout — rien! Ce n'est plus qu'une bouderie d'enfant et un entêtement sans portée!

Quand je la vois dans son fauteuil, poussant avec calme et méthode son aiguille à broder, l'air tranquille comme une sainte dans sa niche, le teint frais comme un chérubin dans sa gloire, — je sens que je la prendrais en haine, si j'étais encore capable d'une passion. — Que veux-tu que je te dise de notre vie? C'est un tissu d'or et de soie avec des agrémens champêtres. Que prétends-tu que je te raconte, George? On ne raconte pas le sommeil de l'innocence. — Je vais m'acheter une flûte, un chalumeau, et en incommoder le voisinage. Voilà ce que je médite. — Aussi bien ne me manque-t-il rien désormais, si j'en excepte la houlette, pour jouer au naturel le rôle de pasteur. Tu sauras que cette propriété est divisée en un assez grand nombre de fermes. Suzanne ne m'a point fait grâce d'une prairie ni d'une étable. Bêtes à cornes, bêtes à laine et autres ont défilé sans interruption devant moi pendant dix jours, je pourrais ajouter pendant dix nuits, — car j'en rêvais, le diable m'emporte! Il me semblait que j'étais l'arche de Noé et que j'engloutissais dans mes flancs élargis tous les échantillons de la nature animale. — Leurs races diverses, leurs mœurs domestiques, leurs délicates habitudes, — je n'ignore plus de rien, mon cher. — Est-ce de la part de Mme d'Athol une secrète gageure de pousser à bout ma courtoisie? Est-ce une vengeance?... Quand elle m'interrogea sur l'étendue de mes connaissance en fait de vaches et de moutons, il est

vrai que j'eus le tort de lui répondre par cet apologue impétueux : On demandait à un ancien cannibale qui s'était converti, et qui était reçu dans le monde, s'il avait connu jadis un missionnaire nommé le père Lheureux : On ne peut davantage, dit-il, j'en ai mangé.

En guise d'intermède, nous poussons dans les colombiers des alentours des visites — qu'on nous rend pour nous achever. Je confesse que la quiétude de Suzanne me paraît mieux justifiée, à mesure que le personnel indigène se développe sous mes yeux. C'est un spectacle qui calme les sens. — Je suis encore, pour être juste, l'homme le mieux vêtu de la contrée, et celui dont l'apparence est la moins hostile à l'idée qu'on se fait d'un héros de roman. Il faudra bien qu'elle en prenne son parti.

Je venais de fermer ma lettre et de me jeter sur un large divan qui fait, à mon avis, l'ornement principal de ma bibliothèque, et où j'attends la mort pendant les entr'actes, lorsque deux coups frappés à ma porte m'ont remis brusquement sur pied. La porte s'est entr'ouverte, et j'ai vu poindre une tête blonde comme les blés; puis un regard inquiet et presque coupable a glissé sur le mien, et une voix, qui n'était point assurée, m'a dit : — Vous êtes occupé?

C'était la première fois qu'on violait les limites de mon apanage. L'exhaussement subit de mes sourcils et la stupeur un peu affectée de ma pantomime ont fait monter jusqu'au front de la jeune indiscrète les nuances les plus vives de l'aurore.

— Occupé, non... Ébloui, je ne dis pas!

— Est-ce que vous voulez bien m'accorder une audience?

— Madame!

— Est-ce que vous voulez bien m'attendre un petit quart d'heure?

— Madame! — Et elle est partie. — Au diantre ce petit quart d'heure! il gâte tout; mais j'en profite pour te faire part de ce prodigieux incident. Ma vie s'est rapetissée à de si minces proportions, qu'un grain de sable y tient la place d'une montagne. — Je comprends Pélisson. — Paix, George! la voici.

Elle est rentrée portant à grand'peine sous son bras un échafaudage pyramidal de paperasses verdâtres. Elle l'a déposé sur mon bureau, et il s'en est élevé un nuage de poussière qui avait une odeur de sépulcre. — Eh! mon Dieu! ai-je dit, — qu'est-ce que c'est que tout ça? On dirait les mémoires de saint Bonaventure! — On se tromperait, m'a-t-elle répondu en s'asseyant solennellement. Ce sont des titres, des baux, des quittances, et enfin toutes les pièces relatives aux cinq fermes dont se compose notre propriété du Chesny, — y compris les deux moulins.

Mon cher grand-père, qui prétendait s'être usé la vue sur ces manuscrits, ne les a pas même époussetés, à ce que je vois. Fi! que c'est sale, et elle frappait ses deux petites mains l'une contre l'autre avec une moue d'horreur. — Il faudrait bien, a-t-elle ajouté, mettre un peu d'ordre dans tout cela. — Pardon, mon enfant... mais si les fermiers paient et si les moulins tournent, il me semble que tout est dans le meilleur ordre possible.

Elle m'a regardé dans les yeux avec un air d'étonnement qui n'était point sans une nuance de dédain. Comment! s'est-elle écriée, vous croyez que cela va tout seul, comme ça?... Vous êtes encore bien de votre Paris, par exemple!... Et qui est-ce donc qui administre votre fortune à vous, sans indiscrétion?

— Mais c'est mon notaire d'abord, et ensuite une espèce d'intendant à qui je vais me hâter d'expédier ces ordures-ci.

— Voilà justement à quoi je m'oppose, monsieur. Si vous avez une répugnance invincible à débrouiller ces affaires et à en suivre le courant, je vous demanderai la permission de m'en charger, quoique j'aie beaucoup à apprendre pour en être capable.

— Et moi donc, ma pauvre enfant! Mais ne puis-je connaître la loi fatale qui nous impose à l'un ou à l'autre cette corvée sans gloire comme sans profit?

Là-dessus l'enfant a commencé une longue histoire dans laquelle j'ai entrevu, à travers mille précautions de pudeur filiale, que feu mon beau-père, le général du Chesny, était comme qui dirait un pendard. Il s'était donné corps et ame à un fripon d'intendant qui lui prêtait à gros intérêts le revenu de ses propres terres, d'où il résulta qu'un matin on eut l'humiliation de voir de pâles faces d'huissiers s'introduire dans l'hôtel du général. Il possédait alors, outre son hôtel de Paris et le Chesny, deux terres en Normandie; mais, grace au savoir-faire de l'intendant, tout cela se trouva, à un jour donné, si bien grevé et surchargé d'hypothèques, qu'à première vue il sembla qu'on n'en tirerait pas une maille, les dettes payées. Ce brave général ne parlait plus que de se faire sauter la cervelle, et, bien entendu, il en parlait surtout à sa femme, qu'il avait ruinée. Mme du Chesny parvint toutefois à calmer l'ardeur homicide de son mari : elle l'emmena, écumant de colère, dans ce château où nous sommes, après avoir vendu l'hôtel et les deux terres de Normandie, pour faire la part du feu. Mon beau-père (*in partibus*, grace au ciel!) cria qu'on l'assassinait, et qu'on voulait sans doute le réduire à l'hôpital. Elle le laissa geindre et tempêter, fort heureuse de n'être point battue. Au bout d'une dizaine d'années, à force d'industrie patiente, de secrète économie et de génie féminin, elle avait reconquis le domaine du Chesny dans son intégrité la plus liquide : elle avait sauvé l'honneur de la famille, et vingt mille francs de rente par-dessus le marché. Comme elle achevait son œuvre, elle

mourut, quinze jours après la naissance de Suzanne.— Pauvre femme! hein, George?

Quant au général, il serait encore, à l'heure où je te parle, plein de joie et de santé, s'il ne se fût cassé la tête en tombant de cheval. Il est superflu de te dire qu'il avait passé pour un des beaux hommes de son temps... Ma théorie sur les militaires n'est point ébranlée par les déplorables exceptions dont ce personnage est le type.

Quoi qu'il en soit, Mme du Chesny mourante légua sa rancune contre les intendans à sa fille par l'intermédiaire d'une vieille domestique favorite qui s'est acquittée fidèlement de sa mission. Jusqu'à son mariage, Suzanne avait laissé naturellement le soin de ses intérêts entre les mains de son grand-père et tuteur. Tu as vu ce gracieux vieillard : c'est un enfant dont les cheveux ont blanchi par accident; c'est une sensibilité vive et facile qui s'agite sur un fonds d'égoïsme inaltérable, une activité toujours affairée qui n'est que de l'inconsistance, un esprit lumineux et mobile comme un feu follet, traversant tout et ne posant sur rien. Il porte un habit bleu à boutons d'or, avec un soupçon de poudre sur le collet. Excellent convive, mais tuteur médiocre, il semble avoir rempli ses devoirs à l'égard de sa pupille avec la légèreté qu'il apporte à toutes choses, sauf au gouvernement de son office. Bref il s'est contenté de recevoir l'argent des fermiers à des échéances quelconques, et de leur donner des quittances illisibles. Nous sommes tout-à-fait d'accord, Suzanne et moi, pour accepter aveuglément les comptes approximatifs de ce papillon septuagénaire; mais il paraît urgent à Mme d'Athol d'éclaircir le vague inquiétant où flotte le noyau de sa fortune.

Tel est le travail spirituel dont elle m'a embâté. J'y suis fort propre assurément, autant qu'un Turc à prêcher l'Évangile; mais le moyen, je te prie, de laisser ce fardeau retomber sur les épaules de Suzanne?

Me voilà bien, George, mon enfant. Et si tu te figures qu'elle s'en tiendra là, nenni. Quand elle m'a quitté, me laissant tête-à-tête avec les mémoires de saint Bonaventure, j'ai vu rayonner dans ses yeux un éclair de satisfaction infernale. Ourdit-elle, dans le secret de son ame, quelque trame vengeresse dont elle vient de serrer le premier nœud? ou cherche-t-elle simplement, à défaut d'autres émotions, le plaisir, si cher à son sexe, de jouer avec la force, d'usurper l'empire et de mettre la quenouille aux mains d'Hercule? — Ses moulins! quand j'y songe! Allons, tant qu'elle n'exigera pas que j'y porte la farine, je n'ai rien à dire. Bonsoir, commandant.

IV.

Le Chesny, 10 juillet.

Je trouve à peine, mon George, le temps de t'écrire. De bonne foi, je m'étais imaginé, avec l'innocence de la ville, que quelques heures me

suffiraient à parfaire la tâche que je m'étais laissé imposer; mais toutes ces affaires de fermages et de moulinages m'étaient, dans leur détail, si complétement étrangères, que j'ai dû, pour éviter la honte d'une abdication, me livrer à un apprentissage qui est loin d'être terminé. J'y ai mis de la fureur, de la rage : j'ai lu les cinq volumes de la *Nouvelle Maison Rustique* avec vignettes; j'ai refait en partie mon cours de droit; j'ai mandé le notaire du bourg à plusieurs reprises et lui ai parlé sa langue épouvantable. Que n'ai-je pas fait! Dieu du ciel! j'ai poussé jusque chez Jean Bailly, afin de consulter ce prudent laboureur, mon compère. — Le plus pressant était de savoir à quoi s'en tenir sur les redevances actuelles de chaque bail. J'ai déjà atteint ce point. Un de nos cinq fermiers est décidément un voleur, que je crois traiter généreusement en le mettant dehors. Il va donc me rester une ferme vacante à surveiller. Joins à cela les réparations, les coupes d'arbres, les chemins à remettre en état, les moulins qui ne tournent plus par malice et faute d'eau, enfin un monde de drôleries réjouissantes.

Te dirai-je, George, qu'après avoir commencé par rugir dans ma moustache, j'ai pris peu à peu un goût mélancolique à mon ignoble labeur? Il en est ainsi. L'énorme ennui de cette besogne n'équivaut pas encore au poids de mon désœuvrement. — Et puis, mon ami, sous l'écorce du travail le plus grossier, le plus ingrat, la nature, ou Dieu si tu veux, a caché un fruit d'une saveur mystérieuse, que le pauvre connaît mieux que nous. C'est le sentiment vague et doux d'un instinct contenté et d'une loi accomplie. A part même toute application, l'activité pure nous calme et nous réjouit, parce qu'elle nous fait rentrer, si peu que ce soit, dans l'ordre véritable de notre destinée, dans l'harmonie des choses. — Ce castor qui, dans l'enceinte de sa cage, poursuivait son architecture inutile n'était pas un sot, non! — Si Dieu me prête vie, je compte imiter ce sage Mohican dans la sphère de mes moyens. Si j'achève jamais ma tâche présente, je ferai des paniers de jonc ou des ouvrages de tapisserie, ou j'irai sculpter un pupitre à l'assemblée législative, je ne saurais préciser; mais je m'occuperai régulièrement, comme régulièrement je dîne, l'instinct du travail me paraissant aussi évident et aussi impérieux chez l'homme que celui de la faim.

Si donc Mme d'Athol cédait à une pensée de vengeance en attelant le vieux lion captif à une charrue de village, son but est manqué. Je goûte au contraire une sorte de bien-être relatif; mais ce n'est pas le bonheur, comme tu penses, ce n'est pas même l'insouciance. Quoique j'aie cessé de t'en parler, George, tu peux croire que le caractère original de ma situation intime ne laisse point de me revenir fréquemment à l'esprit sous de fâcheuses couleurs. Un homme qui joue vis-à-vis d'une femme un rôle — non classé, et inqualifiable comme est le mien, — à moins qu'il n'en soit arrivé à brouter l'herbe des campagnes,

ne peut jouir d'une sérénité parfaite. Ce n'est pas que mon cœur ait discontinué d'être le plus paisible des cœurs; mais il y a là quelque chose de ridicule, — tranchons le mot.

Au surplus, commandant, Mme d'Athol a des façons divines à mon égard. Il n'est pas d'attentions distinguées qu'elle ne sème sur mes pas et dont elle ne jonche mon assiette. Nous nous voyons peu; mais, quand nous nous voyons, ce sont des procédés et des cérémonies qui font du Chesny un petit Versailles. — Et des mots ravissans! — Comme vous voilà délicieuse ce matin!... ou, si c'est le soir : — Comme vous voilà délicieuse ce soir! — Enfin tous les trésors de la conversation.

Je m'étais trompé : il y a dans le pays trois jeunes gens passablement vêtus, cavaliers intrépides, bons valseurs, et qui mettent des roses à leur boutonnière. On les appelle : Ces messieurs. Mesdemoiselles leurs sœurs ont conçu, à ce qu'il paraît, beaucoup d'affection pour Suzanne, car elles chargent huit fois la semaine messieurs leurs frères de lui apporter des petits messages, des dessins de broderies, de la musique, et toutes les fanfreluches perfides qui ont cours dans ce commerce interlope.

Hier, dans la journée, Suzanne, en toilette de bergère, brodait sur sa causeuse gris perle, devant la fenêtre ouverte de son boudoir. Je revenais, moi, des champs... Je passai brusquement la tête par la fenêtre du boudoir, et : — Bonjour, madame! — Elle tressaillit, et m'honora aussitôt d'une grande révérence en manière de plongeon à travers le parquet : — Eh! mon Dieu! dit-elle en se rasseyant, comme vous voilà fait! Il y a donc beaucoup de poussière? — Ce n'est pas de la poussière, madame, c'est de la farine, sauf votre respect. — C'est pourtant vrai, reprit-elle en fixant sur ma personne ses grands yeux étonnés; vous en avez jusque dans les cheveux! — Et, par un mouvement d'une vivacité naturelle, elle se leva en étendant une main vers moi, comme pour me rendre le petit service que mon état semblait réclamer; mais cette privauté lui parut sans doute, à la réflexion, dépasser les bornes qu'elle s'est prescrites, car tout à coup elle rougit, et retomba un peu interdite sur sa causeuse. Il est certain qu'elle est jolie, surtout par une sorte de désinvolture décente qui lui est particulière.

Après une pause : — Et votre roman, mon enfant? — repris-je tout doucement. Je vis l'aiguille à broderie frissonner comme une aiguille aimantée. — Oh! mon Dieu! dit Suzanne, vous êtes donc bien pressé? — Moi pas : je l'attends. — Comme elle prononçait ce mot, un bruit de cavalcade se fit entendre derrière moi : c'étaient les trois jeunes gens du pays qui débouchaient de l'avenue, tous trois de front en bataille, piaffant à l'envi et saluant à tour de bras. Après les avoir constatés, je me retournai vivement et regardai Suzanne avec un demi-sourire. Elle rougit encore, et secoua rapidement la tête à plusieurs reprises. Cela voulait dire apparemment : — Leur nombre fait votre force.

Singulier caractère de femme après tout! Si je n'avais toujours présente à l'esprit cette scène orageuse de ma veillée nuptiale, si cette explosion de paroles amères, violentes, passionnées, ne retentissait encore à mon oreille, je n'imaginerais jamais que la foudre puisse résider dans ce sein d'enfant, que cette surface limpide et riante puisse recéler l'arsenal bouillonnant des tempêtes, — des naufrages peut-être! — George, voici sa vie : le matin, je la vois de mes fenêtres voyager dans la rosée, de parterre en parterre, d'arbre en arbre, coupant, taillant, arrachant des fleurs, des branchages, des fagots de toutes couleurs, qu'elle apporte ensuite par brassées dans son boudoir et dans son salon. La grande affaire alors, c'est d'introduire tout cela, selon certaines lois d'harmonie, dans les vases, dans les jardinières, et généralement dans toutes les poteries que peut contenir le château. Quand elle a réussi à son gré avec le concours de l'inévitable Jeannette (cette vieille me déplaît), elle s'installe au sein de son bocage artificiel, et de là, comme la reine des fleurs, elle donne à chacun les instructions de la journée. — Après le déjeuner, vite, qu'on amène Soulouque : elle part avec moi ou sans moi. Au bout d'une heure : hop! hop! la voilà qui revient; tout en tremble. — Allons! allons! où est mon aiguille? ma broderie? mon dé? ma robe?... (car elle fait ses robes quelquefois, je ne sais trop pourquoi, si ce n'est qu'il faut toujours qu'elle fasse quelque chose, et que le monde finirait sans doute, si elle se croisait les bras une seule minute). — Je la surpris même, l'autre jour, taillant une veste d'enfant d'un drap grossier; je ne sais pour qui diable c'était. Ajoute à cela les visites, qui abondent, surtout le soir, la musique, les pratiques religieuses, et enfin des conférences fréquentes et prolongées avec un personnage qui est jusqu'à présent mon seul rival sérieux.

C'est à savoir le curé du bourg, qui a baptisé Suzanne, et qui n'en est pas encore mort. La simplicité de ce bonhomme est extrême. Il dîne avec nous le dimanche, et nous conte des anecdotes, fort plaisantes probablement, car il en rit comme un bienheureux, et Suzanne s'en pâme. Elle s'enferme avec lui pendant des heures, et je le vois sortir ensuite d'un air important, avec une liasse de papiers sous le bras. Je pense qu'il y a des orphelins sous roche.

Je ne puis aimer cette enfant, je ne puis aimer; mais, par le Dieu vivant! — quoique inconnu, — si tout ceci n'est pas une comédie, si elle a vraiment conçu l'intrépide dessein d'éteindre les feux de son ame dans la dévotion et de répandre dans le sein de la charité toute la passion de sa jeunesse, je ne suis point descendu si bas, que je ne puisse l'admirer, — l'estimer profondément. Elle tente l'impossible. N'importe! je me souviendrai qu'elle l'avait entrepris. Adieu.

P. S. — J'allais oublier une découverte que j'ai faite, et à l'intérêt de laquelle tu n'es pas étranger. J'étais allé, comme je te l'ai dit, con-

sulter Jean Bailly, le flambeau de la contrée. Je m'apprêtais à repartir, ayant passé trois heures en sa docte compagnie et commençant à me croire changé en bœuf, quand il me déclara qu'il avait à me montrer quelque chose... mais là quelque chose... *Espérez un brin!* — Et il appela à haute voix, en levant le nez vers une des fenêtres de la ferme : — Hé! garçon! descends un peu, sans te commander! — Le garçon descendit, et j'eus peine à retenir un cri d'étonnement en apercevant un jeune homme qui, au premier abord, me parut être toi-même, George. Il portait l'uniforme de ton corps et de ton grade, ce qui sans doute aida beaucoup à l'illusion; cependant c'est ta taille, ta coupe de visage, ton geste, tes yeux, tout cela affaibli et allangui par une apparence maladive et une pâleur de mauvais augure. Il est depuis un mois chez son oncle Jean Bailly. A la suite d'une blessure reçue en Afrique, sa poitrine s'était engagée; je crois qu'il couche dans une étable par hygiène. — Il n'est pas de ton bataillon, et ne te connaît que de nom. J'ai mis à sa disposition mon parc et mes chevaux. Il a refusé les chevaux et accepté le parc. Je lui ai indiqué une clôture aisée à franchir, afin de lui épargner le grand tour. Nous le voyons de temps à autre. Sa conversation me plaît, quoiqu'un peu enthousiaste. Il t'a encore volé cela. Suzanne épuise son éloquence à lui prouver qu'il prend à vue d'œil un embonpoint affligeant; puis elle le plaisante sur son étable, et bref elle le renvoie toujours plus gaillard qu'il n'est venu. Pauvre diable! — Suzanne l'avait aperçu à l'église, m'a-t-elle dit, et avait été frappée comme moi de sa ressemblance avec M. George de Vernon; seulement M. George est mieux, dit encore Suzanne, parce qu'il a une balafre. — Bonsoir, Balafré.

V.

27 juillet, le Chesny.

Vive la joie, George, mes foins sont rentrés! — Quoi! tous? — Oui, tous! — J'entends ceux de ma ferme vacante, car les autres ne me regardent pas. — Et quels foins, mon camarade! fleurant comme baume. — Soulouque, qui s'y connaît, ne veut plus entendre parler que de mes foins. — Le drôle! je le crois bien!... C'est le pré de bas, comme tu penses, que nous avons fauché en dernier, à cause du voisinage de la rivière... Quant au pré de haut et au clos de la mare... enfin ils sont rentrés, cher ami... que veux-tu de plus?

Mes deux moulins retournent si bel et si bien, que, ma foi, j'en fais bâtir un troisième.

Voilà pour le dehors. Au dedans, je prolonge quelquefois mes écritures fort avant dans la nuit. Je classe, je collationne, je résume, et je fonds peu à peu dans un registre in-folio la substance de toutes les pa-

perasses que Suzanne m'a remises. Dans ces veilles et dans ma solitude, il me vient à l'esprit certaines réflexions qui m'étonnent de ma part. — George, il est clair que l'oisiveté n'est pas seulement un mauvais calcul d'égoïsme, c'est aussi une ignominie. Une vie toute personnelle, comme a été la mienne, une existence qui s'isole et se concentre en soi, refusant de saisir le moindre bout de câble, et d'aider, selon sa force, à la manœuvre humaine, est une existence hors la loi providentielle; elle usurpe sa place au soleil : si la terre était juste, elle la rejetterait de sa surface, et ne lui prêterait même pas la largeur d'une tombe. — Ce n'est pas, crois-moi, sans une honte secrète que j'assiste, spectateur inutile, aux luttes où mon siècle et mon pays se débattent laborieusement; mais où porter la main? où est le vrai péril? de quel côté penche le monde? Ah! qu'une foi, qu'une conviction se dégage de ma pensée désormais plus rassise, et la seconde moitié de ma vie peut encore racheter la première. — En attendant, si je puis faire pousser sur ce coin de terre un épi de plus, ne dût-il nourrir que les oiseaux du ciel, ma conscience sera plus tranquille.

— Et Suzanne? — Je ne sais trop. Sa vie n'a pas sensiblement changé. Malgré les attaques acharnées des trois mousquetaires, ils viennent ensemble trop souvent pour que j'en prenne ombrage. — Je remarque bien, matin et soir, des excursions inexpliquées dans la compagnie suspecte de bonne Jeannette; mais le vieux linge et les petites vestes neuves qu'on emporte en paquet prêtent une innocente physionomie à ces allures romanesques.

Hier soir, vers huit heures, un orage effroyable fondit sur le pays. C'est précisément l'heure où nous avons coutume d'être envahis par le voisinage, car jusqu'ici le triste tête-à-tête de notre première soirée ne s'était point renouvelé. Soit hasard, soit combinaison préméditée, il y a toujours quelque réunion au château ou chez une amie. — Pour cette fois, la violence de l'orage nous condamnait à la réclusion et à la solitude. Cette idée semblait préoccuper Suzanne, qui, le visage collé contre une fenêtre, battait sur les vitres une marche inédite, tandis que je feuilletais un album dont toutes les pages sont d'une entière blancheur, Dieu merci! — On apporta les lampes. Suzanne se retourna résolûment, et, roulant avec fracas son fauteuil devant son guéridon, elle prit son ouvrage. Là-dessus, je me levai, et me rapprochai de la porte, lentement, peu à peu, flairant les jardinières et les vases qui jalonnaient ma route, afin de donner à ma fuite l'apparence d'une insouciante retraite. — Si vous vouliez travailler dans le boudoir, dit Suzanne en se levant à demi, je serais tout aussi bien chez moi, là-haut, je vous assure.

— S'il est absolument nécessaire qu'un de nous deux s'exile là-haut, madame, permettez que ce soit moi.

— Mon Dieu! c'est qu'il y a des gens qui ne peuvent travailler... écrire en compagnie.

Je répliquai comme il convenait, et, après quelques passes courtoises, je fis descendre mon gros registre; nous nous établîmes, lui et moi, sur une belle table à incrustations de cuivre, en face du guéridon. — Hon! George!

Cependant le tonnerre ébranlait le château de ses coups répétés : le vent et la pluie battaient les fenêtres. A chaque grondement et à chaque rafale, nous levions la tête simultanément, Mme d'Athol et moi, nous renvoyant un sourire avec une moue des lèvres, comme pour dire : Oh! oh! vraiment, cela devient sérieux.

Elle eut besoin de je ne sais quel objet oublié sur la causeuse, à l'autre bout du salon. En retournant à sa place, elle s'arrêta une seconde derrière ma chaise, et je sentis qu'elle se penchait légèrement au-dessus de moi comme une branche qui ploie sous ses fleurs. Par bonheur, mon gros registre se trouvait ouvert à sa page la mieux ordonnée, à son verso le plus glorieux... Vanité! j'en fus ravi.

Les instans s'écoulèrent. Tantôt je l'interrogeais sur la destination finale du lambeau d'étoffe dont son dé mignon égalisait les plis, tantôt elle me demandait des nouvelles de la moisson ou de quelque génisse favorite; puis nous passions à une discussion approfondie sur le génie de Meyerbeer comparé au brio de Rossini, et de là à la théorie des paratonnerres.

Comme il arrive, nous n'avions parlé l'un et l'autre que pour conquérir le droit de nous taire. Dès que le silence eut cessé d'être une gêne, nous le laissâmes régner. Fatigué des courses de la journée, j'avais peine à suivre le fil épais de mon travail : l'odeur concentrée des fleurs et de la verdure me faisait monter au cerveau je ne sais quel trouble étrange, qu'exaltait sans doute encore l'influence secrète de l'orage. J'éprouvais, il me semble, le malaise agréable d'un homme endormi sous des lauriers-roses. Toutes mes sensations tenaient du rêve. — Je levai mes yeux appesantis, et je regardai Suzanne : elle réparait le temps perdu de toute son ardeur. Je distinguais à peine dans l'ombre la ligne élégante de son cou, mollement incliné comme celui d'un cygne qui plonge; mais la lueur de la lampe éclairait son front penché, et, miroitant sur ses cheveux, semblait parsemer sa tête de blondes étincelles; ses yeux, dont je n'apercevais que les cils droits et serrés comme les pétales d'une marguerite entr'ouverte, suivaient attentivement l'évolution rapide de son aiguille. Cette grave et candide figure, dans sa soumission et dans sa sérénité, exprimait naïvement tous les devoirs et toutes les joies domestiques; elle répandait autour d'elle un air d'honnêteté, de fête et de repos. — Celui qui a encore son ame, et qui, après les travaux du jour, trouve fidèlement une telle

image à son foyer, de quoi se plaint-il?... Ce doux tableau d'intérieur, où semblait nous enfermer plus étroitement la tempête du dehors, se complétait d'une façon bizarre dans ma pensée fiévreuse. Je croyais voir passer entre nous deux des formes gracieuses et frêles, allant sans cesse de l'un à l'autre, et formant les anneaux charmans d'une chaîne scellée dans nos deux cœurs... Oui, si quelque chose ressemble au bonheur sur la terre, c'était cette vision. Si Dieu a mis ici-bas une récompense après la peine, une consolation à côté de l'épreuve, l'une et l'autre étaient sous mes yeux.

N'est-il pas singulier, George, que nous méconnaissions si obstinément, dans notre jeunesse, les lois réelles de la vie, qui se présentent à nous cependant avec un caractère si simple, si naturel, si évident? Plus qu'un autre je me suis refusé à cette clarté; j'en suis puni. Le malheur et le châtiment de ceux qui ont poursuivi dans les mauvais sentiers un faux idéal, c'est de ne pouvoir rentrer dans le chemin véritable, même lorsqu'ils l'aperçoivent. Leur cœur s'est nourri si longtemps de brûlantes chimères, qu'il ne trouve plus de saveur à la vérité. C'est un fruit trop sain pour leur lèvre desséchée. Ils meurent, comme le vieux Moïse, en vue de cette terre merveilleuse qu'ils ont cherchée follement dans les déserts.

Plusieurs fois Suzanne, étourdie de mon silence opiniâtre, jeta sur moi des regards furtifs. Ses yeux rencontrant toujours les miens, elle les détournait aussitôt. — Ce rêve maladif, ces pensées me fatiguaient. L'heure était avancée; je me levai. Suzanne fut debout au même instant. Je m'approchai d'elle; je pris une de ses mains, que je sentis trembler, et je lui baisai le front. — Je sortis ensuite, sans dire un seul mot, comme un homme qui est sous l'empire d'un charme magique et qui ne peut ou n'ose le rompre.

La vérité est que ces fleurs m'avaient fait mal, et voilà tout. Bonjour, ami.

VI.

Le Chesny, 10 août.

Je reviens du bal; il est trois heures du matin : une assez triste aventure me force d'être sur pied avant cinq heures. Il faut, bon gré mal gré, que tu m'aides à passer le temps jusque-là.

Donc je reviens du bal. Je te vois sourire à ce mot, George. Ton imagination folâtre se représente tout de suite les détails d'un ballet rustique, les danses sous la coudrette, des ménétriers ivres sur des cuves, une odeur enchanteresse de cuisine en plein vent, des agneaux noircissant sur des broches publiques, un maire, enfin, pavoisé aux couleurs nationales et promenant au milieu des graces l'image obèse

de la décence.... Fi donc, George! sommes-nous des provinciaux? Je te parle d'un bal et non d'une kermesse. — C'était chez la comtesse d'A..., dont le château est situé à six ou sept kilomètres du nôtre. La comtesse d'A... est la mère du comte Frédéric, le plus timide, le moins barbu et le plus dangereux des trois mousquetaires qui ont juré ma perte. Le second de ces messieurs, le seigneur Léopold de Laubriand, puissant chasseur devant l'Éternel, roux comme Nemrod, jarret carrément tendu sous le nankin, est un compagnon décidé et entreprenant, dont l'œil bleu-clair ne manque pas d'une certaine fascination énergique. Le troisième, je ne te le nommerai même pas, parce qu'il s'est laissé distancer comme un benêt. Il faut te dire qu'il a voyagé jusqu'au pôle, et, comme il parlait l'autre soir à Suzanne de la danse des Esquimaux, je ne manquai pas de l'importuner pour qu'il nous en donnât une petite représentation. Il eut la bonhomie d'y consentir. Or, il se trouve que cette danse est tout uniment la danse des ours. Je m'en doutais. Suzanne ne peut plus le voir sans rire aux larmes.

Nous étions arrivés vers dix heures. La fête, au premier abord, offrait l'aspect ordinaire de toutes les réunions de ce genre. La comtesse d'A... est du monde, et tout ce qui avait dépendu d'elle était correct; mais ce qu'elle n'avait pu empêcher, et ce qui saisissait peu à peu douloureusement le flair de l'observateur, c'était le goût de terroir répandu sur les toilettes des femmes. Une, entre autres, m'a frappé. Figure-toi, si tu le peux, une espèce de fourreau de soie noirâtre, uni et luisant comme une chrysalide ou comme la gaîne d'un parapluie, avec une chaîne d'or par-dessus. Cet objet inoui m'a été signalé comme l'épouse d'un conseiller général. Je ne te décrirai d'ailleurs ni les robes en velours d'Utrecht, à corsage montant, dans le style impérial, ni les bariolages de couleurs discordantes, ni les panaches de tambour-major, ni les turbans à la Staël qu'on voyait ressortir tout le long des banquettes comme des fresques d'auberge ou des tapisseries foraines. Que de turbans surtout, cher ami! — Le jour des Osmanlis est à la fin venu! me disais-je. — Ce qu'il y avait de plaisant, c'était l'air de jalouse concurrence avec lequel se considéraient entre eux ces turbans rivaux. Bref, on se croyait à Bagdad.

Dans ce pêle-mêle criard, Suzanne se distinguait, je le confesse, par l'élégance simple et l'ajustement harmonieux de sa fraîche parure. Je ne sache pas de mortel plus profane que moi en matière de toilette, et au fait cela ne nous regarde pas; pourtant, si je dis à une femme qu'elle est fagotée, bien qu'il me soit impossible de lui dire précisément pourquoi, elle peut tenir pour certain qu'elle est fagotée. — Voilà ma prétention. — De même, quand je vois dans la toilette d'une femme un assortiment de tons si juste, une symétrie et un encadrement si bien adaptés à sa personne, qu'il semble qu'elle ait dû naître et fleurir

comme cela, — je dis que cette dame est bien mise, et je le pense, ce qui est plus rare. — Suzanne était bien mise.

Elle aime un peu beaucoup le bal et la valse, cette dévote. Elle y apporte, comme à tout ce qu'elle fait, un goût, une ardeur, un entraînement qui doivent paraître exclusifs à qui ne la connaît pas d'ailleurs. La valse l'enivre. Quand il faut s'arrêter pour reprendre haleine, son petit pied palpite sur le parquet; des frissons d'impatience courent sur ses épaules et les font onduler comme de la moire. — N'importe : c'est une danse *inconséquente* pour une chrétienne. — Celui qui l'inventa n'était point marié. Pour mon compte, je sais que je préfère la danse des Esquimaux.

En général les nouvelles mariées sont un peu délaissées dans le monde. La lune de miel est une égide qui pétrifie les plus audacieux. On ne voit point d'apparence à supplanter un mari qui est encore un amant; on laisse le jeune ménage à ses ferveurs printanières, et l'on attend les premiers froids. — Par exception, Suzanne est fort entourée. Il est vrai qu'on n'observe entre elle et moi ni ces empressemens passionnés, ni cet échange furtif de clins d'œil et de soupirs, ni ces isolemens égoïstes par où se trahit dans la foule un couple bien épris — et mal appris. De la part de Suzanne comme de la mienne, on remarque des égards, mais rien de plus, — et c'est une chose qui les encourage, ces jeunes gens. Ils ont un sentiment confus qu'il y a là une grande infortune à consoler. Chacun le témoigne à sa manière : le comte Frédéric par des attitudes de page rêveur et des respects mystiques, le farouche Léopold par des attentions bruyantes et des galanteries gigantesques, — comme d'apporter un fauteuil à bras tendu par-dessus la tête d'une multitude justement alarmée. — N'est-ce point délicat?

Qu'ils fassent leur devoir. Le mien est de garder la neutralité que j'ai jurée à Suzanne, et je la garderai dans les limites du possible; mais du moins, George, si l'on me prend, ce ne sera pas par surprise. Je suis les tours et les détours de chaque mineur, j'entends le moindre coup de sape. Triste avantage, sans doute, *si rien ne marche après lui!* — Mais encore suis-je bien aise que l'aveuglement traditionnel des maris m'ait épargné.

Un honnête et vraiment aimable garçon, c'est ce jeune officier qui te ressemble, M. Jules Bailly. J'avais été étonné de l'apercevoir en entrant dans le bal. Je savais, il est vrai, qu'il avait dû recevoir une invitation par les bons offices de Suzanne, car nous nous étions consultés elle et moi là-dessus; mais je savais aussi qu'il avait refusé jusqu'à présent toute invitation semblable, en alléguant le prétexte de sa santé. J'ai pensé qu'il se trouvait mieux, et j'en ai été charmé. Cependant je n'ai point tardé à regretter amèrement qu'il fût venu.

Dès l'abord, j'avais entendu commenter à demi-voix, entre turbans

et de la façon la moins obligeante, la parenté de ce jeune homme : tu te rappelles qu'il est le neveu de mon fermier. Je ne te dirai pas que j'avais pris sa défense, — car, en vérité, de quoi le défendre? — mais enfin je m'étais empressé de citer quelques traits de sa vie militaire, croyant ainsi apaiser tous les scrupules. — Point du tout. — Nous avions là toute la noblesse du canton. L'aristocratie rurale est ombrageuse... Mon ami, n'étant point noble de ma personne, j'ai coutume d'apprécier avec beaucoup de réserve des prétentions qu'il m'est trop facile de ne pas partager. Toutefois je sens que j'en aurais pu éprouver les faiblesses, mais jamais les vertiges; et quand je vois, dans nos temps troublés, ces prétentions se traduire par des actes de classement exclusif et d'intolérance mortifiante, le ridicule n'est pas le pire reproche qu'elles me semblent encourir. — Passons. — M. Jules Bailly venait de danser avec Suzanne. Une assez jolie personne, Mlle Hélène de Laubriand, qui est la propre sœur du centaure Léopold, s'était engagée avec ton Sosie pour la valse suivante : quand il est venu réclamer l'effet d'une promesse qui datait de cinq minutes à peine, Mlle Hélène a dit en rougissant que M. Bailly se trompait sans doute, qu'elle ne conservait aucun souvenir de cet engagement, qu'elle avait d'ailleurs promis toutes les valses de la soirée. Sur cette aimable déclaration, notre officier s'évertue ingénument à prouver son droit, à évoquer la vérité. — Le Léopold intervient alors et s'étonne d'une insistance qui semble mettre en doute la bonne foi antique des Laubriand. M. Bailly entrevoit enfin où le bât les blesse. Il tressaille, quitte aussitôt sa posture suppliante, et, regardant au fond des yeux M. de Laubriand, il lui dit d'une voix sourde, qui se faisait entendre cependant jusqu'à l'extrémité du salon : Vous devez, monsieur, me trouver l'intelligence bien lente; je comprends, quoique tardivement, que je suis indigne de toucher le gant de Mlle votre sœur, mais vous ne me refuserez pas, j'espère, l'honneur de toucher le vôtre. — Monsieur, a répliqué froidement Laubriand, je n'ai pas l'avantage de vous connaître... il y aurait peu d'usage à prolonger ce débat entre nous... mais vous avez ici apparemment quelque ami... je suis à sa disposition. — Un murmure approbateur avait accueilli cette réponse, qui doublait l'outrage. Il était évident que la galerie, en immense majorité, tenait pour l'offenseur. — Les yeux du jeune officier erraient autour de lui avec une sorte d'égarement : une véritable agonie agitait tous les traits de son pâle visage. Jamais appel plus éloquent, plus poignant, ne fut adressé par un homme à ses semblables. Personne ne bougeait. Les hommes sont lâches. — Je serais venu plus tôt; mais j'étais loin, et j'avais peine à me dégager de la main de Suzanne, qui s'était, durant cette scène, crispée involontairement sur mon bras. —Voici, monsieur, ai-je dit enfin à Laubriand, voici l'ami que vous demandez. — Mon-

sieur Bailly, ai-je ajouté, je vous supplie de ne pas démentir le titre que j'ose prendre et dont je m'honore profondément. — Ce jeune homme m'a serré la main, et j'ai lu dans ses yeux humides une expression qui m'a rappelé ton regard, George, quand j'eus le bonheur de sauver ton frère.

Nous sommes sortis tous trois, et le comte Frédéric nous a suivis presque aussitôt. — On est convenu d'une rencontre à l'épée pour ce matin. Puis nous sommes tous rentrés dans le bal, en proclamant que les choses s'étaient terminées par une explication pacifique à l'honneur de chacun. Cependant la fête languissait, et nous n'avons pas tardé à nous retirer, Suzanne et moi.

La nuit était si belle que nous avons tenu la capote de la calèche à moitié relevée. L'air du dehors, le mouvement du voyage, m'ont fait du bien. Nous courions entre des haies chargées d'arbres trapus ou élancés qui prenaient dans l'ombre des formes de chimères, et qui empruntaient à notre rapide allure une vie fantastique. Quelquefois les deux côtés du chemin s'abaissaient en talus, et notre vue plongeait sur des prairies submergées dans un brouillard d'argent. Un souffle de brise passait sur nous par intervalles, nous apportant la fraîche odeur des bois mêlée aux violens parfums des cultures en fleurs. La sérénité, le repos, que respirait la campagne endormie, dissipaient peu à peu les souvenirs et les pressentimens de la scène à laquelle je venais d'assister. Mes pensées ont pris un autre cours, en gardant une teinte de gravité.

Jamais l'éclat du plus beau jour n'a valu pour moi la lueur solennelle et pensive d'une nuit d'été. Je regardais avec émotion l'azur sombre du ciel semé de mille feux qui semblaient marquer le campement nocturne des armées surhumaines de Milton. Je voyais ces étincelles, — qui sont des mondes, — aussi serrées dans l'espace immense que des diamans dans un écrin. Quoi donc, ami! ce spectacle n'est-il que la vaine parure de nos nuits? Est-ce donc un orgueil barbare qui l'étale à nos yeux, comme l'orfévre fait étinceler aux regards du pauvre des richesses que sa main ne touchera jamais? — George, cela confond.

Puis j'ai regardé Suzanne. Ses bras étaient croisés sur son sein, qui trahissait par de faibles battemens la fièvre mourante du bal. Elle avait ramené sur sa tête le capuchon de sa mante : dans ce cadre soyeux, son visage resplendissait d'une clarté douce comme l'aube et d'une pâleur céleste : une transparence étrange, une extase mystérieuse, une paix inexprimable, faisaient de cette image le fantôme entrevu d'un monde supérieur. — Ceux qui disent simplement de Suzanne qu'elle est jolie ne disent pas tout.

Quand on approche du Chesny, on voit s'élever sur la droite, au

haut d'une colline que le chemin gravit en tournant, la petite église du bourg. Nous montions lentement la côte, et nous pouvions distinguer déjà, par-dessus la haie de buis, les vieux ifs symboliques et les croix funéraires qui entourent l'église. Suzanne ne passe jamais près de ce modeste cimetière, où sa mère repose, sans marquer une vive émotion. — Elle est tout à coup sortie de sa tranquille rêverie, et je l'ai vue s'agiter avec inquiétude pendant un moment, comme si elle eût voulu me parler. — Ne croyez-vous pas, m'a-t-elle dit enfin, que la nuit, — qu'une nuit comme celle-ci nous rend plus présent le souvenir de ceux qui ne sont plus? — J'ai répondu par un mot d'assentiment, et j'ai ajouté quelques phrases sur la disposition naturelle de notre cœur à ressentir plus fortement tour à tour les impressions les plus distinctes. Une sensibilité plus fraîche jaillit en effet du contraste même de nos idées, et, en quittant les frivoles préoccupations du bal, notre esprit se tourne presque irrésistiblement vers de graves pensées. —Si j'osais, a repris Suzanne, je voudrais bien vous demander quelque chose?... — Parlez, mon enfant. — Mais ce désir vous semblera une fantaisie romanesque... déplacée... indigne peut-être?... — Et elle me montrait des yeux la triste enceinte du petit cimetière. — J'ai dit qu'on arrêtât. Elle m'a pris le bras. Nous avons monté les degrés d'un escalier à moitié détruit, et je l'ai menée, en écartant les hautes herbes, humides de rosée, jusqu'à la tombe qu'elle venait chercher. Elle s'y est agenouillée, et je me suis assis à quelque distance, au pied d'un if séculaire.

Tandis qu'elle priait, je me rappelais comme malgré moi tout ce que j'avais appris et deviné du long martyre enseveli sous ce tombeau. —Je t'ai parlé de la mère de Suzanne.— Eh bien! George, dis-moi, — si son dernier sommeil est tel que la voix même de son enfant n'en puisse rompre le charme glacé, — ne l'a-t-elle point acheté trop chèrement? Juge : elle souffre pendant dix ans d'un front souriant, d'une humeur inaltérable, la présence brutale du misérable qui lui prépare la misère par ses trahisons; elle passe dix autres années à effacer de sa main courageuse la trace des désordres dont elle n'a recueilli que les amertumes... puis, lorsque enfin un rayon de joie semble éclairer sa pauvre vie, à peine son premier regard heureux s'est reposé sur le front de sa fille, — il s'éteint; elle meurt. — Si, ce jour-là, tout a été fini pour elle, que veut dire, au nom du ciel! cette idée de justice qui court dans nos veines avec le sang de notre cœur?

J'ai été un des plus incrédules et je demeure encore un des plus sceptiques parmi les enfans de mon siècle; mais du moins je ne prends point pour des traits de vigueur les défaillances de mon esprit : c'est le doute qui est facile et qui est faible, c'est le doute qui est l'impuissance et la puérilité... Tout ce qui dépasse la hauteur ridicule de notre

visée et le cercle de notre routine quotidienne est nécessairement absurde et impossible... Voilà qui est bien! Mais nous ne supprimons pas pour cela le problème... ni la terre, ni le ciel, ni la vie, ni la mort, ni rien de ce qui nous gêne; le miracle le plus grand et le plus incroyable de tous persiste dans son évidence écrasante! le radieux firmament continue d'éclairer des berceaux et des tombes... La question demeure impitoyablement posée sous nos yeux, — et en fait de solution, George, à mesure que j'y réfléchis davantage, je n'en aperçois pas qui n'aboutisse à Dieu, à l'ame immortelle... au Christ peut-être. — Tout est plus raisonnable que le doute.

Suzanne s'est relevée, et, en reprenant mon bras, elle a murmuré: Je vous remercie... vous êtes bon... car je sais que cela n'est pas dans vos idées. — Mes idées, George! — elle me croit une brute, cela est certain. — Vous êtes bon!... Qui ne le serait pour elle?

M. Jules Bailly m'attend à quatre heures et demie devant la grille de l'avenue. — Il faut que je parte. — Que Dieu garde ce jeune homme!

Sept heures.

M. de Laubriand est blessé légèrement à l'épaule. Il s'est montré fort bien : une fois blessé, il a adressé des excuses à M. Bailly avec une franchise qui m'a gagné le cœur. — Peut-être tenait-il beaucoup à se remettre avec le mari de ma femme. En tout cas, il y a réussi. — J'ai ramené M. Bailly au château. Nous avons rencontré Suzanne qui faisait sa moisson matinale. Elle s'est récriée, a frémi comme il convenait, et finalement a invité le vainqueur à déjeuner.

VII.

Le Chesny, 1er septembre.

J'ai reçu tes deux billets. Tu te plains de mon silence. — Monsieur George, si notre vieille amitié ne suffit plus à colorer du plus faible intérêt les pâles détails de mon églogue, il faut me le dire franchement : je serai moins blessé de cet aveu que je ne le suis de la sécheresse de vos réponses, qui semble s'accroître à mesure que le ton de mes lettres devient plus intime.

Ne serait-ce point, George, que tu es un traître goguenard, et que tu jouis secrètement de l'embarras où tu me supposes? Ne serait-ce point qu'il te plairait de voir ma superbe s'humilier d'elle-même, et que tu lui voudrais laisser le mérite d'une abjuration spontanée?... Ce George! il n'en dit rien, — mais gageons qu'il emploie ses loisirs à me tisser de ses doigts candides la robe de lin des néophytes; qu'il me voit déjà, vêtu de blanc comme un jeune lys, offrir le lait et le

miel sur un autel de feuillage, avec cette inscription en lacs d'amour : A l'innocence reconquise!...

Vraiment, notre ami, c'est aller vite en besogne!... Par le ciel, George, c'est de la démence! Si tu as pu prendre en effet quelques tirades pillées dans mes souvenirs d'enfance, — quelques rêveries d'occasion, — pour les témoignages d'une sérieuse métamorphose et d'une conversion... impossible; — si, en regard de l'abîme de mon passé, quelques semaines du tête-à-tête le plus nul avec une petite fille de province... — Ah! assez!... Que de jargon hypocrite et misérable, et pour ne tromper personne! Assez! George; épargne-moi... Je suis sous tes pieds — et sous ses ailes, et j'adore vos dieux! — Je l'aime. Es-tu content?

Mais pourquoi, — pourquoi ne pas me le demander? Pourquoi ton affection n'a-t-elle pas ménagé à ma chute un penchant plus facile, une secousse moins pénible, un lit plus doux? — Tu as craint, n'est-il pas vrai? d'effaroucher par trop d'empressement ma fierté à peine domptée, — d'intéresser mon orgueil à soutenir plus long-temps sa lutte et son mensonge?... Oui, je te comprends; mais mon orgueil n'est plus, George; Dieu l'a confondu en me donnant un enfant pour guide.

Je l'aime... est-ce possible? Avant de t'écrire ce mot, avant d'oser me le dire à moi-même, que de fois j'ai sondé mon cœur! que de troubles! que d'hésitations! que de révoltes! — Avant de le lui dire, — à elle, je veux encore descendre au fond de ma conscience. Il ne faut pas la tromper, mon ami; et si je ne portais dans mon sein une fois de plus que le principe d'une déception fatale, qu'un germe de mort sous les apparences de l'amour et de la vie, j'en garderais le poison pour moi seul. Il ne ferait cette fois qu'une victime.

Mais sois sûr que je l'aime! Je ne retrouve dans mon passé aucun vestige réel de ce que j'éprouve. — Cependant je reconnais quelques impressions de ma première jeunesse : — c'est que le premier regard que nous jetons sur la vie et sur le monde, avant d'en avoir franchi le seuil, n'est pas, quoi qu'on dise, le moins clairvoyant; il n'est pas encore troublé par le tourbillon que soulève la mêlée humaine. A cet âge, nous avons sur les principaux objets de la vie des notions plutôt exagérées que fausses; l'expérience, qui ne devrait que ramener ces notions dans la mesure du vrai, les égare le plus souvent; elle ne se borne pas à les dégager des amplifications du rêve et du roman, elle en altère la sincérité instinctive; au lieu d'en rectifier simplement la forme enthousiaste, elle s'attaque au fond même et en corrompt l'essence. — Oui, quand nous sortons des bras de notre mère ou des épanchemens passionnés d'une amitié adolescente, nous apercevons clairement, quoique sous un jour trop brillant, les grandes lignes de la

destinée qui nous attend. Notre vue, encore droite et pure, assigne aux divers élémens dont la vie de l'homme est faite leur place, leur emploi, leur ordre naturel et véritable; il y a moins d'erreur dans les illusions d'un enfant que dans l'expérience hébétée d'un viveur émérite. — Ainsi, George, que m'arrive-t-il aujourd'hui, sinon ce que notre imagination, mise en commun, évoquait, il y a dix ans, du sein de notre avenir entr'ouvert? N'avions-nous pas pressenti avec justesse tout ce que l'amour et la présence d'une femme, tout ce que la force et la tendresse d'un ami peuvent mêler de douceur au mâle sentiment des devoirs de la vie noblement acceptés?... Rends-moi cette justice : tout cela, je l'avais compris comme toi... et si depuis des hommes m'ont enseigné à maudire le nom d'ami, si des femmes m'ont arraché du cœur le respect de leur sexe, est-ce la faute de Dieu ou la mienne? N'est-ce point que j'ai pris l'exception pour la règle, et l'écume du vase pour la liqueur elle-même? — Il en est du chemin de la vie comme des routes de ce pays à certains jours de fêtes patronales qu'on nomme des assemblées : — les premières gens qu'on y rencontre, alignés au bord des fossés, sont des aveugles, des bandits et des bohêmes de toute robe et de tout pelage... Que d'impatiens s'en tiennent à cette compagnie, et jugent bravement la fête sur ces ignobles dehors, — le logis sur l'antichambre! Que de prétendues études de mœurs n'ont décrit que celles des laquais!

Je ne me jette pas d'un excès dans un autre, George : en pénétrant au-delà de cette couche impure qui fermente à la surface de la vie, je sais qu'on ne trouve point une mine d'or vierge. Les hommes comme toi, les femmes comme Suzanne, sont rares, je le sais, même dans la région du monde réel. Toutefois, si le vice s'y montre trop souvent, il n'y est pas encore indifférent : on l'y contraint toujours de rendre à la vertu l'hommage de l'hypocrisie. Les jugemens, l'opinion, les égards, n'ont pas cessé de s'y asseoir sur les règles de la conscience chrétienne et de la morale éternelle. C'est au milieu de ces principes et à l'ombre de ces saines traditions que s'élèvent avec rectitude le plus grand nombre des jeunes existences qui doivent un jour s'associer aux nôtres. La mère la plus égarée tient elle-même, et plus qu'aucune autre souvent, à conduire une honnête fille sous le toit nuptial. — Ne semble-t-il pas, d'après cela, que toutes les femmes, les monstres exceptés, doivent apporter au foyer de leur époux un sentiment simple et vrai de la vie et du rôle qu'elles ont à y remplir? N'est-ce point nous, les trois quarts du temps, — par le contact de notre expérience gâtée, par les traits irréfléchis de notre langage, et souvent même par nos sottes vanteries rétrospectives, — qui dégradons et minons peu à peu l'édifice délicat de la mère de famille? N'est-ce point nous, dis-je, qui substituons, dans ces esprits dociles, le désordre et la confusion d'idées à la

discipline heureuse et tranquille des préceptes maternels? nous enfin, nous seuls qui renversons de notre main les digues protectrices qui contenaient la passion de ces jeunes cœurs dans la limite du devoir et de la vérité?

Et cependant, George, je n'imagine pas qu'il y en ait une autre comme elle dans le monde... une autre qui suive sa voie d'une démarche à la fois si ferme et si gracieuse, si hardie et si modeste. Elle rehausse par un charme naturel de simplicité et d'élégance les détails les plus communs, les phases les plus vulgaires de sa révolution quotidienne; il semble, à la voir accomplir les rites familiers du ménage, que la vie soit une douce religion dont elle est la charmante prêtresse.

La puissante coquetterie que celle de l'honnêteté! On ne peut rendre par des mots les séductions exquises dont un cœur chaste imprègne tout ce qui l'enveloppe, tout ce qui le touche et jusqu'aux derniers plis d'étoffe qui éprouvent le reflux le plus lointain de ses pulsations. Nous savons cela en général mieux que les femmes : qui de nous, rencontrant en même temps dans quelque lieu public deux femmes également belles, également parées, mais inégalement respectées, n'a mesuré, par la différence de ses impressions et de ses rêves, la distance de la terre au ciel? — Il faut encourager la vertu, George, mon enfant; c'est la seule chose, en effet, qu'on n'ait pas réhabilitée depuis vingt ans et plus.

Il n'en est pas moins vrai que la mienne me décontenance un peu, surtout par les humiliations qu'elle m'inflige.... Mais suis-je donc, par la mort Dieu! un bachelier en vacances? suis-je d'âge et de mine à soupirer sous des balcons, à disputer au zéphyr un floquet de soie envolé d'un corsage?... George, tu ne le penses pas! tu n'oserais, de propos délibéré, me faire une injure si capitale!... Et pour ce qui est de ce petit gant paille que tu vois sur ma table à portée de ma main, l'histoire en est simple et honorable; — il n'est pas rare assurément qu'on entre par un jour d'été dans un cimetière de village et qu'on en parcoure les sentiers touffus, en déchiffrant çà et là des inscriptions sous la mousse et en écoutant bourdonner les insectes dans l'herbe; mais il est rare de trouver sur le gazon d'une tombe un gant de bal encore tout parfumé, et si on le trouve, n'est-il point naturel de le conserver comme une curiosité singulière?

Eh bien, oui! j'amasse des reliques! je m'abandonne aux enfantillage du goût le plus médiocre! oui, jour et nuit, je me repais de colifichets!... et c'est même quasiment ma seule nourriture, car, pour comble de mortification, j'ai perdu l'appétit. Quoi encore? Je songe... je guette... je la cherche et je la fuis... Si je ne me tenais bien, je ferais des vers... tout cela par la raison, mon cher, qu'il n'y a pas deux façons d'être amoureux, et qu'en tout cas celle-ci est la bonne.

Eh! que m'importe, si je suis heureux et si je me sens meilleur? si mon cœur s'élève et s'élargit pour vous faire à tous deux une place digne de vous?... Écoute, elle enchante à mes yeux la création tout entière; elle me la révèle... elle me la fait comprendre... elle me la fait bénir!... Je suis son disciple secret et fervent... Je rapprends à ses pieds la langue oubliée du livre de la vie, tel que Dieu l'a gravé... elle en fait ressortir dans ma conscience les caractères effacés... elle me rend à la vérité, à la lumière, au sens divin.... — Quand le frôlement de sa robe me vient troubler jusqu'au fond du cœur, quand mes lèvres aspirent à tout ce qu'effleure sa main, il me semble que je l'outrage et que je suis sacrilége. Je l'adore... que veux-tu?

Toi aussi, George, je t'adore.

VIII.

Le Chesny, 8 septembre.

J'aurais bien désiré prendre conseil de toi avant d'exécuter l'entreprise désespérée que je médite; mais, grace aux détours et aux négligences de la poste rurale, il me faudrait, comme d'habitude, attendre trois jours ta réponse, et c'est une patience que je n'ai pas.

Je veux dire à Suzanne que je l'aime, lui faire ma confession franche et entière. Est-ce habile? est-ce opportun? Je ne sais trop; je sais que je ne peux supporter plus long-temps la secrète terreur qui s'est glissée au sein de ma passion. — George, qui m'a jamais dit qu'elle m'aimât, sinon mon imbécile fatuité? — Quelquefois son calme m'épouvante; à d'autres heures, il me semble qu'elle n'est plus la même, que son regard interroge furtivement mon visage, qu'il est plus tendre, — ou moins pur, qu'elle m'aime enfin, — ou qu'elle est coupable... Ces doutes sont affreux. Je veux tout lui dire, et tout savoir, et cela sans délai.

Elle a un lieu de promenade favori : c'est une allée — sombre et embaumée comme une église le soir d'une fête. Il y a, au milieu, un banc demi-circulaire; c'est là qu'elle établit, pendant la chaleur de la journée, son atelier de bienfaisance. Je l'ai vue, il y a une heure, se diriger de ce côté, sa panetière au bras. Sous ce riant soleil, au milieu de ses fleurs, de sa verdure et de tout ce qu'elle aime, elle doit être disposée d'une manière favorable... n'est-il pas vrai? — Mais comment lui dirais-je bien cela, sans trop de gaucherie?... George, jamais je n'ai ressenti une émotion si profonde, si douce, — ni si cruelle. Je te dis que ma vie est suspendue à sa réponse! — Allons!... que vos divinités, dont vous avez fait les miennes, me protégent et m'inspirent!... Allons!

Même jour, quatre heures.

... Où es-tu, George?... où est ta main?... tout m'échappe, — tout me manque... la terre sous mes pieds, — la lumière à mes yeux!...

Tout est flétri, perdu, englouti... Plus rien, — rien que le désert et le chaos. — Il faut être homme, mon ami; je veux l'être. Ce n'est pas le courage qui me fait défaut : c'est la présence d'esprit, l'ordre des idées... Je ne vois plus,... je ne sais plus!... Peut-être en te contant ce dernier épisode d'une vie désormais terminée, retrouverai-je un peu de calme et de sang-froid.

J'avais pris pour l'aller rejoindre des sentiers de traverse, de sorte que j'ai pu l'apercevoir de loin sur le banc dont je t'ai parlé, avant qu'elle eût soupçonné mon approche. Elle tenait à la main une lettre ou un billet, je ne sais : je continuais ma marche, quand je l'ai vue porter à plusieurs reprises ce papier à ses lèvres, tandis qu'une pluie de larmes tombait de ses yeux. — Je me suis arrêté soudain : un tourbillon, un vertige, une tempête m'a passé dans le cerveau, et n'y a laissé que des ruines. — Tout était dit. Oui, cet instant ne m'a vraiment rien laissé à apprendre. Les noms, les faits précis qui m'ont été livrés depuis, n'ont rien ajouté à cette première impression, rapide, lucide et terrible comme la foudre. — Je suis resté là, dans l'ombre d'un massif, regardant toujours Suzanne, mais ne la voyant plus! j'avais devant les yeux une vapeur funèbre. Depuis ce moment, au reste, je suis obsédé d'une sensation singulière qui a toute la réalité d'un mal physique : il me semble que ma vue s'est obscurcie ou que le jour a pâli; enfin tous les objets, le ciel même, m'apparaissent ternes, incolores et comme dépouillés.

Cependant, quand j'ai vu qu'elle avait replié et caché cette lettre, je me suis dirigé vers elle avec une contenance assez ferme; j'étais plutôt étourdi qu'agité : il faut la réflexion pour donner à de telles douleurs la plénitude de leur intensité. Je n'avais aucun parti pris; je marchais à l'encontre du fer, avec la folle stupeur de l'animal blessé à mort. — Suzanne n'a pas encore toutes les vertus de son sexe : son trouble à mon aspect, la trace encore brûlante de ses larmes, le tremblement de sa voix, m'offraient le prétexte facile d'une explication directe et décisive. — Mais c'est une faiblesse commune que de reculer devant la certitude immédiate du malheur qu'on sent le plus inévitable. — J'ai feint de n'avoir rien remarqué : je me suis extasié sur le temps, sur des chiffons. Suzanne s'est remise. — Pas un mot de la lettre. — J'ai voulu encore, avant de la quitter, épuiser toutes les suppositions où pouvait se cacher un reste d'espoir... « Il me semble, ai-je dit, que nous n'avons point reçu de nouvelles de votre grand-père depuis fort long-temps... Il n'est pas malade? — Non, Dieu merci! M. de Laubriand l'a vu avant-hier, plus sémillant que jamais. — Bravo!.... Ah! je savais bien que j'avais quelque chose à vous dire..... J'ai toujours oublié de vous demander si vous n'aviez point laissé derrière vous, à Orléans ou à Paris, quelque amie tendrement aimée qu'il vous

serait agréable de revoir? Il faudrait profiter de ce reste de saison et l'engager à s'établir ici pendant quelques semaines? — Je vous remercie bien, m'a-t-elle répondu en me regardant avec un peu de surprise, mais je n'ai d'autres amies que celles que vous me connaissez et que je vois tous les jours. — Je suis parti.

Comme je m'éloignais dans la direction du château, un bruit de pas à l'autre extrémité de l'allée m'a fait tout à coup retourner la tête. — J'ai reconnu M. Jules Bailly. Je me suis arrêté. Lui, de son côté, a fait une pause d'étonnement. Suzanne s'était levée; elle se tenait immobile entre nous deux, pâle et muette comme la statue de l'épouvante. — M. Bailly arrivait par cette issue secrète du parc que j'ai eu l'attention de lui indiquer moi-même. Je ne devais pas moins à un homme qui pousse la politesse jusqu'à annoncer ses visites par écrit, afin d'être plus certain de ne déranger personne. — Je suis presque toujours absent du château à cette heure de la journée. — George, le sang m'aveugle, quand je songe à l'opinion que ce misérable a dû prendre de moi en me voyant continuer brusquement mon chemin et lui quitter la place. — Mais que m'importe? Je ne puis croire que les circonstances étranges de mon union avec cette femme ne m'imposent ici que le devoir trivial de tout autre mari trompé et ridicule. Je veux demander du moins à ma pensée plus recueillie s'il n'existe pas, dans une région supérieure au préjugé, quelque refuge moins vulgaire pour mon honneur.... Quiconque donnerait à ce beau trait de patience une autre interprétation s'abuserait stupidement, et voilà tout.

En approchant du château, j'ai entendu des éclats de voix dans le vestibule : c'était Lhermite qui se querellait avec la vieille Jeannette. Leur altercation semblait très animée. Le nom de M. Bailly a frappé mon oreille. — On s'est tu en m'apercevant. — Un instant plus tard, je ne sais quel détail de service a conduit Lhermite chez moi. Je lui ai durement reproché sa mésintelligence habituelle avec Jeannette. Il a voulu la justifier, et, dans l'effusion de sa mauvaise humeur, sans aucune question de ma part, il m'a tout révélé, — tout, depuis leur première rencontre à l'église, il y a deux mois, jusqu'à leurs rendez-vous quotidiens dans l'allée où le hasard me les a fait surprendre aujourd'hui. C'est cette duègne abominable qui les sert : elle reçoit et transmet leurs lettres par l'intermédiaire d'un autre agent inconnu. — Il y a trois semaines environ, une de ces lettres arriva fort imprudemment par la poste. Lhermite me l'apportait avec mon courrier. Jeannette, toujours aux aguets, arrêta ce garçon, et, comme il s'obstinait, par un pur instinct de la haine qu'il a pour elle, à ne point se dessaisir de cette lettre, elle la lui paya dix louis. — Le comte Frédéric d'A... avait esquissé, il y a quelque temps, sur une page d'album le portrait de Suzanne. Lhermite l'a trouvé au pied de cette clôture que M. Bailly

franchit plusieurs fois chaque jour pour entrer dans le parc. Il me l'a remis. Il est enveloppé dans une adresse au nom de ce jeune homme.

Je t'épargne d'autres incidens tout aussi clairs. Au reste, ceci ne m'a rien appris. Aussitôt le bandeau tombé de mes yeux, j'avais tout vu, tout classé, tout résumé d'un seul regard. C'est ce qui arrive toujours. — L'hermite ne pouvait rester une heure de plus dans ma maison : je l'ai congédié en lui dorant mon ingratitude avec assez de précaution pour être assuré de son silence.

Maintenant, George, que faire?... Si leur amour s'est jusqu'à présent, comme je le crois, renfermé dans les bornes de l'idylle, tant mieux pour leur repos! Quant à moi, je n'ai pas la sottise puérile et basse de mesurer mon injure et ma ruine au degré matériel de leur faute. — Cela est irréparable. Je n'ai plus que la suprême sollicitude du gladiateur, — tomber avec dignité; — mais, encore une fois, il faut que j'y pense.

On m'appelle... C'est la voix triomphante de Laubriand. Que Dieu le bénisse! Il dîne ici avec tous les siens, et nous avons du monde le soir. — Je vais les rejoindre. Il faut être homme, te dis-je. — On ne plaint pas assez les comédiens. — A revoir.

Minuit.

Enfin! — quelle soirée! — quel siècle! — quel combat! — George, jamais je n'avais été de si belle humeur. Une seule crainte me troublait, c'était que mon rire ne s'éternisât sur mes lèvres et ne tournât à la contraction de la folie. — Suzanne s'y est trompée; j'ai vu l'inquiétude méditative de son front se dissiper peu à peu. Elle s'est bientôt figuré qu'elle avait pris l'alarme étourdiment, et que la scène du parc n'avait pas laissé de traces sérieuses dans mon esprit. — Vers dix heures, M. Jules Bailly est entré dans le salon. Il me semble que, si elle m'eût regardé à ce moment, aucune illusion ne lui fût restée; mais elle ne regardait que lui. — Par bonheur, il n'est pas venu, selon sa coutume, me tendre la main, car toute patience eût fini là.

J'étais, suivant l'usage des maris, à une table de whist; j'avais en face de moi une glace dans laquelle je suivais tous leurs mouvemens. Il se tenait debout contre le piano. Suzanne, après des marches et des contre-marches affairées qui témoignaient une agitation fébrile, s'est arrêtée devant lui subitement : elle a jeté sur moi un regard rapide, puis elle lui a adressé à demi-voix quelques paroles en lui touchant le bras du bout de son gant. C'était une prière ou un ordre. Il a tressailli, et ses yeux se sont dirigés de mon côté. En même temps, j'ai cru démêler, sous la pâleur singulière de ses traits, un sentiment, — je ne puis dire d'effroi, — mais d'indécision au moins et de révolte

douloureuse. — Là-dessus, ils se sont quittés. — M. Bailly a rôdé quelque instans autour de la table où j'étais assis, comme s'il eût cherché l'occasion de me parler. — Sans doute elle lui avait recommandé des allures plus politiques vis-à-vis de moi; mais la résolution lui manquant probablement, il est tout à coup sorti du salon. — A l'heure où je t'écris, tout le monde s'est retiré.

George, n'admires-tu pas la naïveté vraiment fatale de mon long aveuglement? J'avais vécu, j'avais vu le monde, j'étais encore plein des enseignemens que j'y avais reçus ou donnés... Tant d'exemples si récens ne devaient-ils pas me rendre suspect mon propre entraînement vers ce jeune homme? Mais non... la dérision de ma destinée a voulu me poser, dans mon rôle de mari, comme un modèle de servile attachement à la pure tradition classique. — Le seul homme, en effet, dont il fût raisonnable de me défier, le seul que son air, son esprit, son humeur dussent me faire justement appréhender, c'est lui que je choisis pour ami, lui que j'amène par la main dans l'intimité de mon foyer, lui que je me complais à élever, à rehausser, à poétiser dans l'esprit de cette jeune femme!... Quand je repasse dans ma pensée tous les soins ingénieux que j'ai apportés à construire l'édifice de ma honte... ce rire infernal me reprend!

..... Je suis troublé bien profondément, George. Cette contrainte horrible a fini par amasser dans mon cœur des flots de colère qui m'effraient... J'ai peur que la direction de ma volonté ne m'échappe... cette malheureuse ne sait pas dans quel jeu dangereux elle s'est engagée... si elle pouvait lire une seule minute!... Il faut que je sorte d'ici, que je respire un autre air... Dans l'état où je suis, un crime est accompli avant d'être médité. . . . . .

La fraîcheur de la nuit, — la fatigue m'ont calmé. J'ai repris possession de moi-même. — George, je suis le seul coupable. — La loi de Dieu n'est pas imprévoyante, grossière et superficielle comme notre pauvre loi écrite. Elle pénètre à la source des méfaits; elle atteint le désordre moral jusque dans les replis de notre ame; elle cache au fond de nos actions un germe de justice qui se développe sourdement avec une logique infaillible. Le jour où j'ai prétendu étouffer sous mes cendres un cœur palpitant de jeunesse, enchaîner la mort à la vie, — j'ai commis un de ces crimes qui échappent à l'imperfection de nos codes humains et dont Dieu s'est réservé la juridiction mystérieuse. — Ce jour-là, j'ai semé la tempête qui m'emporte aujourd'hui.

Qui sait les luttes et les souffrances qu'ils ont endurées l'un et l'autre avant de s'abandonner au penchant de leur ame?... Je t'ai dit qu'il te ressemblait. Cela est vrai... et n'ai-je pas pensé souvent que tu aurais été digne d'elle?... Sois sûr qu'elle ne t'eût pas trompé.

Le moindre souffle de passion devait jeter bas un arbre sans racines

et rompre les liens d'une convention factice. — De quoi les punir? de quoi me venger?... sur quel principe de saine morale et d'honneur véritable pourrais-je appuyer ma vengeance? Le droit que me donne la lettre immobile de la loi n'est-il pas démenti, aboli par la voix mieux éclairée de ma conscience?

Ma détermination est arrêtée : je partirai, je les laisserai. — Je voudrais leur cacher mes traces à jamais. — Je vais combiner cela pour le mieux. — Oui, je voudrais emporter leur remords avec le mien.

Le devoir que je m'impose ici, George, est, je le sens, bien au-dessus du courage banal que l'opinion du monde me commanderait... Va, mon ami, le ricanement public est bien le dernier de mes soucis! Ne t'en préoccupe pas plus que moi, je te prie.

George, tu sais que je l'aimais, que peut-être elle m'avait élevé jusqu'à elle; mais comment eût-elle pu se croire capable de ce miracle?... Elle ignorera toujours qu'elle l'eût fait. — Je vais partir, j'irai traîner au bout du monde ce qui me reste de jours; mais quel fardeau que la pensée! Si Dieu m'eût daigné montrer autant de bonté que de justice, il ne m'aurait pas laissé survivre à ce coup.

Si j'étais là, près de sa mère, dans le même asile paisible, peut-être y viendrait-elle, par une nuit semblable à celle qui a ravi trop longtemps mon souvenir... peut-être y viendrait-elle répandre quelques larmes de regret sur une vie qu'elle a mal connue... sur un cœur qu'elle a brisé!... Pourquoi faut-il qu'un crime seul puisse m'ouvrir ce refuge, — m'acheter ce repos! — Un crime!... Serait-ce donc un crime si grand que de mourir à propos, après avoir vécu sans raison?...

Ne songe pas à ces folies, à ces faiblesses; excuse-les. S'il est vrai que la nuit porte conseil, je te le dirai demain. — Adieu, George, adieu, mon ami. — Adieu, mon George.

DANS L'APPARTEMENT DE M. D'ATHOL, LE LENDEMAIN.

Il est près de minuit. Raoul, pâle, la tête nue, rentre chez lui à pas précipités. Il laisse les portes ouvertes et jette un regard de temps à autre du côté de l'escalier qu'on aperçoit au fond. Il s'assied devant son bureau, et écrit rapidement ces lignes :

« J'aurais dû partir hier; il n'est plus temps. Voici ce qui arrive : — La journée, encombrée de visites, avait été indifférente. — A peine retiré chez moi, il y a dix minutes, j'ai entendu, par la fenêtre entr'ouverte de mon antichambre, un bruit de pas sur le sable du jardin. Je me suis penché avec précaution, et j'ai vu M. Bailly traverser l'allée sous la conduite de Jeannette. La nuit est si claire que je l'aurais reconnu, ne l'eussé-je vu qu'une fois auparavant. J'ai distingué chacun de ses traits, chaque détail de son vêtement. La vieille lui a indiqué la porte de l'escalier de service qui mène à la chambre de Suzanne. Il

est entré, et elle s'est retirée. — Je suis descendu aussitôt; j'ai fermé cette porte. Il ne peut plus sortir sans que je le voie, sans que je lui parle. Au reste, je vais aller le trouver. — Il faut que je le rencontre face à face... ils m'ont poussé à bout, George!... il n'y a plus ni conscience ni générosité qui tiennent..... Ceci dépasse les forces d'un homme.

« On te remettra ce mot, quoi qu'il arrive. La clé que je renferme sous ce pli ouvre le tiroir de mon bureau. Je te prie d'exécuter les instructions que tu trouveras scellées de mon cachet. — Je te recommande mon souvenir, mon ami. »

(M. d'Athol ferme cette lettre et y met l'adresse; puis il prend sur une console une boîte de pistolets, et se dirige rapidement vers l'escalier.)

DANS LA CHAMBRE DE SUZANNE.

Raoul entre brusquement; ses yeux se portent aussitôt sur les rideaux de la fenêtre du fond, qui viennent de retomber flottans et agités. Suzanne, debout, dans une attitude inquiète, les traits émus, le regarde et s'incline légèrement.

RAOUL.

M'attendiez-vous?

SUZANNE avec contrainte.

Non... pourquoi?... que signifie cela?... Ce n'est point votre usage... de manquer d'égards envers une femme.

RAOUL.

Oh! ne craignez rien pour vous.

SUZANNE.

Je n'ai rien à craindre.

RAOUL.

En êtes-vous certaine?

SUZANNE.

Vous me le dites. — J'ai de vous d'ailleurs une parole plus réfléchie, plus solennelle, et qui, seule, me rassure.

RAOUL.

Je vous ai promis votre liberté... et mon indifférence... Est-ce de cette promesse que vous parlez? Êtes-vous sûre de n'en avoir pas oublié les conditions?

SUZANNE.

Je ne le crois pas.

RAOUL, amèrement.

Suzanne! vous avez tout oublié, et jusqu'à votre franchise : c'est une vertu cependant, croyez-moi, qui sied même sur la ruine de toutes les autres.

SUZANNE.

Que voulez-vous dire?... quelle espèce de franchise exigiez-vous

donc? Devais-je vous imposer mes confidences?... Si vous m'aviez interrogée, Raoul, vous m'auriez trouvée, je vous le jure, aussi franche que je l'aie été jamais.

RAOUL.

Si je vous avais interrogée?... Et maintenant, — à cette heure même, — oseriez-vous me répondre?

SUZANNE.

Oui, Raoul.

RAOUL.

Vous l'oseriez?... Eh bien! — dites, — ces rêves, ces illusions que vous me reprochiez si fort de ne plus partager, en avez-vous approfondi la valeur? Ces émotions, que vous envisagiez d'un œil si prévenu, ont-elles égalé votre attente?... Les estimez-vous toujours au même prix?

SUZANNE, d'une voix basse et frémissante.

Oui, toujours!... Laissez-moi parler, Raoul... ne repoussez pas ma franchise, — après l'avoir provoquée... Oui,... j'ai parcouru pas à pas ce chemin de mes songes, ce chemin de jeunesse où vous aviez refusé de me guider... J'y ai rencontré toutes les douces réalités des fantômes que vous aviez combattus... Si je m'étais trompée, c'était donc par trop de défiance de la bonté du ciel! Tout ce qu'il peut verser d'ivresse dans une larme, — je ne l'avais pas même pressenti! Oui, j'ai connu les angoisses mortelles, et les espérances infinies, et les courts instans qui laissent de si longs souvenirs... J'ai aimé enfin... j'ai été aimée, et j'ai béni Dieu!

RAOUL.

Je vous ai écoutée... Votre excuse est dans l'égarement de votre esprit et de votre langage... Il suffit. Vous avez enfin le roman que vous cherchiez... il vous satisfait. C'est bien; — mais, dites-moi, en avez-vous prévu le dénoûment?

SUZANNE.

Le dénoûment?... Je... je ne sais... (Elle tire de son sein la petite clé d'or et la présente à Raoul en hésitant. Raoul fait un geste de stupeur, et demeure les yeux fixés sur ceux de la jeune femme, qui reprend en souriant :) Vous doutez?... Ce roman... il est écrit... Voulez-vous le relire?

(Elle lui montre un paquet de lettres ouvertes sur une table.)

RAOUL.

Qu'est cela?... Mes lettres?... (Il les saisit convulsivement.) Mes lettres à George!... Mais qu'y a-t-il donc?... au nom du ciel, parlez! ne me laissez pas ainsi!

SUZANNE.

Celui à qui vous les adressiez me les renvoyait aussitôt reçues. Est-ce qu'il a eu tort, Raoul? Il vous a trahi, cela est vrai... mais j'ai été

bien heureuse!... J'écrivais des réponses à chacune de ses lettres, espérant qu'un jour peut-être... — Elles sont là!

RAOUL. Il écoute Suzanne, sans paraître l'entendre. Il est agité et tremblant. Tout à coup il se dirige violemment vers la fenêtre.

Mais ce qu'ont vu mes yeux enfin! mais ce traître qui est là!

GEORGE, soulevant le rideau et s'avançant.

Il n'y a là qu'un ami.

RAOUL.

Toi!... c'est toi!... O Dieu! Dieu de bonté! c'est George! (Il lui prend les mains avec passion.)

GEORGE, souriant.

Oui, c'est bien moi... sois tranquille! — Ta dernière lettre m'a effrayé. Je suis venu l'apporter moi-même, craignant les lenteurs de la poste... Tu m'as pris pour M. Bailly, n'est-ce pas?... Un seul mot sur lui, Raoul... ou plutôt (à Suzanne) daignez répéter à Raoul, madame, ces paroles mystérieuses que vous disiez hier soir à M. Bailly, dans votre salon. — Cela suffira.

SUZANNE, avec empressement.

Je lui ai dit : Monsieur, tant que j'ai été seule à entrevoir votre folie et à en souffrir, je me suis résignée; mais aujourd'hui qu'elle trouble un repos plus précieux que le mien, je vous prie sérieusement de vous retirer... — Raoul, de grace, parlez-moi... dites que vous me croyez? (Raoul est accoudé sur la cheminée, le visage vers la glace, mais abaissé dans ses mains. Il ne répond pas. Suzanne reprend à demi-voix, et d'un ton douloureux, en s'adressant à George :) Monsieur George... il ne me pardonnera jamais... j'ai trop offensé sa fierté... il va me haïr maintenant!...

GEORGE.

(Il s'approche de Raoul et se penche comme pour lui parler : tout à coup, il lui écarte les deux mains avec brusquerie, et, le forçant à retourner vers Suzanne son visage inondé de larmes, il dit :)

Tourne-toi!... je veux qu'elle te voie comme cela!

SUZANNE.

Il m'aime!

RAOUL, l'attirant sur sa poitrine.

Ange!

OCTAVE FEUILLET.

LE BISCÉLIAIS.

DERNIÈRE PARTIE. [1]

V.

Le bon Geronimo se croyait réellement en route pour l'autre monde. Il y serait peut-être allé, s'il n'eût oublié, dans son trouble, de rouvrir sa blessure avec ses ongles, comme il en avait d'abord le projet. La peur et l'émotion avaient causé son évanouissement. Lidia, qui était accourue aux cris du petit groom, trouva l'abbé couché dans le fiacre, le bras nu, la manche de sa chemise relevée jusqu'à l'épaule, les yeux ternes et la bouche entr'ouverte. Ce spectacle pitoyable toucha la jeune veuve. Quoiqu'il n'y eût point de traces de sang, on voyait bien que Geronimo avait essayé faiblement de se donner la mort, et qu'une circonstance presque indépendante de sa volonté l'avait empêché d'accomplir son suicide. Lidia rattacha vivement compresse et ligature, jeta de l'eau fraîche au visage du malade, lui frotta le nez et les tempes avec du vinaigre, et le remit sur pieds en un moment. Geronimo ouvrit les yeux, reprit ses couleurs naturelles et se sentit aussi vivant et aussi bien portant qu'il était possible à un amoureux accablé de cha-

(1) Voyez la livraison du 1er janvier.

grin. On le conduisit à la maison, et toute la famille le gronda doucement.

— Savez-vous, lui dit la jeune veuve, que cela est fort mal? Venir ainsi mourir à ma porte, faire un scandale qu'on m'aurait reproché, comme si c'eût été ma faute! On aurait parlé de cette histoire pendant dix ans. Enfin nous en voilà quittes pour un peu de bruit. Vit-on jamais un homme se tuer pour des plaisanteries sur son accent? Vous avez eu là une véritable idée de Biscéliais. Gardons-nous de raconter cette aventure, car don Pancrace en donnerait le spectacle au public de San-Carlino. Allons, seigneur Geronimo, remettez-vous de cette alarme, et surtout renoncez à de telles extravagances.

Le curé de Saint-Jean-Teduccio arriva conduit par Antonietto, qui avait joué son rôle jusqu'au bout. Ce curé était un bon homme; il fit à l'abbé un petit sermon et lui promit le secret. De son côté, Geronimo jura qu'il ne penserait plus à la mort, et il remonta dans son fiacre pour retourner à Naples, corrigé de sa folie et honteux de son équipée. Cependant sa confusion était agréablement tempérée par le sentiment de sa résurrection. Le soir, il jouait une partie de *scoppa* dans un café de la rue de Tolède, lorsqu'une femme le vint appeler : c'était la servante de la jeune veuve.

— Ma maîtresse, lui dit cette femme, m'envoie à la ville, seigneur Geronimo, pour vous dire qu'elle vous prie bien fort de vivre, que vous lui feriez de la peine et la désobligeriez en songeant encore à mourir, qu'il faut venir la voir souvent, comme ses autres amis, et qu'elle vous apprendra volontiers à prononcer purement le napolitain.

Cette attention délicate rendit l'espérance au pauvre abbé. Il s'empressa d'y reconnaître un encouragement, et il ne douta plus qu'en prenant des leçons de napolitain, l'élève ne dût bientôt inspirer au professeur une tendre inclination. Le lendemain, il se rendit chez sa belle pour montrer de la docilité. Ses cinq rivaux l'avaient devancé; mais il ne témoigna point de jalousie, et fit avec eux assaut de galanterie. Deux de ces rivaux avaient des prétentions au bel-esprit. Geronimo leur tint tête sans affectation, et s'il n'eut pas toujours l'avantage dans les escarmouches de bons mots, il racheta ses défaites par la modestie et la bonne humeur. Deux autres rivaux, vêtus de gilets en poil de chèvre et de cravates roses, couverts de chaînes d'or et de breloques, étaient des modèles de dandysme que notre abbé ne pouvait pas prétendre égaler en luxe et en magnificence. Il se contenta de lutter avec eux par la grace des attitudes. Le Calabrais seul, avec ses regards farouches et son ton brusque, lui inspira autant de crainte que d'antipathie, mais Geronimo évita soigneusement toute discussion qui aurait pu dégénérer en querelle. On se moqua un peu de son accent et de ses naïvetés biscéliaises; il ne s'en fâcha pas et prit la plaisanterie

sans aigreur. La tante Filippa, qui le protégeait, vint à son secours, et Lidia le complimenta de son bon caractère.

La position de Geronimo était déjà meilleure après cette visite. Malheureusement, il commit tout de suite une faute. Au lieu de soutenir son rôle d'amoureux modeste et de causeur sans prétention, il voulut combattre ses rivaux avec leurs armes, hormis pourtant le Calabrais, qu'il laissa prudemment de côté. Il appela son tailleur et lui commanda un habit d'une coupe romantique de son invention. Une chaîne d'un mètre circula, comme un serpent, autour de sa cravate et sur son gilet. Un paquet de breloques pendit à sa ceinture. Quoiqu'il eût la vue excellente, il ne regarda plus qu'avec un lorgnon d'or, et la pomme de sa canne fut ornée d'un lapis gros comme le poing. Ces emplettes coûtaient cher. Il s'endetta pour les payer, et, quand il se présenta dans cet équipage de petit-maître, Lidia se mit à rire de si bon cœur, qu'il en perdit la tramontane. L'habit, qu'il croyait d'une élégance irréprochable, excita surtout la gaieté de la compagnie entière. Pour comble de disgrace, le Calabrais poussa le sarcasme jusqu'à la grossièreté, sans que Geronimo osât répondre à ses injures, en sorte que le pauvre abbé se retira doublement mortifié.

Ce fut le hasard plutôt que le bien jouer qui releva notre amoureux de cet échec. Un samedi matin, les deux dandies arrivèrent à Saint-Jean-Teduccio avec une loge pour le théâtre de San-Carlino. Ils n'avaient point encore vu les affiches de spectacle; mais ils ne doutaient pas que la pièce nouvelle qu'on donne chaque samedi soir sur ce petit théâtre ne contînt le rôle obligé du Pancrace biscéliais. L'un des deux élégans tira de sa poche la clé de la loge pour la remettre à Lidia, en faisant sonner bien haut les douze carlins que lui coûtait cette galanterie, et il exprima le désir que le seigneur Geronimo fût de la partie. L'abbé entra précisément comme on parlait de lui.

— Nous allons ce soir à San-Carlino, lui dit la jeune veuve étourdiment, et je vous offre une place. Vous comparerez le biscéliais au napolitain; ce sera une excellente leçon.

— C'est-à-dire, répondit Geronimo, que vous voulez me comparer à don Pancrace. Puisque cela vous amuse, je n'ai garde de vous refuser ce plaisir. J'irai à San-Carlino, et nous verrons à quel point je ressemble à un vieux bouffon.

Malgré son heureux caractère, l'abbé ne put dissimuler son dépit en songeant au ridicule dont il était menacé. Pour adoucir son chagrin, Lidia le retint à dîner. Elle lui servit de sa belle main tant de *ravioli*, de *lazagni* et de tranches de veau à l'*humide*, qu'il se sentit plein de patience et de gaieté en sortant de table. Un fiacre envoyé de Naples vint chercher la compagnie à l'heure de l'*Angelus*, et Geronimo partit avec dame Filippa et sa nièce. Lorsque le carrosse entra dans la ville,

l'abbé chercha du regard les affiches de spectacle. Ce fut à la porte du théâtre seulement, et en payant le fiacre, qu'il lut le titre de la pièce nouvelle : *le Jettatore, avec Pancrace biscéliais.* Les élégans, les beaux esprits et le Calabrais étaient déjà dans la salle. On avait frappé les trois coups. Le petit orchestre jouait l'ouverture. Enfin la toile se leva, et l'on vit arriver don Pancrace affublé de tous les préservatifs des mauvais sorts : les cornes de bœuf, les mains de corail, le rat en lave du Vésuve, le cœur, les fourches et le serpent. Un éclat de rire l'accueillit à son entrée, selon l'usage, et puis il s'avança d'un air piteux au bord de la rampe pour confier au public ses frayeurs superstitieuses.

— Messieurs, dit-il, si j'ai oublié quelque chose, avertissez-m'en, par charité. Ces grosses cornes que je porte sous chaque bras préservent mon front d'un pareil ornement. Ce n'est pas ce qui me tourmente le plus; dame Pancrace est incapable de me manquer de fidélité. En tournant cette main de corail, dont l'index et le petit doigt sont ouverts, du côté des gens de mine suspecte, j'éviterai les influences pernicieuses. Ce rat est chargé de ronger tous les papiers, timbrés ou autres, qui pourraient me donner du souci. Cette fourche m'empêchera de m'égarer dans mon chemin, et ne manquera pas d'écarter tous les petits accidens. Ce serpent me gardera des mauvais tours et perfidies, et ce cœur de cornaline est un talisman certain contre les embûches et la coquetterie des femmes de ce pays. Mon attirail est complet, et l'on m'a dit qu'à présent je pouvais me hasarder dans la rue de Tolède. Je vois avec satisfaction qu'on est en sûreté à Naples, et qu'à moins d'oublier une seule précaution, un homme prudent ne court aucun risque dans cette capitale; cependant je ne suis pas sans inquiétude. J'ai fait un mauvais rêve, et j'ai grande envie de retourner à Bisceglia.

Sur ce, don Pancrace racontait son rêve, d'où il tirait toutes sortes de pronostics. Au milieu de ses hypothèses, il voyait la figure hétéroclite de Tartaglia, ainsi nommé à cause de son bégaiement. Le Tartaglia est un type napolitain en grande faveur, comme le Pancrace. Il représente le méridional usé par le climat, souffrant d'une ophthalmie chronique et dans un état voisin du crétinisme. Ses joues creuses, son long nez surmonté d'énormes lunettes bleues, son air malade et son vice de prononciation constituent les signes particuliers du jeteur de sorts, dont la rencontre est dangereuse. En effet, tous les accidens possibles viennent fondre, en un jour, sur le pauvre Pancrace. Tandis qu'il s'embrouille dans ses amulettes, un filou lui vole son mouchoir, un autre sa tabatière, un troisième sa montre. Polichinelle se déguise en huissier pour lui signifier un faux exploit. Une fille délurée feint de le prendre pour son amant que des corsaires avaient emmené en Barbarie; elle l'embrasse et l'obsède de ses caresses. Pancrace veut

s'enfuir, un fiacre le renverse dans la boue. Il se relève furieux, maugréant contre les embarras, les filous et les filles délurées de Naples, lorsque deux jeunes gens charmans, en gilet jaune, avec breloques, chaînes d'or et lorgnons, l'abordent poliment et l'aident à se nettoyer. — Se peut-il, seigneur Pancrace, lui disent-ils, qu'une personne de votre mérite et de votre qualité se trouve en cet état? Combien nous sommes heureux de pouvoir vous secourir et vous guider dans cette ville que vous ne connaissez pas! Prenez bien garde aux escrocs, et défiez-vous de tout le monde, sans exception. Holà! garçon! une brosse, une serviette et de l'eau pour le seigneur Pancrace.

Une si heureuse rencontre enchante le Biscéliais, qui s'extasie sur les belles manières et la politesse des élégans de Naples. Ce n'est point assez que de l'aider à brosser ses habits, ces aimables jeunes gens veulent encore le régaler et jouir au moins pendant quelques minutes de l'honneur de sa conversation. Ils frappent sur les tables du traiteur avec leurs badines et commandent au garçon de servir au seigneur Pancrace ce qu'il y a de meilleur et de plus cher : du riz aux petits pois, des côtelettes frites à la milanaise, des œufs à la coque, des raves, de la salade de concombres. Pancrace préfère à tout cela le macaroni classique; on lui en sert un *rotolo,* qu'il absorbe en le dévidant avec ses doigts. Pendant ce temps-là, les deux élégans déjeunent et vident les plats raffinés dont le Biscéliais n'a pas voulu; puis ils échangent un signe d'intelligence, se lèvent, prennent leurs chapeaux, se confondent en salutations et s'éloignent, laissant au pauvre Pancrace un quart d'heure de Rabelais fort onéreux pour sa bourse de Biscéliais économe. Le vieillard ne peut croire qu'il soit encore dupe de sa crédulité. Avec les conjectures bizarres qu'il imagine sur l'absence des jeunes *don Limone,* il divertit le public, et finit par payer la carte, non sans marchander. Pancrace s'en prend de ses malheurs au *jettatore* Tartaglia; il saute à la gorge du vieux bègue pour l'étrangler; on l'arrête et on le mène au violon, d'où il ne sort qu'en accordant sa fille au jeune premier, après quoi le Biscéliais donne au diable les talismans inutiles et retourne dans son pays en jurant de ne revenir à Naples... que le lendemain, pour jouer encore devant l'assemblée qui voudra bien honorer le théâtre de sa présence.

Les cinq rivaux de notre abbé répétaient à l'envi les lazzis et les malédictions du vieillard superstitieux et bafoué. Geronimo ne riait que du bout des dents; mais son tour vint, quand la gueuserie industrieuse des *don Limone* et leur fugue honteuse excitèrent les rires et quolibets. Les deux rivaux élégans se mordaient les lèvres; l'abbé s'amusa de leur embarras, et, comme Lidia lui tint compagnie, il se crut assez vengé de la comparaison entre Pancrace et lui.

Le spectacle fini, notre abbé regarda sa montre; il était *une heure avant minuit.* C'est le moment où commence ce qu'on appelle en Italie

la seconde soirée. Geronimo proposa un tour de promenade dans la ville. Le Calabrais s'était emparé du bras de Lidia; Geronimo offrit le sien à sa tante, et les autres jeunes gens suivaient deux à deux par derrière. L'abbé invita les dames à prendre des glaces. On s'installa au Café de l'Europe devant une table qui fut bientôt chargée de granites, de sorbets et de limonades. Quand on eut tout avalé, une certaine rêverie s'empara des hommes, et la conversation tomba. L'un des élégans demanda la *Gazette des Deux-Siciles*, l'autre le *Salvator Rosa*. Les deux beaux-esprits firent semblant de lire *la Quotidienne* et les *Débats*, quoique la langue française fût pour eux de l'hébreu. Le seigneur calabrais fredonnait un air en regardant le ciel.

— Allons, ma nièce, dit la tante Filippa, il est temps de partir. Nos lits sont à une lieue d'ici.

— Il faut faire notre marché avec un fiacre, dit la jeune veuve.

— Je me charge de ce soin, s'écria le Calabrais en quittant la table avec empressement.

L'un des élégans, se penchant à l'oreille de l'autre, le pria de payer la dépense.

— J'ai oublié ma bourse à la maison, lui répondit son ami.

— Et moi je laisse toujours la mienne à mon domestique. Je ne puis comprendre ce que fait cette canaille-là.

Les deux beaux-esprits se plongèrent plus profondément dans les journaux français.

— C'est comme dans la pièce de tout à l'heure, dit Lidia en faisant un rire mélodieux.

— Bravo! s'écria dame Filippa en se tenant les flancs; où est le don Pancrace? Appelez don Pancrace pour payer le compte. Faites-le revenir de Bisceglia, car je vois bien que lui seul ici a de l'argent, et qu'il ne faut pas se fier aux grands airs des *don Limone*.

— Messieurs, dit Geronimo, j'avais prévu votre empressement; mais, comme j'ai offert des glaces à la compagnie, je ne puis souffrir qu'un autre paie la dépense, c'est pourquoi j'ai remis d'avance une piastre au garçon de café.

Le Calabrais revint avec une calèche de place. Tandis qu'il y faisait monter Lidia, la vieille tante prit à part Geronimo et lui dit tout bas :

— La Madone protége les jolis garçons. Voilà une heureuse soirée pour vous; je vais parler à ma nièce.

VI.

Encouragé par les paroles de la tante Filippa, l'abbé revint à Saint-Jean-Teduccio le lendemain. Il n'y trouva pas un de ses rivaux. Sans espérer déjà qu'on lui cédât la place, il comprit à cette désertion que le sentiment de leur défaite retenait les galans à la ville.

— Seigneur Geronimo, dit la belle veuve, vous êtes un homme raisonnable; depuis votre dernière folie, je vois avec plaisir que vous êtes corrigé, guéri, et que vous ne songez plus à me faire la cour. C'est très bien; je vous en sais beaucoup de gré. Continuez ainsi, et vous aurez une place particulière entre tous mes amis.

— Oui, répondit l'abbé en soupirant, vous me donnerez une place dans votre *cœur* pour voir le service funéraire de mon amour (1).

— Qui sait, dit Lidia, quelle messe on chantera dans mon église? Si j'en croyais ma tante Filippa, ce ne serait pas une messe des morts.

Geronimo, ranimé par ces paroles encourageantes, allait hasarder une explosion passionnée avec génuflexion, quand un coup de sonnette arrêta l'élan de son amour. Deux voisines entrèrent, et peu après vint le seigneur calabrais, son large chapeau rabattu sur les yeux, de l'air d'un conspirateur mécontent.

— Eh! qu'avez-vous? dit Lidia, quel forfait méditez-vous, don Giacomo? Auriez-vous le dessein de dévaliser un voiturin? Il ne fait pas bon voyager en Calabre ce matin, à ce qu'il paraît? De grace, si vous rencontrez un jeune abbé dans vos montagnes, épargnez-le, je vous en prie.

— Votre préférence pour les jeunes abbés, répondit don Giacomo, pourrait bien me donner l'envie de les détrousser à la mode de mon pays.

— Fi! seigneur Giacomo, reprit Lidia, vous parlez comme un brigand.

— Il veut me chercher querelle, pensa l'abbé, mais je ne m'y exposerai point; je ne suis pas de taille à lutter contre un duelliste de profession.

— Les brigands, répondit le Calabrais, tuent des gens sans défense, tandis que moi je me bats loyalement, à armes égales. Il dépend d'ailleurs des petits abbés de n'avoir rien à démêler avec moi; qu'ils ne viennent point chasser sur mes terres.

— Il faudrait savoir, dit Geronimo avec douceur, en quelles provinces sont vos terres, seigneur Giacomo. Si elles figurent sur la carte des Calabres, je ne les irai pas chercher; mais la paroisse de San-Giovanni-Teduccio ne fait pas sans doute partie de vos domaines.

— Peut-être, répondit le Calabrais en haussant le ton.

— Et moi, s'écria la jeune veuve, je vous déclare qu'il n'y a pas un pouce de terrain à vous ici, que vous ne mettez le pied dans ma maison qu'avec ma permission, et qu'en vous arrogeant le droit de donner des leçons à mes amis en ma présence, vous m'en donnez à moi-même indirectement, et que je le trouve mauvais, entendez-vous bien? et

(1) Avec la prononciation napolitaine, le jeu de mots est le même en italien qu'en français.

que tout homme, tout robuste et tout brigand que vous êtes, je vous arracherais les deux yeux en un tour de main; et nous verrons, quand je les aurai dans ma poche, si la fanfaronnade les fera briller comme à présent. Et il faut vous persuader qu'on ne me fait point peur, et que s'il y a des abbés parmi mes amis, vous les souffrirez comme les autres; que si vous ne m'approuvez point, je m'en soucie comme de cela, et que les rodomontades n'ont pas de succès avec moi, et que vous prenez un chemin qui vous mènera peut-être en Calabre, mais non pas dans les bonnes graces de votre servante.

— Ne vous emportez pas à mon sujet, madame, dit Geronimo. Le seigneur Giacomo plaisante. Il sait bien que je n'ai point envie de lui manquer.

— Je pense en effet, répondit don Giacomo, que vous ne l'oseriez pas en face; mais je ne souffre pas plus les impertinences doucereuses et enveloppées de politesse que les offenses toutes nues.

— Quelles impertinences nues ou habillées trouvez-vous donc dans mes paroles? demanda l'abbé avec modération.

— C'est ce que je vous ferai savoir par mes seconds, dit le Calabrais d'une voix de stentor, à moins que de bonnes excuses en présence de ces dames....

— Je ne m'excuse point de paroles que je n'ai pas prononcées et d'intentions que je n'ai pas eues, dit Geronimo.

— Que ne suis-je un homme! s'écria Lidia. J'aurais déjà jeté mes gants au visage de ce *guapo* (1).

— On verra demain si je suis un *guapo*, reprit le Calabrais en criant à briser les vitres. Aussi bien, je n'ai plus de ménagemens à garder ici, puisqu'on me traite en ennemi. Vous aimez les abbés, signora; eh bien! je leur tondrai les cheveux jusqu'aux oreilles inclusivement, à vos abbés; et sur ma foi et mon salut, je vous promets que demain il y aura un abbé de moins sur la terre, et que, s'il refuse de se battre, je lui romprai les os de telle sorte qu'il ne sera jamais ordonné par monseigneur l'évêque.

— Un moment! dit Geronimo. Puisque vous le prenez ainsi, mieux vaut me battre que d'être assommé. Dieu m'est témoin que je ne suis point méchant, que je n'ai point cherché cette querelle et qu'on m'oblige à sortir de mon caractère. J'en suis sorti à présent, et vous pouvez m'envoyer vos seconds quand vous voudrez; je vous montrerai peut-être qu'un abbé sait manier l'épée au besoin.

— Les gens d'église ne se battent pas, répondit le Calabrais avec moins d'emportement.

— Il s'en trouvera un qui se battra demain, reprit Geronimo, et

(1) Le *guapo* napolitain est un fanfaron qui rappelle le *capitan* de l'ancienne comédie de la foire Saint-Laurent.

d'ailleurs, en donnant ma démission, je puis déposer à la minute collet et rabat. Je m'en dépouillerai avec plaisir pour vous apprendre qui je suis.

— Je vous donne cinq minutes pour rétracter vos paroles, dit le Calabrais.

— Il est trop tard, répondit l'abbé. Allez au diable et ne m'échauffez pas davantage, car je me sens assez de colère pour tuer dix fanfarons comme vous.

— Demain vous aurez sans doute réfléchi, et vous deviendrez plus sage. Adieu, seigneur Geronimo.

Don Giacomo salua les dames, rabattit son chapeau sur ses yeux, et fit une sortie de théâtre.

— Il a baissé le ton, dit une voisine. C'est un *guapo*.

— N'en doutez pas! s'écria Lidia, c'est un *guapo*. Vous le ferez mettre à plat ventre, si vous le poussez.

— *Guapo* ou non, dit l'abbé hors de lui, je le mènerai tambour battant. Ah! il m'insulte, et il veut encore des excuses! Je me ferai couper en cent morceaux avant que ma bouche prononce une seule excuse.

— Calmez-vous, dit la tante Filippa. Votre ennemi est parti.

Cette remarque de la tante apaisa la fureur de notre abbé, mais elle diminua d'autant son courage. Le pauvre garçon avait besoin de son exaspération pour affronter l'idée d'un duel. Jamais son esprit n'avait encore imaginé que le destin le pût conduire à une pareille extrémité. En quittant la compagnie, Geronimo prit à pied le chemin de Naples pour réfléchir à la terrible affaire qui lui tombait sur les bras. Il se voyait rapporté chez lui sur une civière avec un trou dans le corps, et le paysage de Capo-di-Monte, avec ses cyprès et ses tombes, formait un horizon lugubre au tableau. En repassant dans sa tête l'histoire de ses amours, il se demanda s'il n'eût pas mieux valu pour lui s'être donné une entorse la veille de l'Assomption que d'aller à Santa-Maria-del-Carmine. Aucun drame, aucune tragédie ne lui paraissait égaler en horreur sa situation présente, et dans ce moment un sermon sur le danger des passions l'eût touché profondément. Les paroles de son vieil oncle lui revenaient à la mémoire : « Garde-toi des *don Limone* et des femmes napolitaines! » Un cou d'épée est bientôt reçu; adieu les douceurs du bénéfice, la tranquillité de la vie ecclésiastique, les parties de *scoppa*, la musique, les limonades, l'eau fraîche de la fontaine du *Lion*, les jouissances du désœuvrement, la perspective d'un avenir aisé, d'une carrière sûre et lucrative! La mort pouvait confisquer tout cela, pour un mot imprudent; mais aussi, à l'idée de céder la place à un matamore et de renoncer à sa Lidia, la jalousie éveillait dans son ame des mouvemens plus impétueux que le courage même.

— Plutôt la mort! s'écriait Geronimo en gesticulant comme un possédé sur le pont de la Madeleine. Eh! n'ai-je pas déjà voulu mourir?

Ne l'ai-je pas vue de près, cette mort si redoutée des cœurs faibles? Je la braverai encore une fois.

En dînant au cabaret, notre abbé confia son aventure à deux jeunes gens experts en matière de point d'honneur, et qui acceptèrent la mission difficile de témoins. Il leur déclara que non-seulement il ne ferait point d'excuses, mais qu'une rencontre était le seul parti qui lui convînt, à moins que son adversaire ne lâchât pied complétement, à quoi les deux témoins répondirent qu'il n'y avait guère d'apparence, et que le duel semblait inévitable, si l'on considérait le courage bien connu du seigneur Giacomo. Après avoir donné ces instructions sévères, Geronimo rentra chez lui pour mettre ordre à ses affaires. Il écrivit à sa Lidia une lettre déchirante qu'il arrosa de ses larmes, une autre à son vieil oncle, et diverses épîtres à ses protecteurs, pour leur annoncer qu'avant de se battre, bien contre son gré, il avait renoncé à sa condition de bénéficiaire ecclésiastique. Ces préparatifs sentaient d'une lieue la mort violente. Le cœur du pauvre Geronimo se serrait, des exclamations sinistres s'échappaient de ses lèvres, et le bâton de cire à cacheter tremblait entre ses mains sans réussir à se placer au-dessus de la flamme de sa bougie. En face de lui, l'abbé aperçut son petit domestique, dont les yeux pétillans observaient ses mouvemens incertains.

— Antonietto, Antonietto! dit le patron d'une voix caverneuse, regarde bien ton maître; réjouis tes yeux par la contemplation d'un ami que tu vas perdre. Sers-le avec un redoublement de zèle, car c'est pour la dernière fois!

— Votre seigneurie m'abandonne! s'écria le gamin; elle manque à toutes ses promesses et prend un autre valet de chambre?

— Non, mon fils; celui qui va paraître devant Dieu, celui qui marche à une mort certaine, à une véritable boucherie, comme un agneau sans défense, n'a plus besoin de serviteur.

— Elle plaisante, votre seigneurie? dit le groom.

— Je ne plaisante pas, Antonietto; il est trop vrai que je vais mourir.

— Elle a donc encore un chagrin dont elle n'espère point se guérir?

— Je vais me battre demain, entends-tu cela? me battre en duel avec un homme féroce, qui a déjà tué plus de quarante personnes à coups d'épée.

Le gamin leva les yeux au ciel, et fit claquer sa langue contre son palais, ce qui veut dire, en italien : « Vous vous gaussez de moi, je n'en crois rien! » mais, quand son maître lui eut narré l'épouvantable querelle du matin, Antonietto invoqua tous les saints en accompagnant ses prières de signes de croix multipliés, comme s'il eût été lui-même à deux doigts de la mort.

— L'honneur exige cet affreux sacrifice, reprit Geronimo; cet

homme m'a insulté devant des femmes, devant l'aimable Lidia, qui a pris en vain ma défense. Il faut qu'un de nous deux enfonce son épée jusqu'à la garde dans le cœur de l'autre. Oh! ce sera un horrible massacre!

— A votre place, je ne me battrais point, dit le petit domestique.

— Tu ne comprends pas, dans ton innocence, les règles du point d'honneur, mon ami. Si tu avais vu le spectacle effroyable de la colère où m'avaient mis les insultes de mon adversaire, tu ne chercherais plus à me détourner de me battre. A moi, démons et furies! souffiez vos poisons dans mon ame! entretenez le feu de ma rage et de mon indignation!

— Ne criez pas ainsi, patron, dit le gamin en passant de l'autre côté de la table, vous me faites mourir de peur.

Geronimo, exalté par la frayeur de son domestique, redoubla ses cris et ses imprécations. Il se promena de long en large en défiant son adversaire, et porta dans les murailles des bottes énergiques avec sa canne.

— Ne tremble pas, mon fils, reprit-il ensuite avec majesté; retire-toi, et n'oublie pas de m'éveiller demain au point du jour. Mes témoins viendront au lever de ce dernier soleil de ma vie. Je vais écrire mon testament, et je te laisserai quelque chose, si l'état de mes affaires le permet, car j'ai des dettes. Tu feras dire une messe pour le repos de mon ame. Va, je te donne, en attendant, ma bénédiction.

— Patron, je vous obéis; mais est-ce que les lois permettent à des chrétiens de se massacrer entre eux?

— Toutes les lois divines et humaines s'y opposent, l'honneur seul demande des flots de sang. Voilà le tragique de cette infernale aventure.

— Merci, patron; c'est tout ce que je voulais savoir. Ah! que je suis aise de n'être qu'un pauvret trop au-dessous de ce bel honneur pour lui donner des flots de mon sang!

Antonietto se retira dans sa chambrette, mit à la hâte sa cravate noire des dimanches et son bonnet de laine rouge, et couvrit ses épaules nues d'un vieux collet de carrick jaune qui lui servait de manteau.

— Je t'empêcherai bien de te faire tuer, vilain fou de patron, disait-il en courant comme un lièvre dans les rues de Naples.

Il arriva tout essoufflé au bureau de la *polizia*, le rusé Antonietto, et il se glissa, comme un lézard, au milieu d'un groupe de pêcheurs et de cochers de fiacre en contravention. Un autre enfant de son âge grattait à la porte de M. le secrétaire.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici? dit-il à cet enfant.

— Une dénonciation.

— *Aussi moi;* et de quelle sorte?

— Mon patron doit se battre demain en duel.

— *Aussi le mien.* Serait-ce pas don Giacomo le Calabrais, ton patron?

— Et le tien don Geronimo le Biscéliais?

Les deux gamins se fendirent la bouche jusqu'aux oreilles en faisant un rire muet.

— Mon patron, reprit Antonietto, est un homme dangereux. Il tuerait le tien sans aucun doute, car il crie à se briser la poitrine, et se prépare au combat en perçant les murs de sa chambre comme des écumoires.

— Le mien a commencé ainsi; mais, depuis que deux témoins lui ont donné rendez-vous à la porte de Capoue, il n'a plus rien dit, et s'est mis à plier ses habits dans sa malle.

— Ouais! pensa Antonietto; c'est un *guapo*. Le seigneur Geronimo aura l'honneur de le faire reculer.

— Si bien donc, reprit l'autre gamin, qu'après avoir fermé cette malle, mon patron m'a donné une demi-piastre en me disant : « Va-t-en à la *polizia;* demande à parler au secrétaire, et avertis-le que je dois me battre demain, que j'ai rendez-vous à sept heures à la porte de Capoue, et surtout ne dis à personne que c'est moi qui t'ai envoyé à la *polizia.*

— Bravo! s'écria Antonietto. Je n'ai plus besoin ici. Fais ta commission, mon cher, et si tu ne réussis pas à parler au secrétaire, tu peux regarder ton patron comme mort et enterré. Le mien ne m'a point envoyé. Je suis venu de mon propre mouvement; mais je réfléchis que cela est inutile. J'aime autant qu'il se batte, puisqu'il m'a promis de me laisser quelque chose sur son testament. Adieu! je m'en vais.

Antonietto passa entre les jambes des pêcheurs en contravention et se sauva en courant de toutes ses forces. L'aurore mettait sa robe rose quand le gamin éveilla son maître, et le soleil ne montrait que la moitié de son visage lorsque les deux témoins arrivèrent. — Ils rendirent compte à Geronimo des conférences de la veille. L'adversaire, après avoir beaucoup crié, s'était radouci; mais on n'avait pas pu s'entendre, et le rendez-vous était fixé pour sept heures. L'abbé ne témoigna ni surprise ni effroi; son émotion ne se trahissait que par une légère pâleur. Il offrit du café à ses amis, en plaisantant comme à l'ordinaire. On envoya chercher un fiacre, et Antonietto grimpa derrière le carrosse en criant au cocher : *Porta Capuana!* A la sortie de la ville, sur la route d'Averse, on descendit de voiture.

— Nous arrivons les premiers, dit un des témoins; mais nous avons cinq minutes d'avance.

Cependant les cinq minutes s'écoulèrent, et l'on ne vit rien.

— Cela devient inquiétant, dit l'autre témoin.

Antonietto, qui guettait comme un furet, tira ce témoin par le pan de son habit.

— Chut! lui dit-il tout bas, il ne viendra point. Il a envoyé hier son domestique à la police. Remontons en carrosse, et allons-nous-en, de peur des gendarmes.

Un autre fiacre arriva pourtant à la porte Capuane, et l'on en vit descendre les deux seconds du seigneur calabrais.

— Messieurs, dit l'un d'eux, nous vous demandons mille fois pardon de vous avoir fait lever si matin pour une fanfaronnade. Don Giacomo est parti, et nous avons reçu l'avis d'une dénonciation envoyée par lui-même à la police. Si nous ne sommes point arrêtés par les gendarmes, c'est que la mesure devient inutile et le combat impossible, l'un des combattans ayant décampé.

— Si vous m'en croyez, dit Geronimo, nous irons déjeuner ensemble.

— Avec tout cela, murmura Antonietto, j'ai agi contre mon intérêt, et je perds un superbe héritage.

On entra dans une *locanda* où l'on mangea gaiement et de bon appétit.

— Nous publierons partout, dirent les quatre témoins, le courage de don Geronimo et la poltronnerie de son adversaire.

En effet, cette aventure fit quelque bruit dans la ville. On s'en amusa dans les cafés, et lorsque Geronimo retourna pour la première fois à Saint-Jean-Teduccio, la belle veuve lui donna son front à baiser en lui disant :

— Si votre adversaire n'eût pas été un poltron, vous vous seriez battu pour moi. Je m'en souviendrai, mon ami.

— Oui, ajouta la vieille tante. Embrassez-moi, don Geronimo. Vous êtes un gentil garçon, et de plus un homme de cœur. J'aime ces gens-là. Quand vous aurez une femme, elle pourra se croire en sûreté à votre bras. Il n'en est pas de même avec les beaux-esprits et les *don Limone*. Je n'en veux pas dire davantage, et tant pis pour ceux ou celles qui ont des oreilles et ne m'entendent point.

VII.

Si la fortune n'aimait que les audacieux, notre ami Geronimo n'aurait pas eu grande protection à espérer d'elle; mais elle protége aussi les jeunes gens, et, comme le disait la vieille tante, elle distingue volontiers les jolis garçons. Cette remarque judicieuse de dame Filippa pourrait faire un troisième adage populaire, complément des deux

premiers. Il est certain que notre abbé se trouva, un beau jour, débarrassé de tous ses concurrens, non par habileté ni par intrigue, mais grace à sa petite dose de courage et à la protection spéciale de la Madone, qui voulait le mener dans une bonne voie. Les deux beaux-esprits, n'ayant reçu que des réponses ironiques et décourageantes à leurs belles phrases, jugèrent Lidia trop insensible aux beautés de l'éloquence pour mériter leurs hommages. Les deux *don Limone,* profondément humiliés depuis l'affront du Café de l'Europe, pensant se mettre en garde contre le ridicule, se permirent des plaisanteries sur les façons de Lidia et les airs bourgeois de la tante. De bonnes ames ne manquèrent point de répéter ces propos et de les envenimer. La jeune veuve les apprit et ferma sa porte aux mauvais plaisans, si bien que de tant d'amoureux il ne vint plus à Saint-Jean-Teduccio que notre petit abbé, toujours d'humeur douce et complaisante, point susceptible, et d'autant mieux reçu qu'il était le dernier et le plus fidèle. Lidia le traitait avec familiarité, comme un ami sans conséquence; mais le lampiste et la tante ne doutaient pas que l'amitié ne dût bientôt donner naissance à un sentiment plus tendre.

En attendant, Geronimo passait les journées près de la jeune veuve. Il dînait souvent à la maison, jouait aux cartes avec les grands parens, menait la famille aux spectacles et aux fêtes, et se trouvait invité à toutes les parties de plaisir. Il jouissait, d'ailleurs, des priviléges que sa position comporte en Italie, et dont les plus beaux consistent à porter en public l'ombrelle, le châle de la dame, et généralement toutes sortes de paquets, à faire les commissions et le déjeuner du chat, préserver madame des courans d'air, appeler les cochers, payer les rafraîchissemens et gronder les barcarols.

L'oncle de notre abbé, au moment du départ de son neveu pour Naples, avait sans doute exagéré, dans ses avis, les dangers qui environnent un jeune homme au milieu du tourbillon de cette capitale. Son point de vue de vieillard prudent et de Biscéliais avait grossi les objets; cependant ses paroles sévères sur les femmes n'étaient pas absolument fausses. Les Napolitaines sont intelligentes, énergiques, douées d'une présence d'esprit peu commune, mais elles sont aussi volontaires, railleuses, impitoyables à ceux qui leur déplaisent, hostiles dans le propos avec ceux qu'elles aiment, comme si elles leur savaient mauvais gré d'avoir su se faire préférer. Le goût du commandement et de la domination en toutes choses donne la clé de leur caractère qui trompe le moins souvent, et c'est peut-être par tradition, sinon par nature, que la plupart des hommes de ce pays adoptent un langage moitié sérieux et moitié comique, dont ils se font un moyen d'éveiller la coquetterie et de battre en retraite, en cas d'échec. Le bon Geronimo était de Bisceglia. Il ne savait point prendre le ton léger des Na-

politains, qui, même en cherchant à peindre leur passion, conservent leur indépendance et leur gaieté. Quand il parlait de son amour, c'était de l'air le plus sincère et le plus pénétré qu'il pouvait.

Sans avoir à un degré bien marqué les défauts des Napolitaines, Lidia était brusque, inégale, taquine. L'empressement à la servir n'obtenait point d'elle ces récompenses délicates qu'une Française distribue avec tant d'art; elle interrompait en riant les protestations de dévouement, n'appuyait avec force que sur les preuves de son indifférence, pour glisser au contraire sur les mots gracieux dont la simple politesse lui faisait un devoir. Geronimo n'aurait pas su dire, après trois mois d'assiduité, s'il avait gagné ou perdu dans l'amitié de sa belle. Lidia ne pouvait se passer de lui; elle aurait été stupéfaite, s'il eût manqué de venir un seul jour, et nul signe de sympathie ne témoignait d'une façon un peu expressive cet heureux effet de l'habitude.

Quand l'hiver arriva, Lidia revint à la ville; Geronimo ne bougea plus de chez elle, et fit en conscience son métier de *patito* (1). Ses petits soins redoublèrent, sans qu'on le traîtât mieux pour cela, et il aurait bien pu rester ainsi jusqu'à sa mort à l'état d'aspirant surnuméraire, si un incident n'eût changé les rôles et les situations. Un jour de la fin de janvier, par une de ces matinées claires et douces dont le ciel de Naples est si prodigue, la jeune veuve eut la fantaisie de faire une promenade à Sorrente. Aussitôt qu'elle eut déterminé maître Michel, le lampiste, à quitter sa boutique et la vieille tante à se parer, don Geronimo fut chargé du reste. On prit le chemin de fer de Castellamare, dont les convois parcourent quatre lieues à l'heure, à moins que le mécanicien n'ait oublié de mettre de l'eau dans la chaudière, ou qu'un autre menu détail ne retarde le voyage. On loua une calèche de campagne, pour faire les deux lieues qui séparent Castellamare de Sorrente, en suivant le bord de la mer par la route la plus belle et la plus pittoresque du monde. En arrivant à Sorrente, on y trouva la bande des ânier, offrant leurs montures aux promeneurs, avec les cris et les contorsions d'usage. Dame Filippa et sa nièce s'établirent chacune sur un *ciuccio*, et l'on grimpa dans la montagne pour y chercher quelque beau point de vue. On n'eut pas plus tôt fait deux cents pas dans un sentier, que la tante Filippa, serrant la bride de son âne, appela maître Michel et le retint en arrière. L'ânier comprit, avec la sagacité de son métier, que les parens ménageaient un tête-à-tête aux jeunes gens, et il s'écarta de la route pour chercher des fleurs sauvages. Don Geronimo, une main posée sur la croupe du *ciuccio* qui

(1) Le mot de *patito* équivaut à peu près à celui de *patira;* mais en Italie on ne l'applique qu'aux amoureux sans appointemens.

portait ses amours, jouait de l'autre avec sa badine, et gardait le silence. A la fin, il poussa un gros soupir, et, regardant Lidia d'un air tendre :

— Est-ce que cette nature, qui commence à s'éveiller, lui dit-il, ce zéphyr qui vient de Sicile, ces parfums du printemps ne parlent point à votre cœur, belle Lidia?

— Si fait, répondit la jeune veuve; la nature me dit beaucoup de jolies choses; mais je vous avertis qu'elle ne me parle pas de vous dans ce moment, et sans doute vous n'avez déjà plus envie de savoir à quoi je pense.

— Vous ne me rendez pas justice, reprit Geronimo. Quelles que soient vos réflexions, je serais trop heureux de les connaître.

— Afin de pouvoir ensuite me communiquer les vôtres, n'est-ce pas? Eh bien! cela est inutile; je devine tout ce que vous grillez de me dire, et je vais vous le répéter mot à mot. Voici ce que c'est : O divine Lidia! regardez ce ciel pur, ces rochers où l'aloës et le figuier d'Inde se pressent amoureusement l'un contre l'autre; écoutez le murmure du vent dans les rameaux de ce chêne vert qui vous invite à vous asseoir à son ombre, les voix qui s'élèvent du sein de la mer, où les dorades folâtrent au soleil, ces insectes qui bourdonnent sous l'herbe et la mousse; tout cela veut dire que don Geronimo se meurt d'amour pour vous, et qu'il faut vous dépêcher de lui donner votre cœur.

— Vous voulez me décourager par des plaisanteries, dit Geronimo, mais vous n'avez point deviné à quoi je songe; il y a bien autre chose encore.

— Alors vous me préparez une tirade de reproches où vous me rappellerez obligeamment les petits services que vous m'avez rendus, les petits martyres que je vous fais endurer, les dangers que vous avez courus pour mes beaux yeux, et, après avoir appuyé sur l'horreur de l'ingratitude, vous ajouterez avec douceur que vous me pardonnerez ces torts affreux, si je consens à vous appeler du nom de très heureux époux. Je sais tout cela par cœur, et, au lieu d'en écouter une nouvelle répétition, je préfère regarder les lézards qui courent devant nous, les oreilles de mon *ciuccio,* et l'ombre de votre chapeau à cornes.

— Comme il vous plaira; mais vous ne devinez pas à quoi je songe.

— Je m'en passerai bien.

— J'attendrai donc que vous soyez en disposition de m'écouter, car ce sont des choses qu'il faut que vous sachiez. J'aurais souhaité vous les dire ici, dans l'espoir de vous trouver disposée à l'indulgence par cette belle journée. Ce sera pour une autre fois.

— Parlez, seigneur Geronimo; j'ai le loisir de vous entendre, et mon indulgence égalera la docilité de mon âne.

— Eh bien! Lidia, lorsqu'un vaisseau s'est fendu sur des écueils, lorsqu'il échappe aux fureurs de la mer et qu'il rentre au port, si l'on ne tient compte des dangers et des épreuves qu'il vient de subir, il peut lui arriver de sombrer au moment où l'on s'y attend le moins. Le cheval épuisé meurt à la peine, si son maître ne lui donne pas après le travail le repos et la nourriture...

— Ce début est solennel, interrompit Lidia. Je vois où mènent ces comparaisons. Votre cœur est semblable à un vaisseau fêlé aussi bien qu'à un cheval fourbu.

— Ingrate, injuste, impitoyable femme! s'écria Geronimo en jetant ses bras en l'air. Ne trouverai-je donc jamais un peu de bonté dans votre ame? Quel moment du jour, quel jour de l'année faut-il choisir pour vous parler d'un amour que vous poussez au désespoir? Ne vous ai-je pas donné assez de preuves de mon dévouement et de ma persévérance? Ce n'est plus la tendresse qui me manque, ce sont les forces; mon courage est à bout. C'est aujourd'hui qu'il faut me répondre sérieusement; demain il ne sera plus temps.

— Oh! dit la jeune veuve, j'avais tort de m'attendre à des reproches; ce sont des menaces que vous me faites. Vous savez l'effet qu'ont produit sur moi celles de don Giacomo. Jugez donc de ma partialité pour vous, puisque je ne vous traite pas avec la même sévérité que le Calabrais. La réponse sérieuse que vous demandez, on vous la fera tout de suite : si les forces vous manquent et si votre courage est à bout, j'en suis bien fâchée, mais je ne puis prendre un mari sans l'aimer, et je ne vous aime point assez pour vous épouser. Croyez-vous, sans cela, que j'attendrais ainsi des semaines et des mois? Vous me voyez à votre aise tous les jours et du matin au soir. Qui vous empêche de m'inspirer de l'amour? Vous n'en savez rien, ni moi non plus. Ne vous suffit-il point que je ne vous préfère personne? Si vous désespérez de me toucher le cœur, ce n'est point ma faute. Aussitôt que je partagerai votre passion, vous le verrez de reste. M'interroger est inutile. Renfoncez donc vos menaces, votre colère et vos plaintes, et arrêtons-nous ici; ce point de vue magnifique vous calmera les sens.

Lidia sauta légèrement à terre sur une petite esplanade d'où l'on découvrait le golfe de Salerne et son vaste panorama; mais l'exaltation de Geronimo ne s'apaisa point.

— Nature sublime! s'écria-t-il en pleurant, je te prends à témoin de mon dernier effort et de l'insensibilité de celle pour qui je donnerais ma vie.

— Ne criez pas ainsi, dit Lidia; vous êtes bien plus gentil quand vous parlez à demi-voix, comme tout à l'heure.

— C'est la volonté divine, poursuivit Geronimo, qui se fait connaître dans cette insensibilité funeste. Je lui obéirai. O douleur! ô déception!

ô salutaire découragement! Je retournerai où le ciel veut me conduire.

— Allons! dit Lidia en riant, le voilà qui songe à retourner à Bisceglia, comme le *Pangrazio Cucuzziello* (1).

L'arrivée des parens interrompit la conférence des jeunes gens. L'état violent et les larmes de Geronimo n'échappèrent pas au coup d'œil de la vieille tante. Lorsque la compagnie eut bien admiré le point de vue du golfe de Salerne, les dames remontèrent sur leurs ânes pour reprendre le chemin de Sorrente. En descendant la montagne, dame Filippa fit signe à Geronimo de rester derrière avec maître Michel, et, s'approchant de Lidia :

— Ma nièce, lui dit-elle, vous chagrinez à plaisir un honnête garçon qui vous aime. C'est fort mal fait. Prenez-y garde, cela porte malheur. Il est temps de finir ce jeu cruel que la charité chrétienne et la raison condamnent également. Vertu de la Madone! de quelle pâte sont donc pétries les filles d'aujourd'hui? De mon temps, on ne tourmentait pas ainsi les hommes. A l'âge que vous avez, si l'on m'eût laissée trois mois entiers en tête-à-tête avec un amoureux, le pied aurait pu me glisser, parce que j'avais la tête vive, le cœur tendre et pitoyable, et c'est pourquoi, connaissant le danger, je me suis mariée soudain avec le premier qui m'a trouvée à son goût, et cela sans attendre dix-huit ans, je vous en réponds.

— Chère tante, répondit Lidia, vous avez fait comme il vous a plu, et fort sagement, j'en suis certaine. Souffrez que je fasse autrement. Les filles de votre temps étaient bien meilleures que celles d'aujourd'hui, cela est évident, que voulez-vous? Il ne dépend pas de moi que j'aie cinquante ans. Puisque je suis pauvre d'années et que je ne crains pas les glissades, permettez-moi de ne contracter un second mariage qu'à bon escient, et ne me grondez pas.

— Pauvre d'années, pauvre de raison et d'expérience, ma toute belle! reprit dame Filippa. Je ne te gronde pas, et je ne songe qu'à ton bonheur. Ces coquetteries, ces taquineries, cette humeur fantasque, ne conviennent pas à une bonne fille comme toi. Est-ce une mode nouvelle? Cette mode ne vaut rien. Il te faut un mari : regarde donc combien l'étoffe en est rare. Ta jeunesse et ta beauté ont attiré à la maison des parleurs à prétention, des *don Limone*, un *guapo;* celui-ci ne leur ressemble pas; il t'aime à la folie. C'est assez réfléchir et différer; prends tout de suite ce jeune mari, ou bien on te le soufflera. Je m'y connais : ce garçon-là n'en peut plus. Il n'ira pas loin. N'attends pas à dimanche ni à demain; laisse-moi lui dire à l'instant même que nous sommes d'accord.

(1) Le public de San-Carlino met un accent de malice et de gaieté tout particulier dans ce mot de *cucuzziello*, qui signifie littéralement *cornichon*.

— De grace, ma tante, point de précipitation. Si vous protégez don Geronimo, que ne l'épousez-vous?

— Ce serait sottise à moi de le prendre, sottise à vous de le refuser, ma nièce. Encore une fois, je veux ton bien; je vois clair; je sens qu'il est temps de cesser la coquetterie et les badinages. Tu ne m'écoutes point, à bientôt les regrets.

Comme s'il eût deviné ce que disait dame Filippa et l'inutilité de ses bons offices, Geronimo ne chercha plus à se rapprocher de Lidia pendant le reste de la promenade. Il marchait de son côté, la tête penchée, les regards fixés sur ses bottes, se parlant à lui-même et poussant les cailloux avec son pied d'un air mécontent. Le retour à Sorrente s'acheva tristement et en silence, ce qui n'arrive pas une fois l'an à un couple d'amoureux napolitains. Tandis que maître Michel commandait le dîner, Geronimo erra dans ce jardin de la *Sirène,* et s'assit au bord de ce rocher à pic dont la mer baigne le pied. Lidia vint l'y rejoindre au bout d'un moment.

— Vous êtes donc furieux contre moi? lui dit-elle; vous me boudez. Allons, beau paladin, je vous apporte la paix. Après tout, il n'y a pas encore grand temps de perdu. Un délai de trois mois n'est pas la mort d'un homme.

— Ne riez pas, répondit l'abbé; la mort au contraire, la mort ou l'église! je n'hésite plus qu'entre ces deux partis. Vos motifs sont excellens : vous ne m'aimez point; je suis Biscéliais, je ressemble à don Pancrace; il n'y a rien à dire à cela! Puisque cent preuves d'amour, les sacrifices, les efforts, la fidélité, le dévouement, ne comptent pour rien...

— Pardon, cher seigneur, interrompit la jeune veuve; mais de quels sacrifices, de quelles preuves d'amour parlez-vous? Avez-vous donc conquis la Terre-Sainte, refusé la main de la reine de Chypre ou la vice-royauté de Sicile pour ne point me quitter? Avez-vous reçu une égratignure à mon service ou couru d'autre danger que celui de verser en fiacre, en allant à la porte Capuane? Il n'y a personne de blessé jusqu'à présent, et les morts se portent à merveille.

— Ce n'est point ma faute, s'écria Geronimo, ni la vôtre non plus, si je suis encore en vie. Regrettez-vous que je n'aie pas une blessure dans le corps ou une maladie mortelle? Dites-le, je vous en donnerai le plaisir.

— Fanfaronnades inutiles et belles paroles! reprit Lidia. Prenez garde que je ne sois tentée de mettre à l'épreuve ce grand mépris de la vie.

— Sur mon salut! faites-le, s'écria Geronimo, et vous saurez, en me perdant, si je vous aimais; faites-le, je vous en défie!

— Vous le voulez? j'y consens. Savez-vous nager?

— Sans doute.

— Eh bien! sans vous exposer à la mort, je suis curieuse de voir si vous oserez prendre un bain tout habillé. Jetez-vous dans la mer, non pas de cet endroit où il y a trente pieds d'élévation, mais de ce rocher qui s'avance là-bas au-dessus de l'eau, et qui n'a pas deux toises de hauteur. Vous balancez... vous devenez pâle... vous avez peur... Rassurez-vous, je n'insiste point. Que cette leçon vous profite, et ne parlez plus de dangers, d'épreuves, de blessures et de mort, car je vous répondrai par le bain de mer.

Geronimo se mordit les ongles et frappa du pied, et puis il lança son chapeau en l'air, ôta son habit et courut se poser sur le petit rocher. Avant de se précipiter dans l'abîme, comme l'infortunée Sapho, il se retourna, pour regarder sa maîtresse, d'un air suppliant et indigné.

— La tête la première! lui cria la cruelle en riant.

Il se jeta en effet la tête la première, fit un plongeon et regagna la rive en nageant; mais à peine eut-il remis pied à terre, qu'il tomba sur le gravier du rivage et demeura sans mouvement. Lidia, qui le vit chanceler, comprit qu'il s'était fait quelque blessure. Elle devint pâle à son tour, et descendit avec empressement au bord de l'eau.

— Qu'avez-vous, mon ami? lui dit-elle en s'agenouillant près de lui.

— Peu de chose, répondit l'abbé avec un sourire de désespoir, peu de chose, madame : un bras cassé seulement. L'eau n'était pas profonde, et j'ai touché le fond. Qu'est-ce que cela en comparaison de la conquête du Saint-Sépulcre? Quand je ne serai plus, priez pour moi; je sens que je m'en vais... Adieu, Lidia... vous êtes cause de ma mort. Il eût mieux valu m'épouser que de pleurer sur ma tombe.

Geronimo poussa un gémissement douloureux et s'évanouit. Cette fois, ce n'était point de frayeur qu'il perdait connaissance. Le poignet foulé enfla; les muscles du bras devenaient noirs par l'effet de la contusion. La jeune veuve se mit à pousser des cris aigus en appelant du secours, et maître Michel acourut, suivi de loin par la tante Filippa. On eut bien de la peine à transporter le malade à l'hôtel. Tandis que la servante éplorée cherchait un médecin, Geronimo, mouillé, transi, grelottant, souffrant de sa blessure, ouvrit des yeux inondés de pleurs.

— Ne pleurez point, mon ami, lui dit Lidia, vous serez bientôt guéri. Je vous soignerai, je vous consolerai, je ne vous tourmenterai plus. Je maudis mes caprices et ma mauvaise tête et, j'espère, à force de soins, de tendresse et de douceur, vous faire oublier ce triste jour.

— Il est trop tard, madame, répondit Geronimo, cela coûte trop cher. L'amour s'est envolé de mon cœur; il n'y rentrera plus. Je renonce à vous et au mariage, et je demeure homme d'église.

— Nous y voilà! s'écria la tante. Que vous disais-je, ma nièce? Que

ces jeux-là finiraient mal pour vous-même. Vous avez si bien tendu la courroie, qu'elle s'est rompue. Tirez-vous de là maintenant, donnez à votre tour quelque bonne preuve d'attachement : voyons, parlez; vous qui avez la langue si bien pendue quand il s'agit de persifler les gens, ne trouverez-vous rien à dire pour exprimer votre amour?

— Il est trop tard, répéta Geronimo : l'amour m'a précipité au fond de la mer, je n'en veux plus entendre parler. Cette expérience me servira. La volonté du ciel sera faite. Abandonnez, madame, un malheureux qui n'a pas su vous plaire, et que votre cruauté a guéri de sa folie. Je ne m'appartiens plus; je suis désormais tout à Dieu et à l'église, ma sainte mère.

VIII.

Telle est, selon toute apparence, poursuivit le docteur, la fin des amours de mon malade. Les pleurs et le repentir de Lidia ne purent ébranler ses sages résolutions. De peur de se laisser toucher, il repoussa les soins que la jeune veuve lui voulait donner, en quittant cette auberge, lorsque j'eus posé le premier appareil sur sa blessure. Il loua une maisonnette dans le village, et donna pour consigne à la servante de n'ouvrir la porte à aucune femme. Le bon vieux chanoine qui l'avait introduit dans la famille de maître Michel vient ici deux fois par semaine visiter le malade, le fortifier dans ses pieux desseins, et lui apporter les encouragemens et les éloges du haut clergé, qui s'est ému de ce retour à la dévotion, et présente cette aventure comme un petit miracle. Geronimo ne pardonnera jamais à l'amour de l'avoir mouillé, meurtri et mis en danger de se casser le cou. Sa passion paraît avoir changé d'objet. Je ne m'étonnerais point s'il devenait à présent un prêtre parfait et de mœurs exemplaires.

Je remerciai le docteur de son récit, et je l'invitai à venir manger sa part du souper projeté pour le lendemain. Après avoir fait la promenade obligée dans les montagnes, en compagnie d'un ânier, je retournai le soir à Naples, par le chemin de fer, et j'arrivai à temps pour assister à la représentation de la *Linda*, chantée par Mme Tadolini.

Bien des étrangers ont pu vivre long-temps à Naples sans avoir eu l'occasion de visiter les marchands de *pizze*. A l'entrée de la rue de Tolède est une petite ruelle appelée *vico del Campaniello*, où les plus fameux de ces marchands ont établi leurs fours, dont les flammes illuminent toute la rue de lueurs infernales. La grande salle de chaque boutique est divisée en cabinets de société par des cloisons minces qui ne s'élèvent pas jusqu'au plafond. Un rideau ferme l'ouverture de ces cabinets. C'est là que viennent s'attabler, pendant une partie de la nuit,

les consommateurs de toutes les conditions. A la sortie de l'opéra, beaucoup de carrosses s'arrêtent dans la petite rue du *Campaniello*. Plus d'une compagnie élégante daigne descendre dans ces tavernes populaires. La *pizza* est un gâteau de pâte ferme garni de poissons. Vous désignez parmi ces galettes de différentes grandeurs celle qui vous paraît à la mesure de votre appétit. Le fournier introduit le gâteau choisi dans son four, et le rapporte cuit et brûlant au bout de quelques minutes. Les huîtres, les olives et les fruits composent les entrées et hors-d'œuvre du souper, dont la *pizza* forme le morceau de résistance.

Don Geronimo, le vieil oncle et le docteur français furent exacts au rendez-vous. Le jeune abbé, qui connaissait les bons endroits, nous conduisit chez le marchand de *pizza* le plus achalandé qui fût à Naples. Nous nous régalâmes d'huîtres excellentes du lac Fusaro, arrosées de vin de Capri. Mes deux hôtes biscéliais choisirent des gâteaux d'une largeur imposante, et sur lesquels on rangea vingt-quatre poissons comme des rayons de soleil. Le médecin et moi, qui n'étions point de la paroisse, nous nous contentâmes de galettes à six poissons, et encore nous eûmes toutes les peines du monde à en voir la fin, tant cette lourde pâte nous engouait. Don Geronimo mangea son énorme portion d'un air de sensualité tout-à-fait réjouissant. Il en était à son dernier poisson, lorsqu'un enfant, soulevant le coin du rideau, présenta sa mine éveillée par l'ouverture, et se mit à parler au jeune abbé avec une pétulance incroyable.

— Avez-vous compris? me dit le docteur en français.

— Pas un mot, répondis-je.

— Ce bambin est l'illustre Antonietto dont je vous ai raconté les prouesses. Il vient avertir Geronimo que Lidia, informée de son retour à Naples, l'a fait suivre par un *facchino*, et qu'elle l'attend à la porte de cette taverne dans un fiacre pour le saisir au passage. Nous allons assister à quelque scène de comédie.

— Antonietto, dit l'abbé, va-t'en dire à la signora que je suis ici avec mon oncle et deux étrangers, que je la prie de nous laisser souper tranquillement et de ne point faire un éclat. Tu lui diras encore qu'elle prend une peine absolument inutile, que je ne veux et ne dois plus la voir, que ma détermination de ne jamais me marier est inébranlable. Dis-lui bien cela, et ne reviens pas qu'elle ne soit partie.

Le groom disparut; mais au bout d'une minute le coin du rideau se souleva de nouveau.

— Excellence, dit Antonietto, la comtessine ne veut pas se retirer sans avoir parlé à vous-même. Elle pleure et ne m'écoute pas.

—Va lui dire, reprit l'abbé, que je suis sorti par une porte de derrière.

— La *signorina*, répondit le groom, sait bien qu'il n'y a point de porte de derrière.

— Eh bien! dis-lui que, si elle me persécute ainsi, je maudirai le jour où je l'ai rencontrée à Sainte-Marie-del-Carmine, et que j'en serai réduit à partir pour Rome.

— Cela ne lui fera rien, excellence; elle vous attendra dans son carrosse.

— Sortons donc tout de suite, tandis qu'il n'y a pas encore trop de monde ici.

Don Geronimo se leva et prit son chapeau en murmurant contre les caprices et l'obstination des femmes.

— Messieurs, dit-il, je suis désolé de ce contre-temps qui interrompt notre charmant souper. Je retrouverai une autre fois l'honneur de votre compagnie. Devant le scandale dont je suis menacé, je ne vois qu'un parti à prendre, celui de la fuite.

L'abbé sortit à grands pas et posa sa tête à la portière du fiacre en disant d'un ton sévère :

— Madame, je vous le répète pour la dernière fois : je suis homme d'église.

Et il se sauva le plus vite qu'il put jusqu'à la rue de Tolède, où il se perdit dans la foule. La jeune veuve s'était élancée hors du carrosse à la poursuite de Geronimo; mais elle ne put le rejoindre et revint toute en pleurs saisir le bras du médecin.

— Cher docteur, lui dit-elle, est-il donc vraiment possible que ce méchant, cet ingrat ne m'aime plus? Lui qui m'a entretenue de son amour, soir et matin, pendant six mois, sans manquer un seul jour de venir s'asseoir à mes côtés! lui qui ne ramassait jamais le dé ou le peloton de fil que je laissais tomber sans y déposer un baiser avant de me le remettre! il ne veut pas seulement m'écouter! Est-il possible de mépriser ainsi une femme qu'on adorait à l'égal d'un ange des cieux? Faut-il que je fasse une pénitence, que je m'humilie, que je me jette à l'eau, à mon tour, pour obtenir mon pardon? Je suis prête à tout, résignée à tout, excepté à la perte de mon petit Geronimo. Non, cela ne se peut pas. Il est trop beau, trop aimable; je l'aime trop. Docteur, docteur, intercédez pour moi.

Lidia s'arrêta suffoquée par les sanglots. Un tremblement nerveux agitait toute sa personne. Elle prit à deux mains le bras du docteur et lui posa son front sur l'épaule en pleurant avec un abandon plein de grace et de candeur.

— Mon enfant, lui dit le médecin, remettez-vous. Ne faites point d'éclat en public; vous vous en repentiriez plus tard.

— Que m'importe le public? s'écria-t-elle. Que toute la terre connaisse mon chagrin, mes fautes et mes regrets, et que Geronimo me pardonne! Ah! sotte que je suis d'avoir maltraité un homme que j'aimais! C'est le bon Dieu qui me punit. Oui, j'ai mérité cela par mes dé-

dains et ma cruauté; mais le mal que j'ai fait m'est cent fois rendu. Hélas! *pauvre moi!* que vais-je devenir, seule au monde, dans ce grand univers si vide et si sombre depuis que j'ai perdu mon Geronimo!

— Allons, reprit le docteur, ne pleurez pas. Je vous promets de parler à Geronimo, de lui demander une entrevue, et, s'il consent à vous voir, je ne doute point que son amour ne se réveille.

— N'y comptez pas, dit l'oncle biscéliais : mon neveu est homme d'église.

Lidia quitta le docteur et s'empara vivement du bras du vieux Biscéliais.

— Vous êtes son oncle! s'écria-t-elle. Ah! ne vous mettez pas contre moi. Je suis assez à plaindre. Ayez pitié d'une pauvre femme déchirée par ses regrets. Votre neveu ne perdra rien à m'épouser. Je suis riche. Mon premier mari m'a laissé du bien, et mon père, qui gagne plus de mille ducats l'an à vendre des lampes, n'a pas d'autre enfant que moi. Dame Filippa, ma tante, donnerait tout de suite la moitié de sa fortune pour m'empêcher de pleurer seulement, car elle est généreuse autant que sage. Hélas! que n'ai-je écouté ses avis! Très cher oncle, acceptez-moi pour votre nièce, je vous aimerai comme si j'étais votre fille; je vous caresserai, je vous servirai le café moi-même, et je le fais par l'ancienne méthode italienne, en le laissant reposer sur le marc, ce qui est bien préférable à tous les nouveaux systèmes. Demandez à maître Michel, mon père, s'il lui a jamais rien manqué, quand je menais sa maison. Et à votre âge, n'est-il pas plus doux de vivre en compagnie d'enfans qui vous chérissent, que d'être soigné par des servantes mercenaires? J'animerai votre intérieur, ou bien vous viendrez dans le nôtre. Un jeune ménage bien uni, cela réjouit les bons vieillards. Je vous égaierai avec mes chansons et mes rires, et que je sois maudite si je prends une minute de repos avant qu'on vous ait servi, et je vous verserai moi-même le verre de moscatelle qui vous réchauffera le cœur, et il faudra voir le sabbat que je ferai, si l'on oublie de vous donner de l'eau pure comme du cristal. Et au lieu de vous en aller mourir dans la solitude à Bisceglia, séparé de votre neveu par l'église, vous serez entouré de petits enfans qui vous regarderont avec leurs grands yeux, en vous appelant *zio carissimo*, dès qu'ils sauront parler, et ils ressembleront trait pour trait à leur papa, et vous les ferez sauter sur vos genoux, en disant : Oh! que je fus bien inspiré le jour que, dans le *Vico del Campaniello*, je me laissai attendrir par les pleurs de cette pauvre Lidia, qui est aujourd'hui ma nièce chérie et m'a tout environné de ces créatures si gentilles et si caressantes!

Tandis que Lidia déroulait avec une rapidité pleine de grace et de passion ce tableau de famille, une grimace semblable à un sourire

crispait les lèvres du bon Biscéliais, et une petite larme essayait de passer entre ses cils gris.

— Ne résistez point, lui dis-je, vous êtes ému, et il faudrait avoir un cœur de bronze pour voir sans pitié une douleur si touchante.

— Voyons, ajouta le docteur, tout peut s'arranger encore. Embrassez cette charmante nièce que le ciel vous envoie.

— Ma foi, c'est dit! s'écria le vieillard en pressant la jeune femme entre ses bras. Soyez ma nièce et ma fille. Je vais parler à Geronimo, et demain vous aurez de mes nouvelles.

La jeune veuve remonta dans son fiacre toute palpitante de joie; nous conduisîmes le vieux Biscéliais chez son neveu, en concertant et préparant le long du chemin cette importante négociation. Geronimo écouta gravement le récit de son oncle; il nous laissa parler tous trois sans nous répondre; à la fin, quand nous eûmes épuisé nos derniers argumens en faveur du mariage :

— Une nuit de réflexion, nous dit-il, m'est nécessaire. Demain, j'aurai pris une résolution définitive. Revenez à midi, et vous irez ensuite chez la signora pour lui faire part de mes projets. Je vous promets d'examiner le pour et le contre avec soin et de porter dans la balance son chagrin, ses regrets, les égards que je lui dois, les désirs de mon oncle, l'intérêt que vous témoignez tous à cette personne malheureuse, et même mon ancien amour, que je ne chercherai point à étouffer, si la nature et la faiblesse humaine font entendre leurs voix.

Le lendemain, j'arrivai chez l'abbé un quart d'heure après midi. L'oncle et le docteur se promenaient dans la cour de la maison. Ils me présentèrent une lettre ouverte, où je lus ce qui suit :

« Très cher oncle, je me suis levé de grand matin, encore indécis, malgré une nuit d'insomnie et de méditation. Je me suis rendu chez mon pieux et vénérable protecteur pour soumettre le cas grave où je me trouve à sa haute prudence. Il m'a ordonné de fermer mon ame aux conseils des hommes livrés aux passions du monde et d'obéir au cri de ma conscience. Le ciel m'appelle, et je deviendrais coupable en hésitant un jour de plus. Naples étant désormais pour moi un lieu d'embûches et de tentations, je pars à l'instant pour Rome, et j'y étudierai la théologie pendant trois ans, au bout desquels j'aurai le bonheur d'être ordonné. Mon protecteur ajoute à mon bénéfice une pension de cinq cents ducats pour mes frais de voyage et de séjour. Allez vous-même instruire de mon départ la personne que cette nouvelle intéresse. Parlez-lui avec douceur. Dites-lui de m'oublier, de se consoler, et de se réjouir en bonne chrétienne de me savoir au service de Dieu. Vous lui répéterez ensuite, pour la dernière fois, que je suis irrévocablement homme d'église. Dites au seigneur français et à mon très habile docteur qu'à notre première rencontre, ma robe et mon

ministère ne m'empêcheront point de leur offrir un souper avec des huîtres chez le marchand de *pizze* ou ailleurs. L'honnête plaisir de leur compagnie est de ceux qu'un bon prêtre peut se permettre. Adieu, très cher oncle, me voici échappé aux *don Limone* et aux Napolitaines. Ne craignez plus rien pour votre respectueux et dévoué neveu, etc. »

A la nouvelle de cette fuite précipitée et du pieux dessein dans lequel Geronimo paraissait inébranlable, la pauvre Lidia poussa des cris déchirans. Elle pleura, durant une semaine, à se noyer dans les larmes; l'emportement de sa douleur alla jusqu'à inquiéter ses amis pour sa santé. Au théâtre San-Carlino, on la vit plusieurs fois sangloter, tandis que les lazzis du Pancrace biscéliais provoquaient dans la salle des explosions de rires. Deux mois s'étaient écoulés depuis le départ de Geronimo, lorsqu'elle rencontra sous le portique de Saint-Janvier un beau jeune homme qui lui offrit de l'eau bénite avec une grace et un air de déférence dont elle fut troublée. Ce jeune homme la suivit, s'informa qui elle était, se fit présenter à la famille, obtint l'agrément de maître Michel et la protection de dame Filippa. Il avait une petite fortune, de l'éducation, un bon caractère et un visage d'Adonis, tout comme Geronimo. Il épousa la belle veuve, et lui rendit soudain la gaieté, l'appétit, la pétulance et le goût du plaisir qu'elle avait un moment perdus. Aujourd'hui Lidia mène la vie la plus agréable que puisse souhaiter une Napolitaine. Elle commande à la maison, domine son mari, le querelle une fois au moins par semaine, se réconcilie avec lui dans les vingt-quatre heures, le gronde quand il va au café, ce qui ne l'empêche point d'y retourner aussitôt après, et donne souvent le fouet à ses deux enfans, qui ressemblent fort à leur père.

Ognissanti Geronimo fit ses trois années de théologie à Rome, et revint à Naples avec la soutane. J'ai appris l'an passé qu'il était devenu archiprêtre et l'un des membres les plus sincèrement dévots du clergé italien. Son éloquence naturelle, réglée par l'étude, a gagné un peu de sobriété. Il choisit volontiers pour sujet de ses sermons le danger du commerce des femmes, les effets salutaires des accidens en matière de grace divine, et les consolations que la religion réserve aux ames éprouvées par les passions et le malheur.

PAUL DE MUSSET.

L'EMPEREUR SOULOUQUE

ET

SON EMPIRE.

TROISIÈME PARTIE.[1]

VI. — MASSACRES. — LE COMMUNISME NÈGRE.

Lors de la réaction noire de 1844, le bandit Accaau se rendit, pieds nus, vêtu d'une espèce de toile d'emballage et coiffé d'un petit chapeau de paille, au calvaire de sa paroisse, et là fit publiquement vœu de ne pas changer de toilette tant que les ordres de la « divine Providence » ne seraient pas exécutés. Puis, se tournant vers les paysans nègres convoqués au son du *lambis* (2), Accaau expliqua que la « divine Providence » ordonnait au pauvre peuple, premièrement de chasser les mulâtres, deuxièmement de partager les propriétés des mulâtres. Si indélicate que parût cette exigence d'en haut, l'auditoire pouvait d'autant moins la révoquer en doute, qu'elle avait pour garant un lieutenant de gendarmerie, car tel était le grade d'Accaau lorsqu'il s'im-

(1) Voyez les livraisons du 1er et du 15 décembre 1850.

(2) Gros coquillage ayant à l'intérieur la forme d'un alambic, qui faisait l'office de trompette chez les esclaves insurgés, et dont le son lointain jette parfois la terreur dans les villes haïtiennes. C'est à peu près le *caracol* des paysans à demi arabes de la campagne de Valence. A une époque bien récente encore, si le caracol résonnait dans la *huerta*, Valence s'attendait à être pillée.

provisa « général en chef *des réclamations* de ses concitoyens. » Un murmure désapprobateur circula toutefois dans les groupes, pendant que les regards erraient de quelques noirs bien vêtus à quelques mulâtres en haillons perdus dans la foule. J'ai trop généralisé, dut penser Accaau, et il reprit : « Tout nègre qui est riche et qui sait lire et écrire est *mulâtre;* tout mulâtre qui est pauvre et qui ne sait ni lire ni écrire est *nègre.* »

Un jeune noir d'une trentaine d'années, attaché comme ouvrier à une guildive (fabrique de tafia) du voisinage, et qui, pour sa part, ne savait ni lire ni écrire, sortit alors des rangs, et dit à son tour à la foule : « Accaau a raison, car la Vierge a dit : *Nègue riche qui connaît li et écri, cila-là mulâte; mulâte pauve qui pas connaît li ni écri, cila-là nègue.* » Puis il joignit dévotement ses oraisons aux oraisons d'Accaau. Ce jeune noir s'appelait Joseph, et, à partir de ce jour, il se fit appeler *frère Joseph.* Coiffé d'un mouchoir blanc, vêtu d'une chemise blanche qu'emprisonnait un pantalon également blanc, il marchait, un cierge à la main (1), au milieu des bandes d'Accaau, qu'il édifiait par ses neuvaines à la Vierge, qu'il maîtrisait par son crédit bien notoire auprès du dieu Vaudoux, et dont il tranchait, aux heures de pillage, les rares cas de conscience par la distinction obligée : *Nègue riche qui connaît li et écri, cila-là mulâte,* etc.

Le communisme nègre était, comme on voit, fondé, et rien n'y manquait, ni cette impartialité de proscription qui sait tenir la balance égale entre les aristocrates du sang et ceux de l'éducation ou de la fortune, — ni la religiosité mystique des petits-fils de Babeuf, — ni même leur tartuferie pacifique et fraternelle, témoin le bulletin où Accaau raconte son expédition contre les boutiquiers réformistes des Cayes. « Il était loin de notre pensée de livrer aucune bataille, dit le paterne brigand; mais seulement nous voulions présenter nos réclamations *dans une attitude qui prouvât que nous y tenions...* » — Quoi de plus naturel! Comme quelque autre part au 16 avril, au 15 mai, au 23 juin, il est bien convenu que, s'il y a conflit, c'est la réaction seule qui l'aura cherché. En effet, aux Cayes comme quelque autre part, l'incorrigible bourgeoisie, qu'on priait uniquement de vouloir bien mettre la clé sous la porte, reçut fort mal cette requête; laissons parler Accaau : « ..... Je fis connaître par une lettre au conseil municipal la cause de notre prise d'armes. Une réponse verbale, s'appuyant sur la semaine sainte, qui ne permet aucune affaire sérieuse, est le *seul honneur* qui nous fut fait, et le même jour, à onze heures

(1) Le jour où Toussaint Louverture entra en campagne contre Rigaud, il se ceignit aussi la tête d'un mouchoir blanc, et, un cierge à chaque main, alla se prosterner sur le seuil de l'église de Léogane, puis il monta en chaire pour prêcher l'extermination des mulâtres.

du matin, voilà trois colonnes qui marchent sur nous... Après une heure de combat, la victoire nous sourit. Nous avons eu à *déplorer dans les rangs ennemis la mort de beaucoup de nos frères.* Dieu a voulu que nous n'eussions qu'un mort et trois blessés. J'aurais pu poursuivre avec avantage l'armée vaincue et entrer dans la ville pêle-mêle avec elle; mais *le sentiment de la fraternité a retenu nos pas.* » Devant tant de modération, il y aurait certes injustice à le nier : Accaau ne voulait que le bien des mulâtres. Aussi la fraternité retient-elle ses pas juste le temps nécessaire pour que les mulâtres épouvantés puissent déguerpir de leurs magasins et de leurs maisons et se réfugier sur les navires en rade. Cela fait, il se décide à diriger deux colonnes sur les Cayes. « Elles étaient en ville vers les dix heures, tout ayant fui devant nous, » ajoute avec une modeste simplicité le bulletin..... « *La justice de nos réclamations est reconnue, et les propriétés sont respectées.* » Quelle onction, quel amour, et surtout quels scrupules! Et combien seront penauds ceux qui s'obstinaient à ne voir dans le communisme nègre qu'un système pédant de spoliation et de brigandage! La justice de ses réclamations une fois reconnue, Accaau n'a plus qu'une préoccupation : le respect des propriétés. Il n'y a de changé que les propriétaires (1). — Si par hasard on m'accusait de forcer ces rapprochemens, j'en établirais bien d'autres. « L'innocence malheureuse » joue, par exemple, dans les proclamations d'Accaau le même rôle que « l'exploitation de l'homme par l'homme » dans certaines autres proclamations. « L'*éventualité* de l'éducation nationale, » cette autre corde de la lyre humanitaire d'Accaau, correspond visiblement « à l'instruction gratuite et obligatoire, » et lorsqu'il réclamait encore au nom des cultivateurs, qui sont les *travailleurs* de là-bas, « la diminution du prix des marchandises exotiques et l'augmentation de la valeur de leurs denrées, » le socialiste nègre avait certainement trouvé la formule la plus claire et la plus saisissable de ce fameux problème des Accaau blancs : diminution du travail et augmentation des salaires. Nous nous heurterons, chemin faisant, à des analogies bien autrement rigoureuses; mais, après celles-là, il n'y aurait plus qu'à crier à la contrefaçon, si, hélas! les contrefacteurs n'étaient pas de ce côté-ci de l'Atlantique. N'oublions pas que la publication et la première mise en œuvre du programme d'Accaau remontent au printemps de 1844.

Le communisme nègre échoua comme le communisme blanc devant

(1) Accaau ne se vantait pas. Une fois installé dans la ville, il fit fusiller un ou deux des siens, qui s'étaient mis à piller. Dans son respect pour le principe de propriété, il fit fusiller en même temps un officier soupçonné de sympathiser avec les ex-propriétaires réfugiés à la Jamaïque, et qui, dans l'opinion d'Accaau, n'étaient plus apparemment que des voleurs.

l'extrême morcellement de la propriété. La première surprise passée, l'armée d'Accaau se trouva réduite à une poignée de gens sans aveu que Guerrier mit aisément à la raison, que la faiblesse ou la complicité de Pierrot rappela sur la scène, et que Riché acheva de disperser. Traqué sans relâche, profondément froissé de l'accueil que ses concitoyens faisaient à la science nouvelle, Accaau résolut d'abandonner à elle-même cette société qui ne le comprenait pas, et un beau jour il s'embarqua, un canon de pistolet dans la bouche, pour cette Icarie d'où l'on ne revient plus. Frère Joseph renonça de son côté à la casuistique, et ouvrit, comme je l'ai dit, boutique de sorcellerie. Peu après l'affaire Courtois, Soulouque, qui l'avait si malmené trois ans auparavant, le fit secrètement appeler, et le prêtre vaudoux déploya un tel savoir-faire dans les conjurations qui précédèrent l'anniversaire si redouté du 1er mars 1848, que sa faveur ne fut bientôt plus un secret pour personne. Les scènes de meurtre et de confusion au milieu desquelles nous avons arrêté le lecteur n'étaient que le contre-coup de cette faveur subite de frère Joseph.

En voyant leur prophète si bien en cour, les *piquets* (on désignait ainsi les anciens soldats d'Accaau en souvenir des pieux aigus dont ils étaient originairement armés), les *piquets* avaient cru le moment venu de se venger des injustices de la police. Réunis aux environs des Cayes, théâtre de leurs anciens exploits, ils déclarèrent ne vouloir déposer les armes que lorsque le général Dugué Zamor, commandant le département du Sud, et qui, en cette qualité, leur avait donné jadis la chasse, serait révoqué, comme coupable de trahison envers le gouvernement. Un officier du palais fut envoyé sur les lieux. Entendant crier vive Soulouque! dans les deux camps, il trouva le cas très délicat, et engagea le général à aller prendre les instructions verbales du président. Ces instructions se bornèrent à l'ordre de se rendre en prison, sans autre forme de procès. L'arrestation de M. David Troy se rattachait au même incident. Rapproché des sinistres avertissemens qui ressortaient de l'affaire Courtois, l'empressement avec lequel Soulouque cédait aux caprices des piquets avait jeté la terreur dans le département du Sud, principal foyer de la population mulâtre. Le 9 avril 1848, trois communes de l'arrondissement d'Aquin se soulevèrent, déclarant à leur tour, par l'organe de leurs autorités militaires, ne vouloir se soumettre qu'après la mise en liberté du général Dugué Zamor. Il ne s'agissait nullement, comme on voit, de renverser Soulouque; il s'agissait d'obtenir de lui un désaveu indirect des menaces de pillage et de mort que les bandits, encouragés par leur premier succès, proféraient déjà contre les hommes de couleur. J'ignore ce qui se passa dans l'esprit du président; mais, bien qu'il pût être informé du mouvement dès le 11 ou le 12, ce n'est que le 15 qu'il lança sa première proclamation

contre les pétitionnaires, on ne peut trop dire les rebelles, et ce n'est qu'après un nouveau délai de vingt-quatre heures qu'il se décida à faire tirer le canon d'alarme. En arrivant dans la cour du palais, les fonctionnaires civils reçurent l'avis que l'insurrection marchait sur Port-au-Prince. Cette nouvelle n'avait pas le moindre fondement : était-ce un prétexte préparé par Soulouque? n'était-ce qu'une tactique de Similien et consorts pour vaincre les dernières hésitations de celui-ci?

L'ancien ministre de l'intérieur, M. Céligny Ardouin, qui avait été personnellement mandé au palais, arriva des premiers auprès du président. Celui-ci l'accueillit en l'accablant d'injures, l'accusa d'être l'ame de la conspiration mulâtre, et lui ordonna de se rendre aux arrêts. Dans l'état de fureur où était Soulouque, tout éclaircissement devenait impossible, et le général remit silencieusement son épée à Bellegarde, qu'il suivit. En sortant des appartemens de Soulouque, il fut assailli par quelques officiers subalternes qui voulurent lui arracher ses épaulettes. Dans cette courte lutte, deux coups de carabine furent tirés presque à bout portant, mais sans l'atteindre, sur le général, qui parvint à gagner, sous une pluie de coups de sabre, la chambre à coucher du président, où nous l'avons laissé, couvert d'affreuses blessures, aux prises avec les fureurs de Soulouque.

Ce n'était que le prélude. A la double détonation partie de l'intérieur, les troupes rangées près de l'entrée avaient fait brusquement volte-face et tiré sur la foule des généraux, officiers et fonctionnaires civils, qui occupait le péristyle. Les soldats croyaient, a-t-on dit depuis, qu'on venait d'attenter à la vie du président; mais comment se faisait-il que ce jour-là, contrairement à l'usage, leurs armes se trouvassent chargées? Comment expliquer surtout que, de toutes les troupes de la garde rangée en bataille autour du palais, le corps des chasseurs, celui justement qui prend toujours position aux abords du péristyle, eût seul les armes chargées? La probabilité d'un guet-apens ressort plus clairement encore de l'étrange à-propos avec lequel des ordres mystérieux avaient fait fermer la grille, pour couper la retraite aux fuyards. Si, parmi les morts et les blessés qui jonchaient le péristyle, il y avait des noirs et des mulâtres, cela prouvait à la rigueur une chose, c'est que Similien avait adopté à l'égard du mot *mulâtre* la définition de frère Joseph.

Le gros de la garde avait fait, je l'ai dit, irruption dans le palais. Après quelques instans seulement, soit qu'il crût le massacre terminé, soit qu'au bruit de plus en plus rapproché des pas et des cris de cette meute humaine il craignît de la voir forcer l'entrée de sa chambre, le président se décida à se montrer aux soldats, qu'il ne parvint à contenir qu'avec des efforts inouis et aidé de quelques généraux noirs.

M. Céligny Ardouin dut momentanément la vie à cette brusque diversion; Soulouque se contenta de le faire jeter dans un cachot. Ceux des généraux de couleur qui avaient pu se cacher dans les appartemens furent consignés au palais, où ils devaient attendre plusieurs jours, dans un morne effroi, et sans autres nouvelles de l'extérieur que le bruit des feux irréguliers qui annonçaient la continuation des massacres, qu'on statuât sur leur sort. Au nombre des personnes qui avaient réussi à s'évader par le jardin étaient le général Dupuy, dernier ministre des relations extérieures, et le général Paul Decayet, dernier commandant de la place, qui passait, quoique noir, pour dévoué à la classe de couleur. Ce groupe de fuyards avait laissé derrière lui une traînée de huit cadavres, qu'on enterra, chose à noter, sur place, c'est-à-dire dans ce sol fraîchement remué par les superstitieuses fouilles de Soulouque. Soulouque se préoccupait assurément fort peu, comme on s'en convaincra, de dissimuler la trace de ses vengeances; pourquoi donc cette sépulture insolite? Était-ce le mystérieux complément de quelque conjuration vaudoux, et cette oblation humaine venait-elle apaiser le courroux du fétiche vaincu?

Voyons maintenant ce qui se passait dans la ville. Au signal d'alarme, les gardes nationaux, qui n'avaient pas pour le moment de colonel, s'étaient rendus à l'état-major de la place pour recevoir des ordres et demander des cartouches. Les mulâtres, qui, en leur qualité de suspects, se trouvaient plus intéressés que les noirs à faire montre de zèle, étaient arrivés les premiers, et le vague pressentiment d'un danger commun avait insensiblement rapproché leurs groupes. Ils s'étaient désignés par cela même aux défiances qu'ils redoutaient, et le commandant de place Vil Lubin alla leur dire brusquement : « Vous n'avez rien à faire ici, vous autres; retirez-vous. » Dans la circonstance, cette exception n'avait rien de rassurant. Les mulâtres purent croire qu'on ne leur ordonnait de se disperser que pour les arrêter, peut-être les massacrer isolément, et la scène d'épouvante qui commençait en ce moment aux alentours du palais vint corroborer ces appréhensions. Sans s'être concertés, tous les hommes de couleur armés se retrouvèrent donc réunis sur la place Vallière. Ils se dirigèrent de là sur le quai, d'où ils pouvaient espérer de se réfugier au besoin sur les navires en rade, et s'alignèrent assez confusément le long des magasins. La plupart manquaient de munitions. Le chef de police Dessalines, fils de l'homme si atrocement célèbre, vint les examiner de près, en détail et en silence. Ils crièrent : Vive le président! vive la constitution de 1846!

Le second cri gâtait un peu l'effet du premier, et, quelques instans après, un détachement de la garde, infanterie, cavalerie et artillerie, sous les ordres des généraux Souffrant, Bellegarde et Similien, dé-

boucha par deux rues parallèles sur le quai. Le commandant de *la Danaïde*, M. Jannin, qu'un avis expédié à la hâte par M. Raybaud avait trouvé en route, venait d'arriver et se tenait avec quatre embarcations armées d'obusiers et de pierriers, montées par tout le personnel disponible de la corvette, à quelques encâblures du bord. Au moment où M. Raybaud concertait avec lui les mesures à prendre pour protéger non-seulement les réfugiés du consulat de France, mais encore ceux du consulat d'Angleterre (M. Ussher en avait fait la demande), le commandant du port s'était présenté avec prière de la part du président de ne pas débarquer et l'assurance la plus positive que des mesures énergiques allaient être prises à l'instant pour protéger tant les consulats que les étrangers.

Similien somma les hommes de couleur de déposer les armes et de se retirer. Un coup de fusil partit des rangs de ceux-ci, tiré, nous a-t-on assuré, par un jeune mulâtre du parti Hérard. Le feu devint aussitôt général; mais aux premières décharges de l'artillerie les mulâtres se débandèrent, laissant une quinzaine de morts sur le carreau, et de ce nombre M. Laudun, ancien ministre. La nuit, qui arrive presque instantanément sous cette latitude, permit à beaucoup de blessés de s'échapper et de regagner leurs maisons; les autres furent achevés sur place. Le gros des fuyards s'était jeté à la mer : un grand nombre furent noyés ou assommés à coups d'aviron par les pêcheurs noirs; quelques-uns, trouvés parmi les amarres des barques attachées au rivage, furent livrés aux soldats et massacrés en touchant terre. Le général Souffrant n'avait pas voulu négliger cette nouvelle occasion de se justifier auprès de Soulouque de tout soupçon de connivence avec « ces petits mulâtres. » Il déploya plus d'acharnement que Similien et Bellegarde dans cette boucherie de prisonniers et de blessés. Au moment où le feu s'engageait, le commandant Jannin, ne pouvant pas exposer inutilement ses hommes, avait amené ses embarcations au milieu des navires marchands; mais elles étaient revenues à temps avec celles de ces navires pour saisir sur l'eau une cinquantaine de fugitifs. Dans le nombre se trouvèrent MM. Féry et Detré, anciens ministres, et le sénateur Auguste Élie. Tous furent transportés à bord de trois de nos navires de commerce et de la corvette. Pendant que notre consul revenait de toute la vitesse de son cheval vers les embarcations, qu'au bruit de la fusillade il avait cru d'abord assaillies, on tira sur lui deux coups de feu, mais sans l'avoir reconnu, à cause de l'obscurité.

La nuit se passa en angoisses. Les consulats, celui de France surtout, où s'étaient jetés le plus grand nombre de réfugiés, était rempli de gémissemens : de nouveaux proscrits y affluaient à chaque instant, et les femmes, les mères, les sœurs apprenaient d'eux les pertes qu'elles avaient éprouvées. L'encombrement devint tel que M. Raybaud dut

faire pratiquer une ouverture qui donnât issue dans la maison voisine. Les deux maisons ne formaient heureusement à l'extérieur qu'un même édifice, et furent ainsi également protégées par le pavillon.

Le 17, au point du jour, des bruits faibles et intermittens de mousqueterie vinrent terrifier la population bien plus que ne l'avaient fait la fusillade et la canonnade nourrie de la veille : les exécutions commençaient; elles avaient été ordonnées par Bellegarde. Les victimes étaient des professeurs du lycée, des marchands, des médecins, etc., arrêtés pendant la nuit, les uns parce que leurs blessures les avaient empêchés de fuir, les autres parce qu'ils avaient cru pouvoir se dispenser de fuir, n'ayant pris aucune part aux événemens de la veille. Tous moururent avec courage. Ces exécutions avaient lieu à l'extrémité d'une rue où se trouve le consulat d'Angleterre, à sept ou huit pas de son pavillon, sous les yeux du consul et des personnes réfugiées chez lui. Le plus regretté de ceux qui périrent là fut le docteur Merlet, l'un des hommes les plus honorables et les plus instruits de la république. Il s'enfuit blessé jusqu'à la porte du consulat de Suède, qui malheureusement était fermée, et fut massacré sur le seuil avec des circonstances atroces. Cette porte fut criblée de balles; un domestique du consul, qui se trouvait derrière, fut traversé de plusieurs coups de feu. Un autre jeune homme était parvenu à se jeter dans le consulat d'Angleterre, et les soldats prétendaient y entrer de vive force pour l'en arracher. Le consul se rendit alors en uniforme chez le général Bellegarde pour invoquer le droit d'asile de son pavillon : Bellegarde fit répondre qu'il était sorti. M. Ussher, dans un trouble inexprimable, alla demander conseil à M. Raybaud, qui l'engagea à faire son possible pour arriver jusqu'au président, et qui, sur sa prière, n'hésita pas à l'accompagner, intéressé qu'il était lui-même dans la question.

Une autre scène de désolation se passait à l'entrée du palais. De malheureuses femmes des familles les plus aisées de la ville réclamaient en pleurant la triste faveur de faire enlever les restes de leurs pères, de leurs maris, de leurs fils. On la leur refusa impitoyablement, et tous ces corps, emportés le lendemain par des tombereaux, furent jetés pêle-mêle dans une excavation commune, au lieu où l'on enterre les suppliciés. Si odieux que nous paraisse cet inutile raffinement de cruauté, il l'était bien autrement au point de vue des mœurs locales et de l'idée qu'attache l'Haïtien au décorum des sépultures. Pendant que les neuf dixièmes de la population vivent dans de misérables huttes, que les édifices laissés par nos colons tombent en ruine, et que leurs insoucians héritiers plantent philosophiquement des bananes dans les vestibules des vieux hôtels seigneuriaux, les cimetières se couvrent de monumens que plus d'une ville européenne envierait.

Noires ou jaunes, les plus riches familles se sont parfois littéralement ruinées pour les morts. Il y a des négresses qui passent leur vie à préparer et à enrichir leur toilette funèbre, et tels pauvres diables qui logent sous un arbre, se nourrissent de crudités, s'habillent d'un rudiment de haillon ou d'un rayon de soleil, trouvent le secret, en se cotisant, d'improviser des funérailles homériques à celui d'entre eux qui les a précédés au pays des ancêtres.

La garde encombrait la cour du palais, appuyée sur ses fusils et les pieds dans le sang. Elle avait perdu dix-sept des siens dans le choc de la soirée précédente, et les oraisons funèbres qu'elle débitait en leur honneur étaient aussi inquiétantes par le style que par la pensée. Une explosion de murmures accueillit les deux consuls. Au moment où ils allaient franchir le perron, un capitaine, se détachant de sa compagnie et s'adressant particulièrement à M. Raybaud, voulut savoir s'il venait encore « demander des graces. » M. Raybaud, bien entendu, ne daigna pas répondre. A leur arrivée dans la salle de réception, le président leur envoya les secrétaires d'état provisoires, s'excusant de ce qu'il ne pouvait les recevoir lui-même et s'enquérant du motif de leur visite. Une laborieuse conversation s'engagea à distance, et grace aux allées et venues des quatre ministres, entre lui et les consuls. M. Raybaud réclama vivement le droit d'asile pour les pavillons consulaires, et insista sur la nécessité de reconnaître ce droit dans la plus large extension possible, du moins pour la circonstance, sauf à s'entendre plus tard sur les restrictions à y apporter. Le président ne voulut l'admettre qu'en faveur des femmes et des enfans, exigeant impérativement la remise du jeune homme réfugié dans le consulat britannique. Il finit par n'insister que dans le cas où ce serait un individu qu'il désigna. Ce dernier point, sur lequel le président consentit à céder encore, est celui qui donna lieu à la discussion la plus vive; mais Bellegarde avait mis d'avance et à leur insu les deux parties d'accord : l'individu en question était déjà fusillé. Avant de quitter les ministres, le consul ne put s'empêcher de leur dire qu'il était bien temps que cette horrible tragédie finît, et après leur avoir représenté quel coup funeste allait être porté aux intérêts matériels du pays, comme au commerce étranger dont la plupart des débiteurs étaient ou morts ou fugitifs, après leur avoir de nouveau recommandé le respect dû non-seulement aux consulats, mais encore au domicile et aux propriétés des Européens, M. Raybaud les prévint que, dans la crainte de quelque méprise, il allait autoriser les résidens français à suspendre à l'une des fenêtres de leurs maisons une cornette tricolore. Ce point fut encore concédé avec l'assentiment du président; les maisons habitées par les Français devinrent ainsi par le fait autant de nouveaux lieux d'asile. Le consul rappela en outre qu'un grand nombre de magasins appartenant à des gens du pays contenaient des

marchandises françaises non payées, et que de leur perte résulteraient nécessairement des demandes d'indemnité. Le mot d'indemnité produisit son effet habituel, et les ministres s'engagèrent avec le plus sincère empressement à y veiller. Cette dernière garantie était d'autant plus importante, que tout à Port-au-Prince est boutique ou magasin, qu'il n'y a guère de boutique ou de magasin où ne se débitent quelques-uns de nos produits manufacturés, et que, faute d'avances et surtout de crédit individuel (1), la presque totalité des commerçans ne sont en quelque sorte que les dépositaires des marchandises étrangères sur lesquelles ils spéculent. En somme, sans être sorti un seul instant de ses attributions de consul, M. Raybaud avait trouvé le secret de couvrir de notre pavillon toute la portion menacée de la ville. M. Ussher put prononcer à peine quelques mots dans cette entrevue, et alla de ce pas s'enfermer dans son arche consulaire, pour n'en sortir qu'au bout d'une semaine, lorsque ce déluge de sang commença à se retirer. M. Ussher, je le répète, est un très galant homme qui, dans les relations privées, jouit de la considération la plus méritée, et qui, dans une situation régulière, tiendrait son rang avec beaucoup d'intelligence et de distinction; mais dans cet enfer humain, dans ce chaos d'atroces invraisemblances où sa rectitude britannique se trouvait fourvoyée depuis deux jours, M. Ussher, il faut bien le dire, avait complétement perdu la tête. Il se fit surtout un tort irréparable en demandant avec des instances réitérées à l'autorité militaire une garde qui pût non-seulement protéger sa maison, mais encore en écarter les personnes compromises dans l'affaire du 16.

Cette première démarche de notre consul ne contribua cependant que fort peu à rassurer la bourgeoisie. Les magasins et les boutiques, même celles des noirs, restèrent fermés. Les rues désertes n'étaient parcourues que par des patrouilles, par des soldats isolés, le pistolet ou le sabre au poing, et quelques Européens à qui leur peau tenait lieu de carte de sûreté. On entendait proclamations sur proclamations commençant par ces mots : *Quiconque,* et finissant invariablement par ceux-ci : *sera fusillé.* La difficulté de se procurer des vivres était en outre extrême, même pour les consulats, car rien n'arrivait plus de la campagne, et, malgré cette perspective de la famine, on redoutait bien plus qu'on ne la désirait l'arrivée des campagnards. Le *lambis* avait retenti dans la journée sur plusieurs points de la plaine, et quelques propriétaires de couleur avaient été égorgés sur leurs habitations. Vers quatre heures du soir, la panique parut si motivée, que

(1) L'argent est tellement rare à Haïti, qu'on y emprunte à des taux qui varient de 20 pour 100 par an à 1 pour 100 *par jour*. Quant au crédit, il n'y existe même pas de nom. La lettre de change et le billet à ordre sont inconnus dans les transactions commerciales.

notre consul fit transporter sur la corvette les dépôts en numéraire de la chancellerie. Les noirs des environs commençaient à affluer dans la ville, et on pouvait prévoir un incendie général pour la nuit; mais une pluie torrentielle, qui dura du coucher au lever du soleil, vint ajourner ces terreurs.

Le 18, au point du jour, le bruit de la fusillade annonça que Bellegarde continuait sa besogne. L'une de ces nouvelles exécutions eut encore lieu près du pavillon du consul anglais, sous ses yeux et malgré ses prières. Un colonel d'état-major mulâtre fut massacré dans la cour même du palais. Les derniers liens de la discipline se relâchaient visiblement, et on s'attendait d'heure en heure à voir la soldatesque, n'écoutant plus la voix de ses chefs, se ruer sur la ville. Une foule immonde, l'auditoire habituel de Similien, l'y provoquait par ses cris et ses gestes à travers les grilles de la cour du palais. C'est « bon Dieu » qui nous donne ça! criaient dans leur effrayante naïveté, comme au pillage du Cap, ces étranges interprètes de la Providence. La grande appréhension du moment pour les familles décimées par Soulouque, c'était que, débordé par les passions sauvages qu'il avait déchaînées, il ne finît par être sacrifié lui-même. Sang pour sang, on s'estimait encore presque heureux de s'abriter du poignard des assassins sous la hache du bourreau. On apprit bientôt que le président payait assez mal tant de sollicitude. A la nouvelle des vêpres noires de la capitale, la prétendue insurrection du sud était devenue réelle et gagnait du terrain. Un courrier venait d'en donner avis, et Soulouque, prenant, selon sa logique habituelle, l'effet pour la cause, n'avait vu là qu'une preuve de plus de la « conspiration mulâtre de Port-au-Prince, » sans parvenir à comprendre, le malheureux! que, si les mulâtres criaient, c'est parce qu'il les saignait. Il avait résolu de se rendre lui-même, avec la majeure partie de ses forces, sur le théâtre du soulèvement, et venait de déclarer, avec une concision horriblement significative, ne vouloir laisser derrière lui « ni ennemi, ni sujet d'inquiétude. » L'extermination de la bourgeoisie jaune, le pillage pour la bourgeoisie noire, voilà donc la double perspective qui s'offrait pour le lendemain. M. Raybaud, dans ses nombreuses allées et venues, était arrêté devant chaque porte par les noirs amis de l'ordre qui le suppliaient d'intervenir. Des personnages marquans du pays lui donnaient mystérieusement rendez-vous dans quelque maison tierce pour lui faire les mêmes instances. Lui seul pouvait en effet tenter un suprême effort. La terreur avait coupé la voix aux quelques honnêtes gens qui se trouvaient encore dans l'entourage de Soulouque. L'odeur du sang, nous l'avons vu, avait rendu M. Ussher malade, et, quant aux consuls des autres pays, placés qu'ils sont, en leur qualité de marchands, sous la dépendance continue de l'administration locale, ils ne jouissaient d'aucune espèce d'influence.

Mais comment arriver jusqu'au président? Un hasard heureux, — pour les Haïtiens, — servit ici M. Raybaud. La nouvelle de la révolution de février était arrivée depuis cinq ou six jours à Port-au-Prince, et le consul écrivit qu'il désirait avoir le plus tôt possible du président une audience pour lui en faire la notification *officielle*. Le prétexte était décisif, et Soulouque, très scrupuleux observateur des convenances vis-à-vis de l'étranger et surtout vis-à-vis de nous, fit répondre au consul qu'il le recevrait le lendemain 19, à huit heures du matin. On ne se doutait guère à ce moment-là, en France, que la révolution de février fût bonne à quelque chose. M. Raybaud fut accueilli avec un grand appareil d'honneurs militaires. Les troupes, rangées en bataille, lui présentèrent les armes, et le président, en grand uniforme, entouré de ses ministres et des généraux noirs de son état-major, vint au-devant de lui jusqu'à l'entrée principale.

Naturellement peu questionneur, c'est surtout avec les étrangers que Soulouque hésite à prendre le premier la parole. Ce jour-là, au contraire, son excellence débuta par un feu roulant d'interrogations sur les événemens de Paris, tombant parfois en des confusions assez étranges, mais sans aller cependant aussi loin qu'un dignitaire du pays, qui, le lendemain encore, s'obstinait à prendre M. de Lamartine pour la *femme à Martin*. Soulouque cherchait visiblement à égarer la conversation, et une contrainte très marquée se peignit sur ses traits, lorsque M. Raybaud aborda le véritable sujet de sa visite.

La lutte fut violente, pleine d'irritation à certains momens et longtemps indécise. Soulouque énumérait avec volubilité ses griefs réels ou prétendus contre les hommes de couleur, et à plusieurs reprises, comme lors de l'affaire Courtois, ses yeux se remplirent de larmes de colère. Souvent aussi il s'arrêtait, la voix lui manquant; puis il répétait après chaque pause, avec l'impitoyable persistance qu'il met à suivre une idée quand il la tient: « Ces gens-là m'ont proposé une partie, leur tête contre la mienne; ils ont perdu : c'est très vil à eux de vous déranger et de faire tant de façons pour me payer. N'est-ce pas, consul, que c'est très vil?.... » Mais M. Raybaud tenait bon de son côté, demandant avec une persistance au moins égale non-seulement la cessation immédiate des exécutions, mais encore une amnistie complète en considération du sang déjà versé. Soulouque finit par céder le premier point; mais il ne se laissa arracher la promesse d'amnistie qu'avec une restriction de douze noms qu'il se réservait de désigner. Au moment où le consul allait prendre congé, le général Souffrant se précipita tout haletant dans la salle, disant au président que les Français prenaient *parti pour les rebelles*, qu'une embarcation de la corvette avait rôdé toute la nuit dans les lagunes pour recueillir ceux d'entre eux qui étaient parvenus à se cacher dans les palétuviers, que nous tenions en outre la douane et les bureaux du port sous la volée des obu-

siers de nos autres embarcations, et que *tous les Haïtiens s'en indignaient*. Le secrétaire d'état de l'intérieur, Vaval, homme de boue et de sang, qui, pendant que le consul plaidait la cause de tant de malheureux, avait manifesté plusieurs fois son impatience, enchérit sur cette indignation de commande. Le visage de Soulouque s'était horriblement contracté; tout était perdu. Le consul répondit avec un mélange de mépris et de colère à ces deux malencontreux personnages, à Souffrant surtout, que si nos marins avaient eu, en effet, le bonheur de sauver quelques malheureux (1) languissant depuis trente-six heures dans la vase, il se promettait de les en féliciter; qu'en politique, le vainqueur d'aujourd'hui est quelquefois le proscrit du lendemain, et que lui-même, Souffrant, *pourrait être bientôt en situation de demander qu'on lui tendît la main*. — Vaval et Souffrant en restèrent fort aplatis, d'autant plus que ces derniers mots de M. Raybaud ne semblaient pas trop déplaire à Soulouque. « Président, ajouta M. Raybaud, de toutes les personnes ici présentes, je suis la seule qui ne dépende pas de vous, et mon opinion doit vous paraître au moins la plus désintéressée. Beaucoup de ces messieurs, pour vous donner à leur manière des gages de dévouement, flattent à qui mieux mieux vos ressentimens, et vous poussent aux mesures les plus sanguinaires, sans se préoccuper le moins du monde *du jugement qui sera porté de vous hors de cette île*. J'emporte la parole que vous m'avez donnée, et vais en répandre la nouvelle dans la ville. » — Les traits de Soulouque achevèrent de se détendre; cette évocation de l'opinion européenne avait produit sur lui l'effet habituel. Par cela seul d'ailleurs qu'une incurable défiance est le fond de ce caractère, tout conseil, même importun, dont il ne peut suspecter la sincérité, est de nature à l'impressionner fortement. Le président serra cordialement la main de M. Raybaud, se bornant à le prier de faire retirer nos embarcations. Celui-ci promit que ce retrait aurait lieu immédiatement après la publication de l'amnistie; il ajouta que la présence de nos embarcations n'avait rien qui dût choquer personne, et que lui, consul, aurait encouru la plus grave responsabilité en négligeant une mesure de précaution que dictait l'intérêt de nos nationaux. Soulouque accueillit cette explication avec une reconnaissance marquée.

Le lendemain matin, l'amnistie fut proclamée dans les rues au bruit de la musique militaire. Les consulats se vidèrent presque complétement; mais aucun des réfugiés des navires n'osa descendre à terre avant trois ou quatre jours, et qu'après s'être convaincu par un scrupuleux examen de conscience que, dans les dix derniers mois, il n'avait

(1) Le fait dénoncé par Souffrant était vrai. Deux des dix ou douze fugitifs qu'on supposait se trouver dans les lagunes avaient été recueillis.

péché ni par pensée, ni par parole, ni par action, ni par omission contre Soulouque. Celui-ci entendait, en effet, limiter l'amnistie à Port-au-Prince et aux seuls événemens du dimanche. Pour bien constater ses droits à cet égard, il avait, immédiatement après son entrevue avec M. Raybaud, donné l'ordre de juger, c'est-à-dire de condamner à mort l'ancien ministre et sénateur David Troy et plusieurs autres notabilités arrêtées à la même époque que lui. La famille et les amis de M. David Troy conjuraient M. Raybaud d'aller solliciter sa grace; mais le faible ressort de clémence que celui-ci avait déjà réussi deux fois à mettre en jeu venait d'être si violemment tendu que lui demander coup sur coup un nouvel effort, c'eût été le briser. Gagner du temps, c'était l'unique chance qui s'offrît. M. Raybaud appela donc le supérieur ecclésiastique, et l'engagea à faire entendre au président, auprès duquel il avait un facile accès, que chez les nations chrétiennes, chez les nations civilisées, il n'est pas d'usage de mettre à mort les condamnés pendant la semaine sainte, et surtout le vendredi, jour fixé pour l'exécution. C'était encore toucher la corde sensible : son excellence promit, pour qu'on vît bien, dit-elle, qu'Haïti est une nation civilisée, de ne faire tuer David Troy qu'après Pâques.

L'un des proscrits de la liste d'exception, l'ancien ministre Féry, avait été recueilli par nos marins. Sept autres parvinrent à gagner peu à peu la corvette. Les quatre restans, MM. Preston, ancien président de la chambre des représentans, Banse, sénateur, l'un des caractères les plus honorables du pays, le négociant Margron, bien connu par la haine aveugle qu'il avait affichée jusque-là et en toute occasion contre le nom français, enfin Blackhurst, fondateur et directeur des postes de la république, réussirent, sous divers déguisemens, à pénétrer jusqu'au consulat de France. L'un d'eux avait été suivi, et le consulat, par ordre de Bellegarde, fut cerné, à distance respectueuse d'ailleurs; mais à la première demande du consul le président le débarrassa de cet appareil au moins importun. Bien que l'hôtel continuât d'être observé de nuit par des forces considérables, les quatre proscrits, grace au dévouement du capitaine Galland, du navire *le Triton* de Nantes, qui vint les attendre, une nuit, au milieu des vases, purent enfin, à leur tour, gagner *la Danaïde*. La part de nos marins avait été aussi large que belle dans la mission d'humanité qui venait d'inaugurer, au milieu des Antilles, notre pavillon républicain, — le seul honneur, hélas! qui lui fût réservé dans cette désastreuse année 1848. Les excellentes dispositions du commandant Jannin, le zèle de ses officiers, l'admirable discipline de son équipage, le dévouement avec lequel il était resté lui-même, pendant soixante-quinze heures, exposé, sur un rivage infect, aux ardeurs d'un soleil dévorant, aux averses tropicales des nuits, en un mot l'attitude constamment imposante, sans être hostile, de tous avait

donné aux démarches de M. Raybaud une autorité qui semblait ne pouvoir être obtenue qu'en présence d'une station de plusieurs bâtimens.

Tout faillit cependant être remis en question. Dans la journée du 21, une véritable émeute militaire éclata dans la cour du palais. Les troupes de la garde, sourdement travaillées, dit-on, par Similien, vociféraient contre l'amnistie et demandaient par compensation le pillage. Le président n'en était plus maître, et le bruit que Similien allait se faire proclamer à sa place pour prix de ce pillage si convoité, l'apparition de quelques hommes à figure affreuse qui commençaient à circuler dans les rues avec des torches de bois résineux à la main, vinrent bientôt porter la panique à son comble. La corvette prit un mouillage plus rapproché, mesure qu'il avait été jugé prudent d'ajourner à la dernière extrémité, et notre consul fit transporter ses archives et son pavillon dans une maison isolée, à l'abri de l'incendie et voisine de la mer. En l'apprenant, Soulouque envoya en toute hâte le commandant de place informer M. Raybaud que des mesures allaient être prises pour rassurer les esprits, et quelques instans après fut publiée une proclamation qui autorisait chacun à tuer, sur le lieu même, quiconque serait surpris pillant ou cherchant à incendier. Le président partit trois jours après pour le sud, laissant la ville sous la tutelle peu rassurante de Bellegarde et de Similien. Les premiers jours se passèrent en transes mortelles, puis l'étonnement succéda à l'épouvante, puis enfin la reconnaissance s'ajouta à l'étonnement. Une semaine entière s'était écoulée sans massacres, sans pillage, sans incendie! Soit que Similien, privé d'une bonne partie de la garde que Soulouque avait emmenée, n'osât pas risquer la partie, soit par un contrecoup de la sourde rivalité qui existait déjà entre l'ancien favori et le nouveau, Port-au-Prince expérimentait, juste à la même époque que Paris, les bienfaits de l'ordre par le désordre, et l'infâme réaction commençait à relever ce qui lui restait de têtes. Bellegarde, qui huit jours auparavant était la terreur des bourgeois, en était devenu la coqueluche. On lui savait un gré infini du mal qu'il ne faisait pas ou ne laissait pas faire, et le 3 mai une chaleureuse adresse des notables l'en remercia. La France et l'Europe, hélas! n'étaient-elles pas réduites à choyer aussi des Bellegarde? Les nouvelles du sud vinrent mêler beaucoup de noir à tout ce rose.

Non content d'hériter du prophète d'Accaau, Soulouque avait voulu hériter de son armée. Avant de quitter Port-au-Prince, et bien qu'il emmenât avec lui trois ou quatre fois plus de forces qu'il ne lui en fallait pour réduire les rebelles, il avait imaginé de faire appel aux *piquets*. Leurs chefs ostensibles étaient un ancien réclusionnaire nommé Jean Denis, l'un des plus féroces pillards qu'ait produits la patrie de Jeannot et de Biassou, et un certain Pierre Noir, brigand philosophe,

qui, après avoir conquis et rançonné des villes, avait dédaigné d'échanger contre les premiers grades de l'armée le modeste titre de capitaine qu'il tenait de lui seul. En 1847, le commandant d'une frégate anglaise, menaçant de foudroyer la ville des Cayes si on lui refusait réparation d'une insulte faite à l'un de ses officiers par la bande de Pierre Noir, fut mis directement en rapport avec celui-ci, qui lui dit : « Vous voulez brûler la ville? Par quel côté allez-vous commencer, pour que j'y travaille de l'autre? La besogne ira plus vite. » C'est là encore un trait de la philosophie de Pierre Noir. — Un nommé Voltaire Castor, condamné aux travaux forcés pour vol, sous Boyer, et qui, du bagne, passa comme colonel dans l'état-major d'Accaau, était, après Pierre Noir et Jean Denis, le personnage le plus important des nouveaux auxiliaires de Soulouque. Pour réunir ceux-ci, Pierre Noir et Jean Denis leur avaient fait des promesses assez peu explicites; mais on s'était compris à demi-mot. Soulouque lui-même avait craint de comprendre, car sa proclamation d'entrée en campagne disait : « Les propriétés sont respectées, voilà votre mot d'ordre! » recommandation qui faisait plus d'honneur à la perspicacité de son excellence qu'à la moralité de ses défenseurs.

Pierre Noir commença par occuper la ville des Cayes, qui était fort tranquille, délivra les malfaiteurs détenus dans les prisons et mit les principaux mulâtres à la place des malfaiteurs. Quant à Jean Denis, il se porta sur Aquin et Cavaillon, occupés par le gros des rebelles au nombre de cinq ou six cents, et mit ceux-ci en déroute dès la première rencontre. La majeure partie des vaincus, composée de jaunes qui n'attendaient aucun quartier, s'enfuit dans les mornes, où beaucoup périrent plus tard. Cent quatre-vingt-neuf noirs de la classe aisée qui avaient pris parti pour les mulâtres, et qui déposèrent les armes, comptant que la vie du moins leur serait laissée en considération de leur couleur, furent garrottés, et, dans cet état, égorgés jusqu'au dernier, afin que fût accomplie cette parole d'Accaau et de son prophète : *Nègue riche, cila-là mulâte.* — Voltaire Castor en poignarda soixante et dix de sa propre main. Cette précaution des piquets était au moins inutile, car, aux formes près, les commissions militaires instituées dans les communes suspectes tuaient tout aussi vite et aussi sûrement. A Miragoane, sa première station, le président avait commencé par faire fusiller avec quelques autres son propre aide-de-camp, le colonel Desbrosses, administrateur de cette ville. Le même jour avaient été exécutés à Aquin le général de division Lelièvre, deux colonels et deux capitaines, et à Cavaillon le député Lamarre et le colonel Suire. Une trentaine d'autres condamnés étaient parvenus à fuir. Le général Lelièvre, désigné dans l'arrêt comme le chef de l'insurrection, était un vieillard paralytique : on le quilla comme on put pour le fusiller. En

même temps avaient été condamnés, aux Cayes, un autre vieillard presque octogénaire, le colonel Daublas, ancien maire et chef de la première maison de commerce de cette ville, le sénateur Édouard Hall, et une douzaine d'officiers supérieurs, dont un du reste, le colonel Saint-Surin, avait pris une part réelle et dirigeante au mouvement. Le président expédia l'ordre de surseoir à l'exécution jusqu'à son arrivée, qui devait avoir lieu le 9; mais Daublas et deux de ses compagnons furent égorgés la veille par les piquets. Soulouque, en arrivant, parut fort blessé, non pas de ce meurtre, mais de la désobéissance des piquets, et, pour les punir à sa manière, il fit grace de la vie aux autres condamnés. Leur peine fut commuée en celle des travaux publics, et on les vit dès le lendemain, avec une quarantaine d'autres malheureux de même rang qui leur avaient été donnés pour compagnons, parcourir, enchaînés deux à deux, les rues des Cayes, dont ils enlevaient les immondices sous le bâton des noirs. Les victimes de cet épouvantable arbitraire n'avaient participé, ni directement, ni indirectement, à la rébellion. C'est sur la simple dénonciation des noirs, leurs ennemis personnels ou leurs débiteurs, qu'elles avaient été réduites à cet état.

Non content d'avoir fait acte d'autorité vis-à-vis de la bande de Pierre Noir en lui refusant une soixantaine de têtes, Soulouque voulut la licencier. Il adressa donc aux *gardes nationales* (euphémisme officiel de piquets) une proclamation où il leur disait : « Vous vous êtes montrés dignes de la patrie! La paix étant rétablie, retournez dans vos foyers vous livrer à vos *nobles et utiles travaux*, et vous reposer de vos fatigues. » A quoi les piquets répondirent qu'ils ne demandaient pas mieux que de se reposer de leurs fatigues, mais qu'on paie les gens quand on les renvoie. Soulouque crut pouvoir s'en débarrasser avec de nouveaux remercîmens et quelques gourdes. Les piquets, après avoir empoché les gourdes, dirent que ce n'était pas assez. Soulouque en conclut que l'honneur leur était plus cher que l'argent, et, au grand mécontentement de l'armée, qui devait être pourtant blasée sur ce chapitre, une véritable averse de grades tomba sur les bandits. La vanité africaine des piquets se prit d'abord à cette amorce, malgré l'abus qu'en avaient fait Pierrot et même Accaau. Pendant huit jours, on ne vit dans les rues des Cayes que plumes de coq; après quoi les bandits, éprouvant cet immense vide que laissent au cœur les grandeurs humaines, s'écrièrent, et cette fois sur le ton de la menace : *N'a pas nous, non, ia prend dans piége cilala encore!* (ce n'est pas nous qu'on reprend à ce piége!) Il faut dire que, depuis leur victoire de Cavaillon, leur nombre s'était considérablement accru, et, selon l'usage, les piquets du lendemain enchérissaient sur les exigences des piquets de la veille. Pour leur dernier mot, ils déclarèrent vouloir premièrement chacun cinq carreaux (seize arpens) de terre non en

friche, mais en plein rapport, à prendre sur les propriétés des mulâtres; deuxièmement, des maisons en ville pour leurs officiers.

En apprenant que Soulouque laissait discuter ces demandes au lieu d'y répondre à coups de canon, les meneurs de Port-au-Prince, un moment tenus en respect par Bellegarde, avaient repris leur *ultimatum* du 9 avril, en y ajoutant de temps en temps quelques articles auprès desquels les exigences des piquets n'étaient que du modérantisme. Par leur nouveau programme, à l'acceptation duquel ils subordonnaient la rentrée de Soulouque dans sa capitale, les amis de Similien demandaient (outre la dictature, le drapeau d'une seule couleur et la destitution des derniers fonctionnaires mulâtres): le pillage des magasins des mulâtres, — la confiscation de toute maison leur appartenant au-delà d'une seule, — trente de leurs têtes, — le bannissement du plus grand nombre, et, chose à noter, de quatre généraux noirs, parmi lesquels figurait le nom de leur ancien ami Bellegarde, décidément passé à l'état de réactionnaire. Les amis de Similien exigeaient encore que l'état, c'est-à-dire Soulouque, s'emparât du *monopole des denrées d'exportation,* et qu'il annulât la dette envers les indemnitaires français (c'est, comme on sait, l'équivalent de notre milliard des émigrés), « attendu, disaient-ils, que cette indemnité avait été consentie par des mulâtres *bannis depuis ou déclarés traîtres à la patrie,* et qui avaient traité avec les agens *d'un roi qui ne l'était plus.* » Si l'on veut bien se rappeler de nouveau que ceci se passait au printemps de 1848, et que les amis de Similien ne savaient pas lire, ce qui écarte doublement le soupçon de contrefaçon, il sera difficile de nier l'ubiquité du choléra démocratique et social.

VII. — LES SCRUPULES DE SOULOUQUE. — IMPROMPTU NÈGRE.

Nous n'avons plus affaire à ce pauvre noir irrésolu qu'un fiévreux besoin des sympathies de la classe éclairée retenait à son insu sur la pente de la barbarie : le monceau de cadavres qui s'est interposé entre cette classe et lui a rompu l'attraction. Des deux hommes que nous avons vus en Soulouque, il ne reste désormais que le sauvage, le sauvage qui vient d'acquérir la subite révélation de sa force, et qui, fier d'imposer la terreur, lui qui ne visait humblement qu'à l'estime, ivre de joie à se sentir dégagé des invisibles liens où l'étreignaient les intrigues des hommes et des fétiches, convaincu de la légitimité de ses griefs et de la prédestination de sa vengeance, se rue, par la première issue qui s'offre, à la satisfaction de ses appétits de haine et de tyrannie. Cependant il y a comme une grace d'état attachée au rôle de pouvoir, et, si on a vu souvent les préjugés d'opposition les plus systématiques et les plus invétérés ne pas résister à l'épreuve de la responsabilité

gouvernementale, quoi d'étonnant que cette influence ait prise sur un esprit ignorant et brut, qu'aucune idée préconçue ne fausse par cela seul qu'il n'a pas d'idées? L'instinct du sauvage reculera même ici devant l'absurde un peu plus tôt que la raison du sophiste : la seule différence à l'avantage du second, c'est que le sophiste désabusé saura généraliser pour son usage chacune des révélations de la pratique, tandis que le sauvage ne verra rien au-delà de la cause présente et de l'effet immédiat. Il ne faut pas chercher d'autre explication aux brusques incohérences, aux alternatives de parfait bon sens et de féroce imbécillité que va nous offrir maintenant le caractère de Soulouque.

La requête des piquets n'avait certes rien qui choquât les notions de droit naturel qui peuvent se loger dans le cerveau d'un tyran nègre. Prendre une portion de leurs propriétés aux mulâtres, qui, dans sa conviction, avaient cherché à prendre le pouvoir, sa propriété à lui, c'était presque, aux yeux de Soulouque, de l'indulgence. Il reçut cependant fort mal cette requête. Au moment même où des politiques civilisés, et qui croyaient ne faire par là que de la conciliation, se laissaient aller à composer avec des requêtes analogues (1), Soulouque avait deviné à lui tout seul que les propriétés à partager étant limitées, et que le nombre des piquets menaçant, depuis leur faveur, de devenir illimité, les exigences de ceux-ci s'accroîtraient en raison de la difficulté d'y satisfaire. De là à comprendre qu'il fallait éviter toute transaction avec les piquets, et dissoudre, quand il en était temps encore, ces ateliers nationaux d'une nouvelle espèce, il n'y avait qu'un pas; mais, si l'instinct du chef s'effrayait des goûts champêtres des bandits, la logique du sauvage ne pouvait se résigner à considérer comme dangereux et à traiter comme tels des gens qui montraient tant de zèle contre les « conspirateurs » mulâtres. Pour tout concilier à sa manière, Soulouque coupa, comme on dit, le différend par la moitié, et, tout en refusant aux piquets les propriétés des mulâtres, il leur abandonna les propriétaires. Les graciés du 9 mai, le sénateur Édouard Hall et ses compagnons d'infortune, firent les premiers frais de cette transaction tacite : Soulouque souffrit qu'ils fussent massacrés le 1er juin. Cela fait, les piquets allèrent donner la chasse aux mulâtres de la campagne, incendiant, tuant et pillant sous les yeux des autorités noires, qui se taisaient ou approuvaient. Dans l'intérêt combiné du principe de propriété et de la stabilité des institutions, Soulouque avait organisé purement et simplement le brigandage.

Malgré leur haine des étrangers, les piquets avaient d'abord respecté ceux-ci, et surtout nos nationaux : un prêtre espagnol qui se

(1) Exemple : le système très modéré et très *réactionnaire* pour l'époque qui consistait à accorder à une catégorie de *travailleurs* des subventions à prendre, au moyen de l'impôt progressif, sur les biens d'une catégorie de *propriétaires*.

trouvait parmi les prisonniers de Cavaillon avait même échappé au massacre en se disant sujet français; mais, trouvant Soulouque de si bonne composition sur un point, la bande de Pierre Noir en conclut qu'il céderait sur bien d'autres, et les Européens, les Français eux-mêmes, furent maltraités et rançonnés à leur tour, sans excepter notre propre agent consulaire aux Cayes, dont les bandits incendièrent les propriétés. A cette nouvelle, Soulouque, dont toutes les lettres à Bellegarde se terminaient invariablement par cette recommandation : *Ne nous faites pas d'affaire avec les Français,* Soulouque fut près de défaillir de colère et d'effroi. C'était le cas ou jamais de rompre avec les piquets : à Torbeck, à Port-Salut, à Cavaillon, à l'Anse-d'Hainault, à Aquin, à Saint-Louis, autres théâtres de leurs exactions et de leurs atrocités, la population n'attendait qu'un signe muet du président pour le débarrasser de cette poignée de misérables. A Jacmel, la garnison noire et la bourgeoisie mulâtre avaient même pris l'initiative de la résistance : une bande qui avait essayé de pénétrer de vive force dans cette ville venait d'être vigoureusement repoussée en laissant prisonniers quarante des siens, et on ne doutait pas que le président permettrait d'en faire un exemple; mais Soulouque s'était pris à réfléchir dans l'intervalle que, si les piquets venaient de lui créer de nouveaux embarras à l'endroit des étrangers, ils venaient de lui donner une nouvelle preuve de zèle à l'endroit des « conspirateurs » mulâtres, et, vu ce qu'il y aurait eu de contradictoire à confondre la récompense et le châtiment sur les mêmes têtes, son excellence donna simultanément l'ordre de faire réparation aux étrangers en les indemnisant de leurs pertes, et de faire réparation aux piquets en jetant au cachot les principaux habitans de couleur de Jacmel, dont les autorités noires furent en outre destituées. On devine le reste : les piquets continuèrent de maltraiter les étrangers, à la grande colère de Soulouque, qui se confondait de plus belle en réparations et en excuses, mais qu'ils étaient sûrs de désarmer par de nouvelles violences contre les conspirateurs mulâtres.

Cette traduction nègre de ce qu'on nomme la politique de bascule, Soulouque l'appliquait à tout. Bien loin de mettre obstacle aux émigrations de la classe jaune, l'autorité avait semblé d'abord les voir de bon œil; mais la plupart des émigrés étant, je l'ai dit, des détaillans dont la fuite portait préjudice aux négocians étrangers, ceux-ci s'en plaignirent vivement (1). Soulouque s'émut d'autant plus de la réclamation, que le plus clair de ses revenus (il serait désormais puéril de dire les revenus de l'état) provient des droits d'importation et d'expor-

(1) Nous tenons à constater qu'aucun de nos nationaux ne prit part à cette réclamation. Perdre pour perdre, ils aimaient mieux voir leurs débiteurs en fuite qu'égorgés.

tation, c'est-à-dire du commerce avec les étrangers. L'émigration fut donc rigoureusement interdite; un décret frappa les émigrés de mort civile et de bannissement perpétuel. Cette sévérité même était de bon augure, en ce qu'elle semblait dénoter chez Soulouque la pensée bien arrêtée de ranimer le commerce et par suite de mettre fin à ce système de terreur qui dépeuplait les boutiques pour peupler les prisons et les cimetières. Soulouque fit par malheur ce raisonnement, dont on ne contestera pas les prémisses, que, l'émigration cessant, les mulâtres resteraient dans le pays; qu'en restant dans le pays, ils ne seraient que plus à portée de conspirer, et que ce surcroît de dangers ne pouvait être contre-balancé que par un surcroît de précautions. Pour premier surcroît de précautions, Soulouque donna ordre d'enrôler à Port-au-Prince et dans quelques autres centres tous les mulâtres valides, afin de les surveiller plus aisément, et cette presse de mulâtres condamna au chômage bon nombre de boutiques que n'avaient pu encore vider ni l'émigration ni le bourreau. Plusieurs administrations publiques cessèrent même de fonctionner, faute d'écrivains. Pour second surcroît de précautions, et bien que le fantôme d'insurrection qui l'avait appelé dans le sud fût complétement évanoui, Soulouque redoubla d'acharnement contre les mulâtres. Il n'arriva plus un seul courrier de cette partie de l'île qui n'apportât la nouvelle de quelques exécutions, et, d'un bout à l'autre de la république, les prisons regorgeaient malgré les éclaircies qu'y faisait la mort. Cinq cents et quelques suspects (ce qui est à la population d'Haïti comme environ *quarante mille* à la population de la France) avaient été en outre dirigés des différens départemens sur la prison de Port-au-Prince, qu'on travaillait à élargir. Il est facile de comprendre que le commerce n'en alla pas mieux. Les quelques hommes de couleur que le triple fléau de l'enrôlement forcé, des piquets et des commissions militaires n'avait pas encore chassés de leurs magasins, s'empressaient de chercher une dernière chance de salut dans l'émigration clandestine, et l'émigration ne se limitait plus aux hommes : les navires qui longeaient cette terre maudite, déjà désertée par presque tous les pavillons, rencontraient tous les jours en mer de misérables embarcations chargées de femmes et d'enfans qui essayaient de gagner la Jamaïque. Outré de tant de mauvaise volonté, Soulouque entrait dans de nouveaux accès de fureur contre les mulâtres, d'autant moins excusables à ses yeux, qu'il ne cessait de proclamer *la confiance* dans des ordres du jour comme celui-ci :

« ... Haïtiens, une ère nouvelle surgit pour la république! le pays, dégagé d'entraves et de tous les *élémens hétérogènes qui gênaient sa marche progressive*, deviendra prospère! La *plupart* des traîtres ont passé sur la terre étrangère... Citoyens des Cayes, je quitte bientôt votre cité pour *explorer* le reste du département du Sud! Mon séjour y a ramené le *calme dans l'esprit des popula-*

tions, et je suis heureux de dire que ce calme et la *sécurité* se font remarquer sur tous les points de la république, etc., etc. »

Il partit en effet le 2 juillet des Cayes pour Jérémie, ville fort tranquille depuis longues années, et qui s'était vainement flattée d'échapper à cette terrible visite. Outre une partie de sa garde et trois ou quatre régimens de ligne, il emmenait avec lui une bande de piquets qui semèrent sur toute la route le pillage et l'assassinat, — une trentaine de généraux que, par défiance de leurs dispositions, il tenait à avoir sous la main, une commission militaire à laquelle il livrait de temps à autre, chemin faisant, un de ces généraux, enfin une nuée de délateurs en guenilles qui, à chaque halte du président, jouaient le rôle de peuple dans des scènes comme celle-ci, dont nous empruntons le récit à un ordre du jour du 16 juillet : « Haïtiens, la population de Jérémie, qui attendait l'arrivée du chef de l'état pour lui faire connaître ses griefs et ses vœux, s'est réunie en cette ville le 13 de ce mois. *De vive voix et par pétition*, elle a dénoncé comme traîtres à la patrie... » (Suivent les noms de *cinquante-sept* des principaux habitans : c'étaient ou des fonctionnaires dont l'état-major des piquets convoitait les places, ou des marchands qui, pour leur malheur, se trouvaient en compte courant avec les amis des piquets. Dans sa maladive prédisposition à croire à la sincérité et au dévouement de tous ceux qui flattaient ses défiances, Soulouque n'y regardait pas de plus près.) — « Haïtiens! ajoutait le chef de l'état dans un élan de sollicitude paternelle, Haïtiens! les habitans de Jérémie, qui, comme tous ceux des autres points de la république, *aspirent à la tranquillité qui conduit au bonheur*, demandent justice de ces accusés, qu'ils déclarent être les seuls obstacles à la paix publique dans la Grande-Anse... Vous avez besoin de la tranquillité, *vous l'aurez* : je vous le promets et vous le jure par cette épée dont vous m'avez armé pour veiller à votre bonheur et à la gloire d'Haïti. Cette épée ne sera remise dans le fourreau que lorsqu'il n'y aura plus à frapper aucun des parjures qui conspirent la perte du pays! » Et en effet on arrêtait les parjures en question, on les jugeait et on les exécutait.

On pourra s'étonner qu'ayant les piquets sous la main, Soulouque sacrifiât au préjugé des procédés judiciaires : ce serait bien mal connaître le personnage. La loi lui accordait des commissions militaires, et il se serait cru volé d'une de ses prérogatives, si on avait exigé qu'il s'en passât : c'était en outre un moyen d'éprouver les officiers suspects de sa suite qu'il obligeait à siéger dans ces commissions, quand par hasard l'accusé était de leurs amis. L'arrêt se distinguait, en pareil cas, par sa morne brièveté : complices forcés de l'assassinat, les commissaires voulaient du moins s'épargner à eux-mêmes le sarcasme d'une parodie juridique. En revanche, les commissions militaires re-

crutées dans le parti ultra-noir rehaussaient par le luxe des formes la naïve impudence du fond. Nous avons sous les yeux plusieurs procès-verbaux (1) de ces commissions; on y lit presque toujours cette phrase : « L'accusateur a exposé l'accusation et *n'a produit aucun témoin,* » et cette autre : « Le président a ordonné aux défenseurs qu'ils (*sic*) ne peuvent rien dire contre leur conscience ni contre le respect dû aux lois, et qu'ils doivent s'exprimer avec *descence* et modération, et que tout contrevenant sera condamné à *une peine qui sera définie par la loi.* » Les défenseurs comprennent à demi-mot, et, pour ne pas s'exposer à l'effet rétroactif de la loi *future* dont on les menace, ils entonnent d'une voix étranglée, et en guise de plaidoirie, les louanges du chef de l'état. Cette formalité remplie, l'accusateur *persiste en appuyant* (*sic*) *son acte d'accusation,* et en continuant, bien entendu, à ne produire aucun témoin à charge. On va aux voix, et *le conseil, vu les articles,* etc., etc., condamne invariablement *lesdits accusés à la peine de mort, attendu que l'ordre public a été compromis.* C'est dans ces formes que fut jugé et condamné, par exemple, le sénateur Édouard Hall. Autre trait non moins caractéristique : le texte cité à l'appui de la condamnation de ce sénateur, qui n'était pas militaire et qui n'avait été mis en jugement que sous prétexte de conspiration, était l'article 25 du code militaire, concernant non pas les conspirateurs, mais les soldats ou personnes attachées à l'armée qui auront, *soit en commettant des actes non approuvés du gouvernement, soit en agissant contrairement à ses instructions, exposé des Haïtiens à éprouver des représailles.* Il fallait un texte quelconque à ces terribles Brid'oisons, et celui-ci avait du moins le mérite de l'originalité et de l'imprévu.

D'autres fois, entre autres dans le procès du vieux Daublas, le président, pour ménager les scrupules de ses collègues, faisait de sa propre autorité une variante à la question sacramentelle, *est-il constant* que l'accusé, etc., et disait : « Est-il constant ou y a-t-il *de* (*sic*) *probabilité?...* » Puis, à défaut de tout témoignage à charge, l'arrêt se basait sur des *probabilités* comme celles-ci : « Vu la *situation des choses,* considérant jusqu'à quelle extrémité se sont portés les hommes qui ont toujours cherché à nuire et à interrompre la marche du gouvernement en intriguant toujours pour venir à un échange du premier chef à chaque année (allusion au fétiche enfoui dans les jardins de la présidence), ce qui est très préjudiciable au pays; considérant enfin que *ces messieurs,* ennemis de leur pays, ont prouvé leurs desseins par *ce coup de pistolet que Céligny a porté au chef de l'état personnellement* (2) (version vaudoux du coup de carabine tiré dans le palais du président sur

(1) *Moniteur haïtien* d'août et septembre 1848.
(2) *Moniteur haïtien* du 12 août 1848.

le général Céligny Ardouin); par ces faits, le conseil..... *passant outre les conclusions du ministère public* (qui avait apparemment abandonné l'accusation), condamne le susdit accusé (Daublas) à la peine de... mort. »

Cet épouvantable impôt sur le sang avait été d'abord presque exclusivement prélevé sur la bourgeoisie de couleur : sénateurs, députés, généraux et officiers supérieurs, magistrats, négocians et grands propriétaires, payaient leur contingent avec résignation, lorsqu'un général de division noir, qui commandait l'arrondissement des Cayes, s'étant apitoyé sur tant de malheurs, fut mis à son tour en jugement, en compagnie de tous les officiers supérieurs de son état-major. Ne trouvant pas ombre de culpabilité à leur charge et croyant pouvoir déroger en faveur d'accusés noirs à cet office de bourreau qu'on lui avait imposé à l'égard des mulâtres, la commission militaire osa les acquitter. Soulouque donna aussitôt ordre de les *rejuger* et *d'en finir* cette fois. On obéit : le général et son état-major furent massacrés avec grand appareil sur la principale place de la ville. Peu après, un autre général noir nommé Brice, homme de courage et d'honneur, fut arrêté sur la frontière dominicaine, et conduit avec une partie de son état-major dans la prison de Port-au-Prince. L'exécution de David Troy, qu'on croyait oublié dans cette prison jusqu'au retour du président, vint encore sceller la sanglante fraternité que celui-ci renouait entre les deux couleurs.

Cependant, comme nul murmure suspect ne s'élevait de cette vaste solitude, moitié désert, moitié cimetière, qu'il avait faite dans la presqu'île, — la terreur y comprimait jusqu'aux gémissemens, — Soulouque soupçonna que l'ordre était à peu près rétabli, et il reprit la route de Port-au-Prince (15 août). Il y rentra en traversant avec ses troupes une succession d'arcs-de-triomphe ornés d'enthousiastes légendes sur lesquelles son excellence daignait parfois jeter au passage un regard de connaisseur, en disant : « Ça bon! » Le bruit courut que « président » avait appris à lire (1), et la bruyante allégresse de « peuple noir » s'en accrut. Ce n'était déjà plus la bienveillance qu'on se doit entre coreligionnaires vaudoux, c'était un mélange de vénération curieuse et d'orgueil qui précipitait à la rencontre de Soulouque transfiguré cette foule avide d'obéissance, et pour qui le respect c'est l'effroi, tout sceptre une hache. On avait craint d'abord quelque scène de massacre, et beaucoup de familles de couleur avaient sollicité un asile dans les consulats; mais, cédant à l'impression nouvelle que tout su-

(1) Soulouque, en effet, s'exerce secrètement à lire, et on nous a assuré, mais nous ne nous en faisons pas le garant, — que la lettre moulée est déjà sans mystères pour sa majesté impériale. Elle signe en outre son nom aussi distinctement pour le moins que l'empereur Dessalines.

bissait autour d'eux, les deux ou trois cents coquins qui, pendant deux mois, s'étaient vantés de ne laisser rentrer Soulouque qu'à certaines conditions se dissimulaient maintenant autant que possible. La ville fut illuminée pendant trois soirées, et l'on reconnaissait entre toutes les autres, aux guirlandes de palmes et de feuillages qui y formaient un supplément de décoration, les maisons que la proscription ou le meurtre avait visitées, les maisons des mulâtres.

A la froideur visible qu'il témoignait à Similien, on put croire que le président lui-même était revenu à des idées moins inquiétantes; mais l'illusion ne fut pas longue. Parmi les innombrables suspects qui, n'ayant pu fuir cette terre de deuil, remplissaient la prison de Port-au-Prince, quatre, — le général de division Desmarêt, qui avait un commandement sur la frontière dominicaine, deux colonels et un magistrat, — venaient d'être condamnés à mort. Quelques personnes osèrent hasarder une démarche auprès du président pour leur obtenir au moins grace de la vie : elles ne réussirent qu'à le mettre dans un état effrayant d'excitation nerveuse. On supplia M. Raybaud de tenter un dernier effort. Soulouque reçut le consul-général avec sa courtoisie et son empressement habituels, mais sans que le sourire contraint qu'il avait préparé pour la circonstance parvînt à se fixer sur ses lèvres agitées par un involontaire tremblement : pour la première fois, depuis trois mois qu'il fauchait jaunes et noirs sans soulever autour de lui d'autres murmures que le bruit des corps humains qui tombent, il se trouvait en présence d'un homme qui oserait penser et dire qu'on ne fait pas couler le sang chrétien comme de l'eau. Dès les premières minutes de cette longue entrevue, Soulouque divaguait de colère. M. Raybaud laissait passer le torrent, puis il remettait en avant les raisons, assurément très nombreuses, que pouvait lui suggérer l'intérêt du pays et du président lui-même. Soulouque, comme vaincu par la lassitude, reprenait alors avec un certain calme son argument favori : que les mulâtres lui ayant proposé une partie et l'ayant perdue, il était « très vil à eux de déranger le consul, au lieu de payer de bonne grace; » mais peu à peu, l'expression ayant peine à suivre le flot croissant de pensées qui se pressaient en tumulte dans sa tête, les mots sans suite succédaient aux phrases et les monosyllabes aux mots. Au bout d'une heure, le consul était moins avancé qu'en entrant : *Ma mère sortirait du tombeau et se traînerait à mes pieds,* dit à la fin Soulouque, *que ses prières ne les sauveraient pas!* — Après le serment « par ma marraine, » c'est là le serment le plus terrible que puisse faire un noir. — Accordez-m'en du moins un seul, reprit M. Raybaud... — *La moitié* d'un, si vous voulez, répondit Soulouque, et cette fois il parvint tout-à-fait à sourire. Le sauvage avait vaincu, et il célébrait son triomphe à la façon sauvage, moitié rire, moitié fureur. Disons cependant que cette révolte

formelle, obstinée de Soulouque contre l'homme qui représentait à ses yeux la civilisation française n'était qu'une conséquence détournée, mais logique, du sentiment qui l'avait fait céder deux fois. C'était vers la fin d'août; on connaissait donc déjà dans les Antilles tous les détails de ce mélodrame européen en cent vingt journées, sur lequel la victoire de juin venait de baisser la toile. Soulouque, qui se faisait lire avidement les journaux de France et des États-Unis, s'extasiait, comme naguère au sujet de Santana, sur les preuves de caractère que démocrates et réactionnaires donnaient de Madrid à Berlin, et, par cela seul que le chef noir se pique d'emprunter à l'Europe civilisée ses idées et ses habits, on comprend quel nouveau tour en avaient reçu ses dispositions. M. Raybaud essayant de lui imposer la clémence, c'est-à-dire une mode de l'an passé, était évidemment quelque peu suspect à ses yeux; *blanc pas connaît ayen passé moqué nègue* (1). Et qu'on ne voie pas là une oiseuse et triste plaisanterie lancée gratuitement à travers ces scènes de deuil. Cette déférence instinctive, presque automatique, pour les lois et les convenances de la civilisation étant, selon nous, l'une des ressources suprêmes qu'offre le caractère de Soulouque, la seule qui permette de ne pas désespérer de ce complexe personnage, à la fois tigre et enfant, nous tenions à la constater, même dans les déportemens de cruauté d'où elle paraît le plus absente. Soulouque eut même, à la suite de cette entrevue, comme un dernier bon mouvement dont il faut lui tenir compte. On raconte que, pour pallier la fâcheuse impression que ses emportemens avaient pu laisser dans l'esprit du consul, il fit écrire à celui-ci, dans la journée, qu'il lui en coûtait infiniment de refuser la grace de Desmarêt et de ses trois compagnons, et qu'il serait charmé de le lui prouver en d'autres circonstances. Disons en passant que le président dégagea sa parole. Quelques semaines après, un général dominicain, quelques officiers et une vingtaine de soldats furent faits prisonniers, et, craignant d'être sacrifiés, ils implorèrent l'intervention du consul-général. M. Raybaud, qui s'efforçait, aussi bien que notre agent à Santo-Domingo, M. Place, de dépouiller de son caractère de férocité la guerre que se faisaient les deux petites républiques, fit comprendre au président qu'il serait politique à lui de saisir cette occasion d'atténuer les impressions défavorables que les Dominicains avaient nécessairement conçues sur son compte depuis les sanglantes scènes d'avril. Bien qu'il entrât en fureur au seul nom de ceux qu'il appelle les *mulâtres rebelles* de l'est, Soulouque, et c'est là ce qui dénote encore chez lui une certaine aptitude gouvernementale, Soulouque n'hésita pas à en convenir. Il ne fit pas les choses à demi, et, non content de renvoyer les prisonniers, il les habilla de neuf.

(1) Les blancs ne savent que se moquer des nègres.

Cependant les quatre condamnés de Port-au-Prince ne devaient pas encore périr; ceci est de la physiologie nègre. Lors de la première révolution, le commissaire Sonthonax, pour achever de sans-culotiser les nouveaux libres, voulut introduire la guillotine à Port-au-Prince, devenu Port-Républicain. Un blanc nommé Pelou, natif de Rouen, devait faire les frais de la première expérience, et une foule compacte de noirs que Biassou, Lapointe, Augustin Rigaud, Romaine-la-Prophétesse, avaient blasés sur toutes les atrocités humaines, entouraient le lieu de l'exécution; mais, soit que le vent eût ce jour-là une influence particulière sur le système nerveux africain, soit que l'effet foudroyant de la machine déroutât les notions de ces hommes simples qui n'avaient jamais fait mourir de blancs que petit à petit, la tête ne fut pas plus tôt tombée, qu'un long hurlement de douleur et d'effroi partit des premiers rangs des spectateurs, et se communiqua de proche en proche, à la faveur de cette électricité animale dont le vaudoux nous a déjà fourni l'exemple, jusqu'à la portion de la foule qui n'avait rien vu. En quelques secondes, la guillotine fut mise en pièces, et on ne l'a jamais relevée en Haïti. A plus de cinquante ans de distance, c'est une scène analogue que Port-au-Prince allait voir. Soulouque avait ordonné que le supplice eût lieu à Las-Cahobas, village de la frontière dominicaine éloigné de deux journées. Les quatre condamnés s'acheminèrent enchaînés, sous la garde de cent cinquante hommes de police et d'un régiment entier d'infanterie, vers cette destination; mais, pendant qu'ils traversaient la ville, leur attitude triste et résignée excita parmi les femmes un tel mouvement de sympathie, une telle tempête de pleurs et de cris, que l'effet en devint contagieux même pour les noirs. Malgré les efforts des soldats, tout le monde se précipita vers les condamnés pour les embrasser et leur serrer la main. Les soldats et les officiers finirent par n'y pas tenir, et bientôt ce fut dans les rangs même de l'escorte qu'éclatèrent les plus violens murmures contre tant de cruauté. Le funèbre cortége sortit cependant de la ville et marcha durant quatre heures vers Las-Cahobas; mais, soit qu'il eût eu lui-même les nerfs ébranlés par cette scène, soit que devant l'universelle réprobation qui l'assaillait à l'improviste il voulût se donner le temps de réfléchir, le président envoya l'ordre de ramener les condamnés dans la prison.

A la nuit tombante, ils traversèrent donc de nouveau la ville, précédés, entourés, suivis d'une foule compacte de gens de toutes couleurs, qui criaient, ivres de joie, *vive le président!* On put remarquer que les noirs des quartiers du Morne-à-Tuf et du Bel-Air, c'est-à-dire les plus exaltés et les plus hostiles aux mulâtres, criaient, riaient, pleuraient plus fort que les autres, et la ville ayant été spontanément illuminée, ce furent ces quartiers qui offrirent l'illumination la plus splen-

dide. Tout était sauvé. Le papier-monnaie se releva subitement de plus d'un quart; les orateurs du Morne-à-Tuf proclamaient que les mulâtres avaient du bon, et qu'après tout ils avaient assez souffert. Soulouque lui-même paraissait décidément subir la contagion, car ce qui n'était pas arrivé depuis le commencement de la terreur, même pour les rares suspects acquittés çà et là par les conseils de guerre, il fit successivement élargir une quinzaine de détenus, des plus insignifians, il est vrai, sur les cinq ou six cents qui remplissaient la prison de Port-au-Prince; mais trois semaines après les élargissemens cessaient, les arrestations recommençaient, le président faisait fusiller huit des principaux habitans de couleur de Jacmel, dont les piquets avaient, je l'ai dit, à se plaindre. La populace de Port-au-Prince insultait et menaçait non plus seulement les mulâtres, mais encore la bourgeoisie noire, et la campagne enfin parlait plus que jamais de venir piller la ville. C'était une expérience financière de Soulouque.

VIII. — LA CONSPIRATION DU CAPITAL EN HAÏTI.

La république noire offre ce miracle de crédit d'un papier-monnaie ne reposant sur aucun gage métallique ou territorial, d'un papier-monnaie que le gouvernement émet à discrétion, qu'il se réserve de rembourser quand il lui plaît et au taux qu'il lui plaît, qu'il proclame d'ailleurs lui-même fausse monnaie en refusant de le recevoir pour paiement des droits d'importation, et qui cependant, au bout de vingt années, à l'avénement de Soulouque, circulait encore pour *un cinquième* environ de sa valeur nominale. En d'autres termes, il ne fallait, en 1847, que 72 *gourdes* de papier (la gourde véritable vaut 5 francs et quelques centimes) pour représenter 1 *doublon*, c'est-à-dire la pièce d'or espagnole de 85 francs.

La gourde haïtienne a, comme on voit, le caractère bien fait; les scènes du mois d'avril et la terreur qui les suivit ne laissèrent pas toutefois de l'impressionner fortement. Le peu d'espèces métalliques qui circulaient dans le pays l'avaient jusque-là soutenue de deux façons, soit en entrant pour une part stipulée d'avance dans les paiemens commerciaux, soit en suppléant comme appoint, dans les transactions de marchand à consommateur, à l'insuffisance des coupures. Or, les proscrits et les fuyards, sachant très bien que le papier haïtien n'est en dehors d'Haïti que du papier, avaient fait rafle en partant de presque toutes les espèces métalliques, et, ce double point d'appui lui manquant, la gourde avait subitement fléchi de plus d'un tiers de sa valeur courante.

Les droits d'importation sont la principale ressource du trésor haïtien; mais bon nombre d'importateurs apprenant, en touchant terre,

que le commerçant mulâtre auquel ils venaient vendre des marchandises et le producteur mulâtre qui devait leur fournir des produits du sol, en échange du papier-monnaie provenant de la vente de ces marchandises, étaient ou morts ou emprisonnés, ou en fuite, bon nombre d'importateurs, disons-nous, rebroussèrent naturellement chemin. Les consignataires étrangers avaient déjà, par des motifs analogues, suspendu une partie de leurs opérations; les recettes des douanes diminuèrent des *trois quarts*. Cette réduction des recettes, coïncidant avec l'expédition du sud et la levée en masse, c'est-à-dire avec un énorme accroissement de dépenses, les ministres furent bientôt réduits à annoncer en tremblant à Soulouque que les fonds manquaient. Il faut en faire! répondit avec calme le chef de l'état. Et la fabrication du papier-monnaie, qui ne fonctionnait que petit à petit et comme pour n'en pas perdre l'habitude, fut brusquement portée à une émission de *quinze à vingt mille gourdes* par jour, ce qui dure, je crois, encore. Mais les assignats ont malheureusement cela de particulier, que la quantité, loin de suppléer à la qualité, lui nuit. Le peu de commerce étranger qui desservait encore la consommation quotidienne (1), et par contre-coup les détaillans haïtiens, intermédiaires de ce commerce, finirent donc par n'accepter la gourde de papier qu'à raison de *cent quatre-vingt-cinq* au doublon (à peu près le *douzième* de la valeur nominale).

« Peuple noir » a tellement perdu l'usage de l'argent proprement dit, il est tellement habitué à user des assignats comme d'une monnaie normale, que, prenant, comme le fit jadis et avec moins de motif encore « peuple blanc, » l'effet pour la cause, il considéra cette dépréciation de la valeur représentative de la gourde comme une hausse réelle du prix des denrées. Deux faits venaient à l'aide de ce malentendu. D'abord, le gouvernement, qui ne pouvait bonnement pas encourager une dépréciation déjà si rapide, continuait de solder fonctionnaires et militaires à raison du taux nominal de la gourde. En second lieu, comme il est dans la nature que les salaires baissent en raison du ralentissement des transactions et de l'émigration des consommateurs aisés, le journalier, par le fait même de cette baisse, continuait à ne recevoir que le même nombre d'assignats pour la même somme de travail, et, ne pouvant comprendre que son travail valût moins, il en concluait que, de l'aveu même des capitalistes, la valeur réelle de l'assignat n'avait pas varié. Donc il y avait complot entre les négocians étrangers et les détaillans pour affamer le pauvre peuple et l'obliger à payer les denrées de première nécessité deux fois et demi plus cher qu'en 1847; donc il fallait donner une leçon à l'infâme capital. L'infâme capital, qui veut

(1) Ce pays, le plus riche du monde, en est réduit à faire venir de l'étranger la plupart des objets des première nécessité, tels que la farine, les viandes et poissons salés, le savon et tous les articles d'habillement.

être pris par la douceur, n'en devint que plus farouche, et « peuple noir » ne vit dans ce redoublement de défiance qu'une nouvelle preuve du complot en question. Le programme financier des amis de Similien, c'est-à-dire le pillage combiné avec le monopole industriel et commercial de l'état, répondait à cette double préoccupation. Il n'y a heureusement que des nègres pour comprendre l'économie politique de cette façon-là (mai et juin 1848)!

La lueur de sécurité qu'avait produite la grace accordée au général Desmarêt et à ses compagnons avait réagi sur la gourde, qui, de 185 au doublon descendit subitement à 150; mais c'était encore une dépréciation d'environ 50 pour 100 par rapport au taux de 1847, et, la première effusion de sensibilité africaine passée, le bas peuple recommença ses murmures contre la conspiration des marchands. Comme, en outre, les expéditeurs français, anglais et américains avaient pu être informés dans l'intervalle de ce qui se passait en Haïti, il se trouva que tout arrivage du dehors cessait (en septembre, la rade de Port-au-Prince n'avait qu'un seul navire étranger) juste au moment où le peu d'approvisionnemens qui étaient restés dans la circulation achevaient de s'épuiser. De là un enchérissement cette fois très réel des denrées, une nouvelle cause d'effervescence populaire et de panique commerciale qui ramena la gourde à 185. L'armée, qui, par le fait de cette dépréciation, se trouvait obligée de se nourrir, se loger, s'armer, s'équiper, à raison de *six centimes* par jour et par homme, les officiers subalternes, qui, avec leurs *cent francs* par an, étaient réduits à demander l'aumône quand ils ne trouvaient pas à s'employer comme manœuvres, les innombrables fonctionnaires qui font pendant à un effectif militaire proportionnellement *septuple* du nôtre, et qui, vu la dureté du temps, n'avaient plus même la ressource de la concussion, tout ce monde de galons et de guenilles criait famine aussi haut que le bas peuple. Le gouvernement s'en effraya, et, pour détourner l'orage, il trouva tout simple d'encourager des préventions qu'il n'eût pu dissiper qu'en s'avouant lui-même l'auteur de tout le mal. Il proclama donc à deux reprises qu'il allait s'occuper de mettre un terme à la *hausse outrée de tous les objets de consommation,* causée, disait-il, par les ennemis du peuple, dont une partie seulement avait succombé sous le glaive de la loi, et par la mauvaise foi d'Haïtiens qui *conspiraient* contre le bien public *autrement que par les armes.* En voyant le gouvernement abonder dans son sens, « peuple noir » comprenait de moins en moins qu'on laissât entre les mains des ennemis du bien public l'instrument même de la conspiration, et que les magasins ne fussent pas encore pillés. La panique arriva à son comble. Heureusement Soulouque et le secrétaire d'état des finances, M. Salomon, n'entendaient accepter que la seconde partie du programme financier de

Similien, c'est-à-dire le monopole compliqué du maximum, ce qui revenait à l'ancienne idée d'Accaau. M. Salomon caressait lui-même depuis très long-temps cette idée, et c'est à ce titre que la faction Similien lui avait fait donner, le 9 avril, le portefeuille des finances.

Le gouvernement ne monopolisa cependant d'abord que les deux principaux articles d'exportation : le coton et le café. Il se réservait le droit d'accaparer ces deux articles à des prix déterminés, et de les répartir entre les commerçans. Le prix de vente en gros de la plupart des marchandises étrangères était également déterminé par l'administration. La simple annonce d'un système qui allait donner par le fait à la gourde un cours fixe et forcé produisit, reconnaissons-le, l'un des résultats qu'en attendait M. Salomon : de 185 gourdes au doublon, le papier redescendit cette fois jusqu'à 110; mais ce ne fut ensuite qu'une rapide série de mécomptes de plus en plus décisifs, que nous demandons la permission d'énumérer rapidement et pour n'y plus revenir. L'excuse favorite du socialisme blanc, c'est qu'on n'a pas voulu le mettre à l'essai. Or, l'essai est accompli : c'est une véritable expérience socialiste que faisait Soulouque.

Premier mécompte. Dès qu'il se trouva face à face avec les nécessités de la pratique, le gouvernement comprit, bon gré, mal gré, qu'Haïti n'étant pas le seul pays d'Amérique qui vende du coton et du café et qui achète de la farine, des salaisons, du savon, des tissus, toute tarification de l'une ou l'autre catégorie de produits qui serait onéreuse au commerce étranger n'aboutirait qu'à l'éloigner du marché national. Il dut donc fixer les prix de façon à ce que les négocians étrangers ne s'en plaignissent pas, et en effet il n'y eut pas de réclamations, preuve évidente que ces négocians n'y perdaient rien, et que par contre-coup les producteurs et consommateurs nationaux n'y gagnaient rien. Ainsi, les deux données fondamentales du système de monopole, — diminution du prix des marchandises exotiques, — augmentation du prix des denrées nationales, étaient abandonnées avant même que ce système fonctionnât. Bien plus, il fallut instituer dans chacun des onze ports ouverts à l'importation une *administration du monopole,* c'est-à-dire un nouveau rouage, un nouvel intermédiaire, pour nous servir du mot consacré. Les frais occasionnés par ce nouvel intermédiaire ne pesant point, par les raisons que j'ai dites, sur le commerce extérieur, et devant peser cependant sur quelqu'un, retombaient donc, soit directement, soit indirectement, sur les vendeurs et acheteurs nationaux, dont la position se trouvait par conséquent aggravée.

Deuxième mécompte. La récolte du café fut par hasard très faible cette année-là; le socialisme n'assure pas contre ces sortes d'accidens. Sous le régime de la libre concurrence, la hausse des prix fût venue compenser pour les cultivateurs la rareté du produit; mais, comme

l'un des objets de la loi était justement de rendre quelque fixité à la gourde en immobilisant les prix; comme, d'autre part, le gouvernement, après avoir enlevé au commerce étranger les avantages de la libre concurrence, ne pouvait, sous peine de le mettre en fuite, lui en imposer les charges par une surélévation des prix fixés, rien ne fut changé au tarif. Le déficit de la récolte du café se traduisit ainsi pour le travail agricole, qu'on avait prétendu relever, par une perte nette (1).

Troisième mécompte. Sous le régime de la libre concurrence, certains capitaines de navires, à la faveur de relations plus anciennes ou plus étendues que celles de leurs rivaux, seraient parvenus, malgré le déficit de la récolte, à compléter leurs chargemens. Beaucoup d'autres navires auraient dû, il est vrai, repartir à vide; mais leurs capitaines ou leurs consignataires n'auraient pu s'en prendre qu'à leur manque d'activité. Du moment, au contraire, où le gouvernement monopolisait la vente des cafés, il ne pouvait, sous peine d'encourir le reproche de partialité et d'éloigner à jamais du marché haïtien les importateurs éconduits, exclure de la répartition un seul de ces navires. La répartition fut donc faite au prorata de la valeur des marchandises introduites. Il résulta de ce fractionnement que tel bâtiment qui avait importé une valeur de 50 à 60,000 francs n'obtenait à grand'peine, et après de longs délais, qu'une contre-valeur de 5 à 6,000 francs : tout le monde fut mécontenté à la fois. Ceux des capitaines qui perdaient à cette innovation le bénéfice d'une longue habitude du marché haïtien, c'est-à-dire ceux-là même qu'il importait le plus de ne pas décourager, ceux-là s'en retournaient en jurant bien qu'on ne les reprendrait plus dans ce guêpier socialiste. Par des motifs analogues, les principaux consignataires étrangers écrivirent à leurs maisons de suspendre tout envoi. Les recettes de la douane, qui, par la cessation de l'émigration, avaient quelque peu repris, retombèrent bientôt de nouveau. Pour arrêter cette désertion commerciale, le gouvernement autorisa les bâtimens étrangers à aller, par voie d'escale, compléter leurs char-

(1) On objectera que dans l'hypothèse contraire, celle d'une récolte extraordinaire, cette fixité des prix eût, par compensation, soustrait le cultivateur aux chances de l'avilissement de la denrée. Il n'en est rien. N'apportant pas en produits la contre-valeur de cet excédant qu'ils n'auraient pu prévoir, forcés dès-lors de le payer en argent, ce qui est désavantageux, sachant en outre qu'un surcroît d'approvisionnemens eût amené la dépréciation sur les marchés consommateurs, les capitaines de navires étrangers n'auraient consenti à se charger du surplus de la récolte qu'à prix réduit. Le gouvernement haïtien se serait donc trouvé dans l'alternative, ou d'accorder cette réduction, ce qui eût réagi sur la masse entière de la denrée et rétabli pour le cultivateur les inconvéniens de la libre concurrence, ou de ne pas vendre, et, dans ce cas, nous ne savons pas à qui eût profité la surabondance de la récolte. Ajoutons que dix-neuf fois sur vingt cette surabondance eût été commune à toutes les Antilles, et que si le monopole haïtien avait, en pareille circonstance, prétendu maintenir ses prix, la concurrence des marchés libres lui eût infailliblement enlevé tous ses acheteurs.

gemens de café dans tous les ports ouverts, même dans ceux qui étaient exclusivement réservés jusque-là au cabotage haïtien, ce qui ruina la marine nationale. Mais voici le pire : des bâtimens américains chargés de farines signifièrent au gouvernement qu'ils ne débarqueraient ces farines qu'en échange de chargemens *complets* de café, qu'il fallut distraire bon gré, mal gré, de la masse à répartir, car la disette était imminente. Ceux des importateurs étrangers à qui la nature de leur commerce ne permettait pas de prendre Haïti par la famine réduisirent de plus en plus leurs opérations.

Quatrième mécompte. Quelques négocians, pressés d'expédier coûte que coûte leurs navires, consentirent à payer à la contrebande une prime qui s'élevait parfois jusqu'à 100 pour 100. Les spéculateurs gardèrent pour eux la moitié de cette prime et consacrèrent l'autre à acheter ..... les employés du monopole. Par la seule force des choses, tout revenait à l'ancien état, à ces différences près, que l'état était frustré des droits de sortie, que la hausse des prix profitait non plus au producteur, mais à la concussion et à l'agiotage, et que cette hausse, n'étant en partie qu'artificielle, rompait l'équilibre des échanges et achevait de compromettre les relations commerciales avec l'extérieur.

Cinquième mécompte. L'importation étrangère n'accepte les gourdes du détaillant qu'avec la certitude de les passer immédiatement au producteur. Le surcroît d'entraves qui enrayait les opérations du commerce étranger avait donc naturellement ralenti la circulation de la gourde, laquelle se mit bientôt à fléchir de 3 pour 100 par jour. La disparition graduelle des deux principales recettes de l'état, en activant la fabrication de ce papier, contribuait encore à sa dépréciation. Les négocians refusèrent donc de livrer leurs marchandises aux prix fixés par la loi du monopole, car, s'ils avaient accepté dans le principe ces prix, c'est sous la condition implicite que la monnaie du pays ne changerait pas de valeur. « Peuple noir » recommença naturellement ses menaces contre la conspiration du capital; les détaillans surtout, en leur qualité d'Haïtiens, étaient chaque jour insultés et frappés par la populace. La gourde ne s'en améliora pas, au contraire, et M. Salomon accéléra la crise en voulant l'arrêter.

Il commença par exclure de la répartition des produits monopolisés les négocians consignataires qui refuseraient de vendre aux prix du tarif, c'est-à-dire au-dessous du prix de revient, et, pour empêcher que la fraude éludât cette interdiction, il voulut astreindre les négocians à déposer leurs marchandises, au sortir de la douane, dans un local commun appartenant à l'état, sans garantie du gouvernement contre le feu, le vol ou l'émeute. Il rendit en outre passibles d'amendes et de saisie les détaillans qui refuseraient, de leur côté, de subir le tarif, et les visites domiciliaires, les confiscations, les coups de bâton, achevèrent de mettre à la raison l'infâme capital. J'en passe, et une année s'é-

tait à peine écoulée, que M. Salomon eût pu inscrire sur la porte de son édifice économique : Vente à *soixante-cinq pour cent* de rabais pour cause de liquidation générale et définitive. Je n'exagère pas : les prix du monopole n'étaient tolérables qu'au taux de 110 gourdes au doublon, et sous l'influence de ces monstruosités, qui n'étaient du reste que la conséquence très pratique, très logique, très rigoureuse du principe socialiste posé par M. Salomon, le cours du doublon s'était graduellement élevé jusqu'à 282, lorsque, au fort même de l'émigration, des arrestations, des exécutions, il n'avait pas dépassé 185. Inutile d'ajouter que les cultivateurs, obligés de livrer leur café à raison de 9 *ou* 10 *centimes* la livre, cessèrent pour la plupart de récolter. Je n'ai pas besoin de dire non plus ce que devenaient les dernières recettes du trésor sous l'empire d'une situation où tout était fatalement combiné pour tarir à la fois les ressources du dehors et les ressources du dedans. A l'heure qu'il est, sa majesté Faustin Ier, dont nous aurons à raconter bientôt les splendeurs monarchiques, serait probablement réduit à se vêtir d'une feuille de latanier et à dîner de son ministre des finances, si celui-ci, secouru d'un beau désespoir, n'avait ramené son pays et son empereur au modeste régime de l'économie politique bourgeoise (1).

Au moment de décréter cette expérience socialiste, Soulouque avait daigné se souvenir qu'il y avait des chambres pour enregistrer les lois, et les chambres, naguère si bavardes, étaient venues sanctionner, par un vote aussi muet qu'unanime, les fantaisies de M. Salomon. Soulouque avait, selon l'usage, ouvert la session en personne, et, si blasé qu'on fût sur ces sortes d'émotions, un frisson involontaire circula sur tous les bancs, lorsqu'on remarqua dans le cortége présidentiel ce Voltaire Castor qui avait poignardé de sa main soixante et dix des prisonniers garrottés de Cavaillon. Son excellence annonça au parlement que, les *pervers* étant à peu près *vaincus*, Haïti allait parvenir *enfin à ce degré de grandeur et de prospérité que la divine Providence lui réserve*. Le chœur de vivats qui accueillit l'allocution du président fut moins nourri que d'habitude, mais par une raison toute simple : le tiers des sénateurs et une partie des représentans étaient absens pour cause de proscription ou de mort. Pour bien prouver que ce n'était, Dieu merci, de sa part, ni mécontentement ni froideur, la chambre des représentans remerciait avec chaleur, deux jours après (*Moniteur haïtien* du 2 décembre 1848), le président d'avoir sauvé la *patrie* et la *constitution*. Il n'y avait pas une seule page de cette constitution qui n'eût servi de bourre aux fusils devant lesquels venaient de tomber par douzaines députés et sénateurs. A l'une des séances sui-

(1) Le monopole fut aboli au commencement de 1850. Dès la première dérogation à ce système, le doublon descendit de 282 gourdes à 144, et le café, que les cultivateurs étaient obligés de vendre à raison de 10 francs le quintal, monta jusqu'à 35 et même 40 francs.

vantes, un représentant, considérant que le président d'Haïti a bien mérité de la patrie par ses constans efforts pour le *maintien de l'ordre et des institutions*, propose de lui accorder, *à titre de récompense nationale, une maison à son choix, sise dans la ville*, et les deux chambres, mues comme par un ressort, se lèvent en masse pour l'adoption. Trois mois se passent ensuite en votes silencieux; mais bientôt cette majorité satisfaite et décimée tremble qu'on prenne son mutisme pour une implicite protestation, et elle vient brûler quelques nouveaux grains d'encens aux pieds du tyran nègre. L'orateur du sénat dit : « Déjà, président, nous avons eu à constater l'influence bienfaisante de votre administration sage et *modérée*..... A votre voix, les passions se sont tues (il leur avait coupé la gorge!), et le règne des institutions est devenu une *vérité* pour nous tous... Les *circonstances* vous ont bien servi pour mettre en relief votre beau caractère, porté à tout ce qu'il y a de noble et de *généreux*. Continuez, président, ne vous arrêtez pas.... » L'orateur de la chambre des représentans s'écrie à son tour : « Combien est grand l'amour de la nation pour votre excellence! combien ne s'honore-t-elle pas de votre administration *paternelle*, des nobles sentimens de *fraternité, de concorde et de clémence* qui vous animent, et qui l'ont plusieurs fois transportée d'enthousiasme! » (*Moniteur haïtien* du 6 janvier 1849.)

Toussaint, Dessalines et Christophe avaient pu exercer une tyrannie aussi dure, mais jamais aussi bien acceptée que celle de ce formidable poltron, pour qui toute ombre était un fantôme, tout silence un guet-apens. Et ce n'était pas la stupeur du premier moment de surprise qui glaçait autour de lui chaque volonté. De ce parlement tout saignant des meurtrières atteintes portées à son inviolabilité et qui s'essuyait le sang du visage pour laisser voir un béat sourire, des restes de cette population mulâtre qui s'interdisait jusqu'à la conspiration du deuil, de ces prisons dont l'enceinte mal close et mal gardée renfermait assez de suspects pour en former au besoin une armée vengeresse, il ne s'est encore, à l'heure qu'il est, élevé aucun cri qui ne fût un cri de servile dévouement. On ne doit pas, après tout, s'en plaindre; par cela même qu'elle restait seule debout au milieu de l'universelle prosternation, la faction ultra-noire devait tôt ou tard attirer et arrêter ce soupçonneux regard que tout ce qui n'est pas à plat ventre offusque. Et en effet, nous allons voir successivement les trois sommités de cette faction subir le contre-coup des inexorables défiances qu'elle a suscitées. Cette seconde réaction, bien que les victimes en soient peu dignes de pitié, sera heureusement, disons-le, beaucoup moins lugubre que la première. L'une est sortie d'un rêve d'extermination, l'autre va sortir d'une bouteille de tafia. Le tafia nous ramènera naturellement au général Similien.

GUSTAVE D'ALAUX.

VOYAGE

DANS

LES RÉPUBLIQUES DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

AREQUIPA, PUNO ET LES MINES D'ARGENT.[1]

I. — AREQUIPA.

C'est à Islay que nous avons quitté le monotone Océan Pacifique pour prendre terre sur la côte du Pérou. Nous sommes entrés dans la rade d'Islay escortés d'une troupe de baleines noires qui folâtraient, comme des dieux marins, autour de la corvette *la Favorite*, jusqu'à en toucher le cabestan, et plongeaient d'un côté pour reparaître de l'autre, exactement comme les marsouins qu'on rencontre sur les rades de Naples ou du Pirée. Les baleines nous regardèrent mouiller, et reprirent le large. La rade d'Islay est ouverte et mal défendue des vents du nord par quelques îlots rocailleux qui forment une pointe avancée dans la mer. Pour débarquer les passagers et les marchan-

(1) Ces récits de voyage retracent la physionomie de plusieurs des républiques de l'Amérique espagnole durant une période de troubles et de luttes civiles qui a cessé pour les unes, et qui malheureusement continue pour les autres. Pendant long-temps, les mœurs de ces républiques n'ont été qu'un sujet d'étonnement pour les lecteurs français. Aujourd'hui la France a traversé une nouvelle révolution, et ce tableau fidèle d'une société monarchique transformée brusquement en société républicaine devient peut-être une source de curieux enseignemens. (*N. du R.*)

dises, les chaloupes viennent se placer contre un rocher, au milieu des brisans; les hommes montent au moyen d'une échelle de corde, et les marchandises, enlevées par un cabestan, sont déposées sur la grève. La ville est un amas de cabanes de roseaux et de terre; mais tout le commerce des provinces d'Aréquipa, de Puno et de Cusco se fait par ce port, ce qui lui donne du mouvement et même y répand force numéraire. Sur toutes les places, dans tous les enclos, on voit des troupes de mules arrivées d'Aréquipa, et qui doivent s'en retourner sans délai, chargées ou à vide, car il n'y a pas un brin d'herbe à dix lieues aux environs.

Au sortir d'Islay, on suit un chemin resserré entre des montagnes pelées, dont le fatigant éclat n'est interrompu çà et là que par des bouquets d'oliviers, à l'ombre desquels est inévitablement établi un cabaret où l'on vend de l'eau-de-vie et de la *chicha*. Six lieues plus loin, on laisse derrière soi les montagnes pour entrer dans une immense plaine de sable : c'est le désert avec son horizon sans bornes, ses monticules de sable, sa poussière fine et mouvante; mais la marche au milieu du désert, je l'avais comprise plus poétique. Dans mon désert de fantaisie, il y avait de longues files de chameaux, des costumes orientaux, des Arabes galopant autour de la caravane pour la protéger ou la piller. — Hélas! six misérables mules et un muletier, moi, Parisien dépaysé, suivi de mon valet de chambre, à qui ses longues moustaches donnaient l'air d'un vendeur d'orviétan, — c'était en vérité une bien piteuse caravane!

En avançant, l'on est étonné d'apercevoir au loin des cultures indiquées par de vastes champs diversement nuancés à la surface. L'eau paraît abondante, car on en distingue de larges flaques dans toutes les directions, et jusqu'à des ruisseaux qui serpentent. De plus près, cette nature se montre telle qu'elle est, absolument morte. Ces champs, cette eau, sont formés d'efflorescences de salpêtre et de couches de sable gris et bleu. Cette plaine aride est coupée par un large ravin, au fond duquel sont cachés la vallée et le hameau de Vittor. L'*arriero* annonça que nous étions au beau milieu du village, et courut de porte en porte demander l'hospitalité; mais des gens que l'on réveille à minuit sont de fort mauvaise humeur : ceux-ci nous envoyèrent promener. J'allai donc me réfugier dans un *tambo*, et je puis assurer qu'après une marche forcée de treize heures, l'on dort parfaitement sur un manteau et sous un toit de roseaux.

Les poètes arabes chantent les oasis du désert avec leurs bouquets de dattiers ombrageant un puits d'eau saumâtre; que diraient-ils de la vallée de Vittor, encadrée dans de gigantesques montagnes de sable, et courant, verte et fraîche, tout le long de son joli ruisseau, en étalant sur une demi-lieue de largeur ses champs de vignes, d'oliviers et d'*al-*

falfa (sorte de luzerne)? Le lendemain de mon arrivée à Vittor, je perdis quelques heures à flâner dans la campagne, comme si je n'avais de ma vie rencontré des raisins et des olives : le souvenir des sables de la veille et la désagréable perspective d'avoir à recommencer la même promenade me faisaient reculer devant la seule idée d'enfourcher ma mule; mais l'*arriero* jurait et se désolait, il fallut reprendre notre route en plein désert.

Déjà pourtant l'on distinguait clairement le volcan d'Aréquipa, au pied duquel est bâtie la ville que j'allais chercher; les mules couraient pour regagner leur écurie, nous avions tous bon courage, et nous fîmes notre traite de quatorze heures sans débrider. La nuit était venue, que nous n'étions pas encore sortis de cette interminable steppe. Cependant des lumières à peu de distance et des aboiemens de chiens nous annoncèrent le voisinage d'Aréquipa, et nous traversâmes les faubourgs et le grand pont au milieu des tourbillons de poussière que soulevait le trot menu de nos mules. J'étais attendu par un de nos compatriotes, chez lequel je trouvai une comfortable hospitalité. J'en avais grand besoin.

J'étais impatient de savoir quelle tournure pouvait avoir la première grande ville péruvienne que je rencontrais. Le jour à peine venu, je m'installai sur le balcon de mon appartement; la rue était encombrée par une caravane de *llamas* suivis de leurs conducteurs indiens. Amour du pittoresque à part, le *llama* est la plus belle façon de daims laineux que je connaisse; son col est gracieusement courbé sans être bossu comme celui du chameau; il porte la tête haute et en arrière; ses yeux sont d'une douceur admirable, ses reins sont droits, ses jambes sèches et fines. La caravane arrivait de la sierra, apportant du charbon de bois. Chaque llama est chargé de deux petits sacs pesant ensemble de soixante à cent livres. Le llama, dans ce pays, est d'une extrême utilité; il passe là où les mules ne pourraient passer, et il broute, tout en marchant, les herbes rares et les tiges desséchées des arbustes qu'il rencontre sur son chemin. Ayant, comme le chameau, une poche dans l'estomac, il peut rester plusieurs jours sans boire ni manger, privation à laquelle il est exposé chaque fois qu'il quitte les montagnes pour les déserts sablonneux de la côte. Le llama est patient, lent et obstiné. Quand on le charge outre mesure, il se couche à terre, et, malgré des coups redoublés, ne se relève que lorsque le fardeau est enlevé. On dit dans le pays que le llama est fait pour l'Indien, et l'Indien pour le llama.

La caravane s'avançait lentement, poussée par ses pacifiques conducteurs, deux Indiens avec leurs femmes portant sur le dos un enfant enveloppé dans un *poncho*. C'étaient les premiers Indiens que je voyais avec mes yeux d'Européen nouveau débarqué, et les traits qui

distinguent leur race de la nôtre me frappèrent singulièrement. Les Indiens sont de petite taille, bien faits, mais peu musculeux. Leur peau est d'un rouge foncé; leurs cheveux sont noirs, rudes et épais; leur tête est petite; leur front est peu développé; leurs pommettes sont saillantes, leurs yeux noirs, petits et horizontalement fendus; leur nez est aquilin, leur visage ovale et sans barbe. Les hommes portent un bonnet rond et plat en drap bleu, une chemise de coton, une veste, une culotte de gros drap et des sandales de cuir brut attachées au bas de la jambe par des courroies. Quand il fait froid, ils se couvrent de leur *poncho*, pièce de drap ou de coton taillée en carré long avec une ouverture dans le milieu pour passer la tête; le *poncho* descend des deux côtés jusqu'à la ceinture. Tout ce qu'un Indien peut porter, il le plie dans son *poncho*, qu'il retire et jette sur son dos, les deux bouts noués sur la poitrine.

Les traits des femmes indiennes ressemblent à ceux des hommes; seulement ils sont moins anguleux et respirent une grande douceur. Leurs cheveux sont partagés au milieu de la tête et tombent sur les épaules en deux longues tresses; une pièce d'étoffe carrée, en général de laine noire, couvre leurs épaules et vient se rattacher sur la poitrine par une longue épingle de cuivre ou d'argent. Une veste à manches longues et étroites, ouverte sur le devant, croisée chez les unes et lacée chez d'autres, leur serre la taille; une jupe en laine, recouvrant une demi-douzaine de jupons de laine ou de coton, descend jusqu'au-dessus de la cheville du pied; des bas de laine et des sandales complètent le costume. Les étoffes qui servent à ces vêtemens sont filées et tissées dans la famille de chaque Indien. Leur contenance à tous, hommes et femmes, est humble et triste, et, quand un blanc les regarde, ils se découvrent respectueusement en saluant d'un *Ave Maria purissima tatita*. Je descendis pour suivre les Indiens et leurs troupeaux jusqu'à la place du marché, voisine de la maison que j'habitais. Les sacs de charbon furent déchargés, les llamas se couchèrent sur le pavé, et les Indiens, en attendant les chalands, commencèrent à préparer leur sobre repas, composé de maïs grillé et d'un plat de *chupe*. C'était un réjouissant spectacle que ce marché d'Aréquipa. Les melons, les raisins, les olives, les ananas, les oranges, les abricots, les pêches de vigne et tous les autres fruits d'Europe et d'Amérique étaient empilés sur des nattes étendues sous chaque étalage et protégées du soleil par des auvens en lambeaux de toutes couleurs. Les femmes attendaient, silencieuses et accroupies sur leurs talons, que l'on vînt acheter leurs marchandises. Comme le marché d'Aréquipa est le rendez-vous des habitans des campagnes et des hameaux environnans, des Indiens de la sierra et de la côte, les costumes sont variés et pittoresques. J'ai retrouvé là, à mon grand étonnement, le mouchoir

rouge plié carré sur la tête et le corsage lacé par devant des femmes de la campagne de Rome et les jupes de laine plissées à gros plis autour de la ceinture des paysannes tyroliennes.

Je vis, au milieu du marché, un chaland d'une singulière espèce; passant d'un étalage à l'autre, il prenait sans se gêner les carottes, les choux, les melons qu'il trouvait à sa guise : c'était tout simplement un cheval sans selle ni licol, le cheval sur lequel monte le prêtre qui va porter le viatique aux malades. Tel est le respect religieux de ces pauvres gens pour l'église et tout ce qui en ressort, que l'animal porteur du prêtre dépositaire des saintes burettes est devenu lui-même un objet de vénération : une femme indienne n'oserait pas s'opposer à ce que le cheval de *nuestro amo,* « le cheval de *notre maître,* » comme ils appellent le bon Dieu, vînt brouter les fruits et les légumes de son étalage.

Aréquipa est une petite ville, et l'on y sait fort vite les nouvelles à la main. L'arrivée d'un *caballero* français, qui voyageait par curiosité et ne vendait aucune sorte de pacotille, produisit une certaine sensation, et je fus comblé de prévenances. L'usage du pays est, pour les hommes, de venir faire la première visite à l'étranger qui arrive et de mettre leur maison à sa disposition; les femmes qui reçoivent envoient leurs maris, leurs fils, leurs frères, ou leur majordome, si elles sont seules, vous porter leurs complimens et mettre également leur maison *a la disposicion di uste,* phrase consacrée. Je reçus donc des visites directes ou par procuration d'une partie de la société de l'endroit, Espagnols ou étrangers. Les commerçans étrangers ne forment pas une société à part; plusieurs, les Anglais surtout, sont mariés à des femmes du pays. Le calme extérieur des femmes espagnoles, leur ennui de tout exercice violent qui n'est pas la danse ou le cheval, s'accordent suffisamment avec les mœurs casanières des négocians anglais, dont plusieurs finissent par s'établir à tout jamais au Pérou.

Bien que le commerce étranger soit l'ame de la population d'Aréquipa, la conduite prudente des négocians européens au milieu des troubles fréquens du Pérou, le crédit ouvert chez eux aux marchands de la ville et de la province, leurs mœurs honorables, suffisent à peine pour les faire tolérer par les gens du pays. Un Européen a beau se marier à une Aréquipénienne, c'est toujours un *estrangero;* c'est un bon ou mauvais *estrangero,* mais il ne devient jamais complétement *hijo del pais,* fils du pays, un des leurs. Les Américains-Espagnols, ayant peu de produits indigènes à donner en retour des marchandises d'Europe, se voient forcés de payer en argent, et cet argent, une fois dans la caisse du négociant étranger, s'écoule immanquablement en Europe; aussi a-t-on plusieurs fois présenté aux chambres péruviennes des pétitions tendant à expulser du pays les commerçans

étrangers, pour empêcher cette exportation du numéraire, et la même demande se renouvelle à chaque commotion politique : les étrangers n'ont le droit de faire le commerce que dans les ports de la côte; s'ils sont tolérés à Aréquipa, c'est que l'on considère cette ville comme l'entrepôt d'Islay, son port de mer.

La province d'Aréquipa envoie dans l'intérieur du pays des vins capiteux et des eaux-de-vie très estimées, que l'on travaille dans les vallées de la côte, Pisco, Moquegna, Vittor, etc. Pour l'exportation à l'étranger, elle fournit de l'argent en barre, de l'or en poudre et en lingots, du salpêtre, du quinquina (qui vient du fond de la Bolivie), et des laines. Les laines viennent de la sierra et sont fournies par quatre espèces d'animaux, le mouton, le llama, l'alpaka, la vigogne. La laine de mouton est de la qualité des laines ordinaires d'Espagne, celles du llama et de l'alpaka sont plus fortes et plus communes. Celle de la vigogne est sans exagération aussi belle que la laine de cachemire; j'en ai vu des échantillons d'une admirable finesse. Je m'étonne qu'on n'ait pas cherché à naturaliser en France la vigogne et le llama. Les herbages et la température des Pyrénées, des Alpes, des montagnes d'Auvergne, leur conviendraient parfaitement. Le llama est devenu un animal domestique. Quant aux vigognes, du temps des Incas, on les parquait comme des moutons, et ici j'en ai vu deux qui couraient dans les rues et jouaient avec les enfans. Ces animaux sont d'un caractère timide et fort doux. Ce serait un grand cadeau à faire à nos manufactures de drap que d'importer les vigognes en France, et rien ne serait plus facile. L'on peut facilement réunir à Aréquipa un troupeau de cent vigognes qui seraient embarquées au mois de juillet, l'hiver d'Amérique, et qui arriveraient en France vers les mois d'octobre ou de novembre. La France néglige trop d'ailleurs ses relations avec le Pérou. Elle envoie à Aréquipa des soieries, des tulles, des cotonnades, des vins, des sucres; mais presque tous ces objets rencontrent une redoutable concurrence dans les mêmes marchandises de fabrication anglaise.

Je ne voulais point m'arrêter à Aréquipa sans faire connaissance avec les hommes importans de l'endroit. On me présenta aux autorités civiles et militaires qui ressemblent aux fonctionnaires de tous les pays à constitution; ces messieurs parlaient volontiers politique américaine. Le préfet, qui venait d'être fait général d'emblée par le président Gamarra, répétait assez volontiers que le meilleur gouvernement était celui du sabre. Il était curieux de savoir ce que l'on pensait à Paris du président Gamarra. Je n'osai lui répondre qu'à Paris on ne connaissait guère le Pérou qu'à l'état de proverbe. Je vis ensuite le général Nieto, le chef de l'opposition militaire constitutionnelle et le plus grand obstacle aux projets que l'on attribuait au président Gamarra, qui le

tenait éloigné de Lima autant que possible. D'abord soldat, c'était par sa bravoure que Nieto était arrivé au grade de général de division, et on citait avec éloge la loyauté, la fermeté de son caractère. Si la guerre civile recommençait, le général Nieto, disait-on, était appelé à y jouer un grand rôle.

Je causai beaucoup avec les fonctionnaires péruviens de l'état du pays et de la révolution qui l'avait produit : on me répondit généralement : « La révolution contre l'Espagne n'a pas été faite par le peuple et pour le peuple, car les Indiens, qui forment le peuple de nos provinces, sont restés sous la république ce qu'ils étaient sous la monarchie, gent taillable et corvéable. Le vieux système de gouvernement était entaché de nombreux abus; mais Espagnols, Américains et métis, tous en profitaient. Seulement, il avait existé de tout temps une haine violente et déclarée entre les Espagnols venus d'Espagne et les Espagnols nés dans le pays. Les vice-rois étaient sans cesse obligés d'interposer leur autorité entre les deux partis, qui parfois en venaient aux mains. C'est cette haine des créoles, justifiée ou du moins expliquée par la conduite des Espagnols venus d'Europe et par les places et faveurs dont ils étaient comblés à l'exclusion des *fils du pays*, c'est cette haine qui a éclaté dès qu'elle a trouvé une occasion. Ce sont les créoles qui ont pris les armes contre les Espagnols, et non pas les républicains contre le roi d'Espagne. Les propriétaires espagnols, les employés du gouvernement, se tinrent tranquilles pendant la lutte, favorisant en secret le parti du roi. Dans ce pays, l'on n'avait aucune idée républicaine; mais, comme il fallait des mots pour appeler à nous les métis et les *chiollos*, nous parlâmes au nom de la république, qui avait pour elle le charme de l'inconnu. Aux petits employés on promit de grands emplois; aux métis et aux *chiollos*, des places et de l'argent. Quant aux Indiens, on ne leur a rien dit, rien promis : les deux partis ont également fait la presse dans leurs villages, et les Indiens se sont battus comme s'ils avaient eu une cause à défendre. Après la victoire est venue l'heure de tenir les promesses faites au moment du danger : c'était chose impossible, et les mécontens ont été innombrables. Si le système monarchique constitutionnel eût pu nous servir d'étendard, c'est le seul qui aurait eu chance de vitalité; mais quel prince d'Europe eût voulu venir régner dans ces pays en discorde? Bolivar le savait bien, et, sans vouloir se faire roi, il voulait commander à tous, parce qu'il sentait qu'une main ferme pouvait seule rétablir l'ordre et les lois. » Le même langage me fut tenu par les gens les plus considérables du pays; mais personne n'avait rien à proposer pour sortir de cette situation.

Dans une douzaine de maisons où l'on me présenta, les hommes me reçurent avec politesse et réserve, les femmes avec une aisance parfaite. Je ne sais comment les Péruviennes ont deviné les manières

de la bonne compagnie; le fait est qu'elles ont le calme et la grace des femmes élevées dans les salons de nos capitales. Rien d'extraordinaire dans leur toilette : des robes d'étoffes légères taillées à la dernière mode de Paris; des fleurs naturelles dans leurs cheveux, qui sont noirs et brillans; la main blanche et soignée; le pied petit et bien chaussé dans des souliers de satin; les chairs brunes, mais colorées; les yeux noirs. Ce ne sont pas des personnes remarquablement jolies, mais de très agréables personnes.

La conversation en général roulait sur Paris, le Paris du *Journal des Modes*, musique et toilette; je leur dis des modes le peu que j'en savais. Cependant la naïveté des interrogations témoignant de l'immense distance qui me séparait de ce Paris toujours aimé, bien que si peu naïf, je me pris à le regretter de toutes mes forces et à bavarder sur son compte avec un entrain tel que plus d'une de ces dames serait partie à l'instant pour aller voir les merveilles de Paris, s'il n'y avait eu entre Aréquipa et l'Europe quatre mille lieues de pleine mer. Ces dames ne voulaient pas comprendre que l'on quittât, sans y être forcé, ce merveilleux séjour pour venir voyager dans des contrées où il n'y a ni Opéra, ni musique, ni hôtels, ni voitures, ni chemins. Il eût fallu, pour n'avoir pas tort, leur faire une longue dissertation sur la fatigue des bonnes choses indéfiniment continuées et sur la malheureuse passion du mouvement qui fait ressembler l'homme qui en est possédé à une roue sur une pente; mais c'eût été long et ennuyeux, et ici comme à Paris les femmes ont l'ennui en horreur. Je rencontrai dans l'une des bonnes maisons de la ville une jeune femme mi-française, mi-espagnole, qui avait à réclamer je ne sais quoi d'une famille de la ville dont elle était parente. Sa vivacité d'artiste parisienne contrastait singulièrement avec le calme apparent des autres femmes qui l'entouraient, et qui semblaient comprendre l'esprit du cœur mieux que celui de la tête.

Quant aux hommes, les plus jeunes ne restent pas en arrière du mouvement intellectuel de notre siècle; ils étudient les lois et s'occupent un peu de littérature; ils ont le bon esprit de préférer les vieux auteurs espagnols, Cervantes, Hallejo, Quevedo, Jovellanos, aux écrivains d'Europe. En fait de littérature française, ils en sont encore à Voltaire et à toute la littérature sceptique du XVIIIe siècle. Les hommes plus âgés, dont l'éducation a été faite au temps de la vice-royauté, jouent beaucoup, fument davantage, et font un peu de commerce quand ils en ont le temps. Un sujet de conversation qui reparaît sans cesse est celui du volcan qui domine la ville : s'il ne fait pas d'éruption, il n'a malheureusement pas cessé d'être en travail, et comme l'orifice du cratère n'offre plus de débouché à l'effort souterrain de la lave, quand le jour de l'explosion arrive, la terre tremble et se cre-

vasse irrégulièrement. Les maisons qui se trouvent sur les lignes fatales sont englouties ou renversées. Lors de mon séjour à Aréquipa, un récent désastre causé par le terrible volcan attristait encore la population.

Les maisons d'Aréquipa sont toutes construites sur le même modèle: un grand portail donnant sur la rue; une petite cour pavée en cailloux de diverses couleurs, flanquée de quatre côtés de bâtimens massifs; au fond de la cour, en face du portail, la salle de réception, et, derrière, un petit jardin planté de fleurs pour lesquelles les Aréquipéniennes ont une véritable passion. L'ameublement, d'ailleurs assez simple, paraît extraordinairement riche quand on considère que la plupart des meubles viennent d'Europe, et que d'Islay à Aréquipa il y a trente lieues de désert. Dans chaque salon, on trouve un piano; mais peu de personnes savent en tirer autre chose que des valses et des contredanses. On a la bonhomie de convenir que l'éducation d'Europe est infiniment supérieure à l'éducation péruvienne, et les mères de famille donnent, quand elles le peuvent, à leurs enfans, garçons et filles, des maîtres de langues, de dessin et de musique.

Je me souviendrai toujours d'un bal donné en bonne partie à mon intention; la maîtresse de la maison, après m'avoir présenté à plusieurs jeunes femmes assises sur des fauteuils rangés en demi-cercle des deux côtés du canapé d'honneur, s'en était allée recevoir son monde, et m'avait laissé le soin de me tirer d'affaire de mon mieux, à l'aide des cinquante mots espagnols qui formaient tout mon répertoire. Ces dames se divertirent fort de la hardiesse avec laquelle je combinais mes cinquante mots; j'avais bien là des connaissances à moi sachant le français, mais mes nouveaux amis me laissaient avec un certain plaisir baragouiner l'espagnol, et, au lieu de venir à mon aide, ils se tenaient collés au groupe des autres hommes qui, silencieux, raides et sans chapeau, attendaient à l'autre bout du salon que le moment de danser fût arrivé. J'étais à bout de mes combinaisons de mots, je me levai et fus me perdre dans la masse des habits noirs et des cravates blanches : là, nouvelles présentations et poignées de main à l'anglaise. Mes récentes connaissances voulurent savoir ce que je pensais du costume des hommes, de la toilette des femmes et du plus ou moins de différence que je pouvais trouver entre cette soirée et une soirée d'Europe : naturellement je dis que tout était très bien, et réellement tout était assez bien.

Les invités arrivés, la maîtresse de la maison alla chercher une dame qu'elle conduisit au piano. La dame chanta *Di tanti palpiti;* je l'ai certainement entendu chanter plus mal ailleurs. A peine eut-elle fini, que les hommes envahirent le cercle des dames; chacun prit sa danseuse, et l'on commença une contredanse espagnole. C'est une fort

gracieuse danse, où l'on cause peu, mais où l'on se prend beaucoup par la taille. Les hommes se rangent d'un côté, les femmes de l'autre, chacune vis-à-vis de son danseur; puis, sur un mouvement de valse très lent, les premiers couples commencent des figures qui ressemblent à celles du cotillon, et ils vont ensuite se ranger à l'autre extrémité de la double ligne, toujours dans le même ordre; les deux couples suivans les imitent, et ainsi de suite pour les autres couples, jusqu'à ce que chacun ait dansé. Après une demi-douzaine de nouvelles figures qui durent une demi-heure, les femmes vont reprendre leur poste dans le demi-cercle, et les hommes leur première place à l'autre extrémité du salon.

Je sais à Paris beaucoup de gens qui, spectateurs pour la première fois d'une danse espagnole, pourraient difficilement s'empêcher de sourire de ce luxe de ronds de bras et de jambes. Ils auraient tort, car c'est l'imitation prétentieuse et maladroite qui constitue le ridicule, et il ne faut pas le chercher là où existe le naturel. J'avoue cependant que j'eus moi-même un moment quelque peine à garder mon sérieux. Au reste, mon châtiment était là tout prêt, car la valse commença, et je voulus valser à l'allemande, comme on valse aujourd'hui partout en Europe. Ma danseuse, après trois ou quatre bonds à contre-mesure, déclara, hors d'haleine, qu'elle n'avait jamais ouï parler d'un mouvement de valse aussi violent, et qu'il lui était de toute impossibilité de me suivre. Là-dessus force questions sur la valse en Europe et instantes prières de valser comme à Paris. Une femme plus courageuse que les autres se décida à me servir de partner, et nous voilà partis; nous n'avions pas parcouru la moitié du salon, que ma valseuse s'arrêta court et se jeta sur un fauteuil en riant aux éclats; les spectateurs de faire chorus, et moi avec eux de très bon cœur. Leur valse est fort lente, fort dandinée, et enrichie de toute sorte de graces des bras et des épaules.

A dix heures, on passa dans la salle à manger, où, sur une table élégamment servie, il y avait du café, du thé, des liqueurs, des gâteaux et des friandises de toutes sortes. Alors commencèrent les attentions et les galanteries à l'usage du pays. On offre à une dame un gâteau ou un bonbon dont elle partage un morceau avec vous, ou bien un verre de liqueur dans lequel elle trempe ses lèvres. C'est, pendant une heure, un interminable va-et-vient de bonbons et de liqueurs. Les hommes vous portent des toasts que vous leur rendez, et l'on sort de ce thé infiniment plus gai qu'on ne l'était au commencement de la soirée. Plus de cercles de chaises, plus de groupes d'hommes; chacun s'assied près de qui lui convient : les danses deviennent, non pas plus rapides, mais plus animées. A minuit arrive un déluge de champagne et de petits gâteaux que les hommes s'empressent d'offrir

aux dames. Refuser serait une impolitesse que la femme la plus à la mode n'oserait se permettre. J'ai vu même, à la fin de la soirée, un monsieur d'une amabilité fort échauffée présenter à une jeune femme sa tabatière, et la dame le remercier, prendre avec ses jolis doigts roses une pincée de ce vilain tabac, et la jeter ensuite quand le monsieur s'est retourné pour aller promener ailleurs sa tabatière et son champagne. Il résulte de cette coutume que, pour peu qu'une femme soit à la mode, elle est obligée de se bourrer de gâteaux, de glaces et de liqueurs; elle a beau dire qu'elle n'en peut mais et demander grace, les galans importuns la forcent à goûter le vin ou les sucreries qu'ils lui présentent.

Les quadrilles, importation toute récente, sont essayés chaque fois qu'il se rencontre quelqu'un en état de les diriger. Nous en dansâmes un sur je ne sais quel air; c'était à peu près nouveau, par conséquent fort goûté. Le menuet est à la mode, et l'on s'étonna que je ne le susse pas danser. Il m'a fallu jurer que je ne l'avais jamais vu danser, si ce n'est à l'Opéra, dans quelque ballet poudré. Alors sont venues les danses d'Aréquipa : le *london*, le *fandango*, le *mismis*, etc., ravissans *boleros* avec accompagnement de castagnettes, le *london* principalement. Quel dommage que pour notre froid et monotone quadrille les Péruviens abandonnent peu à peu leurs jolies danses nationales!

Dans une pièce voisine étaient nombre de femmes plus que simplement vêtues et la tête recouverte d'un châle. Je croyais que c'étaient des femmes de chambre de la maison ou des maisons voisines; mais on m'apprit que c'étaient les mères des danseuses et autres dames souffrantes ou paresseuses qui voulaient voir le bal, et pourtant ne pas se mettre en frais de toilette. C'est un usage généralement reçu dans l'Amérique espagnole, et dans un bal il y a souvent autant de *tapadas* (c'est le nom des dames qui gardent l'incognito) que de danseuses. Un autre usage plus extraordinaire, mais également reçu partout, c'est de laisser ouvertes les portes de la maison où se donne la soirée. Permis à tout blanc qui passe de se coller à la porte de la salle de bal; les derniers arrivés poussent les autres, et ils finissent généralement par envahir, à droite et à gauche de la porte, une bonne partie de l'appartement. Au temps des vice-rois, tout Espagnol, à titre de blanc et de *hidalgo*, se croyait l'égal du plus riche négociant et du plus puissant seigneur du pays; c'est de ce principe, admis par l'opinion publique, qu'est venu l'usage dont je parle, et une infinité d'autres d'un grand laisser-aller.

Le bal fini, chacun s'en retourne à pied. Les ruisseaux profonds qui traversent les rues ne permettent pas dans la ville l'usage des voitures. Les distances sont courtes, les rues propres, le temps toujours sec; aussi ne se sert-on pas de chaises à porteurs. Pour sortir de la ville et

pour voyager, les femmes montent à cheval, jambe de ci, jambe de là, comme les hommes.

Les jardins et campagnes des environs d'Aréquipa jouissent d'une réputation due, selon moi, au contraste que forme avec eux la nature de sable qui les environne. Par quelque côté que vous sortiez de la ville, vous rencontrez le sable à l'instant même, et c'est au milieu d'une poussière qui vous étouffe que vous allez chercher ces jardins enchantés. Ce sont tout simplement des plantations de vignes et d'oliviers vivifiées par la rivière Chili, sorte de torrent qui traverse les faubourgs d'Aréquipa, ou par quelques petits ruisseaux dont les eaux sont chèrement achetées, et vont se perdre plus loin dans le désert; mais la température est ravissante, l'air sec et pur, et l'on passe avec délices quelques heures à se promener, déjeuner et danser, si l'envie en prend. Des cabarets, *pulperias*, sont établis là où le ruisseau murmure le plus haut, où l'ombrage est le plus épais. Comme dans les guinguettes des environs de nos grandes villes, les promeneurs s'établissent au frais, et tout ce qui n'est pas très *high life* avale des brocs de *chicha* pour manger des gousses de piment rouge, et mange encore du piment pour boire de la *chicha*. La *chicha* est une boisson faite de maïs fermenté que les habitans du Pérou, blancs, rouges et noirs, aiment à l'excès. Une fois accoutumés au goût acidulé de la *chicha*, les Européens le trouvent agréable, et bien leur en prend, s'ils voyagent dans l'intérieur du pays, car c'est la seule boisson que l'on rencontre partout et en tout temps dans la sierra. Prise à fortes doses, la *chicha* produit une ivresse bestiale, comme celle causée par la bière.

On va chercher aussi, dans les environs de la ville, des bains d'eau froide qu'on dit très bons pour la santé. L'utilité de ces bains est contestée par beaucoup de gens qui font observer qu'Aréquipa étant à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, la température n'est nullement débilitante, et que des bains d'eaux thermales ou simplement d'eau chaude seraient d'une meilleure hygiène; mais le plus grand nombre ne veut pas en convenir, parce que ces bains sont, pendant les mois de la chaleur (novembre, décembre, janvier, février), des lieux de rendez-vous fort amusans, où, sous prétexte de santé, tout le beau monde de la ville vient faire des parties de plaisir. Je dis tout le *beau monde*, et j'ai tort, non pas que le beau monde ne sympathise ici comme partout ailleurs et ne cherche aussi à se grouper en coteries, mais parce que ces bains sont des établissemens créés par le gouvernement ou la municipalité et par conséquent publics. Je veux dire simplement que, parmi les différens bains, il y en a toujours un plus fashionable et plus couru que les autres. Au reste, ce n'est autre chose qu'un vaste réservoir dallé ayant de trois à quatre pieds d'eau; pour s'habiller et se déshabiller, on est obligé de faire dresser sur les bords

des tentes ou des cabanes de branchage. Ces embarras et les épisodes comiques auxquels ils donnent lieu ne diminuent en aucune façon le goût des Aréquipéniens pour les bains en plein vent.

Les principaux édifices d'Aréquipa sont des couvens et des églises, dont l'architecture est également lourde et bâtarde. C'est une triste nécessité pour un architecte que d'avoir à faire entrer dans le plan d'un édifice public des calculs de tremblement de terre. L'ordre auquel appartiennent les constructions de ce pays a pris naissance sous l'influence de cette terreur. On pourrait le nommer l'*ordre des tremblemens de terre*. Les églises sont, comme les couvens et les maisons des particuliers, voûtées à voûtes pleines; les pilastres en sont renforcés, et les murs épais comme nos vieilles murailles féodales. Au-dessus de chaque autel s'élève un trophée de colonnes du travail le plus lourd et le plus tortillé, le tout entremêlé de saints en bois ou en pierre inévitablement dorés. Nulle part l'on n'a poussé aussi loin la manie des dorures et des paillettes. La robe de saint Luc est brodée d'or; saint Matthieu, avec sa barbe pointue, son chapeau sur l'oreille et son pourpoint de velours rouge, est également couvert d'étoiles d'or du haut en bas; dans l'église des Jésuites, on voit une adoration des mages dans laquelle la crèche, l'âne et la paille sont également dorés. Beaucoup de tableaux représentent des allégories : ainsi les vices personnifiés ou plutôt animalisés dévorent le cœur d'un galant *caballero* en habit à la française. La Colère, le Blasphème, l'Impiété, monstres de dimensions colossales, s'élancent de la bouche d'un autre *caballero*. La Volupté se joue sur le sein d'une courtisane couchée sur la mollesse. La volupté est représentée sous la figure d'une couleuvre; le nom est au-dessous : *Voluptas*. Au milieu de cette exposition, j'espérais retrouver quelques tableaux de l'école espagnole; mais je n'ai vu que des images peintes, dont la principale fabrique était jadis dans la ville de Cusco.

Lors de la révolution, les biens des couvens furent saisis par le gouvernement républicain et les bâtimens changés en casernes. Aujourd'hui les choses sont encore dans cet état. L'on paie à chaque moine une pension de 15 piastres par mois, et la plupart ne vivent plus en congrégations. Les couvens de femmes n'ont pas été supprimés; ces établissemens sont trop dans les mœurs des Espagnols, monarchiques ou républicains. En changeant la forme de gouvernement, l'on n'a pas modifié les lois espagnoles : les majorats ont été conservés, et les filles de familles nobles, ne trouvant souvent pas à se marier, faute de dot, entrent au couvent. C'est en général contre leur vouloir, et parfois il en résulte des enlèvemens et du scandale.

Je passais un jour sous un balcon d'Aréquipa, où une demi-douzaine de femmes nonchalamment assises se montraient aux passans sous prétexte de les regarder. Mon compagnon me dit : « Remarquez-vous

la personne qui est assise à ce coin-là? Comment la trouvez-vous? — Plutôt bien que mal, l'air très bonne personne. — Ah! vous trouvez; c'est doña Mercedes, la religieuse brûlée. — Quelle religieuse? — Comment, vous ne savez pas? — Mon Dieu, non. — C'est une curieuse histoire, et je vais vous la raconter. Doña Mercedes était d'une famille noble d'Aréquipa. Au moment de prendre le voile, et dans la visite d'adieux qu'elle fit comme novice, il fut aisé de voir que sa vocation était factice, car elle ne répondait que par des pleurs aux félicitations banales de ses amies sur la sainte profession qu'elle allait embrasser. Le père de doña Mercedes était un vieil hidalgo qui avait décidé que la fortune de la famille passerait entière à son fils, et que sa fille entrerait au couvent. Un amour contrarié avait, dit-on, rendu doña Mercedes plus docile aux volontés de son père; mais de vifs regrets succédèrent bientôt à ces premières résolutions. Il n'était plus temps. En fille d'esprit, elle se résigna; la résignation fut même si complète, que la nouvelle religieuse mérita par sa conduite exemplaire la charge de portière du couvent. Une nuit, le feu se déclara dans la cellule de la portière : on l'éteignit aisément; mais, quand on entra chez la nonne, on trouva son corps à moitié consumé par les flammes. Les obsèques se firent, la famille fut complimentée sur la mort de la sainte fille, et l'on était en train d'oublier le douloureux événement, quand une servante du couvent crut reconnaître doña Mercedes en personne à la fenêtre d'une maison de la ville. On alla aux informations; c'était bien elle. Il paraît qu'elle s'était mise en rapport avec un médecin espagnol qui avait ses entrées au couvent et qui lui avait procuré un cadavre de l'hôpital, qu'elle enduisit d'esprit de vin auquel elle mit le feu. Le médecin devait l'épouser et la conduire dans une autre province. La nonne ressuscitée, le pauvre docteur a été effrayé des conséquences de l'aventure; il a craint la vengeance de la famille et les persécutions du clergé; le cœur lui a manqué, et il est allé révéler la chose à l'évêque d'Aréquipa. L'évêque a voulu faire rentrer la jeune femme au couvent; l'ex-nonne a résisté; elle s'est retirée chez une de ses amies où elle reçoit des visites de toute la ville, et a déclaré que, si on la forcait à rentrer au couvent, elle se tuerait cette fois tout de bon. »

Cette histoire achevée, comme nous n'étions encore qu'à quelques pas du balcon de doña Mercedes, je me surpris à regarder l'ancienne nonne avec plus d'attention, et je trouvai qu'elle avait de beaux yeux noirs insolens, avec un front d'une merveilleuse audace.

Quoique bien affaiblie, l'influence du clergé est encore considérable, et il lutte vigoureusement pour regagner ce qu'il a perdu en crédit et en biens. Il réclame, comme lui ayant appartenu de tout temps, l'éducation de la jeunesse. Le gouvernement du Pérou a fondé un collége national sous la direction de professeurs français, lui allouant

pour local un couvent de la ville avec une rente de 10,000 piastres (50,000 fr.) prise sur les biens dudit couvent. L'instruction est gratuite pour les externes, qui sont au nombre de deux cents. Les internes, actuellement au nombre de trente, paient à peu près 700 fr. de pension annuelle. Les maîtres chargés de l'éducation de ces enfans leur trouvent des dispositions, mais un grand fonds d'indolence; à peine sont-ils grands, qu'on ne peut plus rien en faire. Ils deviennent hommes de trop bonne heure. L'évêque et le clergé en chœur répètent que le nouveau collége est dirigé par des gens élevés à Paris, partant athées et immoraux, et que leur petit séminaire peut seul procurer à la jeunesse d'Aréquipa une éducation religieuse et morale. Le collége se défend de son mieux contre ces accusations, et l'éducation de la jeunesse est devenue ainsi, au Pérou comme en France, un champ de bataille pour les partis politiques.

Un matin, et presque à la veille du jour où je devais quitter Aréquipa, les cloches se mirent en branle; à dix heures, il y eut grande procession. Je vis sortir la statue de la Vierge, précédée de douze Indiens grotesquement vêtus et sautant comme des ours, sans grace ni mesure. Chœur d'enfans, chœur de religieux de Saint-François, chœur d'Indiens hommes et femmes, de blancs, de noirs, chacun dans un ton différent et accompagné en bloc par une quantité de violons, de grosses caisses, de harpes et de guitares, rien ne manquait à la fête. Les passans étaient à genoux; fusées et pétards éclataient de tous côtés. J'avais d'abord cru que cette bruyante procession était menée en l'honneur de la bataille d'Ajacucho; mais il paraît que le clergé n'a aucune sorte d'enthousiasme pour l'état de choses que cette bataille a fait naître, et qu'il en célèbre l'anniversaire le moins qu'il peut. Les réjouissances étaient en l'honneur de la fête d'église du jour.

Le lendemain, il devait pourtant y avoir messe avec *Te Deum*, revue de troupes, grand dîner de fonctionnaires publics, le tout par ordre du préfet. Étant par métier passablement blasé sur les fêtes officielles, je résolus d'échapper à celle-ci, et de commencer sans plus de retard un voyage qu'il fallait à tout prix exécuter avant la saison des pluies. Je voulais connaître dans toute leur étrangeté les mœurs de ces républiques espagnoles, que la plupart des voyageurs n'observent que dans les villes de la côte. Franchir les Cordilières, visiter d'abord Puño et les mines, puis La Paz et la république bolivienne, me diriger ensuite vers Lima en traversant le Cusco, tel était le plan tracé d'avance d'une longue tournée qui devait me montrer une vaste région de l'Amérique du Sud sous tous ses aspects, dans ses districts miniers et dans ses centres politiques, dans sa vieille civilisation et dans ses mœurs nouvelles. Pour me rendre d'Aréquipa à Puño, j'avais trouvé un compagnon de route fort obligeant, un négociant anglais propriétaire de la

mine d'argent du Manto, dont il m'avait promis de me faire les honneurs. Je quittai donc Aréquipa avec M. B., emportant le souvenir le plus gracieux de cette jolie ville et de ses habitans.

II. — PUNO. — LES MINES D'ARGENT.

La montée du volcan d'Aréquipa, le seul passage fréquenté par les caravanes pour arriver sur le haut plateau du Pérou, commence à la sortie des faubourgs. Vingt fois je me retournai pour jouir du spectacle ravissant que présente Aréquipa, qui, avec ses maisons blanches, sa ceinture de jardins et son horizon de déserts, ressemble à une fontaine de marbre au milieu d'une oasis. Les mules s'arrêtaient à chaque pas, soufflant et suant à grosses gouttes. On leur frottait les narines avec de l'eau-de-vie et de l'ail pour empêcher l'apoplexie. L'air est tellement raréfié sur ces hauteurs, que les animaux s'y *assorochent* (*assorochanse*). *Sorroche* est le nom que l'on donne à l'état de souffrance qui s'empare de tous, hommes et animaux, sur les Cordilières : pour les hommes, c'est un violent mal de tête et une grande difficulté de respirer, qui paralyse leurs forces et les oblige de s'arrêter : ils étoufferaient, s'ils étaient forcés de continuer à monter; les mules attaquées du *sorroche* ont la respiration courte et transpirent abondamment; souvent elles tombent comme frappées d'apoplexie et meurent sur place, si elles ne sont immédiatement secourues. Le nom du point le plus élevé, *los Huessos* (l'ossuaire), et les monceaux d'os entassés sur les bords de la route attestent les ravages du *sorroche*. Pas un abri où se réfugier pendant les tourmentes; aussi, chaque année, nombre de mules et même de voyageurs périssent sur ces hauteurs, ce qui ne ralentit en rien le passage des caravanes, apportant continuellement à Aréquipa les produits de l'intérieur du pays.

Nous nous arrêtâmes la première nuit au *tambo* de Cangallo, au tiers du chemin du col à traverser, — la seconde au *tambo* d'Apo, à quelque chose comme treize mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Les *tambos*, au temps des Incas, étaient des auberges placées sur les grandes routes, à distances rapprochées, pour offrir l'hospitalité aux personnes voyageant par ordre ou avec la permission du gouvernement. Là, elles trouvaient abri et nourriture. De nombreuses ruines attestent l'ancienne magnificence de ces caravansérails d'Amérique, qui étaient vastes et construits en pierre de taille. Les *tambos* de la génération présente ressemblent tous au *tambo* d'Apo, vilaine bicoque large de dix pieds carrés, bâtie en briques de terre séchées au soleil, voûtée et dallée de ces mêmes briques. Deux divans de même construction servent de lit et de table, et le jour arrive par une ouverture de porte sans huis, que l'on se hâte en arrivant de boucher aussi herméti-

quement que possible. On doit compter pour y voir clair sur les nombreuses fentes et crevasses de la voûte et des murailles. S'il pleut, et à trente lieues de la côte il pleut six mois de l'année, la pluie pénètre sans obstacle; si le temps est sec, il vous arrive par les crevasses des bouffées de vent qui détachent des murs, de la voûte et du sol, une poussière menue qui vous envahit, sans vous laisser de défense possible : c'est dans cette insupportable atmosphère que vous devez vivre une douzaine d'heures par jour; c'est sur ce sol, rendu inégal par la pluie et les coups de talons des voyageurs vos devanciers, que vous devez établir votre mince matelas pour vous reposer de dix heures de marche. Vous trouvez pour vos mules le maigre pâturage sur lequel est construit le *tambo;* mais, pour vous, n'espérez rien qu'un triste feu de mottes de terre et de l'eau. Si vous apportez des provisions, si vous avez une marmite et un cuisinier, vous dînerez; autrement allez vous coucher, Dieu vous garde!

Nous poursuivîmes notre ascension à travers une sorte de désert montagneux, couvert d'efflorescences de salpêtre, et allant à l'encontre d'un vent glacé qui nous coupait la figure. Quatre jours après notre départ d'Amérique, nous passâmes le plateau le plus élevé de cette branche des Cordilières, l'Alto de Toledo, à quinze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Le sable, qui partout couvre le sol, ressemble à des excoriations de lave écrasée; des troupes de vigognes paissaient sur les vastes plateaux qui nous environnaient. Je descendis de cheval, et j'aperçus une herbe fine comme un cheveu, et sortant du sable seulement de quelques lignes. Son nom indien est *ichu.* Comme les gens qui voyagent n'ont pas d'ordinaire le temps de faire la chasse, les vigognes ne s'effarouchent nullement de la vue des mules et des voyageurs. Je pus facilement en tirer une, qui s'éloigna en traînant la patte. Je laissai ma mule pour courir après la vigogne; mais je n'avais pas fait vingt-cinq pas, que, saisi d'un violent mal de tête, la respiration courte et les membres rompus de fatigue, je fus obligé de cesser ma poursuite, bien heureux de pouvoir remettre en selle ma déconfite personne. Le soir, nous couchâmes à Tincopalca, dans une ferme à moutons, propriété d'un étranger. Ces terres désolées étaient autrefois sans produits et sans valeur; un Anglais les a achetées au meilleur marché possible, et y a établi des moutons, qui aujourd'hui lui donnent un revenu considérable. Il faut rendre justice à l'esprit d'entreprise de la nation britannique : partout où il y a une exploitation avantageuse à tenter, on est sûr de trouver un Anglais ou une compagnie anglaise. Les montagnes, sur ce versant des Cordilières, sont couvertes d'une rare verdure jaunâtre, que paissent des troupeaux de moutons et de llamas; à droite du chemin, nous vîmes le lac de Cachipa, à gauche celui de Lagunilla. Ces deux lacs de montagnes sont d'un effet sévère;

le temps me manqua pour les admirer à mon aise : nous avions seize heures de marche à faire pour arriver à Vilque, notre gîte. Vilque a une certaine importance dans le pays à cause de la foire de mules qui s'y tient une fois l'an. Les mules sont amenées du Tucuman, province de la république de la Plata, et mettent quatre mois pour accomplir ce voyage; de Vilque, elles sont répandues dans tout le Pérou. Ce grand village est bâti au bord d'une plaine marécageuse, qui paraît avoir été le lit d'un lac, et qui se termine par un vaste étang.

Le sixième jour, je découvris enfin le lac de Puño ou de Titicaca, non pas le lac entier, avec son circuit de quatre-vingt-dix lieues, mais la partie que l'on appelle le *Petit-Lac*, avec son horizon obligé de montagnes couvertes de neiges; cette vue ressemble singulièrement à celle du lac de Genève et du Mont-Blanc, lorsqu'en venant de France on descend sur Lausanne. Arrivés à Puño, nous traversâmes la ville pour gagner la mine et les établissemens d'exploitation de mon compagnon de route, M. B.

J'avais hâte d'observer de près les travaux d'une mine d'argent. Peu de gens savent que l'argent se manipule comme le blé; qu'on le concasse, qu'on le moud, qu'on le pétrit, qu'on le cuit au four exactement comme un pain de quatre livres. Avant tout cependant il s'agit de procéder à l'extraction du précieux métal, et c'est là une opération assez difficile. Les mines d'argent, comme la plupart des autres mines, se composent d'un ou de plusieurs filons qui courent en différentes directions : ces filons ont depuis un pouce jusqu'à plusieurs pieds de largeur; mais, pour avoir la portion de minerai d'argent qu'ils contiennent, il faut ouvrir une galerie où un homme puisse aisément remuer le ciseau et le marteau, tâche fort pénible quand la veine se trouve encaissée dans le granit, comme il arrive d'ordinaire dans les mines du Pérou. D'autres veines, les plus abondantes en minerai, se trouvent dans un terrain friable, et alors autres dangers et autre travail : le danger des éboulemens et l'obligation de soutenir les parois de la galerie, à mesure que l'on avance, avec des poteaux et des planches, ce qui occasionne des frais énormes dans ce pays, où le bois manque totalement. Un mineur est placé à chaque veine, et à coups de marteau il enfonce de six pouces dans le granit un énorme ciseau rond et pointu. Le trou est rempli de poudre, et la mine joue. Après l'explosion, il y a de quoi étouffer : la fumée empestée de cette poudre grossièrement faite roule lourdement dans les étroites galeries de la mine, quelquefois longue de cinq à six cents pieds, et, quand on se trouve là dans le moment, on en avale une portion capable d'asphyxier un bœuf. Une fois le minerai détaché du rocher, des Indiens, uniquement chargés de ce travail, le mettent dans un sac de cuir, *capacho*, qu'ils portent sur le dos jusqu'à l'entrée de la mine, où il est

jeté en tas. Qui n'a vu que des mines d'Europe, où le minerai est chargé sur des brouettes ou enlevé dans des tonneaux, ne peut se faire une idée de l'extrême difficulté qu'il y a à transporter ainsi ces déblais. Les galeries ont de trois à quatre pieds de haut, le sol est couvert de six pouces de boue, les deux ou trois cents marches que vous avez à descendre pour arriver aux deux ou trois cents pas de galerie sont inégales, brisées et glissantes, et vous avez à ramper alternativement sur le dos et sur les genoux. Maintenant chargez-vous par la pensée d'un sac de pierres, pesant de quarante à cinquante livres, et partez!

L'entrée des mines d'argent au Pérou se trouve en général à une grande hauteur et dans les sites les plus escarpés. Il serait de toute impossibilité de former l'établissement principal sous une température glacée toute l'année, sans bois et sans eau; l'habitation du mineur, les moulins et les séchoirs sont construits dans une position moins désolée, à une température plus bénigne, et, s'il est possible, auprès d'un ruisseau ou d'une chute d'eau. C'est là que le minerai est porté, à sa sortie de la mine, à dos de mules ou de llamas.

Chaque pierre est concassée à coups de marteau; les parties contenant l'argent sont mises en tas, et les parties de pierres seules jetées au loin. Des femmes et des enfans sont chargés de ce travail peu fatigant, et pour lequel il suffit d'une intelligence très ordinaire. Le minerai d'argent est porté au moulin, qui le réduit en poussière, et passé ensuite dans un tamis très fin; cette poussière de terre et d'argent, mélangée d'une certaine quantité de sel, est mise au four, où elle cuit pendant huit ou dix heures : l'expérience seule peut indiquer le moment où la cuisson est parfaite. Du four, la poussière est portée sur un vaste séchoir dallé en pierres ou en briques, arrosé d'eau et de mercure qui la réduisent à l'état de pâte; une portion de cet amalgame est livrée à chaque Indien, qui en fait un petit tas rond qu'il commence à piétiner, les pieds nus : ce piétinement dure de trente à quarante jours, selon la qualité du métal et la température de l'atmosphère; si le temps est beau, si le soleil se montre constamment, le travail est moins long. A mesure que cette boue se sèche, l'Indien remet de l'eau et du mercure : on calcule pour le minerai de richesse commune deux livres de mercure sur une livre d'argent.

Pour savoir si le mercure s'est mêlé à toutes les particules d'argent avec lesquelles trente jours de manipulation l'ont forcément mis en contact, le chef d'atelier (c'est toujours un Indien qui n'a d'autres connaissances qu'une expérience consommée de l'opération) prend un morceau de cette précieuse boue de la grosseur d'un œuf de pigeon et le met dans une assiette de bois creuse. Plaçant son assiette au niveau de l'eau (un réservoir est d'absolue nécessité sur les séchoirs), il la remplit d'eau et imprime à cette eau un mouvement circulaire qui

détache doucement toutes les particules de terre, lesquelles s'échappent de l'assiette avec le trop plein de l'eau : il ne reste bientôt qu'une petite boule d'argent et de mercure. L'Indien chef d'atelier écrase avec son pouce cette boule sur l'assiette, et, à la couleur, il juge si l'opération est terminée ou non. Si l'échantillon est trop clair, il fait ajouter du mercure; s'il est couleur de plomb, il fait ajouter de l'eau, et, dans les deux cas, nouveaux piétinemens jusqu'à ce que l'échantillon soit parfait : il faut pour cela qu'il devienne d'une couleur gris-perle.

Ce mélange de terre, d'argent, d'eau et de mercure, est porté ensuite dans un grand bassin entièrement rempli d'eau et vigoureusement remué avec des rateaux de fer. Le fond du bassin est très incliné, et il est percé de deux conduits à ses deux extrémités. Le côté le plus bas s'ouvre sur un canal d'un pied de profondeur et de largeur, dans lequel, à des distances de dix pieds, l'on a pratiqué un trou d'environ huit pouces de diamètre et de profondeur. Le canal et les trous sont également garnis de peaux de mouton. Après un certain temps, on ouvre les deux conduits à la fois; l'eau du réservoir ou du ruisseau tombe avec force dans le bassin et entraîne avec elle terre, argent et mercure. La terre est emportée par le cours de l'eau, et après avoir passé sur tous les trous du canal, où son peu de pesanteur ne lui permet pas de séjourner, elle va, au sortir du canal, se perdre au dehors du séchoir. L'argent et le mercure, étant plus pesans, tombent dans les trous garnis de peaux, d'où on les retire quand le lavage est terminé.

Ce mélange d'argent et de mercure, à la vue et au toucher, rappelle parfaitement la neige; c'est une agglomération de molécules réunies partie par leur poids, partie par l'affinité chimique. On verse le tout dans un moule de laine dont la forme est absolument celle d'une *chausse* de liquoriste, et on laisse le mercure égoutter toute la nuit. Cependant la séparation du mercure et de l'argent n'est pas entièrement accomplie : l'espèce de mortier que l'on tire de la chausse de laine est portée au four, où il cuit toute la nuit. Le mercure s'évapore, et le matin il vous reste un magnifique gâteau d'argent que dans le pays on nomme *piña* (ananas), parce qu'il a la forme pyramidale de ce fruit. La *piña* est portée au chef-lieu du département de la mine, où la *loi* (aloi, qualité) de l'argent est reconnue et marquée au poinçon sur un des côtés de la *piña*. Il ne reste plus alors qu'à l'envoyer dans les villes où l'on bat monnaie (La Paz, Cusco, Lima), et où le gouvernement l'achète à raison de 7 piastres et demie le marc. L'exportation des métaux en lingots est prohibée, mais cela n'empêche pas les mineurs de vendre pour l'exportation une partie de ceux qui leur appartiennent, parce qu'ils en retirent de cette façon un plus grand profit.

Le mode d'exploitation que je viens de décrire est celui qui est le

plus généralement usité au Pérou. Dans la mine exploitée par le propriétaire anglais que le hasard avait fait mon compagnon de route d'Aréquipa à Puño, on avait renoncé à ces pratiques surannées pour employer les procédés de l'industrie européenne. M. B. avait muré l'extrémité d'un canal ouvert jadis pour l'écoulement des eaux; il en avait fait un canal navigable pour deux bateaux en fer, qui, dirigés chacun par deux individus, transportaient au dehors les déblais amoncelés par les travailleurs. Le canal n'allant que jusqu'à moitié chemin, M. B. avait établi jusqu'à l'extrémité de la mine un rail sur lequel roulait un petit chariot en fer, conduit par une mule qui traînait facilement cent quintaux de déblai. Il faisait ainsi par jour l'économie du travail de quarante porteurs indiens.

Dans les mines du Pérou, les ouvriers sont d'ordinaire divisés en deux corps, dont l'un travaille de six heures du matin jusqu'à six heures du soir, et l'autre toute la nuit. Chaque individu reçoit 4 réaux par jour ou 52 sous, sur lesquels il doit se nourrir et s'habiller, deux dépenses peu coûteuses dans ce pays. Une soupe de pommes de terre fortement pimentée et du maïs grillé (*cancha*) forment la principale nourriture du mineur. Il boit pour ordinaire de la *chicha*, et de l'eau-de-vie les jours de fête. Pendant le travail, il mâche continuellement la feuille de la *coca* (*erytroxilum peruvianum*), dont le jus âcre procure une excitation nerveuse qui fait aisément supporter les rudes travaux des mines. Ce travail se faisait jadis par une conscription forcée d'Indiens que l'on nommait la *mita*. Sur la demande de tout mineur qui avait fait vérifier et enregistrer son droit de propriété et d'exploitation, les alcades, dans chaque village, étaient tenus de fournir un certain contingent d'Indiens que l'on nommait *mitayos*. D'après l'ordonnance royale, les *mitayos* devaient faire le service de la *mita* seulement pendant un an. Comme le faible salaire qu'ils recevaient ne suffisait pas, à beaucoup près, à leurs besoins, le propriétaire leur avançait, à un prix exorbitant, des effets et des vivres. A la fin de la première année ils étaient endettés et ne pouvaient s'éloigner; d'année en année, les pauvres *mitayos* finissaient par passer leur vie entière au service du mineur. Quand ces malheureux partaient, ils emmenaient avec eux femme et enfans et disaient un éternel adieu à leur village. Rarement ils y revenaient; le manque d'air dans les mines, le travail forcé et la misère faisaient chaque année de nombreuses victimes parmi les *mitayos*. Avec la révolution, cet abus a cessé : travaille aux mines qui veut, et tous veulent y travailler, parce qu'ils sont payés à 4 réaux par jour, au lieu de 2 réaux, prix de la main-d'œuvre aux champs.

Le travail des mines est fatigant, mais non mal sain pour les ouvriers, qui, leur journée achevée, trouvent chez eux un repas abondant

et des vêtemens chauds, ce que la haute paie de la main-d'œuvre permet à tout Indien d'avoir aujourd'hui. Cependant, sur les hautes montagnes de ces régions glacées, ils sont exposés, au sortir de la mine, à gagner des pleurésies et des rhumatismes, et ce sont les souffrances dont ils se plaignent le plus ordinairement. Quant au mercure qu'ils amalgament avec l'argent, il n'attaque point leur constitution. Chez M. B., pas un des quarante Indiens qui travaillent tous les jours ne montrait de symptômes mercuriels; l'Indien chargé de veiller au four quand la *piña* se cuit et que le mercure s'évapore était seul sujet à un tremblement assez léger, et il y a quinze ans qu'il faisait ce service.

Les gens du pays reprochent aux Indiens la défiance insultante qu'ils montrent pour la parole et les promesses des blancs, leurs maîtres et seigneurs. Les pauvres diables ont été si long-temps et si souvent trompés, que cette défiance leur est plus que permise. M. B. a montré qu'avec de bons traitemens et de la fidélité à tenir ses promesses, on pourrait les faire revenir de cette mauvaise opinion. Chez lui, les ouvriers sont payés chaque samedi, et, quand il n'y a pas d'argent à la maison, on leur fait des bons payables à tant de jours de vue; les bons sont faits en anglais, et les Indiens ne savent pas ce qu'ils acceptent, mais on leur dit : Ceci vaut 2 piastres, 4 piastres, 10 piastres, etc.; et, comme les différentes sommes ont toujours été exactement payées, ils acceptent ces bons comme de l'argent comptant.

La mine de Manto, exploitée par M. B., appartenait, vers l'an 1660, aux frères Salcedo, Joseph et Gaspard. Le métal s'y trouvait par larges couches d'argent vierge, que plus d'une fois l'on envoyait sans travail préparatoire à la monnaie d'Aréquipa pour y être fondu et monnayé. C'est ce qui lui avait fait donner le nom de *Manto* (manteau). Une ville de trois mille maisons (San-Luis-de-Alva) s'éleva bientôt autour de la demeure des Salcedo, et tous les aventuriers du haut et bas Pérou accoururent pour avoir de gré ou de force une part au gâteau. Les Salcedo étaient originaires de l'Andalousie, et les émigrans andalous se rangèrent autour d'eux. Par opposition, il se forma un parti biscaïen que vinrent grossir les émigrans qui, dans la mère-patrie, étaient par tradition hostiles aux Andalous. Des combats acharnés se livrèrent sur cette montagne de Laycacota, et, dans une de ces rencontres, mille hommes des deux partis restèrent sur le champ de bataille. Ces querelles sans cesse renaissantes, dans un pays si généralement tranquille, inquiétèrent le vice-roi don Pedro Fernandez de Castro y Andrade, comte de Lemos. En juin 1668, il vint lui-même à Puño avec des forces considérables; il commença par mettre tout à feu et à sang; San-Luiz-de-Alva fut brûlée et rasée, et son titre de ville accordé au village de Saint-Jean-Baptiste, qui s'appela San-Carlo-de-Puño. Don

Joseph de Salcedo avait fait paver de barres d'argent la rue qui conduisait de l'entrée de la ville de San-Luis à sa maison; le vice-roi accepta les barres d'argent et fit mettre Salcedo aux fers. L'on afficha la nuit même sur la porte de son logis la menace suivante :

Conde de Lemos,	Comte de Lemos,
Amainemos,	Adoucissons-nous,
O si no verremos.	Ou nous verrons.

L'on porta ce *pasquino* au vice-roi, qui écrivit au dessous :

Mataremos,	Nous tuerons,
Haorcaremos,	Nous pendrons,
Despues verremos.	Après nous verrons.

Et il fit replacer le *pasquino* sur la porte. On pendit en effet les chefs des deux partis, et José Salcedo fut *desgarotado* (étranglé) à la porte de sa riche mine d'argent, que l'on confisqua au profit de la couronne.

Don Gaspard, plus avisé que son frère, n'avait pas attendu l'arrivée du vice-roi; il était passé en Espagne, où il demanda restitution de la mine et justice pour la mort de don Joseph. Dans son mémoire au tribunal des Indes, il représenta combien l'état avait perdu par la mort du mineur qui, dans l'espace de deux années et demie, avait payé au trésor deux millions de piastres de *quinto*, ce que constatait la déclaration officielle d'un produit de 10,700,000 piastres (43,700,000 francs). Après sept années de sollicitations et de dépenses ruineuses, il gagna son procès, et la mine lui fut rendue; mais, pendant ce long espace de temps, l'eau avait pénétré partout, et la mine, pour être exploitée de nouveau, exigeait des capitaux considérables. Malheureusement, ce qui restait de fortune à don Gaspard avait été dépensé en procédure; il mourut dans la misère, lui, possesseur d'immenses trésors, et la mine fut long-temps abandonnée. A plusieurs reprises, on tenta des travaux qui, mal dirigés, n'aboutirent qu'à la ruine de ceux qui les avaient mal entrepris. C'est cette même mine que M. B. a recommencé d'exploiter il y a plusieurs années, et dont il retire chaque mois des sommes considérables.

La petite ville de Puño, située près de la mine du Manto, renferme à peu près six mille habitans; elle n'a d'autres droits à être marquée en grosses lettres sur la carte du Pérou que sa qualité de chef-lieu du département de Puño. Pendant le court règne de Joseph Bonaparte en Espagne, l'ancienne division gouvernementale par présidences et *corregidorias* fit place à notre mode d'administration française. Le Bas-Pérou fut divisé en sept départemens : Aréquipa, Puño, Cusco, Ayacucho, Lima, Serro de Pasco et Truxillo. Malheureusement pour le pays, le code Napoléon n'a pas remplacé les vieilles lois espagnoles; la justice

est restée embrouillée et vénale, et les procès sont interminables et ruineux. C'est à Puño que les habitans du département viennent chercher le petit nombre d'objets manufacturés qu'ils consomment : des draps communs, des toiles peintes, des soieries pour les femmes, du thé, etc. Le tout est importé à Islay de l'Europe ou de l'Inde, et envoyé à Puño à dos de mulets et à des prix monstrueux. Il n'y a aucune société à Puño, mais seulement quelques maisons de mineurs et de marchands, où l'on va causer du prix du vif-argent, de la hausse et de la baisse des laines de moutons et de llamas; et comme la ville est à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer, au bord d'un lac battu de trois côtés par les vents, il en résulte que la température moyenne des beaux jours est entre 6 à 9 degrés Réaumur, et que l'on souffre du froid une bonne partie de l'année. L'on fait ses visites enseveli dans un manteau qu'on garde tout le temps, sous peine de devenir hébété de froid.

J'allais quitter le Pérou pour la Bolivie. Puño est peu éloigné de cette petite république. Ce que j'avais pu observer dans les premiers jours de mon voyage des mœurs politiques des populations du Pérou me faisait désirer de voir de près à La Paz un de ces gouvernemens présidentiels que les républicains de l'Amérique du Sud font et défont avec une si merveilleuse insouciance. Déjà à Puño, j'avais rencontré un type curieux de la société officielle du Pérou dans le préfet de la province, jeune colonel très enthousiaste de l'empereur Napoléon, dont il avait le portrait au plus bel endroit de son salon. Ce que le colonel admirait surtout dans la vie de Napoléon, c'était le 18 brumaire, qu'il trouvait parfaitement applicable à la situation de son pays. Le colonel déclarait mépriser souverainement la représentation nationale de Lima, et il terminait volontiers ses tirades par ce dicton connu : « Parler n'est pas agir. » Le colonel était tout dévoué au général président du Pérou, et il se préparait à le soutenir, les armes à la main, dans le cas où celui-ci tenterait un coup d'état. Je l'écoutais patiemment, mais je me demandais tout bas si les naïves paroles de cet officier péruvien n'étaient pas l'expression d'une tendance générale, et si le désaccord des institutions et des mœurs n'était pas ici, comme dans toute l'Amérique du Sud, la cause principale des révolutions.

E. S. DE LAVANDAIS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 janvier 1851.

Nos prévisions n'ont été que trop justifiées : les conflits du mois dernier ont amené de nouveaux conflits. Aux velléités tracassières qui semblaient malheureusement se faire jour dans le corps législatif, le pouvoir exécutif a répondu par un acte dont on aurait à tirer des conséquences bien autrement graves, si l'on voulait lui supposer plus de portée que n'en ont eu jusqu'ici ce que nous appellerons de ce côté-là des velléités dictatoriales. Retraite et refonte du cabinet, crise ministérielle, destitution du général Changarnier, rupture imminente entre le gouvernement et la majorité, établissement d'un comité parlementaire dont la mission n'a pas été assez précise pour que les alarmés et les alarmistes ne le transformassent point tout de suite en un véritable *comité des recherches*, — voilà le triste bilan de ces quinze jours, le sommaire de toutes ces péripéties politiques qui, sans cesser d'être en elles-mêmes très médiocres, deviennent par leurs effets de plus en plus déplorables. Aujourd'hui comme il y a quinze jours, à l'heure où nous écrivons, nous attendons encore un dénoûment.

Nous l'avouons dans l'impatience de notre chagrin, nous ne sommes pas plus convaincus aujourd'hui qu'il y a quinze jours que ces dénoûmens puissent avoir désormais quoi que ce soit de définitif : ces dénoûmens ne sont que des cahots qui se succèdent impitoyablement sur la route laborieuse où nous piétinerions sans avancer, si le temps, qui avance tout seul, ne nous entraînait avec lui. Notre pauvre machine constitutionnelle verse d'une ornière dans l'autre : c'est sa façon de rouler, et il faut qu'elle dure à cela tout ce qui lui reste encore à vivre. La constitution passera, et franchement nous souhaitons qu'elle passe : c'est un vœu qu'elle permet; mais derrière elle subsisteront encore les principes inhérens à notre société politique, les principes essentiels

dont la constitution ne s'est emparée que pour les mettre aux prises et les user l'un par l'autre dans de misérables froissemens : le principe d'action, le principe de discussion, l'autorité exécutive, l'autorité délibérante. C'est assurément chose fâcheuse de voir ces principes si mal engrenés, qu'à chaque instant les rouages crient et menacent de se rompre. Après tout pourtant, la chose prouve d'abord contre la constitution, et ce n'est point par là qu'elle fait grand tort à personne. Qu'il soit démontré, même par une assez rude expérience, que la constitution n'est pas viable, puisqu'elle ne comporte point d'accord possible entre les élémens qu'elle a enchevêtrés tout de travers, nous ne nous en plaindrons pas. — Où serait le dommage réel, permanent, peut-être ineffaçable, ce serait que ces élémens nécessaires de tout ordre public souffrissent trop eux-mêmes de la mauvaise condition où ils sont placés, ce serait qu'au sortir du cadre provisoire dans lequel ils se meuvent depuis 1848 l'un à côté de l'autre ou plutôt l'un contre l'autre, ils n'apparussent plus à la France qu'amoindris et déconsidérés. Si le pouvoir exécutif, si le pouvoir parlementaire, au lieu de se retenir sur la pente glissante où l'on dirait que la constitution se plaît à les attirer, s'y abandonnent de leur mieux, et ajoutent au vice général d'une situation dont ils ne sont pas responsables tous les inconvéniens des passions individuelles et des partis pris qu'ils devraient s'épargner, ce ne sera pas seulement la constitution de 1848 qui sera condamnée : ce seront eux aussi, et plus ou moins les deux ensemble, qui s'affaisseront avec elle.

Là, nous le répéterons jusqu'au bout, là vraiment est le côté grave de cette série d'imbroglios où il y a tant de côtés mesquins. Est-il des institutions possibles dans un pays qui s'habitue à n'avoir plus d'attaches? et, convenons-en, le jeu qu'on joue sur nos têtes n'est pas de nature à nous attacher beaucoup à quoi que ce soit. Que l'on ne s'y trompe pas : plus le jeu se prolonge, plus les principes en question s'y compromettent. Les échecs qu'ils se renvoient réciproquement retombent sur celui qui les inflige comme sur celui qui les reçoit. Le législatif ne gagne pas à ce que perd l'exécutif, et l'exécutif aurait apposé les scellés sur les portes du parlement, que sa victoire même ne le grandirait point. Nous n'avons ni une convention ni un César qui soient de taille à trouver leur compte dans un triomphe qui laisserait l'une ou l'autre des deux parties seule sur la scène, seule en spectacle. Ne s'est-on pas déjà trop aperçu qu'aussitôt que l'une aspirait trop bruyamment à se produire en dehors et au-dessus de l'autre, elle ne réussissait qu'à se diminuer elle-même et à déprécier son principe? Or, cette dépréciation des principes de gouvernement est la cause la plus active de la dissolution des peuples. Ces principes sont comme les liens qui resserrent en un faisceau toutes les forces de l'état. Quand un peuple n'a plus le sentiment de la majesté des principes, quand il ne peut plus se les figurer majestueux et n'éprouve même plus le besoin de les voir tels, c'est comme si les liens de l'état se défaisaient, et le peuple s'en va de l'histoire.

Pour peu que l'on étudie avec attention les circonstances actuelles, on s'explique encore assez facilement, au milieu même des obscurités quotidiennes, comment cette majesté si nécessaire aux principes de gouvernement dépérit chaque jour un peu davantage. On regrette d'autant plus que les personnes qui représentent ces principes s'échauffent trop à lutter entre elles pour observer combien elles gâtent en luttant ce qu'elles croient défendre. Rien n'est, en

effet, moins majestueux que de se donner beaucoup de mouvement en pure perte, et l'agitation qui n'aboutit pas n'est jamais un signe de force. Les choses sont cependant ainsi arrangées par le caprice des révolutions et par la loi des antécédens, que toute l'agitation du monde en un sens ou dans l'autre ne mènera d'ici long-temps qu'à des impossibilités. On s'agite, parce que l'on rêve soi-même ou parce que l'on craint que les autres ne rêvent des solutions extrêmes qui nous enlèveraient tout d'un coup à ce régime des à-peu-près auquel nous sommes bien obligés de nous soumettre. Les à-peu-près n'en sont pas moins notre lot; jusques à quand? Personne ne le sait, et personne n'en abrégera le terme en tâtonnant dans une ombre plus ou moins transparente pour chercher une issue plus prompte. Ce régime des à-peu-près, qui n'admet ni d'institutions bien régulières, ni de politique bien éclatante, n'a rien en vérité de flatteur pour les imaginations; si l'on pouvait ainsi parler, il consiste à faire de l'ordre dans le vide; c'est une entreprise ingrate et nullement glorieuse. Il faut de la patience et encore de la patience pour combler peu à peu ce vide creusé dans la société par les révolutions, pour y édifier quelque chose de plus moral, de plus fort que l'ordre matériel. La tentation peut être grande de combler l'abîme en une fois, mais c'est là que les impossibilités commencent, et avec les impossibilités le discrédit de ceux qui les bravent sans craindre assez de trop multiplier les aventures. Il n'est point de majesté qui résiste à courir les hasards en se heurtant toujours contre les réalités.

Quelles sont donc, dans l'état de nos affaires, ces impossibilités dont nous parlons?

Il serait impossible, par exemple, que l'assemblée nationale supprimât maintenant la position légitime du président de la république, qu'elle annulât sa prérogative en s'érigeant en comité de salut public; mais il serait plus impossible encore que le président élevât sa prérogative au-dessus de l'assemblée, qu'il réduisît le pouvoir législatif au métier de comparse dans une exhibition napoléonienne où lui-même se donnerait son rôle, au lieu de le recevoir, comme Napoléon se donnait à son sacre la couronne impériale, en la prenant de sa main. Il ne s'agit plus aujourd'hui de couronne à prendre. Il serait également aussi impossible d'improviser une restauration légitimiste ou orléaniste dans les couloirs du Palais-Bourbon, qu'il le serait d'improviser la restauration de l'empire dans les antichambres de l'Élysée. Pourquoi tout cela ne se peut-il pas? Parce qu'en tout cela il y aurait à faire un premier pas que personne ne fera, le pas décisif par lequel on serait le premier à violer une charte dont le seul mérite sera de fournir un argument de légalité contre qui tenterait la surprise. L'opinion, sans doute, est faible et servile : on peut croire qu'elle se tournerait aisément vers le plus fort, parce qu'elle se sent désorientée; mais, du moment où l'on méconnaîtrait par un coup d'audace la lettre de la loi, cette lettre deviendrait comme un signe de ralliement pour cette immense majorité qui ne sait peut-être pas ce qu'elle veut, mais qui sait du moins ce qu'elle ne veut pas. Elle ne veut pas être enlevée comme elle l'a été en février, fût-ce au nom des souvenirs ou des espérances qui lui agréeraient le plus. Voilà l'obstacle pour les empiriques qui prétendraient lui faire prendre, bon gré mal gré, leurs remèdes souverains; voilà les impossibilités et leur raison d'être.

Allons ici au fond des choses. Ce sont ces impossibilités mêmes qui depuis

quelque temps ont trop paru préoccuper le parlement comme le président. Le président et le parlement avaient réussi par leur bon accord à nous assurer, depuis deux ans, une amélioration réelle dans l'état du pays; le président et le parlement ont aujourd'hui trop laissé dire ou prêté trop à penser qu'ils avaient en tête quelque campagne qui achèverait radicalement l'œuvre de notre salut, mais à laquelle chacun devait se préparer en commençant par se débarrasser de l'autre. Il s'organise toujours auprès des grandes situations politiques un entourage d'autant plus dangereux, qu'il s'arroge la permission de servir des intérêts et des principes considérables avec des sentimens et des idées vulgaires. En traversant cet entourage, toutes les impressions s'exagèrent, tous les bruits grossissent. Les difficultés qui découlent d'une constitution mauvaise, les jalousies qui se substituent trop souvent à l'émulation entre des pouvoirs qui ne sont point, au bout du compte, exercés par des anges, les accidens et les boutades deviennent des hostilités systématiques. Puis les Iagos s'en mêlent et noircissent les intentions encore plus que les actes. C'est ainsi que le président de la république et la majorité de l'assemblée nationale se sont trouvés divisés au moment où l'on s'y attendait le moins : celle-ci déclarée suspecte de vouloir se garder une épée à son usage pour quelque mystérieux dessein de résurrection monarchique; celui-là presque accusé d'acheter à tout prix l'avénement de l'empire et de se frayer par des voies souterraines le chemin des Tuileries.

Ne nous lassons pas de le redire, l'impossible est là. Que le président désire, qu'il désire même avec ardeur la prorogation de son autorité dans les termes d'un juste contrat, dans les conditions raisonnables que les circonstances imposent à tout le monde, il n'y a rien en cela de nouveau ni d'extraordinaire, et nous ne sommes point tellement pourvus de combinaisons tranquillisantes pour l'avenir, que celle-ci nous paraisse à dédaigner. Ce serait, à coup sûr, un pas en avant et en mieux dans ce régime des à-peu-près où nous vivons : c'est là le possible, comme le bon sens le souhaite; l'impossible, ce serait le plagiat de Napoléon-le-Grand, même en petit. Comme aussi, d'autre part, personne n'est tenu de s'interdire le regret des établissemens déchus, ni d'abdiquer les chances de l'avenir, — l'impossible, ce serait d'aller chercher, au jour d'aujourd'hui, le jeune homme exilé de Frohsdorff et l'enfant exilé de Claremont, pour les ramener à Paris en leur mettant l'un à l'autre la main dans la main, en les chargeant de réconcilier comme ils pourraient 1815 avec 1830. L'impossible, ce serait la fantaisie du *loyalisme* aussi bien que la fantaisie du chauvinisme. Dans une époque troublée comme la nôtre par tous les contre-coups révolutionnaires, il faut le temps pour calmer les agitations de la surface, pour aider à voir clair au fond, pour en dégager les éventualités possibles; l'impossible, c'est de se passer du temps.

Telle est néanmoins la tournure qu'a prise en un clin d'œil le démêlé des deux pouvoirs, qu'ils se sont donné l'air de ne plus vouloir, ni l'un ni l'autre, compter avec le temps. Qu'en est-il arrivé? Aussitôt qu'on a pu soupçonner en eux, à tort ou à droit, cette arrière-pensée de l'impossible, le public n'a plus ressenti l'émotion de la querelle soulevée dans les régions supérieures du gouvernement. Il est demeuré froid et presque indifférent. Nous avons aujourd'hui devant nous l'un des phénomènes les plus neufs qui se soient encore rencontrés dans nos vicissitudes politiques. La discorde, l'anarchie même re-

gnent à la face du pays entre les pouvoirs investis du soin de le conduire. Les volontés les plus violentes et les plus contradictoires se déclarent une guerre ouverte dans la sphère officielle. Le pays n'en ignore absolument rien. Il ne s'en inquiète pas davantage. Il y a eu crise de cabinet pendant huit jours : on a vu des temps où il n'en eût pas fallu la moitié pour déterminer la panique à la Bourse et l'insurrection dans la rue; la crise a semblé s'aggraver plutôt que s'adoucir depuis que le cabinet reformé a reparu devant la chambre; la crise est encore suspendue sur tout l'état, et c'est à peine si l'on y songe dans la masse de la population. On l'avait prise plus au sérieux à son début qu'on ne l'y prend à sa fin. Ce ne sont pas seulement les fonds publics qui tiennent contre cet ébranlement venu d'en haut et non plus d'en bas, c'est l'industrie elle-même qui continue ses commandes. Ni le travail ni l'argent n'ont déserté la place. Le ministre des finances, que ce soit bravade ou non, choisit ce moment-là pour baisser d'un demi pour cent l'intérêt des bons du trésor, comme si la confiance des particuliers encombrait le trésor de ses dépôts à mesure que l'horizon public s'assombrit davantage. En un mot, tandis qu'autrefois les agitations des gouvernés troublaient le sommeil des gouvernans, tout le trouble qui se manifeste depuis quinze jours au faîte de l'état ne réussit pas à déranger le calme des simples citoyens. Et pourquoi ce calme imperturbable du pays à côté de ce déchirement des pouvoirs? Parce que le pays a cru discerner que la dernière menace, que l'*ultima ratio* dont ces pouvoirs irrités pensent à s'armer l'un contre l'autre, c'était en somme l'impossible, parce qu'il a bien pu se résigner à tous les tiraillemens, à tous les achoppemens, mais que par cela même il a perdu la foi dans les coups de baguette, et qu'il sait bien que les magiciens d'expérience ne travaillent que pour les auditoires convaincus. Les partis font grand bruit de leurs expédiens héroïques; ils crient de toutes leurs forces qu'ils sont décidés, qu'ils sont tout prêts; leurs expédiens ne tiennent plus qu'à un fil, ils vont les lâcher. Le public a déjà levé tant de fois la tête sans rien voir se détacher, qu'il s'est persuadé que le fil est plus solide qu'on ne dit ou qu'on ne pense, et il ne se trompe pas. Il ne s'occupe donc plus de ces épées de Damoclès, il ne se demande même guère si l'opération qu'elles lui feraient en tombant serait ou nuisible ou salutaire; il est sûr qu'elles ne tomberont pas; il s'en va tout droit à ses affaires de tous les jours.

On dira sans doute que c'est là l'hébêtement d'un peuple épuisé qui perd la conscience de son propre état, et renonce de guerre lasse au souci de ses destinées politiques : soit. Les révolutions multipliées laissent après elles une sorte de stupeur qui peut bien à la longue en amortir les coups, et si cette insensibilité est en elle-même une misère et un abaissement de plus, par cet autre côté pourtant, elle est aussi un bienfait; mais les révolutions ont quelquefois un autre résultat et peut-être plus fatal : c'est de susciter des pouvoirs et des partis qui, moins appliqués à les apaiser qu'à les renouveler, se consument dans des luttes inutiles, qui, n'entendant faire le bien qu'avec de grands frais et de grandes inventions, attachent un tel prix à l'honneur de le faire ainsi, qu'ils ne songent plus qu'à se disputer cet honneur, par-là même stérile. Vainement ils promettent à l'envi d'inaugurer, chacun à sa mode, mais tous dans des voies magnifiques, une ère de résurrection nationale; la seule concurrence de leurs plans les annule les uns par les autres, et augmente cette lassitude de la foule

qu'ils accusent avec indignation. La foule veut qu'on la sauve plus terre à terre. Encore une fois, elle a dans ces temps-là l'instinct de l'impossible : il lui en a coûté assez cher pour l'acquérir; elle l'a, elle s'y fie. Les rivaux ou turbulens ou illustres qui viennent se heurter contre son sang-froid, dans l'espoir de la ravir, n'y gagnent que de déconsidérer les pouvoirs au nom desquels ils la sollicitent, et qu'ils usent comme à plaisir en se vantant de les conserver. Nous ne saurions trop signaler ce péril du moment actuel, un péril qui ne gronde pas et n'éclate pas comme ces fameux périls des conspirations impérialistes ou royalistes, mais qui couve lentement au sein de la société comme un germe de mort, le péril presque infaillible de la dissolution des pouvoirs.

Il ne faut pas qu'on nous reproche de nous en prendre ainsi à tout le monde. Interrogez seulement le courant général de l'opinion commune; vous serez aussitôt frappé de ce dégoût, de ce mécontentement universel qu'ont inspiré les récentes alternatives du drame politique; chacun a presque cessé d'avoir son personnage favori. Il y avait jusqu'à ces derniers temps des fanatiques de l'assemblée nationale et des fanatiques de la présidence; ceux qui n'étaient fanatiques d'aucune sorte tâchaient de rendre justice de tous les côtés, et cette justice leur était d'autant plus facile, qu'ils avaient à distribuer plutôt des sympathies que des blâmes. A l'heure qu'il est, c'est un curieux et triste embarras, pour les bonnes gens qui font le grand public, de savoir vers qui pencher pour être avec le meilleur droit et le plus sûr guide. Il s'est vu rarement de confusion plus singulière, et ce n'est pas l'un des traits les moins caractéristiques de cette situation bizarre où nous sommes. On se sent gêné par ses prédilections, parce qu'on ne peut se dissimuler qu'il y a des torts là où l'on n'en voudrait point voir. Les plus zélés défenseurs de M. Louis Bonaparte, nous parlons toujours, bien entendu, des ames sincères, ne se chargent plus de tout défendre; les plus entêtés parlementaires renoncent à jurer sur l'infaillibilité du parlement. On se surprend à compter les péchés qui ont été commis de part et d'autre, et le dernier semblant toujours le plus gros, ce qui n'est peut-être qu'un effet d'optique, on souhaite au camp que l'on affectionne de n'avoir pas à sa charge ce dernier péché, dans l'espoir de lui sauver ainsi quelques dehors d'innocence.

L'innocence n'est pas heureusement une condition indispensable pour la vie politique. Aussi, quant à nous, sommes-nous d'avis qu'on y doit tenir bien moins de compte des fautes passées que du ferme propos de n'y plus revenir, et de la manière plus ou moins franche dont on ressent, dont on manifeste cette résolution salutaire. Le président de la république s'est honoré en plus d'une circonstance par cette sagesse avec laquelle il reconnaissait l'inconvénient d'une fausse position, et se retournait juste à temps pour la rendre bonne. Les épisodes trop saillans de sa jeunesse avaient pu faire craindre au pays qu'il ne fût trop enclin à se jeter tête baissée devant lui, sans jamais consentir à regarder un peu derrière. Les revirements toujours opportuns auxquels il a su recourir depuis 1848 ont montré qu'il avait aussi sa prudence au service de sa témérité. C'est une des recommandations les plus efficaces par lesquelles l'homme d'à-présent ait effacé l'homme d'autrefois de la mémoire publique. Partout où le terrain a manqué sous ses pas, il s'en est aperçu, et il a reculé; ce n'est pas une habileté commune. Le message du 31 octobre était un plan de campagne qui

avait le désavantage de paraître très gros; à l'exécution, il n'est rien resté de ce désavantage. Les revues de Satory avaient le tort de prêter aux suppositions les plus aventureuses; le message du 11 novembre a clos les apparences d'aventures. Le président doit comprendre aujourd'hui que la destitution du général Changarnier parle plus haut et en dit plus que les fanfares et les clameurs des escadrons de Satory. Il a jusqu'ici ou évité de blesser des susceptibilités légitimes ou réparé les blessures : il n'en a jamais eu de plus grande à guérir, et ce n'est pas son intérêt de la laisser au vif. Il lui en coûtera si peu pour y mettre du baume!

Quant à l'assemblée nationale, nous sommes bien forcés de le confesser, elle s'est elle-même attiré cette regrettable atteinte. Si ses erreurs de la dernière quinzaine, si l'affaire Mauguin, si l'affaire Yon n'avaient pas compromis son attitude vis-à-vis du pays, on l'eût sans doute ménagée davantage. Elle a fait momentanément sa propre faiblesse en outrant le système des taquineries, et, quand elle a reçu ce grand coup en représaille des petits auxquels elle s'était amusée, le premier mouvement de l'opinion n'a pas été de la plaindre. Ce n'est point une raison pour que le second n'amène pas la réflexion avec lui. La réflexion veut que des pouvoirs qu'on ne saurait contraindre à s'aimer, puisqu'ils ont été mis au monde pour se déplaire, apprennent cependant à se supporter en présence de tous les ennemis qui épient leurs discordes. La réflexion veut encore que le principe de libre discussion et de libre contrôle, que le principe parlementaire, qui est la source et la base de tout notre état politique, ne soit jamais ravalé. Nous ne craignons pas l'empire, nous l'avons dit de reste, nous ne craignons que les caprices d'omnipotence, toujours si funestes au pouvoir exécutif, quand celui-ci n'a que des points d'appui précaires. Le plus précaire de tous, et celui pourtant sur lequel il se repose le plus aujourd'hui, l'opinion, se déplace vite. Le vent de l'opinion soufflait en vérité bien plus fort dans les voiles de l'Élysée, quand le public croyait l'Élysée presque molesté par M. Dupin. Il ne faudrait pas se laisser aller à penser que l'on trouverait au dehors beaucoup d'indulgence pour une revanche trop rigoureuse.

Ce sont là les impressions plus ou moins générales que les événemens nous ont paru produire : les événemens sont d'ailleurs peu nombreux, et le récit ne nous en sourit guère, parce qu'ils ont encore toute la petitesse de ceux qui les avaient précédés; mais il y a telles maladies profondes qui ne se révèlent que par des symptômes minimes. L'année avait pourtant mieux débuté qu'elle n'avait fini, M. Yon ayant bien voulu donner sa démission et terminer de son chef le conflit élevé sur sa personne. M. Dupin, il est vrai, avait encore eu quelques difficultés, mais il assurait lui-même que ce n'était rien. Dans sa visite officieuse au président de la république, à l'occasion du jour de l'an, la conversation s'était montée tout d'un coup sur une corde assez aigre; les amateurs de querelles et de scandales avaient essayé d'exploiter la circonstance, et de fait M. Dupin, qui était ce soir-là en grande veine de politesse, n'avait obtenu en retour qu'une amertume qu'il eût mieux valu taire. M. Dupin a du moins eu le mérite, en cette circonstance, de ne point se sentir fâché.

La montagne avait manqué la partie qu'elle se promettait; elle ne devait rien perdre pour avoir attendu. Un journal accoutumé à des relations assez

étroites avec le ministère publia un document militaire d'où il semblait résulter que le général Changarnier n'instruisait pas précisément ses soldats dans le respect de la représentation nationale. « Ne pas écouter les représentans, repousser rigoureusement toute sommation, réquisition ou demande d'un fonctionnaire civil, judiciaire ou politique, » tels étaient les extraits significatifs de l'ordre du jour qu'on attribuait à l'honorable général. M. Napoléon Bonaparte jugea peut-être que cette pièce n'avait pas été citée pour rien dans la feuille ministérielle, et qu'il devait y avoir quelque bonne raison pour ne pas la laisser tomber. M. Napoléon Bonaparte, tout en étant de la montagne, n'a pas cessé de se croire de la branche cadette; il sait par cœur le rôle des héritiers présomptifs, et à ce titre il a dû s'adjuger une place dans l'opposition, mais il ne demanderait pas mieux, au besoin, que d'être utile à son aîné. Engager le général Changarnier dans une passe délicate vis-à-vis de la chambre, le décider à marquer d'avance sa position au cas d'un conflit entre les deux prérogatives, c'était peut-être faire du même coup la besogne d'un bon montagnard et d'un bon cousin. On sait comment le général s'est tiré d'affaire. « Les instructions, a-t-il dit, n'étaient données que pour assurer l'unité du commandement dans le combat; » il n'avait jamais entendu méconnaître le droit de l'assemblée.

Ces simples paroles, énergiquement accentuées, recevaient des dispositions morales du moment un sens par malheur tout spécial, et l'assemblée les accueillit avec une chaleur enthousiaste. Les esprits, dominés par cette perspective de lutte violente qui flottait devant eux depuis quelque temps, virent dans la déclaration du général un favorable augure pour la cause parlementaire, puisqu'on voulait à toute force que la cause parlementaire fût en jeu. Serait-ce pour répondre à cette joie plus ou moins fondée avec laquelle le parlement acclamait un tel champion, serait-ce pour la punir que la destitution du général Changarnier a été résolue? Serait-ce dans cette pensée de représailles qu'on aurait oublié des services comme ceux du 13 juin 1849? C'est ce que nous apprendra la discussion qui va s'ouvrir. Quoi qu'il en soit, le ministère n'était pas unanime sur une mesure si grave, et pour mettre le président plus à l'aise dans l'exercice du droit parfaitement constitutionnel qu'il avait de la prendre, le cabinet en masse offrit sa démission. Par une coïncidence assez piquante, le cabinet reconstitué après huit jours n'a pas compris ceux de ses anciens membres qui avaient le plus vivement sollicité ou appuyé la destitution du général. La raison en est sans doute dans des questions de ménage intérieur, dans des préférences ou des dégoûts dont nous n'avons point à nous occuper : l'excès de la complaisance n'est pas toujours l'excès de l'adresse. Dieu nous préserve de dire cela pour le loyal général de Lahitte, qui n'a pas voulu revenir au ministère, parce qu'il n'a voulu à aucun moment signer la révocation du commandant en chef de l'armée de Paris! C'était, à ce qu'il semble, la condition absolue et le seul programme imposé par le président à ses conseillers rentrans et à ceux qu'il leur adjoignait au lieu de leurs précédens collègues.

Aussitôt arrivé à la chambre, le nouveau cabinet a subi le rude assaut qui se prolonge encore. On lui a demandé un compte sévère du premier acte par lequel il inaugurait son administration. On l'a durement accusé d'avoir prêté son concours à une mesure que l'on reconnaissait pour légale, mais où l'on

voulait toujours voir une intention hostile à l'assemblée. M. de Rémusat, avec la vivacité nouvelle de son tempérament politique, a ouvert l'attaque; M. Berryer, M. Dufaure l'ont suivi, et les ministres ont fait si méchante mine à ce mauvais jeu joué contre eux, que l'assemblée, n'étant en rien arrêtée sur la pente où la poussaient ses esprits les plus prompts, a décidé quelque chose qui avait l'air plus gros qu'au fond elle ne le voulait. On a nommé une commission chargée d'aviser au besoin du moment, mais d'aviser d'une manière ou de l'autre, l'auteur de la mesure n'étant pas lui-même bien fixé sur la destination qu'il lui réservait. On va quelquefois ainsi plus loin qu'on ne veut. Heureusement il y avait des sages dans cette commission, qui pouvait si bien ne pas l'être. On a commencé par demander la communication des procès-verbaux du temps de la permanence; le ministère en a réclamé la publicité complète; c'était ce qu'il y avait de plus opportun pour réduire à leur juste valeur les sourdes préventions qui enveniment le débat. Ces procès-verbaux ne contenaient rien qu'on ne sût à la lettre; leur mérite était dans leur mystère. Il faut maintenant qu'on s'explique aussi au grand jour de la tribune sur la révocation du général Changarnier; il faut que le pouvoir exécutif, dont on ne conteste point ici le légitime usage, n'affecte pas un oubli injurieux des égards qu'il doit au pouvoir législatif. C'est au ministère de convaincre l'assemblée par ses bonnes raisons, ou de subir avec ses conséquences le blâme que la commission menace de lui infliger dans l'ordre du jour proposé en son nom par le rapporteur. La discussion s'ouvrira demain sur ce rapport.

Les chambres britanniques entreront en session au commencement de février. En attendant, c'est toujours le débat religieux, ce sont aussi de temps en temps les essais d'agitation protectioniste qui occupent l'opinion, mais sans l'absorber. La construction du *palais de cristal*, la gloire qu'on en espère aux yeux de l'univers entier, défraient pour leur bonne part la curiosité publique. On ne laisse pas cependant de suivre avec le même intérêt les péripéties sans cesse renouvelées du litige qui a éclaté sur tant de points à la fois depuis la prise de possession des diocèses anglais par les prélats romains. Le cardinal Wiseman n'a pas un instant perdu sa ferme contenance devant les attaques souvent grossières auxquelles il est en butte. La brutalité native de John Bull se traduit à l'aise dans ces passions populaires qui font la force de l'antipapisme; mais le cardinal ne craint pas à l'occasion d'en appeler de cette brutalité même aux sentimens de justice qu'il sait si habilement invoquer, parce qu'il en connaît tout l'effet sur l'humeur du peuple anglais. Dernièrement encore, un orateur de *meeting*, dans le feu des invectives qu'il adressait au cardinal à cause de son origine prétendue espagnole, avait été jusqu'à calomnier sa naissance; le prélat a voulu répondre, et il a répondu de la manière la plus propre à se concilier cette sympathie qui en Angleterre manque rarement à la loyauté du *fair play*. Il a répondu non pas pour lui, mais pour l'honneur de sa vieille mère, dont on venait ainsi troubler la vie sans respect pour ses quatre-vingts ans; il a sommé son agresseur, d'un ton très naturel et très haut, de faire la réparation d'honnête homme que tout *gentleman* devait à la victime d'une pareille injure. Ces vives façons d'agir et d'écrire, qui sont bien dans le caractère de son pays, contribueront peut-être plus à ramener les esprits au cardinal que toutes les félicitations officielles qui lui sont envoyées

par les souverains catholiques. Le puseysme, de son côté, paie maintenant les frais de la guerre qu'on a déclarée au papisme. L'évêque de Londres, par exemple, a ordonné une enquête minutieuse sur toutes les pratiques romaines qui s'étaient introduites dans le culte anglican, et ses archidiacres visitent assidûment les églises pour prendre note des surplis et des cierges qu'ils y voient paraître. De cette petite guerre sortent tantôt des épisodes assez peu sérieux, tantôt des conversions, ou, comme disent les ennemis du romanisme, des *perversions* définitives. Les ecclésiastiques réclament contre des investigations qui leur semblent contraires à la liberté des paroisses, ou bien ils passent tout-à-fait au catholicisme. Il se forme même des comités laïques pour veiller au maintien de la liturgie nationale, et l'on va jusqu'à charger des *reporters* de saisir la physionomie des temples suspects et de sténographier les sermons des ministres qui les desservent. En somme, le mouvement paraît toujours renfermé dans un cercle trop choisi pour lui permettre de devenir très contagieux : c'est la meilleure raison que lord John Russell puisse avoir pour se dispenser de donner aux exigences protestantes des satisfactions qui seraient en vérité trop contraires à ses principes.

Il y aura là sans doute une difficulté; quels que soient néanmoins les embarras qui menacent le cabinet à la rentrée des chambres (et la situation de l'église est assurément parmi les plus graves), le cabinet aura pour se soutenir tout l'appui que lui prête la prospérité du pays. Le tableau du revenu public offre, pour l'année accomplie au 5 janvier 1851, un accroissement de 164,922 livres sterling sur l'année 1850. Ce tableau est un document essentiel dans la grande cause de la liberté du commerce; c'est une source d'argumens dont on s'est déjà saisi, en Angleterre, contre les protectionnistes. Déduction faite de tous les paiemens qne la dette publique et les services de l'état mettent à la charge du trésor, il reste un excédant disponible de plus d'un million sterl., 1,012,817 liv. Et cependant les droits sur les esprits et les sucres ont encore subi une nouvelle réduction à partir du mois de juillet, et l'on a sacrifié dans la dernière session près d'un million de recettes annuelles en droits d'excise et de timbre. Tout cela n'empêche pas que le dernier trimestre de 1850 ne soit à peu près équivalent au trimestre correspondant de l'année dernière. La diminution porte en particulier sur les douanes, mais ce qu'il y a de certain, c'est que le revenu de la douane ne perd pas en proportion des branches qu'on lui a retranchées, et cette perte est compensée par l'élévation de l'excise, qui gagne 250,146 livres sur l'année dernière. Or la diminution des droits de douane ne prouve qu'une chose, c'est que les classes laborieuses peuvent maintenant se procurer à bon marché le pain, le sucre, le café, tous les objets de nécessité première, et même une sorte d'alimentation de luxe. Ce que prouve au contraire l'élévation des droits d'excise, c'est le progrès de la consommation et par conséquent du nombre même des consommateurs. Des protectionnistes avaient prédit la banqueroute du trésor et l'appauvrissement du pays comme un inévitable châtiment de la liberté qu'on rendait aux échanges. Au lieu de cette sinistre perspective, on a un excédant dans le trésor, en même temps que l'abondance et les bas prix sur le marché, Il en est désormais des réformes commerciales que l'Angleterre doit à Robert Peel comme des mesures d'émancipation que les catholiques ont obtenues depuis trente ans; on ne peut pas plus revenir sur les unes que

sur les autres. Une fois bien acquises et venues en leur saison, les vraies libertés durent plus qu'on ne croirait, à les voir si fréquemment contestées, même après leur triomphe.

Une autre affaire, moins brûlante, mais plus considérable que celle de l'anti-papisme et des protectionnistes, doit encore arriver à la session prochaine : il s'agit d'une enquête parlementaire sur l'état des possessions anglaises dans l'Inde; c'est un travail qui doit prendre au moins trois ans, et l'on en peut mesurer l'importance par l'étendue seule du sujet. L'imagination reste confondue pour peu qu'elle cherche à se figurer l'immensité de l'empire indien; c'est un des aspects les plus merveilleux de la puissance britannique, et l'on n'a point une juste idée de ce grand gouvernement, si l'on ne se représente cette vaste domination aux soins de laquelle il doit pourvoir. Il y a là tout un monde qui s'étend sans interruption sur 25 degrés de latitude, et où l'on trouve les climats les plus divers, les races, les religions les plus opposées, une population presque innombrable qu'il faut conduire à la fois avec le bras du soldat et la tête de l'administrateur. Sur ce monde d'Orient règne un gouverneur général plus richement appointé que bien des souverains. A côté de lui siégent quatre conseillers, choisis moitié par la compagnie des Indes, moitié par l'état, et payés chacun sur le pied de 250,000 francs; au-dessous de lui sont les présidences de Madras, de Bombay et d'Agra; celle-ci n'était naguère encore qu'une portion de la présidence du Bengale; c'est maintenant un nouveau territoire conquis où l'Angleterre s'est fait 30 millions de sujets. Le Bengale, la plus ancienne de ces conquêtes anglaises, le théâtre des exploits de Robert Clive, qui a soumis là, mais à tout prix, 40 millions d'ames au sceptre britannique, le Bengale est la première des quatre présidences, et à ce titre il reste sous la direction immédiate du gouverneur général. Tout cet empire des Indes a sa hiérarchie à part, sous la double autorité de la couronne et de la compagnie de marchands qui l'a fondé; il a ses états-majors, il a son budget qu'il faut mettre en équilibre, et ce problème, heureusement résolu pour les finances intérieures de la Grande-Bretagne, n'est pas encore près de l'être pour celles de ses colonies d'Asie. L'excédant continuel des dépenses sur les recettes dans le budget de l'Inde gêne de plus en plus tous les services indispensables pour maintenir en bon ordre cet édifice colossal; c'est une ombre inquiétante qui se répand sur ces splendeurs, et trouble l'orgueil qu'elles inspirent. L'enquête à laquelle les chambres vont être conviées a pour but de ramener une économie mieux entendue dans l'ensemble d'une gestion si onéreuse. Il y a fort à faire.

Les derniers comptes des finances de l'Inde apportés au parlement embrassent les trois exercices qui finissent avec 1847-1848, et de ces états il résulte un déficit dont les élémens sont intéressans à connaître. Sur les quatre présidences, il en est deux, celles d'Agra et de Madras, dans lesquelles la recette l'emporte sur la dépense; mais ou cet excédant est fictif, ou il est trop insignifiant pour couvrir les déficits bien autrement considérables auxquels les présidences du Bengale et de Bombay ne peuvent point faire face. Le déficit, qui était pour le Bengale en 1845-46 de 1,497,466 livres, s'est élevé en 1847-48 à 2,629,109; il irait à 3 millions en 1848-49 d'après les estimations qu'on peut dès à présent fournir. Il est vrai que c'est le Bengale qui subvient sur son propre revenu aux énormes dépenses du Scinde et des provinces du nord-ouest

comprises dans la présidence d'Agra. C'est pour cela que celle-ci paraît au premier abord avoir un budget si prospère. L'excédant du revenu de Madras ne s'est élevé au minimum qu'à 282,819 livres sterling; le déficit de Bombay a dépassé 600,000 livres. Somme toute, le revenu brut de l'Inde entière était en 1847-48 de 24,675,984; mais, après les défalcations obligées, il ne restait net que 18,748,699, et, parmi ces défalcations, il faut placer en première ligne un chiffre effrayant de plus de 3 millions et demi pour frais de perception, c'est-à-dire au-dessus de 18 pour 100 sur la recette. Toutes les dépenses de l'Inde elle-même payées, il y avait encore en caisse plus de 1 million; mais ce million ne suffisait pas pour les charges qui pèsent sur ce budget particulier dans la métropole, et il s'en faut encore de 1,631,077 livres que le revenu de l'Inde soit au pair des frais qu'elle nécessite. Voilà où en est l'Angleterre dans le plus magnifique de ses établissemens coloniaux après cent années d'efforts, après tant de combats livrés avec l'épée, la plume et la parole. C'est bien de quoi nous empêcher de perdre courage en Algérie, malgré les anathèmes de ceux qui sont sur ce chapitre des découragés de profession.

Le ministre du trésor aux États-Unis vient également de publier l'état annuel des finances américaines; c'est une pièce du plus grand intérêt par les résultats comparés qu'elle présente. Tandis que le budget de 1850 se solde par un excédant qui dépasse 6 millions de dollars, l'excédant ne serait en 1851, selon les estimations officielles, que de 458,997 dollars. Selon le rapport du ministre américain, M. Corwin, ce fort accroissement des dépenses proviendrait encore de la liquidation des frais de toute sorte qu'ont entraînés la guerre et la paix avec le Mexique. L'expédition n'aura pas ainsi coûté moins de 217 millions de dollars. Le rapport exprime d'autre part les regrets les plus vifs au sujet de la diminution qui atteint les recettes de la douane, et qu'il attribue à des fraudes devenues habituelles dans l'évaluation des marchandises importées. M. Corwin se montre l'adversaire décidé du système des droits *ad valorem* qui a prévalu dans les tarifs de l'Union; il croit que ce système est d'autant plus funeste, qu'il permet trop facilement de frustrer le trésor en multipliant les évaluations mensongères contre lesquelles la loi de juillet 1846 est impuissante. Il déclare avoir employé toute son autorité pour prévenir et pour découvrir ces mensonges; mais l'abus est plus fort que l'autorité ministérielle : il y a tromperie sur la valeur déclarée de presque toutes les marchandises étrangères, et il est grandement temps que le congrès avise à quelques mesures efficaces. Au fond, l'on reconnaît dans le rapport de M. Corwin cette tendance protectionniste qui avait déjà percé dans le message du président. La presse anglaise ne s'était pas offusquée sans raison. Il devient de plus en plus probable que les tarifs américains subiront quelque remaniement. M. Corwin fait même au congrès en termes catégoriques une suite de propositions entre lesquelles il lui offre le choix, mais qui toutes aboutissent à modifier sensiblement le régime actuel des droits à l'importation.

La question est nettement posée : les droits aujourd'hui levés sur les marchandises étrangères sont-ils suffisans pour défrayer les dépenses annuelles et ordinaires de l'Union et pour suffire aux intérêts de la dette publique? Le ministre du trésor ne le pense pas, et engage le congrès à prendre l'un ou l'autre des expédiens que voici. Ou bien le système de droits *ad valorem* serait changé pour

un système de droits spécifiques sur les marchandises qui seraient susceptibles de ce genre d'imposition, et sur les autres l'évaluation se ferait selon le taux du marché américain, et non point d'après celui des marchés étrangers; — ou bien, si l'on ne veut absolument pas de droits spécifiques, on soumettrait à l'évaluation américaine tous les objets importés; — ou bien enfin l'on élèverait purement et simplement les droits sur une grande variété d'articles « qui pourraient souffrir cette surtaxe, au grand avantage du commerce et du revenu de l'Union. » Il est très vraisemblable que l'Angleterre, encore plus directement intéressée que nous dans tous les échanges de l'Amérique, ne goûtera guère cet avantage. M. Corwin prend d'ailleurs des précautions qui, même avec le maintien du système actuel, devront restreindre beaucoup les commodités qu'on avait su jusqu'alors s'y ménager. Il demande la création d'un corps d'*appréciateurs* (*appraisers*) attachés au gouvernement même de l'Union et chargés d'en visiter, d'intervalle en intervalle, les principaux ports d'entrée; ces appréciateurs auraient pouvoir de corriger les évaluations qui ne leur sembleraient pas exactes, et de faire des règles uniformes pour tous les bureaux de douane. On voit aisément les conséquences de cette inspection générale dans les différens états de la république, et il n'y a point à douter qu'elle n'en rendît l'accès plus onéreux aux marchandises étrangères.

Quoi qu'il puisse arriver de ces intentions de rigueur fiscale pour les rapports mutuels de l'Angleterre et des États-Unis, le ministre anglais, sir Henry Bulwer, prodiguait encore l'autre jour, dans une circonstance publique, les louanges les plus pompeuses au peuple américain, et priait « le génie protecteur des deux races fraternelles de bénir les autels jumeaux qu'elles voulaient désormais élever en commun au souvenir et à l'espérance. » Il y a de l'*ithos* et du *pathos* dans cette éloquence diplomatique; mais sir Henry Bulwer n'est pas homme à ne point connaître son public, et il a déjà sans doute appris la mesure des vanités nationales de l'Yankee. Il en use à l'occasion. L'occasion était cette fois brillante; c'était un grand banquet donné à New-York pour célébrer le *jour des ancêtres*, l'établissement de la Nouvelle-Angleterre en 1620. Le discours prononcé par M. Daniel Webster, auquel répondait sir Henri Bulwer, est un morceau remarquable par la confiance avec laquelle l'homme d'état américain en appelle à l'avenir de sa patrie; il fait une allusion triomphante aux récentes divisions suscitées par les bills relatifs à l'esclavage. « Il n'y a plus à redouter, s'écriait l'orateur, la désunion des États-Unis! » Et toute l'assemblée se lève en masse et applaudit avec fureur sur cette exclamation. « Nous vivrons, et nous ne mourrons pas, nous vivrons comme Américains-Unis, et ceux qui ont pensé qu'on pourrait rompre les liens qui attachent nos cœurs, que les spéculations et la métaphysique pourraient déchirer notre alliance, ceux-là se sont terriblement mépris. Je crois à la force de l'Union! C'est comme Américains qu'on nous connaît dans le monde. En Europe, en Asie, en Afrique, demandera-t-on à quel état de l'Union vous appartenez? Vous êtes Américain, vous êtes sous la protection du pavillon étoilé : tout est dit! »

ALEXANDRE THOMAS.

V. DE MARS.